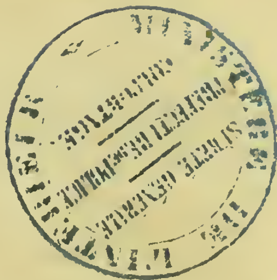

22101520403



L'ALCHIMIE

ET

LES ALCHIMISTES

PARIS. — TYP. SIMON RAÇON ET COMP., 1, RUE D'ERFURTH.

L'ALCHIMIE

ET LES

ALCHIMISTES

OU

ESSAI HISTORIQUE ET CRITIQUE SUR LA PHILOSOPHIE HERMÉTIQUE

PAR

LOUIS FIGUIER

Docteur ès sciences, docteur en médecine, agrégé de chimie à l'École de Pharmacie de Paris

---

PARIS

VICTOR LECOU, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES

10 — Rue du Bouloi — 10

MDCCCLIV


WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

Malgré le profond discrédit dans lequel elle est tombée depuis la fin du dernier siècle, l'alchimie n'a pas perdu le privilége d'éveiller la curiosité et de séduire l'imagination. Le mystère qui l'enveloppe, le côté merveilleux que l'on prête à ses doctrines, le renom fantastique qui s'attache à la mémoire de ses adeptes, tout cet ensemble à demi voilé de réalités et d'illusions, de vérités et de chimères, exerce encore sur certains esprits un singulier prestige. Aussi, depuis Aurélius Augurelle, qui composa, en 1514, son poëme latin *Chrysopoïa*, jusqu'à l'auteur de *Faust*, les poëtes et les faiseurs de légendes n'ont pas manqué d'aller puiser à cette source féconde, et l'imagination a régné sans partage dans ce curieux domaine, dont les savants négligeaient l'explora-

tion. L'alchimie est la partie la moins connue de l'histoire des sciences. L'obscurité des écrits hermétiques, l'opinion généralement répandue que les recherches relatives à la pierre philosophale et à la transmutation des métaux ne sont qu'un assemblage d'absurdités et de folies, ont détourné de ce sujet l'attention des savants. On peut cependant écarter sans trop de peine les difficultés que le style obscur des alchimistes oppose à l'examen de leurs idées. Quant à l'opinion qui condamne tous leurs travaux comme insensés ou ridicules, sur beaucoup de points elle est fausse, sur presque tous elle est exagérée. L'alchimie fût-elle, d'ailleurs, le plus insigne monument de la folie des hommes, son étude n'en serait point encore à négliger. Il est bon de suivre l'activité de la pensée jusque dans ses aberrations les plus étranges. Détourner les yeux des égarements de l'humanité, ce n'est point la servir; rechercher, au contraire, en quels abîmes a pu tomber la raison, c'est ajouter à l'orgueil légitime que ses triomphes nous inspirent. Disons enfin que l'alchimie est la mère de la chimie moderne; les travaux des adeptes d'Hermès ont fourni la base de l'édifice actuel des sciences chimiques. Ces doctrines intéressent donc l'histoire des sciences autant que celle de la philosophie.

L'ouvrage, ou plutôt l'essai que je soumets au jugement du public, a pour but d'attirer l'attention sur cette période de la science des temps passés. Voici l'ordre que j'ai cru pouvoir adopter pour la distribution des matières.

La première partie est consacrée à un exposé analytique des opinions et des doctrines professées par les philosophes hermétiques. On y trouvera le tableau sommaire des travaux

exécutés par les alchimistes pour la recherche de la pierre philosophale, et le résumé des principales découvertes chimiques qui leur sont dues.

La seconde partie est une sorte d'étude historique où l'on essaye de fixer le rôle que l'alchimie a joué dans la société du moyen âge et de la renaissance, époque où, comme on le sait, elle exerça le plus d'empire sur les esprits.

La troisième partie, intitulée *Histoire des principales transmutations métalliques*, est un résumé des événements étranges qui ont entretenu si longtemps en Europe la croyance aux doctrines de la science transmutatoire. On a eu soin de donner de chacun de ces faits, si merveilleux en apparence, l'explication qui paraît aujourd'hui la plus probable.

La dernière partie, *l'Alchimie au dix-neuvième siècle*, a pour but de montrer que les opinions alchimiques ne sont pas de nos jours complétement abandonnées, et de mettre en relief les motifs que quelques personnes invoquent encore pour les justifier.

Le sujet que j'ai traité pouvait donner matière à des développements plus étendus. J'ai cru devoir m'imposer, pour cet essai, des limites qu'il serait facile de dépasser plus tard.

Je me fais un devoir, en terminant, de signaler les sources auxquelles j'ai eu recours pour cette suite d'études. Le savant ouvrage de M. Hermann Kopp, *Geschichte der Chemie*, publiée en 1844, m'a fourni des documents précieux pour ce qui se rapporte à l'exposition des travaux exécutés par les alchimistes dans la recherche de la pierre philosophale. J'ai trouvé dans le livre, déjà ancien, de G. de Hoghelande. *Histo-*

riæ aliquot transmutationis metallicæ, plusieurs récits intéressants de transmutations. Mais c'est principalement à l'ouvrage spécial sur l'alchimie, publié à Halle, en 1832, par Schmieder, professeur à Cassel (*Geschichte der Alchemie*), que j'ai emprunté les renseignements les plus utiles pour l'histoire des faits de ce genre. Composé par un partisan déclaré des idées alchimiques, le livre du professeur de Cassel est riche de documents puisés aux meilleures sources bibliographiques, et, en faisant la part des prédilections de l'auteur, j'ai pu tirer un parti utile des faits dont il a rassemblé les détails.

Mon but sera atteint si ce petit ouvrage réussit à attirer l'attention du public littéraire et scientifique sur une période aussi curieuse qu'ignorée de l'histoire des sciences.

Paris, 25 septembre 1854.

EXPOSÉ

DES DOCTRINES ET DES TRAVAUX

DES ALCHIMISTES

EXPOSÉ

DES

DOCTRINES ET DES TRAVAUX

DES ALCHIMISTES

L'objet de l'alchimie, c'est, comme personne ne l'ignore, la transmutation des métaux; changer les métaux vils en métaux nobles, faire de l'or ou de l'argent par des moyens artificiels, tel fut le but de cette singulière science qui ne compte pas moins de quinze siècles de durée.

Le principe de la transmutation métallique a probablement trouvé sa source dans l'observation des premiers phénomènes de la chimie. Dès que l'expérience eut fait connaître quelles modifications, quelles transformations surprenantes provoque l'action mutuelle des corps mis en présence, l'espoir de faire de l'or dut s'emparer de l'esprit des hommes. En voyant les altérations nombreuses que les métaux éprouvent sous l'influence des traitements les plus simples, on crut pouvoir produire dans leur nature intime une modification plus profonde, former de toutes pièces des métaux précieux, et imiter ainsi les plus rares productions de la nature. Au début de la science, un tel problème n'avait rien au fond que d'assez légitime; mais, dans une question semblable, l'en-

traînement des passions humaines suscitait un élément trop opposé aux dispositions philosophiques. Ces tentatives, qui n'auraient dû offrir à la chimie naissante qu'un problème secondaire et passager, devinrent le but de tous ses travaux, et pendant douze siècles la résumèrent en entier. Ce n'est que vers le milieu du seizième siècle, que quelques savants, découragés de tant d'efforts inutiles, commencèrent d'élever les premières barrières entre l'alchimie, ou l'art prétendu des faiseurs d'or, et la chimie considérée comme science indépendante et affranchie de tout but particulier.

A quelle époque et chez quelle nation faut-il placer la naissance de l'alchimie? Pour donner de leur science une imposante idée, les adeptes ont voulu reporter son origine aux premiers âges du monde. Olœus Borrichius, dans son ouvrage latin sur l'*Origine et les progrès de la chimie*, fait remonter cette science aux temps de la création, puisqu'il place son berceau dans les ateliers de Tubalcaïn, le forgeron de l'Écriture. Cependant le commun des alchimistes se contentait d'attribuer cette découverte à Hermès *Trismégiste*, c'est-à-dire trois fois grand, qui régna chez les anciens Égyptiens, et que ce peuple révérait comme l'inventeur de tous les arts utiles, et avait, à ce titre, élevé au rang de ses dieux.

On comprend sans peine que les premiers partisans de l'alchimie aient tenu à honneur d'ennoblir leur science en confondant ses débuts avec ceux de l'humanité et lui accordant l'antique Égypte pour patrie. Mais ce qui a lieu de surprendre, c'est qu'un écrivain moderne ait adopté une telle opinion et lui ait fourni le poids de son autorité et de ses lumières. Dans son *Histoire de la Chimie*, M. le docteur Hoefer s'est efforcé de démontrer que les recherches relatives à la transmutation des métaux remontent aux temps les plus reculés, et qu'elles faisaient partie de cet ensemble de connaissances désigné sous le nom d'*art sacré*, qui fut, dit-on, cultivé depuis les temps historiques au fond des temples égyptiens. Nous sommes peu disposé, en principe, à nous

rendre à cette opinion si répandue, que les anciens Égyptiens ont possédé les trésors de toute la science humaine. De ce qu'un mystère profond a toujours dérobé aux yeux de l'histoire les travaux auxquels se consacraient, dans leurs silencieuses retraites, les prêtres de Thèbes et de Memphis, on n'est point, il nous semble, autorisé à leur accorder la notion de tout ce que le génie humain peut enfanter. Le raisonnement contraire nous semblerait plus logique. Les Égyptiens ont fait usage, sans doute, de procédés pratiques, de recettes empiriques applicables aux besoins des arts. Mais tous ces faits n'étaient point liés en un corps de science. Si, depuis le moyen âge, ce préjugé s'est répandu que les Égyptiens possédaient en chimie des connaissances profondes, c'est que les emblèmes singuliers, les caractères bizarres qui couvraient l'extérieur de leurs monuments, demeurant alors impénétrables pour tous, firent penser au vulgaire que ces signes mystérieux étaient destinés à représenter, sur les diverses branches de la science humaine, des révélations perdues depuis cette époque. Mais l'absence de tous documents positifs propres à dévoiler la nature et l'étendue des travaux scientifiques de ces peuples, permet de leur contester de si hautes connaissances. En ce qui touche particulièrement l'alchimie, comme tous les documents écrits qui la concernent ne remontent pas au delà du quatrième siècle de l'ère chrétienne, il est d'une saine critique historique de ne point fixer son origine plus haut que cette époque.

Les ouvrages dont nous parlons appartiennent aux auteurs byzantins. Il est donc probable que l'alchimie prit naissance chez les savants du Bas-Empire, dans cette heureuse Byzance où les lettres et les arts trouvèrent un refuge au quatrième siècle contre les agitations qui bouleversaient alors tous les grands États de l'Europe.

Les premiers écrits alchimiques émanés des écrivains de Byzance appartiennent au septième siècle. L'Égypte était, alors, considérée comme le berceau de toutes les sciences

humaines. Pour prêter plus d'autorité à leurs ouvrages, les auteurs byzantins eurent la pensée de les attribuer à la plume même du dieu Hermès. C'est ainsi que la biblio-praphie alchimique s'enrichit d'un nombre considérable de traités qui furent faussement rapportés à des personnages appartenant à des époques fort antérieures. Ces traités, dont le plus grand nombre existe en manuscrit, se trouvent aujourd'hui dans diverses bibliothèques de l'Europe, et M. le docteur Hoefer en a mis quelques-uns au jour dans son *Histoire de la chimie*. Mais il est facile de se convaincre d'après le style, l'écriture, le papier de ces manuscrits, que ce ne sont là que des œuvres apocryphes dues à la plume des moines des huitième, neuvième et dixième siècles.

C'est donc aux savants de Constantinople qu'il convient de rapporter les premières recherches relatives à la transmutation des métaux. Mais les savants grecs entretenaient des relations continuelles avec l'école d'Alexandrie ; aussi l'alchimie fut-elle cultivée presque simultanément en Grèce et dans l'Égypte. Au septième siècle, l'invasion de l'Égypte par les Arabes suspendit quelque temps le cours des travaux scientiques ; mais une fois le peuple nouveau solidement établi sur le sol de la conquête, le flambeau des sciences fut rallumé. Les Arabes, continuant les recherches de l'école d'Alexandrie, s'adonnèrent avec ardeur à l'étude de l'œuvre hermétique. Bientôt l'alchimie fut introduite chez toutes les nations où les Arabes avaient porté le triomphe de leurs armes. Au huitième siècle, elle pénétra avec eux en Espagne, qui devint, en peu d'années, le plus actif foyer des travaux alchimiques. Du neuvième au onzième siècle, tandis que le monde entier était plongé dans la barbarie la plus profonde, l'Espagne conservait seule le précieux dépôt des sciences. Le petit nombre d'hommes éclairés disséminés en Europe allait chercher dans les écoles de Cordoue, de Murcie, de Séville, de Grenade et de Tolède, la tradition des connaissances libérales, et c'est ainsi que l'alchimie fut peu à peu répandue en Occi-

dent. Aussi, quand la domination arabe se trouva anéantie en Espagne, l'alchimie avait déjà conquis sur le sol de l'Occident une patrie nouvelle. Arnauld de Villeneuve, saint Thomas, Raymond Lulle, Roger Bacon, avaient puisé chez les Arabes le goût des travaux hermétiques. Les nombreux écrits de ces hommes célèbres, l'éclat de leur nom, la renommée de leur vie, répandirent promptement en Europe une science qui offrait à la passion des hommes un aliment facile. Au quinzième siècle, l'alchimie était cultivée dans toute l'étendue du monde chrétien. Le dix-septième siècle vit l'apogée de son triomphe; mais, descendue alors des écrits et du laboratoire des savants dans l'ignorance et l'imagination du vulgaire, elle préparait sa ruine par l'excès de ses folies.

C'est à cette époque que s'opéra la scission favorable qui devait donner naissance à la chimie moderne. Au commencement du dix-septième siècle, quelques savants, effrayés du long débordement des erreurs alchimiques, commencèrent à arracher la science aux voies déplorables où elle s'égarait depuis si longtemps. La transmutation des métaux avait été considérée jusque-là comme le problème le plus élevé, ou plutôt comme l'unique but des recherches chimiques. Dès ce moment, le champ des travaux s'agrandit, et sans abandonner complétement encore les vieilles croyances hermétiques, on fit de la chimie une science plus vaste, indépendante de tout problème particulier, et embrassant le cercle immense de l'action moléculaire et réciproque des corps. Les observations innombrables recueillies par les alchimistes devinrent les éléments de cette révolution tardive; plus sagement interprétées, elles ouvrirent bientôt une voie favorable à l'étude des vérités naturelles. Toutefois le triomphe définitif fut long à s'accomplir, la nouvelle école des chimistes dut conquérir le terrain pied à pied. La lutte fut difficile, et cette période de l'histoire des sciences est féconde en péripéties. L'antique chimère du grand œuvre avait jeté dans les esprits de si vi-

ves racines, qu'elle conserva jusqu'à la fin du siècle dernier d'opiniâtres sectaires et d'inébranlables défenseurs. La victoire ne fut décidément acquise qu'après la réformation mémorable opérée dans les sciences chimiques par le génie de Lavoisier.

Ce court aperçu historique résume suffisamment l'idée générale que nous devions présenter de l'alchimie avant d'aborder l'exposition de ses doctrines. Entrons maintenant dans l'analyse de ses principes et de ses théories.

CHAPITRE PREMIER

PRINCIPES FONDAMENTAUX DE L'ALCHIMIE. — PROPRIÉTÉS ATTRIBUÉES A LA PIERRE PHILOSOPHALE.

Sur quelle base, sur quel fondement théorique reposait la doctrine de la transmutation des métaux? Elle s'appuyait sur deux principes que l'on trouve invoqués à chaque instant dans les écrits des alchimistes : la théorie de la composition des métaux, et celle de leur génération dans le sein du globe.

Les alchimistes regardaient les métaux comme des corps composés; ils admettaient de plus que leur composition était uniforme. D'après eux, toutes les substances offrant le caractère métallique étaient constituées par l'union de deux éléments communs, le soufre et le mercure; la différence de propriétés que l'on remarque chez les divers métaux ne tenait qu'aux proportions variables de mercure et de soufre entrant dans leur composition. Ainsi l'or était formé de beaucoup de mercure très-pur, uni à une petite quantité de soufre très-pur aussi; le cuivre, de proportions à peu près égales

de ces deux éléments; l'étain, de beaucoup de soufre mal fixé et d'un peu de mercure impur, etc.

C'est ce que Geber nous indique dans son *Abrégé du parfait magistère :*

« Le soleil (l'or), dit-il, est formé d'un mercure très-subtil et d'un peu de soufre très-pur, fixe et clair, qui a une rougeur nette; et comme ce soufre n'est pas également coloré et qu'il y en a qui est plus teint l'un que l'autre, de là vient aussi que l'or est plus ou moins jaune... Quand le soufre est impur, grossier, rouge, livide, que sa plus grande partie est fixe et la moindre non fixe, et qu'il se mêle avec un mercure grossier et impur de telle sorte qu'il n'y ait guère ni plus ni moins de l'un que de l'autre, de ce mélange il se forme Vénus (le cuivre)... Si le soufre a peu de fixité et une blancheur impure, si le mercure est impur, en partie fixe et en partie volatil, et s'il n'a qu'une blancheur imparfaite, de ce mélange il se fera Jupiter (l'étain). »

Ce soufre et ce mercure, éléments des métaux, n'étaient point d'ailleurs identiques au soufre et au mercure ordinaires. Le *mercurius* des alchimistes représente l'élément propre des métaux, la cause de leur éclat, de leur ductilité, en un mot de la *métalléité;* le *sulphur* indique l'élément combustible.

Telle est la théorie sur la nature des métaux qui forme la base des opinions alchimiques. On comprend en effet qu'elle a pour conséquence directe la possibilité d'opérer des transmutations. Si les éléments des métaux sont les mêmes, on peut espérer, en faisant varier, par des actions convenables, la proportion de ces éléments, changer ces corps les uns dans les autres, transformer le mercure en argent, le plomb en or, etc.

On ignore quel est l'auteur de cette théorie, remarquable en elle-même comme la première manifestation de la pensée scientifique, et qui a été admise jusqu'au milieu du seizième siècle. L'Arabe Geber, au huitième siècle, la mentionne le premier, mais il ne s'en attribue pas la découverte; il la rapporte « aux anciens. »

La théorie de la génération des métaux est assez clairement formulée dans la plupart des traités alchimiques. Conformément à un système d'idées qui a joui d'un crédit absolu dans la philosophie du moyen âge, les écrivains hermétiques comparent la formation des métaux à la génération animale, ils ne voient aucune différence entre le développement du fœtus dans la matrice des animaux et l'élaboration d'un minéral dans le sein du globe.

« Les alchimistes, dit Boerhaave, remarquent que tous les êtres créés doivent leur naissance à d'autres de la même espèce qui existaient avant eux ; que les plantes naissent d'autres plantes, les animaux d'autres animaux et les fossiles d'autres fossiles. Ils prétendent que toute la faculté génératrice est cachée dans une semence qui forme les matières à sa ressemblance et les rend peu à peu semblables à l'original... Cette semence est d'ailleurs si fort immuable, qu'aucun feu ne peut la détruire ; sa vertu prolifique subsiste dans le feu, par conséquent elle peut agir avec la plus grande promptitude et changer une matière mercurielle en un métal de son espèce. »

Pour former un métal de toutes pièces, il suffisait donc de découvrir la semence des métaux. C'est par une conséquence de cette théorie que les alchimistes appellent *œuf* ou *œuf philosophique* (*ovum philosophicum*), le vase dans lequel on plaçait les matières qui devaient servir à l'opération du grand œuvre.

On professait en outre, au sujet de la génération des substances métalliques, une idée qu'il importe de signaler. La formation des métaux vils, tels que le plomb, le cuivre, l'étain, était considérée comme un pur accident. La nature, s'efforçant de donner à ses ouvrages le dernier degré de perfection, tendait constamment à produire de l'or, et la naissance des autres métaux n'était, selon les alchimistes, que le résultat d'un dérangement fortuit survenu dans la formation de ce corps.

« Il faut nécessairement avouer, dit Salmon, que l'intention de la

nature en produisant les métaux n'est pas de faire du plomb, du fer, du cuivre, de l'étain, ni même de l'argent, quoique ce métal soit dans le premier degré de perfection, mais de faire de l'or (*l'enfant de ses désirs*); car cette sage ouvrière veut toujours donner le dernier degré de perfection à ses ouvrages, et, lorsqu'elle y manque et qu'il s'y rencontre quelques défauts, c'est malgré elle que cela se fait. Ainsi ce n'est pas elle qu'il en faut accuser, mais le manquement de causes extérieures... C'est pourquoi nous devons considérer la naissance des métaux imparfaits comme celle des avortons et des monstres, qui n'arrive que parce que la nature est détournée dans ses actions, et qu'elle trouve une résistance qui lui lie les mains et des obstacles qui l'empêchent d'agir aussi régulièrement qu'elle a coutume de le faire. Cette résistance que trouve la nature, c'est la crasse que le mercure a contractée par l'impureté de la matrice, c'est-à-dire du lieu où il se trouve pour former l'or, et par l'alliance qu'il fait en ce même lieu avec un soufre mauvais et combustible [1]. »

Ainsi les alchimistes partaient de ce principe fondamental, que les métaux, et en général toutes les substances du monde inorganique, étaient doués d'une sorte de vie. Comme les êtres animés, ces substances avaient la propriété de se développer au sein de la terre, et de passer par une série de perfectionnements qui leur permettait de s'élever de l'état imparfait à l'état parfait. Pour les alchimistes, l'état d'imperfection d'un métal était caractérisé par son altérabilité; son état de perfection, par la propriété de résister à l'action des causes extérieures. Le fer, le plomb, l'étain, le cuivre, le mercure, métaux facilement altérables, ou oxydables comme nous le disons aujourd'hui, étaient les métaux vils ou imparfaits; l'or et l'argent, inaltérables au feu et qui résistent à la plupart des agents chimiques, représentaient les métaux nobles ou parfaits.

Les diverses modifications par lesquelles les métaux devaient passer pour arriver à l'état d'or ou d'argent, étaient

[1] *Bibliothèque des philosophes chimiques.* — Préface.

provoquées, selon les alchimistes, par l'action des astres. C'est à la secrète influence exercée sur eux par les grands corps célestes qu'était dû le perfectionnement graduel qui s'opérait dans leur nature intime. Mais cette action était fort lente : elle exigeait des siècles pour s'accomplir.

Les alchimistes ne sont pas d'accord sur la limite du progrès qui s'exerce au sein des métaux. Le plus grand nombre des auteurs considèrent ce progrès comme devant s'arrêter lorsque le métal est parvenu à l'état d'or ou d'argent; une fois à l'état de métal noble, il doit y persister éternellement. Mais quelques écrivains pensent que cette modification est continue, de telle sorte qu'après avoir atteint le terme de sa perfection, le métal repasse graduellement à l'état imparfait. Ainsi le cercle de ces transformations moléculaires se poursuit sans interruption à travers les siècles. Émise par Rudolphe Glauber, cette vue singulière a été adoptée par un certain nombre d'alchimistes. C'est par une exagération de cette idée que Paracelse professait que, sous l'influence des astres et du sol, non-seulement les métaux vils se changeaient en argent ou en or, mais ils pouvaient aussi se transformer en pierre, et les minéraux se développer par une sorte de graine à la manière des plantes.

Aux premiers âges de la science, l'opinion que nous venons d'exposer avait dû naturellement venir à l'esprit des observateurs. Dans le sein de la terre, on trouve toujours un même métal sous plusieurs états différents; quelquefois à l'état de métal natif, il se rencontre en même temps engagé en différentes combinaisons, et l'art réussit toujours à extraire le métal pur des divers composés naturels dans lesquels il existe. L'observation de ce fait put donc amener les premiers chimistes à croire que les divers états sous lesquels on trouve les métaux dans le sein du globe, constituaient autant de degrés de perfection successive destinés à les acheminer vers leur état définitif. Quant à l'influence que l'on prêtait aux grands corps célestes pour provoquer

et régler ces mutations, cette pensée était la conséquence des croyances astrologiques qui ont dominé, au moyen âge et dans l'antiquité, l'esprit général des sciences.

La théorie de la composition des métaux, l'opinion relative à leur génération, établissaient donc en principe le fait de la transmutation ; mais il ne suffit pas de justifier théoriquement le phénomène : reste le moyen de l'accomplir. Or, d'après les alchimistes, il existe une substance capable de réaliser cette transformation : c'est la *pierre*, ou *poudre philosophale*, désignée aussi sous les noms de *grand magistère*, de *grand élixir*, de *quintessence* ou de *teinture*. Mise en contact avec les métaux fondus, la pierre philosophale les change immédiatement en or. Si elle n'a pas acquis son plus haut degré de perfection, si elle n'est pas amenée à son dernier point de pureté, elle ne change pas les métaux vils en or, mais seulement en argent. Elle porte alors le nom de *petite pierre philosophale*, de *petit magistère* ou de *petit élixir*.

Ce n'est qu'au douzième siècle qu'il est clairement question pour la première fois de la pierre philosophale. Avant cette époque, la plupart des auteurs grecs et arabes, à l'exception de Geber, se contentent d'établir théoriquement le fait de la transmutation, sans indiquer l'existence d'un agent spécial qui puisse réaliser le phénomène.

Exposons rapidement les caractères extérieurs et les propriétés que les alchimistes attribuent à la pierre philosophale. Voici les descriptions que nous donnent de cet agent merveilleux les adeptes qui assurent l'avoir observé :

« J'ai vu et manié, dit Van Helmont, la pierre philosophale. Elle avait la couleur du safran en poudre, elle était lourde et brillante comme le verre en morceaux. »

Paracelse la présente comme un corps solide d'une couleur de rubis foncé, transparent, flexible et cependant cassant comme du verre.

Berigard de Pise, qui put l'observer tout à son aise dans

la transmutation qu'un adepte inconnu lui fit opérer, attribue à la poudre philosophale la couleur du pavot sauvage et l'odeur du sel marin calciné : « *Colore non absimilis flore papaveris sylvestris, odore vero sal marinum adustum referentis.* »

Raymond Lulle la désigne quelquefois sous le nom de *carbunculus*, que l'on peut entendre par petit charbon ou par escarboucle, selon la signification donnée à ce mot par Pline.

Helvétius lui donne la couleur du soufre. Enfin elle est très-souvent décrite comme une poudre rouge.

Voilà des signalements bien divers. Mais rassurons-nous, un passage de Kalid concilie ces contradictions. Kalid, ou plutôt l'auteur inconnu qui a écrit sous ce nom, dit, dans son *Traité des trois paroles* :

> « Cette pierre réunit en elle toutes les couleurs. Elle est blanche, rouge, jaune, bleu-de-ciel, verte [1]. »

Voilà tous nos philosophes mis d'accord.

Quant à la petite pierre philosophale, c'est-à-dire celle qui change les métaux en argent, on en parle toujours comme d'une substance d'un blanc éclatant. Aussi est-elle désignée sous le nom de *teinture blanche*. Toutefois il est fort peu question de la petite pierre philosophale dans les écrits des adeptes. On n'aimait pas à faire les choses à demi.

Les alchimistes attribuaient à la pierre philosophale trois propriétés essentielles : changer les métaux vils en argent ou en or; guérir les maladies et prolonger la vie humaine au delà de ses bornes naturelles.

Les auteurs sont unanimes pour attribuer à la pierre philosophale la propriété de transformer les métaux vils en argent ou en or. Mais quelle quantité faut-il en employer pour

[1] Lapis iste habet in se omnes colores. Est enim albus, rubeus, rubicundissimus, citrinus, citrissimus, celestinus, viridis. (*Liber trium verborum Kalid regis acutissimi.*)

produire cet effet? Sur ce point, on rencontre les plus singulières discordances. Les alchimistes du dix-septième siècle étaient assez modérés dans cet évaluation. Kunckel, le plus modeste de tous, reconnaît qu'elle ne peut convertir en or que deux fois son poids du métal étranger; l'Anglais Germspreiser, de trente à soixante fois. Mais au moyen âge on avait de bien autres prétentions. Arnauld de Villeneuve et Rupescissa attribuent au *grand magistère* la propriété de convertir en or cent parties d'un métal impur; Roger Bacon, cent mille parties; Isaac le Hollandais, un million. Raymond Lulle laisse bien loin toutes ces estimations. La pierre philosophale jouit, d'après lui, d'une telle puissance, que non-seulement elle peut changer le mercure en or, mais encore donner à l'or ainsi formé la vertu de jouer lui-même le rôle d'une nouvelle pierre philosophale.

« Prends, dit-il dans son *Nouveau Testament*, de cette médecine exquise, gros comme un haricot, projette-la sur mille onces de mercure, celui-ci sera changé en une poudre rouge. Ajoute une once de cette poudre rouge à mille onces d'autre mercure, la même transformation s'opérera. Répète deux fois cette opération, et chaque once de produit changera mille onces de mercure en pierre philosophale. Une once du produit de la quatrième opération sera suffisante pour changer mille onces de mercure en or qui vaut mieux que le meilleur or des mines. »

D'après cela, la pierre philosophale pouvait agir sur plusieurs milliers de billions de métal. Aussi, lorsque Raymond Lulle s'écrie : *Mare tingerem si mercurius esset*, on peut trouver la prétention un peu forte, mais on ne peut pas taxer le philosophe d'inconséquence.

C'est la même idée que, dans son poëme latin *Chrysopoïa*, Aurelius Augurelle exprime dans les vers suivants :

Illius exiguâ projectâ parte per undas
Æquoris, argentum vivum, si tunc foret æquor,
Omne, vel immensum, verti mare posset in aurum.

Il semble bien difficile de dépasser le terme auquel est arrivé Raymond Lulle. C'est cependant ce qu'un autre philosophe a essayé. D'après Salmon, la vertu de la pierre philosophale peut s'exercer sur une quantité de métal *infinie.*

« En imbibant, dit-il, la pierre philosophale avec le mercure des philosophes, on le multiplie, et à chaque multiplication qu'on lui donne, on augmente sa vertu et sa qualité tingente de dix fois autant qu'elle était auparavant. De manière que si un grain de la poudre de projection pouvait, avant qu'elle fût multipliée, teindre et perfectionner en or dix grains de métal imparfait, après la première multiplication, ce grain de poudre teindra et perfectionnera en or cent grains du même métal. Et, si l'on multiplie la poudre une seconde fois, un grain en teindra mille de métal, et à la troisième fois dix mille, à la quatrième cent mille; et ainsi toujours en augmentant jusqu'à l'infini, ce qui est une chose que l'esprit humain ne saurait comprendre[1]. »

Avec cette manière d'entendre le phénomène, Salmon pouvait défier à son aise l'émulation de ses confrères; il n'avait pas à craindre d'être jamais dépassé.

La propriété de guérir les maladies et de prolonger la durée de l'existence humaine, n'a été accordée à la pierre philosophale que vers le treizième siècle. Il est probable, suivant l'observation judicieuse de Boerhaave, que cette croyance s'introduisit chez les alchimistes de l'Occident, parce que l'on prit à la lettre les expressions figurées et métaphoriques qu'affectionnent les anciens auteurs. Lorsque Geber dit, par exemple : « Apporte-moi les six lépreux, que je les guérisse, » il veut dire : « Apporte-moi les six métaux vils, que je les transforme en or. » Quoi qu'il en soit, cette seconde propriété attribuée à la pierre philosophale a ouvert une carrière nouvelle que l'imagination des adeptes devait dignement parcourir.

D'après tous les écrivains hermétiques, la pierre philosophale, prise à l'intérieur, est le plus précieux des médica-

[1] *Bibliothèque des philosophes chimiques.*

ments. Dans son *Opuscule de la philosophie naturelle des métaux*, Daniel Zachaire décrit ainsi la *façon d'user de l'œuvre divine aux corps humains pour les guérir des maladies :*

« Pour user de notre grand roi pour recouvrer la santé, il en faut prendre un grain pesant et le faire dissoudre dans un vaisseau d'argent avec de bon vin blanc, lequel se convertira en couleur citrine. Puis faites boire au malade un peu après les minuit, et il sera guéri en un jour si la maladie n'est que d'un mois, et, si la maladie est d'un an, il sera guéri en douze jours, et, s'il est malade de fort longtemps, il sera guéri dans un mois en usant chaque nuit comme dessus. Et, pour demeurer toujours en bonne santé, il en faudrait prendre au commencement de l'automne et sur le commencement du printemps en façon d'électuaire confit. Et par ce moyen l'homme vivra toujours en parfaite santé jusqu'à la fin des jours que Dieu lui aura donnés, comme ont écrit les philosophes. »

Isaac le Hollandais assure qu'une personne qui prendrait chaque semaine un peu de pierre philosophale se maintiendrait toujours en santé, et que sa vie se prolongerait « jusqu'à l'heure dernière qui lui a été assignée par Dieu. »

Basile Valentin dit également que celui qui possède la pierre des sages ne sera jamais atteint de maladies ni d'infirmités « jusqu'à l'heure suprême qui lui a été fixée par le roi du ciel. »

Si, à l'exemple des précédents, tous les alchimistes s'étaient contentés d'affirmer que la pierre philosophale prolonge la vie humaine jusqu'au terme assigné par Dieu, il est certain qu'ils auraient peu compromis leur crédit, et ils auraient ainsi laissé aux historiens l'occasion de rendre une fois hommage à leur véracité. Par malheur, ils se sont trop souvent départis de cette réserve. Artéphius se donnait mille ans : « Moi-même, Artéphius, qui écris ceci, depuis mille « ans, ou peu s'en faut, que je suis au monde, par la grâce du « seul Dieu tout-puissant et par l'usage de cette admirable « quintessence [1]. » On attribuait l'âge de quatre cents ans au

[1] Le *Livre d'Artéphius.*

Vénitien Frédéric Gualdo, frère de la Rose-Croix, et celui de cent quarante ans à l'ermite Trautmansdorf. Alain de Lisle, assurent les alchimistes, a vécu plus de cent ans, grâce à l'emploi de la bienheureuse quintessence. Raymond Lulle et Salomon Trismosin, tous les deux dans un âge avancé, s'étaient rajeunis par l'usage de la pierre philosophale. Ce dernier se vantait de pouvoir rendre les formes et les grâces de la jeunesse à des femmes de soixante-dix et de quatre-vingt-dix ans ; et, pour lui, prolonger la vie jusqu'au jugement dernier était « une bagatelle. » Vincent de Beauvais a prouvé jusqu'à l'évidence que si Noé eut des enfants à l'âge de cinq cents ans, c'est qu'il possédait la pierre philosophale. Deux écrivains anglais, E. Dickinson et Th. Mudan, ont consacré de savants livres à démontrer que c'est grâce au même moyen que les patriarches sont arrivés à l'âge le plus avancé[1]. Paul Lucas, voyageur français, qui, au commencement du dix-huitième siècle, parcourut l'Orient aux frais du roi, et rapporta surtout de ses voyages les monuments de son insigne crédulité, rencontra à Bursa, dans l'Asie Mineure, au milieu d'une réunion d'alchimistes, un derviche nommé Usbeck qui se faisait remarquer par ses connaissances dans toutes les langues. Usbeck paraissait avoir trente ans, mais il en confessait plus de cent. Il assurait avoir eu le bonheur de rencontrer dans les Indes le célèbre Nicolas Flamel, lequel se portait au mieux, bien que parvenu à sa deux centième année. Nous n'étendrons pas davantage la liste de ces fables.

Quelques écrivains spagyriques ont attribué à la pierre philosophale une dernière propriété moins importante, que nous devons cependant indiquer : c'est celle de former artificiellement des pierres précieuses, des diamants, des perles et des rubis.

« Vous avez vu, Sire, écrit Raymond Lulle au roi d'Angleterre, la projection merveilleuse que j'ai faite à Londres avec l'eau de

[1] H. Kopp, *Geschichte der Chemie*.

mercure que j'ai jetée sur le cristal dissous ; je formai un diamant très-fin, vous en fîtes faire de petites colonnes pour un tabernacle. »

Dans son opuscule de la *Philosophie naturelle*, Daniel Zachaire décrit la façon d'*user de la divine œuvre pour faire les perles et les rubis*. Enfin Jules Sperber assure, dans son *Isagogue*, que la quintessence change les cailloux en perles fines, rend le verre ductile et fait revivre les arbres morts [1].

Les opinions qui viennent d'être mentionnées sont du ressort de l'observation ; il nous reste à passer en revue celles qui se caractérisent par une tendance mystique ou théosophique. Quand on embrasse, en effet, l'ensemble des travaux hermétiques, on reconnaît qu'ils se classent en deux groupes : les uns, à peu près affranchis de spéculation, n'ont été exécutés qu'avec le secours de l'observation et de l'expérience des laboratoires ; les autres s'accomplirent sous l'inspiration d'idées abstraites de nature théosophique ou mystique. Cette distinction, qui nous permettra d'apporter plus de méthode et de simplicité dans l'élucidation du sujet obscur qui nous occupe, est suffisamment justifiée par les faits historiques. Les considérations mystiques n'ont paru dans l'alchimie que vers le douzième siècle. Les Arabes avaient su se maintenir dans l'étude des faits, et dégager leurs travaux de toute liaison avec les abstractions métaphysiques et les principes religieux. L'unité, la simplicité des dogmes dans la religion musulmane, la faible prédilection de ce peuple pour les conceptions purement philosophiques, devaient écarter de leur esprit les idées de ce genre. Mais, une fois établie chez les peuples chrétiens, l'alchimie prit un caractère nouveau. L'inspiration religieuse fut jugée indispensable au succès du grand œuvre, les idées théosophiques s'infusèrent peu à peu dans les principes de l'art, et, dominant bientôt l'élément pratique, amenèrent la plus

[1] H. Kopp, *Geschichte der Chemie*.

étrange confusion. Arnauld de Villeneuve, Raymond Lulle, Basile Valentin et Paracelse ont surtout contribué à pousser l'alchimie dans cette voie stérile.

Autant que la synthèse philosophique peut embrasser dans un cercle étroit les vagues considérations des alchimistes théosophes, on peut établir que leurs opinions théoriques se résument dans les idées suivantes : — Influences occultes accordées à certains agents matériels, et spécialement à la pierre philosophale, sur les facultés de l'homme ; — comparaison de l'opération du grand œuvre avec le mystère des rapports de l'âme et du corps ; — comparaison ou identification de l'œuvre hermétique avec les mystères de la religion chrétienne ; — intervention, toutefois dans une très-faible mesure, des considérations empruntées à la magie.

Jusqu'au treizième siècle, les alchimistes s'étaient bornés à accorder à la pierre philosophale les trois propriétés dynamiques signalées plus haut. A partir de cette époque, on lui reconnaît une qualité nouvelle s'exerçant dans l'ordre moral. La pierre philosophale porte à celui qui la possède le don de la sagesse et des vertus ; comme elle anoblit les métaux, ainsi elle purifie l'esprit de l'homme ; elle arrache de son cœur la racine du péché.

« Ceux qui sont assez heureux, dit Salmon, pour avoir la possession de ce rare trésor, quelque méchants et vicieux qu'ils fussent auparavant, sont changés dans leurs mœurs et deviennent gens de bien ; de sorte que, ne considérant plus rien sur la terre qui mérite leur affection, et n'ayant plus rien à souhaiter en ce monde, ils ne soupirent plus que pour Dieu et pour la bienheureuse éternité, et ils disent comme le prophète : Seigneur, il ne me reste plus que la possession de votre gloire pour être entièrement satisfait [1]. »

« La pierre estant parfaite par quelqu'un, dit Nicolas Flamel, le change de mauvais en bon lui oste la racine de tout péché, le faisant libéral, doux, pie, religieux et craignant Dieu ; quelque mauvais qu'il fust auparavant, doresnavant il demeure toujours ravy

[1] *Bibliothèque des philosophes chimiques.*

de la grande grâce et miséricorde qu'il a obtenue de Dieu et de la profondité de ses œuvres divines et admirables. »

Le Cosmopolite assure que la pierre philosophale n'est autre chose qu'un miroir dans lequel on aperçoit les trois parties de la sagesse du monde; celui qui la possède devient aussi sage qu'Aristote et Avicenne.

Th. Northon dit, dans son *Crede mihi* :

« La pierre des philosophes porte à chacun secours dans les besoins; elle dépouille l'homme de la vaine gloire, de l'espérance et de la crainte; elle ôte l'ambition, la violence et l'excès des désirs ; elle adoucit les plus dures adversités. Dieu placera auprès de ses saints les adeptes de notre art. »

Par une conséquence de ce principe, on a prétendu que les anciens sages avaient possédé la pierre philosophale. Adam l'avait reçue des mains de Dieu ; les patriarches hébreux et le roi Salomon n'étaient que des adeptes initiés au secret de l'art. On a poussé la folie jusqu'à écrire que Dieu promet la pierre philosophale à tous les bons chrétiens. On invoquait ce verset de l'Apocalypse : « Au vainqueur je donnerai une pierre blanche ! »

L'assimilation du phénomène de la transmutation métallique avec la mort et la résurrection des hommes, est une idée dont les traces se rencontrent chez plusieurs auteurs des premières époques de l'alchimie, et qui devint vulgaire au moyen âge. C'est là ce qui plaisait tant à Luther, et ce qui concilia à l'alchimie la protection du grand réformateur. Il accorda ses éloges à la science hermétique « à cause des magnifiques comparaisons qu'elle nous offre avec la résurrection des morts au jour dernier. » Dans le nombre très-considérable d'ouvrages d'alchimie mystique publiés au dix-huitième siècle, et qui offrent la plus incroyable confusion d'idées religieuses et de principes scientifiques, la résurrection est littéralement considérée comme une opération alchimique, comme une transmutation d'un ordre supérieur. Les livres

saints offrant un texte inépuisable à ces commentaires insensés, on justifiait ce rapprochement par toute espèce d'invocations aux autorités bibliques. L'auteur de la *Lettre philosophique*, écrit de quelques pages composé en 1751, cite, à l'appui de ses paroles, plus de cent passages de la Bible. Quelques-uns, par exemple, prétendaient savoir comment les élus conserveront la pierre philosophale jusqu'au jour du jugement dernier. Ils s'appuyaient sur ce verset de l'Épître de Saint Paul aux Corinthiens : « Nous aurons ce trésor dans des vases de grès [1]. »

La comparaison, ou plutôt l'identification de l'œuvre hermétique avec les mystères de la religion chrétienne, se rencontre à chaque pas dans les écrits mystiques du dix-septième siècle, dans les ouvrages de l'Anglais Argill, de Michaëlis, et surtout dans le livre du cordonnier théosophe J. Boehme, dont le fanatisme contribua beaucoup à donner de la vogue à ces idées. Il serait superflu de s'étendre sur un sujet semblable ; un passage de Basile Valentin suffira pour caractériser l'esprit de ces absurdes rêveries. Dans une *Allégorie de la sainte trinité et de la pierre philosophale*, Basile Valentin s'exprime ainsi :

« Cher amateur chrétien de l'art béni, oh ! que la sainte Trinité a créé la pierre philosophale d'une manière brillante et merveilleuse ! Car le père Dieu est un esprit, et il apparait cependant sous la forme d'un homme comme il est dit dans la Genèse ; de même nous devons regarder le mercure des philosophes comme un corps esprit. — De Dieu le père est né Jésus-Christ son fils, qui est à la fois homme et Dieu et sans péché. Il n'a pas eu besoin de mourir, mais il est mort volontairement et il est ressuscité pour faire vivre éternellement avec lui ses frères et sœurs sans péché. Ainsi l'or est sans tache, fixe, glorieux et pouvant subir toutes les épreuves, mais il meurt à cause de ses frères et sœurs imparfaits et malades ; et bientôt, ressuscitant glorieux, il les délivre et les teint pour la vie éternelle ; il les rend parfaits en l'état d'or pur. »

[1] H. Kopp. *Geschichte der Chemie.*

Cette tendance si marquée à rattacher aux mystères de la religion les pratiques de l'alchimie, fut la conséquence de la préoccupation continuelle qui distinguait les adeptes, d'implorer le secours divin pour le succès de leur œuvre, de placer leurs travaux sous la protection des autorités sacrées, et de considérer le succès définitif, objet de tant de vœux et de tant d'espérances, comme le produit d'une révélation divine. Quelques citations vont nous permettre de caractériser exactement ce côté si digne de remarque de l'école alchimique.

« Il ne nous reste plus, dit l'Arabe Geber, qu'à louer et à bénir en cet endroit le très-haut et très-glorieux Dieu, créateur de toutes les natures, de ce qu'il a daigné nous révéler les médecines que nous avons vues et connues par expérience ; car c'est par sa sainte inspiration que nous nous sommes appliqué à les rechercher, avec bien de la peine... Courage donc, fils de la science, cherchez et vous trouverez infailliblement ce don très-excellent de Dieu, qui est réservé pour vous seuls. Et vous, enfants de l'iniquité, qui avez mauvaise intention, fuyez bien loin de cette science, parce qu'elle est votre ennemie et votre ruine, qu'elle vous causera très-assurément ; car la providence divine ne permettra jamais que vous jouissiez de ce don de Dieu qui est caché pour vous et qui vous est défendu. »

Mais ces hommages adressés à l'autorité divine sont beaucoup plus fréquents chez les auteurs chrétiens que chez les Arabes. On ne peut ouvrir un écrit de Basile Valentin, de Raymond Lulle, d'Albert le Grand, d'Arnaud de Villeneuve et de tous les autres alchimistes du moyen âge, sans rencontrer une de ces pieuses invocations. Arnaud de Villeneuve, par exemple, dans son *Miroir d'alchimie*, remercie Dieu du secours qu'il lui a prêté dans ses recherches, il reconnaît qu'il lui doit tout et qu'à lui seul doivent revenir la louange et la gloire.

« Sachez donc, mon cher fils, nous dit-il, que cette science n'est autre chose que la parfaite inspiration de Dieu. »

Il nous dit encore dans la *Nouvelle lumière :*

« Père et révérend seigneur, quoique je sois ignorant des sciences

libérales, parce que je ne suis pas assidu à l'étude, ni de profession de cléricature, Dieu a pourtant voulu, comme il inspire à qui il lui plaît, me révéler l'excellent secret des philosophes, quoique je ne le méritasse pas. »

Le *véritable Philalèthe* dit, dans son *Entrée ouverte au palais fermé du roi*, en s'adressant à l'opérateur :

« Maintenant, remerciez Dieu qui vous a fait tant de grâces, que d'amener votre œuvre à ce point de perfection ; priez-le de vous conduire et d'empêcher que votre précipitation ne vous fasse perdre un travail qui est venu à un état aussi parfait. »

Nicolas Flamel, ou plutôt l'auteur du livre apocryphe des *Figures hiéroglyphiques de Nicolas Flamel*, commence ses descriptions par cette magnifique prière :

« Loué soit éternellement le seigneur mon Dieu, qui élève l'humble de la basse pouldrière, et faist esjouyr le cœur de ceux qui espèrent en luy, qui ouvre aux croyans avec grâce les sources de sa bénignité, et met sous leurs pieds les cercles mondains de toutes les félicitez terriennes. En luy soit tousjours nostre espérance, en sa crainte nostre félicité, en sa miséricorde la gloire de la réparation de nostre nature, et en la prière nostre seureté inesbranlable. Et toy, ô Dieu tout-puissant, comme ta bénignité a daigné d'ouvrir en la terre devant moy (ton indigne serf) tous les trésors des richesses du monde, qu'il plaise à ta grande clémence, lors que je ne seray plus au nombre des vivants, de m'ouvrir encor les trésors des cieux, et me laisser contempler ton divin visage, dont la majesté est un délice inesnarrable, et dont le ravissement n'est jamais monté en cœur d'homme vivant. Je te le demande par le Seigneur Jésus-Christ ton Fils bien-aymé, qui en l'unité du Saint-Esprit est avec toy au siècle des siècles. Ainsi soit-il [1] ! »

[1] *Le Livre des figures hiéroglyfiques de Nicolas Flamel, escrivain, ainsi qu'elles sont en la quatrième arche du cymetière des Innocents, à Paris, entrant par la porte, rue Saint-Denis, devers la main droite, avec l'explication d'icelles par ledit Flamel, traitant de la transmutation métallique.* Traduit de latin en français, par P. Arnauld, sieur de la Chevallerie, gentilhomme poictevin. 1612.

Il existe, au cabinet des estampes de la Bibliothèque impériale, un dessin de Vrièse représentant le laboratoire d'un alchimiste. C'est une magnifique galerie de château qui a été transformée en laboratoire ; on voit d'un côté une rangée de fourneaux, et de l'autre un autel où fume l'encens ; l'alchimiste, à genoux, et les yeux levés vers le ciel, adresse à Dieu sa prière.

On connaît, sous le nom de *Liber mutus*, une collection de quinze gravures *in-folio* qui se trouve à la fin du premier volume du *Théâtre chimique* de Manget. Elle est destinée à faire connaître, au moyen de ces seules figures, et sans une seule ligne d'explication écrite, la préparation de la pierre philosophale. Les planches 2, 8 et 11, qui représentent trois opérations à exécuter, nous montrent un alchimiste et sa femme dans l'attitude de la prière, agenouillés des deux côtés d'un fourneau qui contient l'œuf philosophique. Le reste des figures est inintelligible, mais le sens de la dernière est facile à saisir. L'homme et la femme sont à genoux, levant les mains vers le ciel : ils ont réussi dans leur recherche et remercient Dieu qui leur a dévoilé ce secret.

Après toutes ces preuves de leur dévotion, après tant de témoignages donnés par les alchimistes de la sincérité et de l'orthodoxie de leur foi, on est surpris quand on se rappelle ce reproche qu'on leur a de tout temps adressé d'avoir accordé une part considérable à l'étude de la magie, et d'avoir invoqué son secours pour les diriger dans leurs travaux. Il importe donc de rechercher quel est le crédit que mérite cette opinion universellement admise.

Dans les conceptions et dans les travaux alchimiques, la magie a joué, selon nous, un rôle infiniment moins sérieux qu'on ne l'admet généralement. Les alchimistes byzantins croyaient, il est vrai, aux influences astrologiques ; comme nous l'avons montré plus haut, ils accordaient aux astres une certaine action sur les propriétés des corps sublunaires. Tout le monde sait, par exemple, que, dès l'origine de l'art her-

métique, les métaux, et avec eux un certain nombre de substances minérales, furent consacrés aux sept planètes; les noms des métaux avaient même été fournis par ceux des planètes. A Saturne on consacrait le plomb, la litharge, l'agate et autres matières semblables; à Jupiter, l'étain, le corail, la sandaraque, le soufre; à la planète Mars, le fer, l'aimant et les pyrites; au soleil, l'or, l'hyacinthe, le diamant, le saphir et le charbon; à Vénus, le cuivre, les perles, l'améthyste, le sucre, l'asphalte, le miel, la myrrhe et le sel ammoniac; à Mercure, le vif argent, l'émeraude, le succin, l'oliban, le mastic; enfin à la lune, rangée alors parmi les planètes, on consacrait l'argent, le verre et la terre blanche. Partisans déclarés de l'astrologie, les savants grecs avaient dû nécessairement introduire quelques-unes de ces idées dans les dogmes alchimiques. Les Égyptiens et les Arabes, qui avaient reçu des Hébreux la tradition de la *Kabale*, se conformèrent à ces principes et accordèrent une certaine part à l'astrologie pour la connaissance de l'art hermétique. C'est ainsi que Kalid et Geber déclarent que les métaux sont influencés par le cours des astres, et ce dernier auteur fait observer que l'intervention de cette influence constitue une des plus grandes difficultés pour régler les opérations chimiques. Mais les écrits des auteurs arabes n'appartiennent qu'aux premières époques de l'art hermétique; les travaux de Geber, de Rhasès et des écrivains de cette école sont du huitième siècle et marquent par conséquent les premiers travaux de l'alchimie. La science qui nous occupe n'en était encore qu'à ses débuts, et les travaux pratiques pour les recherches de la pierre philosophale étaient alors à peine abordés. Les influences astrologiques invoquées à cette époque pour la direction des opérations chimiques, ne purent donc exercer une grande influence sur les progrès de cet art naissant. Mais, plus tard, lorsque les recherches pour l'accomplissement du grand œuvre passèrent dans l'Occident et y prirent un essor universel, les considérations astrologiques, et surtout la magie, furent abandon-

nées ou tombèrent dans un discrédit général. Partageant les opinions de leur époque, subissant nécessairement l'influence des doctrines de leur temps, les alchimistes étaient sans doute disposés à accorder une certaine foi aux influences surnaturelles, à l'action d'êtres invisibles sur le monde matériel. Mais ils croyaient en même temps qu'il n'était pas donné à l'homme de diriger et de maîtriser à son gré cet empire. Ils professaient sur ce point l'opinion de Geber, qui nous apprend, dans le neuvième chapitre de la *Somme de perfection*, que les adeptes, tout en reconnaissant l'influence que les planètes, parvenues à un certain point du ciel, exercent sur la formation et le perfectionnement des substances minérales, déclarent en même temps que l'homme n'a pas reçu le pouvoir de suppléer à cette influence.

Nous n'essayerons pas de dissimuler cependant qu'un certain nombre d'écrivains alchimiques qui appartiennent à l'époque des travaux les plus actifs, font intervenir, dans la direction de leurs recherches, l'astrologie, et même la magie. Ces écrivains recommandent d'avoir recours à diverses influences surnaturelles pour parvenir à la découverte de la pierre philosophale. Paracelse est celui qui a le plus insisté sur ce point. Ses ouvrages sont remplis de folles invocations au monde invisible, et c'est pour résumer sa pensée qu'il nous dit dans son traité *De tincturâ physicorum* : « Si tu ne comprends pas les usages des cabalistes et des anciens astrologues, Dieu ne t'a pas créé pour la spagyrique, et Nature ne t'a pas choisi pour l'œuvre de Vulcain. » Mais le fougueux médecin de Schwitz n'a jamais joui chez les alchimistes que d'une autorité contestable; écrivain purement théorique, il ne travailla pas de ses mains à l'accomplissement du grand œuvre. Arnauld de Villeneuve et Basile Valentin sont les seuls alchimistes importants qui, avant Paracelse, avaient pris au sérieux l'astrologie et la magie. Dans son traité *des talismans* (*De sigillis*), Arnauld de Villeneuve donne un grand nombre de formules contre les démons. Basile Valentin s'était jeté

avec ardeur dans les ténèbres du mysticisme hermétique, et, sous ce rapport, il avait préparé la voie à Paracelse, à qui revient le triste titre d'honneur d'avoir fait dévier l'alchimie de sa route, et d'avoir substitué ou tenté de substituer la méthode psychologique à la méthode expérimentale adoptée avant lui. Mais, nous le répétons, les efforts de Basile Valentin et de Paracelse ne réussirent qu'imparfaitement à imprimer aux recherches des adeptes la direction mystique. En résumé, si les alchimistes occidentaux ont partagé les croyances de leur époque relativement à l'astrologie et à la magie, l'influence de ces idées ne s'est fait, selon nous, que très-faiblement sentir dans leurs travaux. L'astrologie y joua un certain rôle, mais la magie n'y intervint jamais d'une manière sérieuse.

A la pensée que nous venons d'émettre on ne manquera pas d'opposer cette opinion unanime, accréditée depuis des siècles, qui nous représente l'alchimiste comme un homme nécessairement voué à toutes les pratiques des sciences occultes, et qui, pour atteindre le but de ses désirs effrénés, n'hésite pas à invoquer l'esprit du mal et à lui livrer son âme en échange des trésors qu'il ambitionne. Nous ne contesterons point que telle fut en certains cas, sur le compte des alchimistes, la pensée du vulgaire, et le portrait odieux que le génie de Gœthe a si vigoureusement tracé dans le personnage du docteur *Faust*, reproduisait un type depuis longtemps consacré. Mais cette opinion tenait à deux causes qu'il importe de ne pas méconnaître. Au moyen âge, on était disposé à considérer comme émanant de l'esprit diabolique toute création formée en dehors des faits ordinaires de la vie, et l'on n'hésitait pas à flétrir du dangereux nom de sorciers tous ceux qui mettaient en évidence quelque résultat extraordinaire. Il est donc tout simple que ce préjugé ait pris naissance à propos des alchimistes que l'on voyait occupés à des travaux dont la nature et les moyens échappaient au vulgaire. D'ailleurs, loin de combattre cette opinion, les

alchimistes eux-mêmes s'efforçaient de la répandre. Ils aimaient à jeter sur leurs travaux comme un voile de mystère; le merveilleux prêtait à leur physionomie un caractère qui secondait leurs desseins. Cependant bien des fois les adeptes expièrent cruellement cette tentation de leur orgueil. On sait que la magie, considérée dans l'acception plus restreinte qu'elle reçut au moyen âge, était distinguée en *magie blanche* et en *magie noire*, selon qu'on avait recours à l'intervention de Dieu ou à celle du diable pour la production de ses effets. C'est contre les sectateurs de la magie noire que le moyen âge avait établi un système spécial d'inquisition, ainsi qu'on peut le lire dans la *Démonomanie ou le Fléau des démons et des sorciers*, de J. Bodin d'Angers, publié en 1580, et où se trouve naïvement tracé le code abominable des moyens qui permettent d'arriver à convaincre un accusé du crime de magie noire. Un alchimiste cité à la barre de ce redoutable tribunal, encourait le dernier supplice si les témoins entendus prouvaient que l'accusé « *s'était efforcé sciemment, par des moyens diaboliques, de parvenir à quelque chose.* » La jalousie de leurs confrères, la mauvaise foi, l'ignorance et quelquefois le ressentiment de leurs dupes, n'ont fait que trop souvent encourir aux adeptes l'expiation d'un crime imaginaire. Aussi, lorsque Gabriel Naudé publia en 1669 son *Apologie des grands hommes accusés de magie*, il comprit sur cette liste plusieurs alchimistes célèbres, parce qu'il savait bien que la pratique de l'alchimie avait été pour beaucoup d'infortunés une cause de persécutions.

Les faits que l'histoire nous fournit montrent bien d'ailleurs que le recours aux influences magiques n'a joué qu'un bien faible rôle dans les fastes de l'art. Dans les récits extraordinaires des transmutations métalliques dont le souvenir nous a été conservé, on ne voit jamais intervenir d'invocation aux puissances occultes, et, si l'histoire de l'alchimie nous montre qu'il a existé certains individus qui essayaient de conjurer les démons ou se vantaient de tenir à leur ser-

vice des diables familiers, l'événement ne manqua pas de prouver que c'étaient là de faux adeptes ou des alchimistes fripons. Bragadino, Léonard Thurneysser et François Borri furent particulièrement dans ce cas. Ce fait ne pourra rester l'objet d'un doute si le lecteur nous permet de rappeler, par une courte digression, les circonstances qui amenèrent à découvrir les fourberies et les mensonges de ces trois aventuriers.

Bragadino, dont le véritable nom était Mamugna, était Grec, originaire de l'île de Chypre. Il se faisait passer pour le fils du gouverneur de Venise, le comte Marco Antonio Bragadino, qui fut pris et tué par les Turcs en 1571. Après avoir parcouru une partie de l'Orient en jouant le rôle d'adepte, il se rendit en Italie en 1578 sous le nom de comte de Mamugnaro. Ayant réussi à attirer la confiance du margrave Martinego, il ne tarda pas à acquérir une grande réputation comme adepte. Il faisait en public des transmutations, afin de prouver qu'il devait à la pierre philosophale l'origine de ses richesses. Mais ses prétendus procédés pour la préparation de cet agent précieux, qu'il vendait fort cher à ses admirateurs, étaient pour lui une source plus réelle de fortune. C'est ainsi que, se trouvant dans le palais de Nobile Cantarena, il fit une transmutation du mercure en or qui émerveilla l'assemblée. Tout son secret consistait à faire usage d'un alliage de mercure et d'or, car les assistants reconnurent que le composé qu'il plaça dans le creuset rougi, perdit, pour se transformer en or, la moitié de son poids. La même expérience, ayant été répétée à Venise dans la maison du riche Dandolo, émerveilla la noblesse, et le doge lui acheta à un très-grand prix sa pierre philosophale, avec un écrit que l'on trouve reproduit dans le *Théâtre chimique* de Manget. Le chimiste Otto Tackenius, qui, plus tard, fut chargé d'examiner cette poudre, reconnut qu'elle ne consistait qu'en un amalgame d'or.

Cet aventurier quitta Venise en 1588, et se mit à parcou-

rir l'Allemagne en prenant le nom de comte Bragadino. Les principales villes de l'Allemagne furent témoins de ses exploits. Pour produire sur l'esprit du public une impression plus vive, il assurait avoir le diable en sa puissance. Il faisait ses opérations ayant toujours à ses côtés deux énormes dogues noirs à l'air satanique, qui représentaient deux démons enchaînés à son pouvoir. Ayant acquis à Vienne beaucoup de réputation par ces manœuvres, Bragadino se rendit à Munich avec le projet de passer de là à Prague et à Dresde. Il arriva à Munich en 1590, et fut aussitôt appelé à la cour pour y donner témoignage de sa science. Mais les fraudes qu'il employait ayant fini par se découvrir, il fut mis en jugement et condamné à la potence pour avoir usurpé un nom qui ne lui appartenait pas. Revêtu d'un habit doré, Bragadino fut attaché à la *potence d'or* des alchimistes. Après son exécution, les deux dogues noirs, ses compagnons, furent arquebusés sous son gibet.

L'un des artistes hermétiques qui, à la même époque, occupait le plus l'Allemagne, était Léonard Thurneysser, ou plutôt Zum Thurn, né à Bâle en 1530. Dès l'âge de dix-huit ans, Thurneysser avait préludé à ses prouesses hermétiques en vendant aux juifs des objets dorés pour de l'or pur. Poursuivi pour ce fait, il se mit à voyager en France et en Angleterre, s'associant aux manœuvres des alchimistes ambulants, et apprenant en leur compagnie de subtils procédés pour étonner et tromper son prochain. Il était passé maître en cet art dangereux lorsqu'en 1555 il revint en Allemagne et se présenta à l'archiduc Ferdinand, dont il gagna la confiance. Il ne se donnait pas auprès du prince comme un adepte consommé, mais seulement comme un artiste à qui il manquait bien peu de chose pour atteindre à ce rang. Afin de le perfectionner dans son art, l'archiduc le fit voyager à ses frais dans les trois parties de notre hémisphère. Richement défrayé de ses dépenses par la munificence de son maître, Thurneysser parcourut successivement la Hongrie, l'Espagne, le Portugal, l'Écosse, l'Italie, la Grèce, l'Égypte, l'Arabie et la

Syrie pour trouver le secret de la science hermétique. Il ne le trouva pas, et ne rapporta de ses voyages que quelques connaissances en médecine qu'il avait recueillies auprès des docteurs égyptiens.

C'est, en effet, en qualité de médecin que Léonard Thurneysser, de retour de l'Orient, se présenta à la cour de l'Électeur de Brandebourg, Jean Georges, qui se trouvait alors à Francfort. Ayant guéri la femme de l'électeur d'une maladie, il fut nommé médecin du prince. Plus tard on le mit à la tête d'un laboratoire que sa noble cliente Éléonore, femme du prince électoral, avait fondé à Halle.

Thurneysser tira merveilleusement parti de sa position. Il vendait aux dames de la cour du fard et d'autres cosmétiques magistralement préparés. Dans sa pratique médicale, il substituait aux remèdes rebutants des galénistes, les médicaments de Paracelse qu'il décorait des noms pompeux d'*or potable*, de *teinture d'or* et de *magistère du soleil*. Il s'adonnait à l'astrologie et publiait des calendriers astrologiques qui trouvaient un étonnant débit. Comme ses prophéties étaient conçues en termes fort ambigus, il avait, pour les princes, des exemplaires particuliers de ses calendriers qui portaient, dans les interlignes, l'explication des termes obscurs. C'est en faisant usage de tous ces moyens que Thurneysser finit par acquérir des richesses immenses. Il entretenait dans son laboratoire plus de deux cents personnes, et avait établi, pour la publication de ses ouvrages, une fonderie de caractères et une imprimerie. Une édition qu'il publia des trente-deux dialectes européens et de soixante-huit langues étrangères, le fit regarder comme un des premiers savants de son temps. Ses différents écrits, entr'autres *Quinta essentia*, publié à Munster en 1570, et son *Pison*, ouvrage qui traite des propriétés des eaux, étaient avidement recherchés dans toute l'Allemagne; il était, en un mot, devenu l'oracle de la cour et du pays.

Ce qui avait en partie contribué à répandre la renommée de Thurneysser, c'est qu'il assurait avoir en sa puissance un

démon d'ordre inférieur. Ce diable docile consistait en une petite figure hideuse qu'il montrait au public dans un flacon de verre.

Plus tard, cependant, son étoile vint à pâlir. Gaspard Hoffmann, professeur à Francfort, avait publié un traité remarquable, intitulé *de Barbarie imminente*, dans lequel il démasquait l'extravagance du charlatan disciple de Paracelse. Ce livre dessilla les yeux de l'Électeur. En même temps, les alchimistes ses confrères, envieux de sa haute fortune, ayant réussi à dévoiler ses fraudes aux yeux de la cour, Thurneysser fut obligé, en 1584, de quitter précipitamment Berlin pour échapper aux poursuites ordonnées contre lui. Il n'eut pas le temps d'emporter son démon familier, et, lorsqu'on pénétra dans son laboratoire secret, on put mettre la main sur le mauvais génie. C'était un scorpion conservé dans de l'huile.

Thurneysser ne survécut pas longtemps à sa disgrâce. Après avoir erré quelque temps en Allemagne, en proie à une profonde misère, il entra dans un couvent, où il mourut l'objet de la commisération publique.

Joseph-François Borri, Milanais, avait attaqué avec trop de témérité les principes de l'Église romaine. Condamné au bannissement, il quitta l'Italie en 1660, et parcourut, sous le nom de Burrhus, diverses villes d'Allemagne, où il fit plusieurs fois des projections. Après avoir visité les provinces rhénanes et les Pays-Bas, il se rendit, en 1665, à Copenhague, et entra comme alchimiste au service du roi de Danemark, Frédéric III. Il parvint à un tel point à gagner la confiance du roi, qu'il réussit à lui persuader une insigne folie. Borri prétendait avoir à son service un démon qui apparaissait à son évocation et lui dictait les opérations nécessaires à accomplir pour opérer les transmutations. Cet esprit, qui répondait au nom d'*Homunculus*, arrivait au commandement de son maître, lorsque celui-ci prononçait certaines syllabes mystérieuses. Pour avoir son alchimiste tout

à fait sous la main, le roi décida que le laboratoire de Borri serait transporté dans son château. Mais l'adepte assurait que le pouvoir de son démon serait anéanti si on tentait de le séparer d'un immense fourneau de fer et de briques qu'il avait fait bâtir pour servir de demeure à l'*Homunculus*. Il espérait, grâce à cette difficulté, échapper à l'obligation de loger au palais, où ses pratiques auraient sans doute trouvé une surveillance plus sévère. Mais une volonté royale ne connaît point d'obstacle. Le roi décida que, pour ne point séparer l'*Homunculus* de sa prison obligée, l'immense fourneau de l'alchimiste serait transporté, à l'aide de machines et par-dessus les remparts, dans l'intérieur de son palais. Tous les gens du château furent contraints de s'atteler à ces machines.

Cinq ans après, Frédéric III étant mort, on voulut pénétrer le secret de Borri. Ce dernier prit aussitôt la fuite; mais, arrêté sur les frontières de la Hongrie, il fut emprisonné à Vienne. Reconnu par le Nonce du pape, il fut réclamé au nom de la cour de Rome comme ayant été condamné pour crime d'hérésie. Borri fut conduit à Rome par le Nonce lui-même, et on le tint renfermé dans la tour d'Enguelsbourg. Il n'était pas astreint néanmoins à une surveillance trop sévère : on lui accorda un laboratoire afin qu'il travaillât à la pierre philosophale en faveur de l'Église. Mais il ne put parvenir à rien de bon : son *Homunculus* l'avait quitté. Il mourut en prison en 1695.

Si nous sommes entrés dans les détails qui précèdent, c'est que nous voulions montrer que ces invocations aux esprits infernaux, ce recours aux puissances occultes, tant reprochés aux alchimistes, n'ont été en réalité que le fait de quelques fripons ou de souffleurs de bas étage. Aucun des grands hommes dont les noms brillent dans les fastes alchimiques n'a ajouté foi à de semblables folies. Et le fait d'ailleurs s'explique sans peine. Quelles que soient les erreurs dans lesquelles ils ont pu tomber, les alchimistes étaient, après tout, des gens positifs, ayant un but parfaitement dé-

terminé et sachant fort bien quel résultat ils voulaient atteindre. Pour obtenir ce résultat, le recours aux influences surnaturelles était plus qu'illusoire, et si les adeptes eurent quelques tentations de ce genre, le bon sens ne tarda pas à leur montrer qu'il n'y avait rien de sérieux à attendre de tels moyens. Ils durent donc abandonner bientôt une voie aussi stérile, laissant aux faiseurs de dupes le soin d'en exploiter les hasards et les profits. Pour arriver à la découverte de l'agent précieux, but de leurs espérances, ils se bornèrent à l'emploi des moyens naturels, c'est-à-dire aux expériences exécutées à l'aide des agents que mettait à leur service la chimie de leur temps. La série des moyens pratiques mis en usage aux diverses époques de l'alchimie pour la découverte de la pierre philosophale, doit donc maintenant devenir l'objet de notre examen.

CHAPITRE II

MOYENS EMPLOYÉS PAR LES ALCHIMISTES POUR LA PRÉPARATION DE LA PIERRE PHILOSOPHALE.

L'obscurité des écrivains hermétiques, l'incohérence et la confusion de leur style, les termes détournés, les noms étranges qu'ils affectionnent pour désigner, ou plutôt pour déguiser les substances, opposent beaucoup de difficultés à l'analyse que nous allons faire des moyens principaux employés par les adeptes pour la préparation de la pierre philosophale. Chez eux, d'ailleurs, cette obscurité était volontaire; le parti était pris d'être impénétrable, et l'on n'en faisait pas mystère.

« Pauvre idiot ! s'écrie Artéphius apostrophant son lecteur, serais-tu assez simple pour croire que nous allons t'enseigner ouvertement et clairement le plus grand et le plus important des secrets, et prendre nos paroles à la lettre ? Je t'assure que celui qui voudra expliquer ce que les philosophes ont écrit selon le sens ordinaire et littéral des paroles se trouvera engagé dans les détours d'un labyrinthe d'où il ne se débarrassera jamais, parce qu'il n'aura pas le fil d'Ariadne pour se conduire et pour en sortir, et, quelque dépense qu'il fasse à travailler, ce sera tout autant d'argent perdu [1]. »

La plupart des auteurs ont grand soin d'avertir que leurs descriptions ont été embarrassées à dessein d'énigmes, de contradictions et d'équivoques. Aussi les novices qui essayaient de pénétrer le secret de la science par la lecture des grands maîtres, étaient-ils parfaitement édifiés à cet égard :

« Quand les philosophes parlent sans détours, dit G. de Schrœder, je me défie de leurs paroles ; quand ils s'expliquent par énigmes, je réfléchis. »

C'est la même idée que l'adepte Salmon exprime par cette riche collection de métaphores :

« Ce n'est que parmi ces contradictions et ces mensonges apparents que nous trouverons la vérité ; ce n'est que parmi ces épines que nous cueillerons cette rose mystérieuse. Nous ne saurions entrer dans ce riche jardin des Hespérides pour y voir ce bel arbre d'or et en cueillir les fruits si précieux, qu'après avoir défait le dragon qui veille toujours et qui en défend l'entrée. Nous ne pouvons enfin aller à la conquête de cette toison d'or que par les agitations et par les écueils de cette mer inconnue, en passant entre ces rochers qui se choquent et se combattent, et après avoir surmonté les monstres épouvantables qui la gardent [2]. »

Pour adopter ce langage obscur et inaccessible, les alchimistes avaient un excellent motif. Il n'avaient rien à dire sur l'art de faire de l'or, tous leurs efforts pour y parvenir étant demeurés inutiles. Il est à croire d'ailleurs que celui qui

[1] Le *Livre d'Artéphius*.

[2] *Bibliothèque des philosophes chimiques*.

aurait possédé ce secret merveilleux, eût jugé bon de le garder pour lui, et d'après cela se fût dispensé d'écrire une ligne. Mais c'était là le seul motif que les alchimistes n'invoquaient pas pour justifier les mystères de leur langage. Ils en avaient mille autres à alléguer. C'était, par exemple, la crainte de produire dans la société une perturbation trop vive; il ne fallait pas, comme le dit Salmon, « profaner et rendre publique une chose si précieuse qui, si elle était connue, causerait un désordre et un bouleversement prodigieux dans la société humaine. » Il y avait aussi un motif religieux qu'il est bon de signaler, car il caractérise bien l'esprit des idées alchimiques. Tous les adeptes reconnaissent que la préparation de la pierre philosophale est une œuvre qui dépasse la portée de l'intelligence humaine. Dieu seul peut la révéler aux hommes, et il ne s'en ouvre qu'à ses élus. Un philosophe qui a reçu cette communication d'en haut ne doit l'accorder à son tour qu'aux êtres vertueux, aux esprits que la grâce a touchés; il lui est recommandé de la refuser aux méchants et au vulgaire. Ainsi, en adoptant leur style énigmatique, les adeptes ne faisaient qu'obéir à la volonté divine.

« Cache ce livre dans ton sein, dit Arnauld de Villeneuve, et ne le mets point entre les mains des impies, car il renferme le secret des secrets de tous les philosophes. Il ne faut pas jeter cette perle aux pourceaux, car c'est un don de Dieu. »

Les maîtres du treizième siècle allaient jusqu'à menacer les indiscrets de la colère de Dieu :

« Celui qui révèle ce secret, dit Arnauld de Villeneuve, est maudit et meurt d'apoplexie. »

« Je te jure sur mon âme, s'écrie Raymond Lulle, que, si tu dévoiles ceci, tu seras damné. Tout vient de Dieu et doit y retourner; tu conserveras donc pour lui seul un secret qui n'appartient qu'à lui. Si tu faisais connaître par quelques paroles légères ce qui a exigé de si longues années de soins, tu serais damné sans rémission au jugement dernier pour cette offense à la majesté divine. »

« J'ai maintenant assez parlé, s'écrie Basile Valentin dans son *Char de triomphe de l'antimoine*, j'ai enseigné notre secret d'une manière si claire et si précise, qu'en dire un peu plus, ce serait vouloir s'enfoncer dans l'enfer. »

Basile Valentin se répand en plaintes amères sur la trop grande clarté qui règne dans ses écrits. Il s'adresse à lui-même les plus vifs reproches, et, pour son repos futur, il tremble d'en avoir trop dit. Basile Valentin s'exagérait ses torts; la postérité l'absout. Tous les adeptes qui ont travaillé sur les indications de ses écrits, tiennent pour certain qu'il figure au nombre des élus.

La crainte des peines temporelles ou spirituelles n'est point la seule qui paraisse avoir dicté la réserve extrême des écrivains hermétiques. En effet, les auteurs grecs et arabes sont tout aussi discrets que les occidentaux. Cette réserve est même quelquefois poussée à un point extrême. Rhasès commence ainsi la *description d'un procédé très-simple pour faire de l'eau-de-vie* :

« Prends de quelque chose d'inconnu la quantité que tu voudras : *Recipe aliquid ignotum, quantum volueris.* »

Pseudo-Démocrite donne le procédé suivant pour solidifier le mercure :

« Prends du mercure et solidifie-le avec de la magnésie, ou avec du soufre, ou avec de l'écume d'argent, ou avec de la chaux, ou avec de l'alun, *ou avec ce que tu voudras.* »

Il n'est pas rare de trouver la recette suivante : « Prends... » Il est impossible d'être plus discret.

L'obscurité des traités alchimiques et la bizarrerie de leur contenu sont suffisamment indiquées d'avance par l'étrangeté de leurs titres. Pour en donner une idée, il nous suffira de citer les noms de quelques ouvrages choisis parmi les plus célèbres dans les fastes de l'art. Tels sont : l'*Apocalypse chimique*, les *Douze Clefs de la philosophie*, de Basile Valentin, — le *Miroir des Secrets*, la *Moelle alchimique*, de Ro-

ger Bacon, — la *Clavicule*, de Raymond Lulle, — le *Désir désiré*, attribué à Nicolas Flamel, — la *Parole délaissée*, du Trévisan, — le *Rosaire philosophique*, la *Fleur des Fleurs*, d'Arnauld de Villeneuve, — le *Livre de la Lumière*, de J. Roquetaillade (*Rupescissa*), — le *Vrai Trésor de la vie humaine*, de du Soucy, — le *Tombeau de Sémiramis ouvert aux sages*, — la *Lumière sortant par soi-même des ténèbres*, l'*Entrée ouverte au palais fermé du roi*, de Philalète, — l'*Ancienne Guerre des chevaliers*, ou le *Triomphe hermétique*, le *Crede mihi*, de Th. Northon, — la *Tourbe des philosophes*, ou *Assemblée des disciples de Pythagoras*, de Morien, — le *Psautier d'Hermophile*, le *Traité du Ciel et de la Terre*, de V. Lavinus, — le *Livre des Douze Portes*, de G. Riplée; — la *Toison d'or*, de Trismosin, — l'*Eclat de Trompette*, — et plusieurs autres ouvrages publiés sous le nom d'Hermès ou sous les noms de quelques philosophes de l'antiquité : *Teinture physique*, — *Teinture du Soleil et de la Lune*, — *Teinture des Pierres précieuses*, etc. Ajoutons que, sous ce rapport, les auteurs modernes ne le cèdent pas à leurs devanciers. Voici, par exemple, les titres de quelques ouvrages publiés au dix-huitième siècle : *Clef pour ouvrir le cœur du père philosophique*, — la *Salamandre brûlante et le Chimiste éveillé*, — le *Soleil splendide au firmament chimique de l'horizon allemand*, etc.

Ce style obscur et énigmatique se montre surtout chez les premiers alchimistes. En parcourant, dans les écrits des Byzantins, des Arabes et des auteurs occidentaux antérieurs au quinzième siècle, les explications des procédés relatifs à la préparation de la pierre philosophale, on chercherait vainement à pénétrer le sens de leurs descriptions. Il est probable, disons-le, que ces écrivains ne s'entendaient pas eux-mêmes. Tous les lexiques qui ont été proposés ne sont d'aucun secours, car dans la même page un même terme reçoit quelquefois deux ou trois significations différentes.

Cependant il ne sera pas inutile de faire connaître com-

ment s'expriment les anciens auteurs au sujet de la préparation de la pierre philosophale. On caractériserait d'une manière très-inexacte les travaux des alchimistes si l'on s'en tenait à ce qu'ils ont écrit de raisonnable et d'intelligible.

Nous citerons d'abord, comme se rapportant, au dire des alchimistes, à la préparation de la pierre philosophale, l'écrit célèbre que l'on désigne sous le nom de *Table d'émeraude*, qui a servi de texte à un nombre considérable de commentaires. La tradition rapporte que cette pièce fut trouvée par Alexandre le Grand dans le tombeau d'Hermès, caché, par les soins des prêtres égyptiens, dans les profondeurs de la grande pyramide de Gizeh. On donna à ce morceau le nom de *Table d'émeraude*, parce que l'on assurait qu'il avait été gravé par la main d'Hermès sur une immense lame d'émeraude avec la pointe d'un diamant.

Voici cette pièce considérée dans les fastes de l'alchimie comme le document le plus ancien de la philosophie hermétique, bien qu'il ne paraisse avoir été composé que vers le septième siècle :

« Il est vrai, sans mensonge, certain et très-véritable.

« Ce qui est en bas est comme ce qui est en haut, et ce qui est en haut est comme ce qui est en bas, pour faire les miracles d'une seule chose.

« Et comme toutes choses ont été et sont venues d'un, ainsi toutes choses sont nées dans cette chose unique par adaptation.

« Le soleil en est le père, la lune en est la mère, le vent l'a porté dans son ventre, la terre est sa nourrice, le père de tout, le Thélème de tout le monde est ici ; sa force est entière si elle est convertie en terre.

« Tu sépareras la terre du feu, le subtil de l'épais, doucement, avec grande industrie. Il monte de la terre au ciel, et derechef il descend en terre, et il reçoit la force des choses supérieures et inférieures. Tu auras par ce moyen toute la gloire du monde, et toute obscurité s'éloignera de toi.

« C'est la force forte de toute force, car elle vaincra toute chose subtile et pénétrera toute chose solide.

« Ainsi le monde a été créé.

« De ceci seront et sortiront d'innombrables adaptations desquelles le moyen est ici.

« C'est pourquoi j'ai été appelé Hermès Trismégiste, ayant les trois parties de la philosophie du monde.

« Ce que j'ai dit de l'opération du soleil est accompli et parachevé. »

Hortulanus, ou l'écrivain désigné sous le nom d'Hortulain (le Jardinier), a publié un long commentaire de cette merveilleuse pièce. Après lui il est peu d'alchimistes qui n'aient essayé de l'interpréter, et tous sont restés d'accord qu'elle renferme « sous une couverture hiéroglyphique » la préparation de la pierre philosophale. Le père Kircher, qui expliquait avec une étonnante facilité les hiéroglyphes égyptiens, avouait lui-même ne pouvoir déchiffrer le sens de la *Table d'émeraude*. Il n'en affirmait pas moins que cette pièce contenait la théorie de la pierre philosophale : *Certissimum est,* nous dit-il. Si un tel concours de témoignages n'ébranlait l'incrédulité, on oserait prétendre que la chose du monde dont il est le moins question dans la *Table d'émeraude* c'est la pierre philosophale.

Dans son livre des *Douze Portes*, G. Riplée donne en ces termes la manière de préparer la quintessence :

« Il faut commercer au soleil couchant, lorsque le mari Rouge et l'épouse Blanche s'unissent dans l'esprit de vie pour vivre dans l'amour et dans la tranquillité, dans la proportion exacte d'eau et de terre. De l'Occident avance-toi à travers les ténèbres, vers le Septentrion ; altère et dissous le mari et la femme entre l'hiver et le printemps ; change l'eau en une terre noire, et élève-toi, à travers des couleurs variées, vers l'Orient où se montre la pleine lune. Après le purgatoire apparaît le soleil blanc et radieux ; c'est l'été après l'hiver, le jour après la nuit. La terre et l'eau se sont transformées en air, les ténèbres sont dispersées : la lumière s'est faite ; l'Occident est le commencement de la pratique, et l'Orient le commencement de la théorie ; le principe de la destruction est compris entre l'Orient et l'Occident. » .

A côté de ce grimoire on peut citer avec avantage le procédé suivant d'un auteur plus moderne, Jean d'Espagnet :

« Prends une vierge ailée qui soit bien lavée et purifiée et qui soit enceinte par la vertu de la semence spirituelle de son premier mari, sans que cependant sa virginité soit lésée ; marie-la sans soupçon d'adultère avec l'autre homme, elle concevra de nouveau avec la semence corporelle du mari, et elle mettra au monde un enfant honorable des deux sexes : la pierre philosophale. »

Arnauld de Villeneuve s'exprime ainsi dans un paragraphe sur la préparation du grand œuvre :

« Sache, mon fils, que dans ce chapitre je vais t'apprendre la préparation de la pierre philosophale.

« Comme le monde a été perdu par la femme, il faut aussi qu'il soit rétabli par elle. Par cette raison, prends la mère, place-la avec ses huit fils dans son lit ; surveille-la ; qu'elle fasse une stricte pénitence, jusqu'à ce qu'elle soit lavée de tous ses péchés. Alors elle mettra au monde un fils qui péchera. Des signes ont apparu dans le soleil et dans la lune : saisis ce fils et châtie-le, afin que l'orgueil ne le perde pas. Cela fait, replace-le en son lit, et lorsque tu lui verras reprendre ses sens, tu le saisiras de nouveau pour le plonger tout nu dans l'eau froide; puis remets-le encore une fois sur son lit, et, lorsqu'il aura repris ses sens, tu le saisiras de nouveau pour le donner à crucifier aux juifs. Le soleil étant ainsi crucifié, on ne verra point la lune ; le rideau du temple se déchirera, et il y aura un grand tremblement de terre. Alors, il est temps d'employer un grand feu, et l'on verra s'élever un esprit sur lequel tout le monde s'est trompé. »

Cette lumineuse explication est adressée par Arnauld de Villeneuve à un de ses élèves. Mais il paraît apprécier lui-même cet étrange exposé à sa véritable valeur, car il fait répondre à son élève : « *Maître, je ne comprends pas !* » Sur quoi le maître promet d'être plus clair une autre fois.

Le passage suivant de la *Tourbe des philosophes* n'a rien à envier à ceux que nous venons de citer :

« Je vous commande, fils de doctrine, congelez l'argent vif :

« De plusieurs choses faites, 2, 3 et 3, 1, 1 avec 3 c'est 4, 3, 2 et 1. De 4 à 3 il y a 1 ; de 3 à 4 il y a 1, donc 1 et 1, 3 et 4 ; de 3 à 1, il y a 2, de 2 à 3, il y a 1, de 3 à 2, 1, 1, 1, 2 et 3. Et 1, 2, de 2 et 1, 1 de 1 à 2, 1 donc 1. Je vous ai tout dit. »

Voilà la manière de congeler l'argent vif. Rien n'est plus simple. Une partie des anciens traités alchimiques sont écrits de ce style.

La préparation de la pierre philosophale est souvent présentée, dans les ouvrages de cette époque, sous la forme d'allégorie ou de parabole. Une de ces allégories fort admirée au moyen âge a beaucoup excité la sagacité des adeptes ; on la connaissait sous le nom d'*Allégorie de Merlin*, bien que le célèbre enchanteur n'ait rien eu de commun avec les alchimistes. Voici la traduction de cette pièce, dont le style est assez remarquable :

« Un roi, voulant détruire de puissants ennemis, se prépara à soutenir contre eux la guerre. Au moment de monter à cheval, il ordonna à un de ses soldats de lui donner à boire de l'eau qu'il aimait beaucoup. Celui-ci, répondant, dit : Seigneur, quelle est cette eau que vous me demandez ? C'est, dit le roi, l'eau que j'aime le plus et dont je suis aimé entre tous. Le soldat alla aussitôt et l'apporta. Le roi la reçut et but longtemps, jusqu'à ce que ses membres furent enflés et ses veines remplies ; il devint extrêmement pâle ; alors ses soldats lui dirent : Seigneur, voici le cheval, vous plaît-il de monter ? Mais le roi, répondant, dit : Sachez que je ne puis monter. Pourquoi ne pouvez-vous monter ? dirent les soldats. Sachez, leur dit le roi, que je me sens appesanti et que j'ai de grandes douleurs de tête ; il me semble que tous mes membres se détachent de moi. Je vous ordonne en conséquence de me placer dans une chambre claire, d'apporter cette chambre dans un lieu chaud et sec, entretenu nuit et jour à une chaleur modérée. Ainsi je suerai ; l'eau que j'ai bue disparaîtra, et je serai délivré. Les soldats firent ce que le roi avait ordonné. Au bout du temps requis, ils ouvrirent la porte et trouvèrent le roi demi-mort. Les parents coururent aussitôt vers les médecins d'Égypte et d'Alexandrie, qu'il faut honorer entre tous, et les amenèrent avec eux en leur racontant l'événement. Ceux-ci ayant vu le roi déclarèrent qu'il était facile de le délivrer ; les parents dirent alors en s'adressant aux médecins : Qui de vous s'en chargera ? Nous, s'il vous plaît, dirent les médecins d'Alexandrie ; mais les médecins d'Égypte reprirent : Cela ne nous plaît point, c'est nous que ce soin regarde, car nous sommes les plus anciens. Les Alexandrins y ayant

consenti, les médecins d'Égypte prirent le roi, le coupèrent en petits morceaux, et, l'ayant humecté avec un peu de leur médecine, ils le remirent dans sa chambre dans un lieu sec et chaud, entretenu nuit et jour, comme auparavant, à une chaleur modérée ; on le retira presque mort et ne conservant qu'un souffle de vie. Ce que voyant, les parents se mirent à crier, disant : Hélas ! le roi est mort ! Il n'est point mort, reprirent les médecins, ne criez pas, car il dort, et son sommeil va finir. Ils reprirent le roi, le lavèrent avec une eau douce jusqu'à ce que le goût de la médecine eût disparu ; ils le lavèrent encore avec la même médecine et le replacèrent dans le même lieu qu'auparavant ; mais, quand on le retira, les parents se mirent de nouveau à crier fortement : Hélas ! le roi est mort ! — Nous avons tué le roi, reprirent les médecins, afin qu'il reparaisse en ce monde, après sa résurrection au jour du jugement, meilleur et plus fort qu'auparavant. Ce qu'entendant les parents, ils regardèrent les médecins comme des imposteurs, et aussitôt ils leur enlevèrent leur médecine et les chassèrent hors du royaume. Cela fait, ils se mirent à délibérer entre eux, pour savoir ce qu'on devait faire de ce cadavre empoisonné. Il fut convenu de l'ensevelir, de peur que l'odeur de sa putréfaction ne devînt nuisible ; mais les médecins d'Alexandrie, entendant cela, vinrent à eux et dirent : N'ensevelissez pas le roi, car si vous le voulez nous vous le rendrons plus sain et plus beau qu'auparavant. Mais les parents se mirent à sourire en disant : Voulez-vous vous moquer de nous comme les autres ? Sachez que, si vous ne tenez pas vos promesses, vous ne sortirez pas de nos mains. Les médecins prirent donc le cadavre du roi, le lavèrent jusqu'à ce que toute la médecine qui restait fût enlevée, et le firent sécher. Ils prirent ensuite une partie de sel ammoniac et deux parties de nitre alexandrin, qu'ils mêlèrent avec la poudre du mort ; avec un peu d'huile de lin, ils en firent une pâte et la placèrent dans une chambre faite en forme de croix, avec une ouverture à la partie inférieure ; ils le placèrent au-dessous de cette ouverture, dans un autre vase, fait aussi en forme de croix, et le laissèrent là une heure. Enfin ils le couvrirent de feu et soufflèrent jusqu'au point de le faire fondre ; il descendit alors par l'ouverture dans la chambre placée au-dessous. Enfin le roi, revenant de la mort à la vie, jeta un grand cri : Où sont les ennemis ? dit-il. Je les tuerai tous, s'ils ne viennent sans retard se soumettre à moi.

Tous accoururent donc vers lui en disant : Seigneur, nous voici, nous sommes tous prêts à obéir à vos ordres. C'est pourquoi depuis ce moment, les rois et les puissants des autres nations l'honorèrent avec crainte comme auparavant.

« Et, quand on voulait voir de ses merveilles, on plaçait dans un vase une once de mercure bien lavé, et on jetait à sa surface à peu près la grosseur d'un grain de millet, des ongles, des cheveux ou du sang du roi, et en soufflant légèrement les charbons, on trouvait la pierre que je sais bien; on projetait un peu de cette pierre sur du plomb purifié, lequel prenait aussitôt la forme que je sais bien; on plaçait ensuite une partie de cela sur dix parties de cuivre, et le tout devenait excellent et d'une seule couleur; on prenait alors cette troisième pierre, on la mêlait comme plus haut avec du sel et de l'or; on la liquéfiait, et on jetait ces sels dissous sur du petit-lait de chèvre. Ainsi s'accomplissait l'œuvre excellente entre toutes.

« Conserve, frère, ce traité et veille bien sur lui, car la meilleure chose est sottise parmi les fous, mais non parmi les sages. Voilà le chemin des trois jours royaux par lesquels, avec un peu de travail, un grand bénéfice t'est réservé [1]. »

L'auteur de cette allégorie n'est pas connu; la couleur orientale de son style lui a fait attribuer une origine arabe, mais l'imitation de ce style est trop aisée pour que cet argument ait de la valeur. L'expression de pierre philosophale que porte le titre de l'allégorie, ne se trouvant jamais chez les auteurs arabes, cette pièce appartient sans doute à quelque écrivain du moyen âge.

On peut citer comme un autre exemple d'allégorie chimique, l'*Allégorie de la Fontaine* de Bernard le Trévisan. Dans son livre de la *Philosophie naturelle des métaux*, l'auteur met ainsi la *pratique en paroles paraboliques :*

« Je m'en allais, pensant, par les champs, parce que j'étais las d'étudier.

« Une nuit advint que je devais étudier pour le lendemain dispu-

[1] Merlini allegoria profundissimum philosophiæ lapidis arcanum perfectè continens : *in Bibliothecâ chemicâ Mangeti*, t. II, p. 191.

ter, je trouvai une petite fontenelle, belle et claire, tout environnée d'une belle pierre, et cette pierre était au-dessus d'un vieux creux de chêne, et tout à l'environ elle était bornée de murailles, de peur que les vaches ni autres bêtes brutes, ni volatiles, ne s'y baignassent. Adonc j'avais grand appétit de dormir, je m'assis au-dessus de ladite fontaine, et je vis qu'elle était couverte par-dessus et qu'elle était fermée.

« Et il passa par là un prêtre ancien et de vieil âge ; je lui demandai pourquoi est ainsi fermée cette fontaine, dessus, dessous et de tous côtés ; et il me fut gracieux et bon et me commença tout ainsi à dire : Seigneur, il est vrai que cette fontaine est de terrible vertu, plus que nulle autre qui soit au monde. Elle est seulement pour le roi du pays, qu'elle connaît bien et lui elle, car, jamais ce roi ne passe par ici qu'elle ne le tire à soi ; et il est avec elle dedans icelle fontaine à se baigner deux cent quatre-vingt-deux jours ; et elle rajeunit tellement le roi, qu'il n'y a homme qui ne le puisse vaincre....

« Adonc je lui demandai s'il avait vu le roi, et il me répondit qu'il l'avait vu entrer ; mais que depuis qu'il est entré et que sa garde l'a enfermé, jamais on ne le voit jusqu'à cent trente jours ; alors il commence à paraître et à resplendir. Le portier qui le garde lui chauffe son bain continuellement pour lui garder sa chaleur naturelle.

« Adonc je demandai de quelle couleur le roi était? Et il me répondait qu'il était vêtu de *drap d'or au premier*, et puis avait un pourpoint de velours noir, la chemise blanche comme neige et la chair aussi sanguine comme sang.

« Après, je lui demandai, quand le roi venait à la fontaine, s'il amenait grande compagnie de gens étrangers et de menu peuple avec lui. Il me répondit amiablement en soi souriant : Ce roi n'amène que lui et laisse tous ses gens et étrangers ; n'approche nul que lui de cette fontaine, sinon la garde, qui est un simple homme... Mais, toutefois, quand le roi y est entré, premièrement il se dépouille de sa robe de drap de fin or, battu en feuilles très-déliées, et la baille à son premier homme qui s'appelle Saturne. Adonc Saturne la prend et la garde quarante jours ou quarante-deux, au plus, quand une fois il l'a eue. Après, le roi revêt son pourpoint de fin velours noir, et le donne au second homme, qui est Jupiter, qui le garde vingt jours bons.

Adonc Jupiter, par commandement du roi, le baille à la Lune, qui est la tierce personne, belle et resplendissante, et la garde vingt jours. Et ainsi le roi est en sa pure chemise, blanche comme neige, aux fines fleurs du sel fleuri. Alors il devêt cette chemise blanche et fine et la baille à Mars, lequel pareillement la garde quarante et quelquefois quarante-deux jours. Et après cela Mars, par la volonté de Dieu, la baille au Soleil jaune et non pas clair, qui la garde quarante jours, et après vient le Soleil très-beau et très-clair, qui la prend bientôt; adonc celui-là la garde...

« Et je lui dis : N'y vient-il jamais à cette fontaine ni médecins ni rien? Non, dit-il, personne n'y vient autre que le gardien qui au-dessous fait chaleur continuelle, environnée et vaporeuse.

« Ce gardien-là a-t-il beaucoup de peine? Il a plus de peine à la fin qu'au commencement, car la fontaine s'enflambe.

« Et je lui dis : L'ont vu beaucoup de gens? Tout le monde l'a devant les yeux, mais ils n'y connaissent rien.

« Et lui dis : Que font-ils encore après? S'ils veulent ils peuvent purger le roi en la fontaine, circulant et contenant le lieu au contenu de la contenance contenue, en lui baillant, le premier jour son pourpoint, le jour après sa chemise, et le jour après sa chair sanguine.

« Et je lui dis : De quoi c'est ceci? Et il me dit : Dieu fit un et dix cent et mille et cent mille et puis dix fois le multiplia.

« Je lui dis : Je ne l'entends point. Et il me dit : Je ne t'en dirai plus, car je suis ennuyé. Et alors je vis qu'il fut ennuyé, et moi aussi j'étais ennuyé qui avais appétit de dormir, car le jour précédent j'avais étudié. »

Comme dernier exemple de ces expositions énigmatiques et symboliques relatives à la préparation du magistère, nous citerons le *Songe vert*, attribué au philosophe Bernard le Trévisan, et qui jouissait d'une haute estime auprès des adeptes.

« J'étais enseveli dans un sommeil très-profond, lorsqu'il me sembla voir une statue, haute de quinze pieds environ, représentant un vieillard vénérable, beau et parfaitement bien proportionné dans toutes les parties de son corps. Il avait de grands cheveux d'argent tous par ondes; ses yeux étaient de turquoises fines, au milieu desquelles étaient enchâssées des escarboucles, dont l'éclat était si bril-

lant, que je ne pouvais en soutenir la lumière. Ses lèvres étaient d'or, ses dents de perles orientales, et tout le reste du corps était fait d'un rubis fort brillant. Il touchait du pied gauche un globe terrestre, qui paraissait le supporter. Ayant le bras droit élevé et tendu, il semblait soutenir avec le bout de son doigt un globe céleste au-dessus de sa tête, et de la main gauche il tenait une clef, faite d'un gros diamant brut.

« Cet homme, s'approchant de moi, me dit : Je suis le génie des sages, ne crains point de me suivre. Puis, me prenant par les cheveux, de la main dont il tenait cette clef, il m'enleva et me fit traverser les trois régions de l'air, celle du feu, et les cieux de toutes les planètes. Il me porta encore bien au delà; puis, m'ayant enveloppé dans un tourbillon, il disparut, et je me trouvai dans une île flottante sur une mer de sang. Surpris d'être dans un pays si éloigné, je me promenais sur le rivage; et, considérant cette mer avec une grande attention, je reconnus que le sang dont elle était composée était vif et tout chaud. Je remarquai même qu'un vent très-doux, qui l'agitait sans cesse, entretenait sa chaleur et excitait en cette mer un bouillonnement qui causait à toute l'île un mouvement presque imperceptible.

« Ravi d'admiration de voir ces choses si extraordinaires, je réfléchissais sur tant de merveilles, quand j'aperçus plusieurs personnes de mon côté. Je m'imaginai d'abord qu'ils voulaient peut-être me maltraiter, et je me glissai sous un tas de jasmins pour me cacher; mais leur odeur m'ayant endormi, ils me trouvèrent et me saisirent. Le plus grand de la troupe, qui me semblait commander les autres, me demanda, avec un air fier, qui m'avait rendu si téméraire que de venir des Pays-Bas dans ce très-haut empire. Je lui racontai de quelle manière on m'y avait transporté. Aussitôt cet homme, changeant tout d'un coup de ton, d'air et de manières, me dit : Sois le bien-venu, toi qui fus conduit ici par notre très-haut et très-puissant Génie. Puis il me salua, et tous les autres ensuite, à la façon de leur pays, qui est de se coucher tout plat sur le dos, puis se mettre sur le ventre et se relever. Je leur rendis le salut, mais selon la coutume de mon pays. Il me promit de me présenter au Hagacestaur, qui est leur empereur. Il me pria de l'excuser sur ce qu'il n'avait point de voiture pour me porter à la ville, dont nous étions éloignés d'une lieue. Il ne m'entretenait, par le chemin, que

de la puissance et des grandeurs de leur Hagacestaur, qu'il disait posséder sept royaumes, ayant choisi celui qui était au milieu des six autres pour y faire sa résidence ordinaire.

« Comme il remarquait que je faisais difficulté de marcher sur des lis, des roses, des jasmins, des œillets, des tubéreuses, et sur une quantité prodigieuse de fleurs les plus belles et les plus curieuses, qui croissent même dans les chemins, il me demanda en souriant si je craignais de faire mal à ces plantes. Je lui répondis que je savais bien qu'il n'était point en elles d'âme sensitive, mais que, comme elles étaient très-rares dans mon pays, je répugnais à les fouler aux pieds.

« Ne découvrant, par toute la campagne, que fleurs et fruits, je lui demandai où l'on semait leurs blés. Il me répondit qu'ils ne les semaient point ; mais que, comme il s'en trouvait en quantité dans les terres stériles, le Hagacestaur en faisait jeter la plus grande partie dans nos Pays-Bas pour nous faire plaisir, et que les bêtes mangeaient ce qui en restait ; que, pour eux, ils faisaient leur pain des fleurs les plus belles ; qu'ils les pétrissaient avec la rosée, et les cuisaient au soleil. Comme je voyais partout une si prodigieuse quantité de très-beaux fruits, j'eus la curiosité de prendre quelques poires pour en goûter ; mais il voulut m'en empêcher, en me disant qu'il n'y avait que les bêtes qui en mangeaient. Je les trouvais cependant d'un goût admirable. Il me présenta des pêches, des melons et des figues ; et il ne s'est jamais vu dans la Provence, dans toute l'Italie, ni dans la Grèce, des fruits d'un si bon goût. Il me jura, par le Hagacestaur, que ces fruits venaient d'eux-mêmes et qu'ils n'étaient aucunement cultivés, m'assurant qu'ils ne mangeaient rien autre chose avec leur pain.

« Je lui demandai comment ils pouvaient conserver ces fleurs et ces fruits pendant l'hiver. Il me répondit qu'ils ne connaissaient point d'hivers ; que leurs années n'avaient que trois saisons seulement, savoir : le printemps, l'été, et que de ces deux saisons se formait la troisième, à savoir l'automne, qui renfermait dans le corps des fruits l'esprit du printemps et l'âme de l'esté : que c'était dans cette saison que se cueillaient le raisin et la grenade, qui étaient les meilleurs fruits du pays.

Il me parut fort étonné lorsque je lui appris que nous mangions du bœuf, du mouton, du gibier, du poisson et d'autres animaux. Il

me dit que nous devions avoir l'entendement bien épais, puisque nous nous servions d'aliments si matériels. Il ne m'ennuyait aucunement d'entendre des choses si belles et si curieuses, et je les écoutais avec beaucoup d'attention. Mais, étant averti de considérer l'aspect de la ville, dont nous n'étions alors éloignés que de deux cents pas, je n'eus pas sitôt levé les yeux pour la voir, que je ne vis plus rien et que je devins aveugle; de quoi mon conducteur se prit à rire et ses compagnons de même.

« Le dépit de voir que ces messieurs se divertissaient de mon accident me faisait plus de chagrin que mon malheur même. S'apercevant donc bien que leurs manières ne me plaisaient pas, celui qui avait toujours pris soin de m'entretenir, me consola en me disant d'avoir un peu de patience, et que je verrais clair dans un moment. Puis il alla chercher d'une herbe dont il me frotta les yeux, et je vis aussitôt la lumière et l'éclat de cette superbe ville, dont toutes les maisons étaient faites de cristal très-pur, que le soleil éclairait continuellement; car, dans cette île, il ne fut jamais de nuit. On ne voulut point me permettre d'entrer dans aucune de ces maisons, mais bien d'y voir ce qui se passait à travers les murs, qui étaient transparents. J'examinai la première maison; elles sont toutes bâties sur un même modèle. Je remarquai que leur logement ne consistait qu'en un étage seulement, composé de trois appartements, chaque appartement ayant plusieurs chambres et cabinets de plain-pied.

« Dans le premier appartement paraissait une salle, ornée d'une tenture de damas tout chamarré de galon d'or, bordé d'une crépine de même. La couleur du fond de cette étoffe était changeante de rouge et de vert, rehaussé d'argent très-fin, le tout couvert d'une gaze blanche; ensuite étaient quelques cabinets garnis de bijoux de couleurs différentes; puis on découvrait une chambre toute meublée d'un beau velours noir, chamarré de plusieurs bandes de satin très-noir et très-luisant, le tout relevé d'un travail de jais, dont la noirceur brillait et éclatait fort.

« Dans le second appartement se voyait une chambre, tendue d'une moire blanche ondée, enrichie et relevée d'une semence de perles orientales très-fines. Ensuite étaient plusieurs cabinets, parés de meubles de plusieurs couleurs, comme de satin bleu, de damas violet, de moire citrine et de taffetas incarnat.

« Dans le troisième appartement était une chambre parée d'une étoffe très-éclatante, de pourpre à fond d'or, plus belle et plus riche, sans comparaison, que toutes les autres étoffes que je venais de voir.

« Je m'enquis où étaient le maître et la maîtresse du logis. On me dit qu'ils étaient cachés dans le fond de cette chambre, et qu'ils devaient passer dans une autre plus éloignée, qui n'était séparée de celle-ci que par quelques cabinets de communication ; que les meubles de ces cabinets étaient de couleurs toutes différentes, les uns étant d'un tapis couleur d'Isabelle, d'autres de moire citrine, et d'autres d'un brocart d'or très-pur et très-fin.

« Je ne pouvais voir le quatrième appartement, parce qu'il doit être hors d'œuvre ; mais on me dit qu'il ne consistait qu'en une chambre, dont les meubles n'étaient qu'un tissu de rayons de soleil les plus épurés et concentrés dans cette étoffe de pourpre où je venais de regarder.

« Après avoir vu toutes ces curiosités, on m'apprit comment se faisaient les mariages parmi les habitants de cette île. Le Hagacestaur ayant une connaissance très-parfaite des hommes et du tempérament de tous ses sujets, depuis le plus grand jusqu'au plus petit, il assemble les parents les plus proches, et met une jeune fille pure et nette avec un bon vieillard sain et vigoureux : puis il purge et purifie la fille, il lave et nettoye le vieillard, qui présente sa main à la fille, et la fille prend la main du vieillard ; puis on les conduit dans un de ces logis, dont on scelle la porte avec les mêmes matériaux dont le logis a été fait ; et il faut qu'ils restent ainsi enfermés ensemble neuf mois entiers, pendant lequel temps ils font tous ces beaux meubles qu'on m'a fait voir. Au bout de ce terme, ils sortent tous deux unis en un même corps ; et, n'ayant plus qu'une âme, ils ne sont plus qu'un, dont la puissance est fort grande sur terre. Le Hagacestaur s'en sert alors pour convertir tous les méchants qui sont dans ses sept royaumes.

« On m'avait promis de me faire entrer dans le palais du Hagacestaur, de m'en faire voir les appartements, et un salon, entre autres, où sont quatre statues aussi anciennes que le monde, dont celle qui est placée au milieu est le puissant *Séganisségède*, qui m'avait transporté dans cette île. Les trois autres, qui formaient un triangle à l'entour de celui-ci, sont trois femmes, à savoir : *Ellugaté*,

Linémalore et *Tripsarécopsem.* On m'avait aussi promis de me faire voir le temple où est la figure de leur divinité, qu'ils appellent *Élésel Vassergusine;* mais les coqs s'étaient mis à chanter, les pasteurs conduisaient leurs troupeaux aux champs, et les laboureurs, attelant leurs charrues, firent un si grand bruit, qu'ils me réveillèrent, et mon songe se dissipa entièrement.

« Tout ce que j'avais vu jusqu'ici n'était rien en comparaison de ce qu'on promettait de me faire voir. Cependant, je n'ai pas de peine à me consoler, lorsque je fais réflexion sur cet empire céleste, où le Tout-Puissant paraît assis sur son trône environné de gloire, et accompagné d'anges, d'archanges, de chérubins, de séraphins, de trônes et de dominations. C'est là que nous verrons ce que l'œil n'a jamais vu, que nous entendrons ce que l'oreille n'aura jamais entendu, puisque c'est dans ce lieu que nous devons goûter une félicité éternelle, que Dieu lui-même a promise à tous ceux qui tâcheront de s'en rendre dignes, ayant tous été créés pour participer à cette gloire. Faisons donc tous nos efforts pour la mériter. Loué soit Dieu [1] ! »

Ces citations suffisent pour donner une idée des expositions énigmatiques familières aux anciens auteurs, et de la forme allégorique dont plusieurs d'entre eux ont revêtu leurs descriptions. Nous n'insisterons pas davantage sur ce point, et nous passons sans regret par-dessus les énigmes, les allégories et les paraboles qui remplissent les innombrables écrits de l'alchimie ancienne. Certaines personnes ne dédaignent pas les rébus et les logogriphes; mais au moins faut-il que le logogriphe cache un mot. Arrivons aux indications plus précises fournies par les écrivains d'une autre époque, pour la préparation de la pierre philosophale.

C'est au seizième siècle que le langage alchimique commence à se dépouiller de ses voiles. C'est donc en nous adressant aux ouvrages modernes qu'il nous sera permis de trouver quelques renseignements sur les différents moyens employés par les alchimistes pour la réalisation du grand œuvre.

[1] *Bibliothèque des philosophes chimiques,* tome II.

Le procédé général pour la préparation de la pierre philosophale est exposé en termes assez intelligibles dans quelques traités du dix-septième et du dix-huitième siècle, et notamment dans la *Bibliothèque des philosophes chimiques*, de Salmon, dans l'*Entrée ouverte au palais fermé du roi*, de Philalète, et dans le *Traité d'un philosophe inconnu*.

Pour comprendre les procédés que nous allons résumer, il faut se rappeler que les alchimistes assimilaient la génération des métaux à l'évolution des corps organisés, et qu'ils supposaient que les métaux prennent naissance, comme les animaux et les plantes, par la réunion de deux semences mâle et femelle[1]. La science de l'alchimiste consistait donc à opérer artificiellement, au sein de ses appareils, la réunion des deux semences nécessaires à la génération de l'or. Ces matières premières étaient ensuite abandonnées pendant un temps suffisant, dans un vase que l'on désignait, en raison de sa forme et de sa destination, sous le nom d'*œuf philosophique*, et quelquefois sous le nom d'*athanor* ou de *maison du poulet des sages*. Après le temps d'incubation convenable, le métal parfait devait se trouver engendré.

Mais quelles sont les deux substances qui peuvent jouer ce rôle utile de semence métallique? Selon la plupart des auteurs, ces deux substances sont : l'or ordinaire, qui constitue la semence mâle, et le *mercure des philosophes*, que l'on nomme

[1] L'auteur de la *Tourbe des philosophes* compare longuement la génération des animaux à la formation des substances minérales : « Il en est ainsi de notre œuvre ! » ajoute-t-il. Il compare ensuite la pierre philosophale à un œuf : « Sachez que notre matière est un œuf ; la coque, c'est le vaisseau, et il y a dedans blanc et rouge ; laissez-le couver à sa mère sept semaines, ou neuf jours, ou trois jours, ou une ou deux fois, ou le sublimez, lequel que vous voudrez, deux cent quatre-vingts jours, et il s'y fera un poulet ayant la tête rouge, les plumes blanches et les pieds noirs... »

Ajoutons que, dans l'*Entretien du roi Calid et du philosophe Morien*, l'auteur distingue, comme parties de l'opération, l'*accouplement*, la *conception*, la *grossesse*, l'*enfantement* ou *accouchement*, la *nourriture*. L'ordre de cette opération ressemble donc à la production de l'homme.

aussi le *premier agent*, et qui représente la semence femelle.

L'adepte Salmon nous fait connaître, dans la *Bibliothèque des philosophes chimistes*, la manière dont il faut procéder pour combiner l'or vulgaire au mercure des philosophes et obtenir ainsi la pierre des sages.

« Voici de quelle manière, dit Salmon, les philosophes assurent que la chose se fait. Le mercure des philosophes (qu'ils appellent la femelle) étant joint et amalgamé avec l'or (qui est le mâle) bien pur et en feuilles ou en limaille, et mis dans l'œuf philosophal (qui est un petit matras fait en ovale, que l'on doit sceller hermétiquement, de peur que rien de la matière ne s'exhale), on pose cet œuf dans une écuelle pleine de cendres, qu'on met dans le fourneau, et lors ce mercure, par la chaleur de son soufre intérieur, excité par le feu que l'artiste allume au dehors et qu'il entretient continuellement dans un degré et dans une proportion nécessaires, ce mercure, dis-je, dissout l'or sans violence et le réduit en atomes. »

On obtient ainsi au bout de six mois une poudre noire qui, dans la description que Salmon nous en donne, porte le nom de *tête de corbeau*, de *Saturne* ou de *ténèbres cimmériennes*. Si l'on prolonge l'action de la chaleur, la matière devient blanche, c'est la *teinture blanche* ou *petite pierre philosophale*, qui peut convertir les métaux en argent et fabriquer les perles. Enfin, si l'on augmente le feu, la matière fond, devient verte et se change en une poudre rouge. C'est la véritable pierre philosophale. Projetée sur un métal vil à l'état de fusion, elle le transforme immédiatement en or.

La seule difficulté, dans la préparation de la pierre philosophale, consiste donc à obtenir le *mercure des philosophes*. Cet agent une fois trouvé, l'opération est, comme on vient de le voir, la chose la plus simple du monde; ainsi que le dit fort bien Isaac le Hollandais, c'est « une œuvre de femme et un jeu d'enfant; » et la conduite du grand œuvre offre alors, au dire de Nicolas Flamel, si peu de difficulté,

Qu'une femme filant fusée
N'en serait du tout détournée.

Mais la préparation de ce *mercure philosophique* n'est pas une faible entreprise. Tous les alchimistes reconnaissent que cette decouverte est au-dessus de la portée humaine, et qu'on ne peut y atteindre que grâce à la révélation divine ou par l'amitié d'un adepte qui lui-même l'ait reçue de Dieu.

Cependant les philosophes ont essayé de se passer du secours divin. Tous leurs travaux ont été inspirés par le désir de composer ce mercure philosophique, qu'ils désignent d'ailleurs sous les noms les plus divers. C'est le *mercure animé*, le *mercure double*, le *mercure deux fois né*, le *lion vert*, le *serpent*, l'*eau pontique*, le *fils de la Vierge* et le *lait de la Vierge*. Mais, il faut bien le dire, ils n'ont jamais réussi à le découvrir, bien qu'ils l'aient cherché dans tous les corps qui sont dans la nature, et même, comme nous le verrons, dans quelques-uns qui n'y sont pas.

Passons rapidement en revue les nombreuses substances dans lesquelles on a cherché le *mercure des philosophes*, appelé aussi le *premier agent de la pierre philosophale*.

Le premier agent a été surtout cherché dans les métaux. Cette idée n'avait rien que de naturel dans la théorie professée par les alchimistes sur la composition des substances métalliques. Si l'on parvenait à retirer des métaux leurs éléments communs, le soufre et le mercure, dans un état de pureté absolue, on pouvait espérer les combiner ensuite de manière à faire de l'argent ou de l'or. C'est ce que Riplée fait sentir avec assez de raison. Le Cosmopolite dit d'ailleurs :

« Si tu veux faire un métal, prends un métal ; car un chien n'est jamais engendré que par un chien. »

L'arsenic est un des premiers métaux que les alchimistes aient essayé pour obtenir la pierre philosophale. Voici ce qui lui attira longtemps la confiance des adeptes. On trouve dans les anciens ouvrages de l'art une énigme grecque d'une origine inconnue et dont voici la traduction :

J'ai neuf lettres, je suis de quatre syllabes, connais moi ;
Chacune des trois premières a deux lettres ;
Les autres ont les autres lettres, et il y a cinq consonnes ;
Par moi tu posséderas la sagesse.

On devina que le mot du logogriphe était *arsenicon*, arsenic. Les vapeurs d'arsenic blanchissent en effet le cuivre, et cette altération fut longtemps considérée comme un commencement de transmutation en argent, ou comme une transmutation véritable. Mais on reconnut plus tard que le cuivre blanchi par l'arsenic n'est pas de l'argent. Un professeur d'Iéna, Georges Wedel, présenta donc une interprétation différente : le mot de l'énigme était *cassiteros*, étain. Mais on ne put rien tirer de ce nouveau métal, et l'on ne manqua pas de reconnaître ensuite que l'explication de Wedel supposait, dans le mot *cassiteros*, une faute d'orthographe. Quelques autres solutions furent encore proposées sans succès. Enfin un alchimiste, ennuyé du logogriphe, trancha le nœud en disant qu'il était question du Christ (Χριστοσ). Comme on le voit, l'adepte agissait un peu à la manière d'Alexandre, car son interprétation laissait deux lettres sans emploi. Il est vrai que Wedel avait déjà fait bon marché de l'orthographe, et que par conséquent le premier coup était porté.

In mercurio est quidquid quærunt sapientes,

Cet adage, attribué à Hermès, a donné lieu à d'immenses recherches ; on espéra longtemps pouvoir retirer du mercure vulgaire le mercure des philosophes, et beaucoup d'adeptes prétendirent y avoir réussi. Mais la plupart des innombrables recettes recommandées par les alchimistes pour obtenir, à l'aide du mercure vulgaire, le mercure des philosophes ou le premier agent, n'avaient pour résultat que de produire du sublimé corrosif, lequel, comme chacun sait, n'a rien de commun avec la pierre philosophale.

C'est ainsi que, dans son *Rosaire philosophique*, Arnauld de Villeneuve donne la recette suivante pour la préparation de la pierre philosophale :

« Prends trois parties de limaille d'argent pur ; triture-les avec une partie de mercure jusqu'à ce qu'il en résulte une matière pâteuse, fais digérer avec un mélange de vinaigre et de sel, et sublime le tout. »

Dans cette opération il se formait seulement du sublimé.

Trismosin, dans son *Aureum Vellus*, donne le procédé suivant :

« On sublime du mercure avec de l'alun et du salpêtre, en mangeant pendant cette opération des tartines de beurre très-épaisses pour détruire l'action nuisible des vapeurs qui se dégagent. Le produit de la sublimation est distillé avec de l'esprit-de-vin et cohobé jusqu'à complète dessiccation. »

Le résidu de cette distillation n'était encore que du sublimé corrosif, et il va sans dire que personne n'a jamais préparé la pierre par ce procédé.

L'antimoine a été, comme le mercure, l'objet d'un grand nombre de tentatives. Al. de Suchten assure avoir trouvé dans ce métal le premier agent.

Mais toutes les recherches sur les métaux restèrent sans résultat, et l'on reconnut, bien qu'un peu tard, que Roger Bacon n'avait pas eu tort de proscrire les métaux pour la préparation de la pierre philosophale. L'or et l'argent, disait ce philosophe avec beaucoup de sens, sont trop fixes pour qu'on en fasse rien sortir; les autres métaux sont trop pauvres; personne ne peut donner ce qu'il n'a pas.

Peu satisfaits de l'emploi des substances métalliques, les alchimistes se rabattirent sur les sels. On ne manquait pas de bonnes raisons en faveur de ce choix. Il y avait d'abord le 34e verset du xive chapitre de Saint Luc : « C'est une bonne chose que le sel ! » On citait encore le passage suivant du *Rosaire* d'Arnauld de Villeneuve : « Celui qui connaît le sel et sa préparation possède le secret caché des anciens sages. » Aussi presque tous les sels connus furent-ils essayés. Le sel marin fut longtemps regardé comme le premier agent. Le moine Odomar, qui émit le premier cette opinion en 1350, trouva de nombreux partisans. Rupecissa donna, après lui,

un procédé pour la préparation de la pierre avec le sel marin. Le grand aumônier de Louis XIII, Gabriel de Chataigne, assure avoir éprouvé par lui-même les effets d'une pierre philosophale préparée avec le sel marin.

Le salpêtre a joui d'une grande réputation, parce qu'on le trouve dans les trois règnes, ce qui s'accorde avec la triple nature que Paracelse accorde à la quintessence. C'était aussi l'opinion du Cosmopolite, qui appelle le premier agent un *sal niter;* il est vrai qu'il a dit précisément le contraire, comme nous venons de le voir, en parlant des métaux; mais il est bien entendu que nous ne nous arrêtons pas ici à relever les contradictions des alchimistes.

Le vitriol est, après le sel marin et le salpêtre, le sel que l'on a le plus tourmenté pour en retirer la pierre philosophale. Basile Valentin a parsemé ses écrits de logogriphes dont plusieurs désignent le vitriol. Tel est le suivant : *Visitando interiora terræ, rectificandoque, invenies occultum lapidem, veram medicinam.* En réunissant les premières lettres de chaque mot, on trouve le mot *Vitriolum.* Il n'en fallait pas davantage pour faire admettre que le premier agent réside dans le vitriol. Il suffisait, comme on le voit, de montrer aux adeptes un coin de la vérité ; leur imagination faisait le reste. Mais cette fois encore la vérité n'était pas là.

Non contents de s'adresser aux produits d'origine minérale, les alchimistes ont aussi longtemps étudié les substances fournies par les végétaux. Les auteurs grecs recommandaient le suc de la chélidoine, sans doute parce que le suc et la racine de cette plante présentent une couleur jaune qui rappelle celle de l'or; Pseudo-Démocrite prescrivait la primevère et la rhubarbe du Pont. Raymond Lulle indique, pour les transmutations en argent, le suc des plantes *lunaria major* et *minor,* en raison sans doute de la couleur argentée de leurs gousses. C'est aussi avec ces plantes que l'alchimiste provençal Delisle, au dix-huitième siècle, prétendait préparer sa poudre de projection.

Hortulanus, au seizième siècle, donne le singulier procédé que voici pour préparer la pierre par l'*œuvre végétale:*

« On fait digérer, pendant douze jours, des sucs de mercuriale, de pourpier et de chélidoine dans du fumier : on distille, on obtient une liqueur rouge; on la remet dans du fumier; il en naît des vers qui se dévorent entre eux, hormis un, qui demeure seul; on nourrit le survivant avec les trois plantes précédentes, jusqu'à ce qu'il soit devenu gros; on le brûle alors et on le réduit en cendres; sa poudre est mêlée avec l'huile de vitriol. »

C'est là la quintessence.

Au dix-huitième siècle, la pierre philosophale fut cherchée dans les produits animaux; l'agent qui anoblit les métaux vils devait se rencontrer dans le corps humain, qui a la propriété d'anoblir les aliments, puisqu'il les convertit en organes. On faisait remarquer que la force de l'organisation produit quelquefois des métaux précieux, ce que témoignaient suffisamment les histoires d'enfants aux dents d'or.

Presque tous les produits du corps humain furent essayés, d'après les indications les plus vagues trouvées dans les anciens auteurs. On examina le sang, la salive, les poils, etc. Le mercure des philosophes est désigné sous le nom de *lait de la Vierge;* l'expression de *menstruum* est souvent employée dans les écrits alchimiques; on chercha donc la pierre philosophale jusque dans le lait des vierges et le sang des menstrues[1]. Mais l'attention se dirigeait surtout vers les produits d'excrétion, parce que ces substances, qui séjournent longtemps dans les cavités du corps, devaient se trouver plus fortement imprégnées des forces vitales de l'organisme. On vit faire, en ce genre de recherches, des opérations incroyables et qu'il serait impossible d'indiquer en langage honnête. On ne manquait pas d'ailleurs de les justifier par divers passages tirés des meilleures autorités. Ainsi Morien dit dans le dialogue du roi Kalid :

[1] H. Kopp, *Geschichte der Chemie.*

« Je vous confesse, ô roi! que Dieu a mis cette chose en vous; en quelque lieu que vous soyez, elle est en vous, et n'en saurait être séparée. »

Un grand nombre d'auteurs certifient que les pauvres possèdent la pierre philosophale aussi bien que les riches; — qu'Adam l'emporta avec lui du paradis. Toutes ces assertions ne pouvaient s'expliquer que dans l'idée à laquelle nous faisons allusion. Haimon dit, dans son *Épître sur les pierres :*

« Pour obtenir le premier agent, il faut se rendre à la partie postérieure du monde, là où l'on entend gronder le tonnerre, souffler le vent, tomber la grêle et la pluie; c'est là qu'on trouvera la chose si on la cherche. »

Maintenant, ajoute M. Kopp, à qui nous empruntons les citations précédentes, si l'on entend par monde le microcosme que l'homme représente, l'interprétation sera facile.

Une fois lancés dans la voie de ces folies, les alchimistes ne devaient plus s'arrêter. Nous renonçons à donner une idée complète des aberrations déplorables consignées dans leurs écrits; les délires de l'imagination, les désordres de l'esprit échappent à l'analyse; contentons-nous de quelques traits.

On trouve assez souvent, dans les auteurs anciens, l'expression de *terra virgo*, *terra virginea*. Partant de ce fait, quelques adeptes firent le raisonnement suivant : Puisque les métaux naissent dans le sein de la terre, la terre est la mère des métaux. Ainsi la terre vierge doit renfermer la semence ou le germe des métaux, c'est-à-dire la pierre philosophale. On chercha donc cette terre vierge. En creusant dans le sol, et prenant de la terre à quelque distance de sa surface, on devait trouver la terre vierge, car elle n'a pas subi le contact de la main de l'homme[1]. Mais jamais la terre ne se trouva suffisamment vierge.

[1] H. Kopp, *Geschichte der Chemie.*

G. Stahl, l'immortel auteur de la théorie du phlogistique et le premier fondateur de la véritable chimie, n'avait pas su se défendre dans sa jeunesse des absurdités alchimiques; il a prétendu que la pierre philosophale existe dans les vitraux rouges des anciennes églises. Ces vitraux doivent leur couleur à un composé, le *pourpre de Cassius*, qui renferme de l'or au nombre de ses éléments, et c'est sans doute la circonstance qui avait fait naître, dans l'esprit de Stahl, l'opinion que nous venons de signaler.

Les alchimistes se sont appliqués longtemps à obtenir une matière qu'ils désignaient sous le nom de *spiritus mundi*, âme du monde, à laquelle ils attribuaient une foule de propriétés merveilleuses qu'il serait fort difficile de préciser. Cette matière existait dans l'air; pour l'isoler, on eut recours aux moyens les plus bizarres. On la cherchait dans toutes les substances qui restent longtemps exposées à l'action de l'air; dans l'eau de la pluie, dans la neige récemment tombée, dans la rosée. En 1665, Th. Ershant soumit à la société royale de Londres des observations *sur la rosée du mois de mai*. D'autres assuraient avoir étudié la matière des étoiles filantes qui, en traversant l'atmosphère, absorbent le *spiritus mundi*. Enfin, réfléchissant que les crapauds, les lézards et les serpents privés de nourriture, vivent longtemps aux dépens de l'air, et doivent, par conséquent, condenser dans leur substance le *spiritus mundi*, quelques alchimistes ont fait jeuner ces animaux et les ont ensuite distillés pour retirer l'âme du monde[1].

Voilà dans quelles folies les alchimistes sont tombés. Le principe qui servit de point de départ à leurs travaux, n'avait cependant rien d'irrationnel et portait un caractère scientifique irrécusable. Poursuivi jusqu'à l'extrémité de ses conséquences, il conduisit à des pratiques insensées. On s'effraye à de tels souvenirs; l'esprit de l'homme est-il ainsi fait, que,

[1] H. Kopp, *Geschichte der Chemie*.

partant d'un principe accepté par la raison, il puisse aboutir à la démence?

Arrivons aux recherches pratiques qui se rattachent à l'alchimie mystique, ou qui en sont la conséquence. On peut les réduire, avec M. Kopp, à la recherche de l'*alcaest*, de la *palingénésie* et de l'*homunculus*.

L'*alcaest* est l'idéal des menstrues, le dissolvant par excellence, l'agent qui peut donner à tous les corps la forme liquide. Ce n'est qu'au seizième siècle que l'on commence à s'occuper du dissolvant universel. Paracelse le mentionne le premier, mais il n'en parle que dans un seul endroit de ses ouvrages et de la manière la plus vague. Voici le passage original du traité de *Viribus membrorum* qui a introduit dans l'alchimie l'idée du menstrue universel :

« Il y a encore la liqueur alcaest, qui agit très-efficacement sur le foie; elle le soutient, le fortifie et le préserve des maladies qui peuvent l'atteindre... Tous ceux qui s'appliquent à la médecine doivent savoir préparer l'alcaest. »

Comme tant d'autres idées lancées par le célèbre spagyriste, l'alcaest serait promptement tombé dans l'oubli, si Van Helmont ne s'en fût emparé et ne l'eût enrichi d'attributs merveilleux, bien propres à séduire l'imagination des adeptes. Paracelse avait prononcé le nom, Van Helmont se chargea d'y attacher l'idée. C'est lui qui fit de l'alcaest le dissolvant universel auquel Paracelse ne songeait guère. Dans les ouvrages de Van Helmont on trouve réunies toutes les absurdités qui furent débitées depuis sur ce sujet par les alchimistes. Van Helmont désigne l'alcaest sous les noms les plus divers; c'est d'abord une eau, ensuite un feu-eau (*ignis-aqua*), un feu d'enfer (*ignis gehennæ*); c'est un sel, et le plus heureux, le plus parfait des sels (*summum et felicissimum omnium salium*); le secret de sa préparation est au-dessus de l'habileté humaine; il n'appartient qu'à Dieu de le

révéler à ses élus. Van Helmont l'a possédé; ce trésor lui fut remis un jour par un inconnu, mais il ne put le conserver longtemps. Voici les propriétés que Van Helmont affirme par serment avoir reconnues à l'alcaest; on pourra juger, d'après cet exemple, de l'incroyable assurance avec laquelle des savants, très-recommandables d'ailleurs, émettaient les assertions les plus hasardées :

« Notre mécanique m'a appris, nous dit-il, que toute sorte de corps, savoir : des pierres communes, des pierres précieuses, des cailloux, du sable, des marcassites, de l'argile, des briques, du verre, de la chaux, du soufre et autres choses semblables, peuvent être changées en une substance soluble. Je sais même réduire en leur principe les chairs, les os, les plantes, les poissons et tous autres corps de cette espèce. Les métaux se dissolvent plus difficilement à cause de leur semence... Cette liqueur dissout tous les corps, excepté elle-même, *comme l'eau chaude fond la neige.* »

Van Helmont décrit avec tant d'assurance ses expériences imaginaires, que l'on jurerait qu'il parle de *visu* :

« Ayant mis, dit-il, du charbon de chêne et de l'alcaest en parties égales dans un vaisseau de verre scellé hermétiquement, je fis digérer ce mélange pendant trois jours à la chaleur d'un bain ; au bout de ce temps, la solution se trouva faite... Si l'on fait digérer, à une chaleur modérée, de l'alcaest avec des fragments de bois de cèdre, dans un vaisseau de verre bien scellé, au bout d'une semaine tout se trouve changé en une liqueur semblable à du lait. »

Il est facile de comprendre le parti que les alchimistes espéraient tirer d'une substance qui dissout tous les corps. Aussi, dans le dix-septième siècle et jusqu'à la moitié du dix-huitième, l'alcaest fut-il cherché avec ardeur. Boerhaave assure que l'on pourrait faire une bibliothèque avec les seuls écrits qui ont été publiés à ce sujet. Dans son traité *De secretis adeptorum*, Verdenfelt a rapporté toutes les opinions émises sur la nature du menstrue universel. Un grand nombre d'alchimistes se sont vantés de l'avoir découvert.

Zwelfer et Tackenius l'avaient retiré du vinaigre distillé sur le vert-de-gris, Werner Rolfink du tartre. Glauber pensa quelque temps que l'alcaest n'était autre chose que son *sel admirable*, qui dissout, ou, si l'on veut, fait disparaître le charbon à la température rouge, en formant un sulfure et de l'acide carbonique; mais le sel de Glauber n'avait rien qui pût justifier l'idée d'un dissolvant général.

Au commencement du dix-huitième siècle, les alchimistes essayèrent de résoudre ce problème par la voie étymologique. On sait que Paracelse déguise souvent les noms des substances dont il parle en employant certaines transpositions de lettres; lorsqu'il veut dire, par exemple, que le tartre est utile contre les engorgements de la rate, au lieu du mot *tartarus*, il écrit *sutartrar ;* quand il prescrit pour les maladies des reins le safran, *aroma philosophorum*, il l'appelle *aroph*. On chercha donc avec cette clef la composition de l'alcaest. On s'arrêta généralement à une seconde opinion de Glauber, qui voyait l'alcaest dans l'alcali minéral ou la potasse, d'après cette étymologie *alcali est*. Mais la potasse, qui jouit de propriétés dissolvantes très-variées, est loin d'offrir toutes celles de l'alcaest. On eut donc recours à quelques autres explications étymologiques. Quelques-uns trouvaient le menstrue universel dans l'acide marin ou muriatique; d'autres y voyaient le *spiritus mundi*, d'après le mot allemand *all Geist*.

Cependant, au milieu du dix-huitième siècle, l'inutilité des recherches entreprises pour retrouver l'alcaest, fit abandonner l'idée du dissolvant universel. Kunckel mit fin à toutes ces discussions par une réflexion fort simple. Il fit remarquer que si l'alcaest eût jamais existé, il eût été impossible de le conserver, puisque, dissolvant toutes les substances, il aurait dû dissoudre aussi la matière du vase qui le contenait. Personne n'avait encore songé à cela.

« Si l'alcaest, dit Kunckel, dissout tout les corps, il doit dissoudre le vase qui le renferme; s'il dissout la silice, il doit dissoudre le verre qui est formé de silice. On a beaucoup discuté sur ce grand

dissolvant de la nature. Les uns le tirent du latin *alkali est*, les autres de deux mots allemands *all Geist* (esprit universel); d'autres le font dériver de *alles ist* (c'est tout). Pour moi, je ne crois pas au dissolvant universel, et je l'appelle de son vrai nom : *alles Lügen heist* ou *alles Lügen ist;* tout cela est mensonge [1]. »

Depuis ce moment il n'a plus été question de l'alcaest.

Les faits relatifs à la *palingénésie* et à l'*homunculus* ne se rattachent pas directement aux travaux du grand œuvre; cependant, comme les alchimistes seuls en ont parlé, nous devons en dire quelques mots.

On entendait par *palingénésie* l'art de faire renaître les plantes de leurs cendres; l'*homunculus* était un petit animal ou un homme en miniature fabriqué par les procédés spagyriques. La première opération est impossible; la seconde atteint les dernières limites de l'extravagance humaine; il est donc tout simple que les alchimistes aient trouvé ces deux problèmes de leur goût, que quelques-uns aient essayé de les résoudre, et qu'un plus grand nombre encore ait prétendu y avoir réussi.

La croyance à la palingénésie a dû probablement son origine à cette circonstance, que, lorsqu'on dissout dans l'eau les cendres de quelques plantes, la dissolution, abandonnée à elle-même, laisse déposer des cristaux dont quelques-uns peuvent affecter la forme d'arborescence. Au dix-septième siècle, plus d'un imposteur eut l'adresse de faire croire à cette folie : en semant dans le sol les cendres d'un végétal, on le voyait plus tard renaître et se développer. On comprend que tout le secret résidait dans un tour d'escamotage; il ne s'agissait que de glisser adroitement quelques graines dans les cendres mises en terre. Malgré son absurdité, la palingénésie a compté chez les alchimistes un grand nombre de partisans. Elle s'est maintenue jusqu'au commencement du dix-huitième siècle, en dépit des attaques de Boyle, de Van Helmont et de

[1] *Laboratorium chymicum.*

Kunckel. En 1716, le médecin Frank de Frankenau écrivait encore un ouvrage spécial pour la combattre[1]. Convaincus d'imposture, les alchimistes se tirèrent d'affaire en disant qu'ils n'avaient pas entendu désigner une plante réelle, mais une plante idéale.

Amatus Lusitanus est un des premiers qui aient parlé de l'*homunculus*. Il assure avoir vu, dans une fiole, un petit homme long d'un pouce que Julius Camillus avait fabriqué par les procédés alchimiques. Paracelse (*de Naturâ rerum*) soutient que les pygmées, les faunes, les nymphes et les satyres ont été engendrés par la chimie. Il rapporte le procédé qui permet de préparer l'homunculus, et de s'ériger ainsi à peu de frais en nouveau Prométhée[2]. Cependant les alchimistes eux-mêmes ont combattu cette extravagance. La fabrication de l'homunculus est rangée par Kunckel parmi les *non entia chimica*: « *Homo, secretâ ratione, in vitro, vel ampullâ chimicâ, arte fabricatus, est non ens*, » nous dit-il dans son *Laboratorium chymicum*. Ce qui n'empêchait pas les imposteurs et les alchimistes ambulants de mettre l'idée à profit. Ils assuraient que l'homunculus se forme dans l'urine des enfants; qu'il est d'abord invisible et se nourrit alors de vin et d'eau de roses; un petit cri annonce sa naissance. On montrait même publiquement la formation de l'homunculus. Le procédé consistait à glisser dans le vase quelques osselets d'ivoire; on les présentait ensuite aux spectateurs en disant que c'était le squelette de l'homunculus, mort faute de soins.

[1] H. Kopp, *Geschichte der Chemie.*

[2] Voyez à la fin du volume (Note Ire) le passage original relatif à l'*Homunculus*, extrait des œuvres de Paracelse.

CHAPITRE III

PREUVES INVOQUÉES PAR LES ALCHIMISTES A L'APPUI DE LEURS DOCTRINES.

Passons à l'exposition des preuves que les alchimistes invoquaient en faveur de leurs doctrines. Ces preuves étaient déduites de la théorie, tirées des faits d'expérience, ou empruntées à des témoignages historiques.

Le principe établi depuis Geber sur la composition des métaux, l'opinion généralement admise sur leur mode de génération, sont le fondement théorique de l'alchimie. Si les métaux sont d'une composition uniforme, on peut, comme nous l'avons dit, espérer, à l'aide d'actions convenables, les transformer les uns dans les autres. Beaucoup d'auteurs comparent ce phénomène à la fermentation organique; la pierre philosophale jouant, selon eux, le rôle d'un ferment, provoque dans les métaux une modification analogue à celle que le ferment excite lui-même dans les produits organiques. La comparaison est belle et l'idée plausible. Plusieurs procédés donnés par divers auteurs pour la préparation de la pierre philosophale se règlent sur cette sorte de *fermentation des métaux*, et c'est encore là l'argument qu'invoquent de préférence les partisans que l'alchimie conserve de nos jours.

Les faits d'expérience que les alchimistes présentaient à l'appui de leurs opinions étaient fort nombreux. Ils étaient vrais presque tous, l'interprétation seule en était vicieuse. Ces faits varièrent d'ailleurs aux diverses époques de la science.

Dans l'origine, les modifications que subit la couleur des métaux sous l'influence d'un grand nombre d'actions chi-

miques, furent considérées comme des indices de transmutation. Le cuivre exposé à l'action des vapeurs d'arsenic, prend une couleur blanche; traité par l'oxyde de zinc ou la cadmie, il revêt une belle teinte jaune d'or. Ces altérations de couleur furent longtemps regardées comme une transmutation partielle. Au treizième siècle, par exemple, saint Thomas d'Aquin nous dit dans son *Traité de l'essence des minéraux :* « Si vous projetez sur du cuivre de l'arsenic blanc sublimé, vous verrez le cuivre blanchir; si vous ajoutez alors moitié d'argent pur, vous transformerez tout le cuivre en véritable argent. » Par cette opération, le cuivre prend en effet une couleur d'un blanc éclatant, mais cette modification est due à la formation d'un alliage d'arsenic, d'argent et de cuivre, et non à une transmutation.

On reconnut plus tard que le changement de couleur d'un métal n'est point l'effet d'une transmutation ; mais on découvrit en même temps d'autres phénomènes qui, à leur tour, mal interprétés, vinrent fournir un appui nouveau aux espérances des faiseurs d'or. Parmi ces faits, on doit citer surtout les précipitations métalliques. Quand on plonge une lame de cuivre dans la dissolution d'un sel d'argent, le cuivre se recouvre aussitôt d'une couche d'argent ; dans une dissolution d'un sel de cuivre, le fer est immédiatement revêtu d'une couche de cuivre; les dissolutions de mercure blanchissent un grand nombre de métaux et leur donnent un aspect argenté, etc. Or, les chimistes ont ignoré jusqu'au commencement du dix-septième siècle que les sels renferment souvent des métaux parmi leurs éléments. On ne soupçonnait pas alors que les substances métalliques peuvent exister en dissolution dans un liquide. Les précipitations métalliques étaient donc regardées comme de véritables transmutations, ou comme des transmutations partielles que l'art pouvait perfectionner. Personne, par exemple, n'a compris, jusqu'aux premières années du dix-septième siècle, que le vitriol bleu est un composé de cuivre, et qu'une dis-

solution de ce sel n'est, à proprement parler, que du cuivre dissous. Aussi le dépôt de cuivre que l'on obtient en plongeant une lame de fer dans une semblable liqueur, est-il donné comme une preuve sans réplique de la transmutation du fer en cuivre par Paracelse et Libavius.

Une circonstance qui a pu contribuer beaucoup à accréditer les croyances aux faits de transmutation, et à faire considérer comme à l'abri de tous les doutes les opérations au moyen desquelles les artistes hermétiques savaient produire de l'or, c'est l'imperfection des procédés employés à cette époque pour l'analyse des alliages précieux. Jusqu'au milieu du seizième siècle, on s'est borné, dans les hôtels monétaires, à analyser les alliages d'or et d'argent par l'ancien procédé du *cément royal* ou par le sulfure d'antimoine[1]. Le cément royal était un mélange de sel commun, de vitriol (sulfate de fer ou de cuivre), de nitre et de briques pilées[2]. Ce mélange, par une suite de réactions que l'on peut analyser sans peine, donnait naissance à de l'acide chlorhydrique et à du chlore qui formait avec l'argent un chlorure fusible, tandis que l'or demeurait inaltéré. Le sulfure d'antimoine, qui fut presque exclusivement en usage au moyen âge, effectuait la séparation de l'or en formant avec l'argent un composé fusible et qui résistait à la chaleur, tandis que l'or restait à l'état métallique. L'or devait ensuite être soumis à une calcination dans un creuset, afin de le débarrasser de l'anti-

[1] *Recherches sur la métallurgie des anciens*, par L. Savot, chap. VIII, dans le *Recueil des anciens minéralogistes de France*, par Gobet, 1779, t. II.

[2] Ce *cément royal* était déjà connu des Romains. Pline nous dit, en effet, en parlant de l'exploitation des mines d'or en Espagne : « On place l'or avec deux parties de sel commun, trois parties de *mysi* (sulfate de fer ou de cuivre), et, de nouveau, deux parties d'un autre sel (sans doute le nitre) et une partie d'une pierre appelée schiste (terre argileuse) : alors le mélange s'empare de tout ce qui est étranger à l'or, et celui-ci demeure pur : *Torretur aurum cum salis gemino pondere, triplici myseo, et rursum cum duobus salis portionibus et una lapidis quem* schiston *vocant.* »

moine qui s'était en partie combiné avec lui pendant la première opération. Pour cela, on dirigeait, à l'aide d'un soufflet, un courant d'air à la surface du métal fondu, afin d'en chasser l'oxyde d'antimoine à mesure qu'il prenait naissance. Or, ces deux moyens d'analyse étaient fort imparfaits, et il dut arriver bien des fois que l'*or alchimique*, c'est-à-dire l'or obtenu pendant les opérations des artistes hermétiques, fut considéré par les essayeurs publics et les maîtres de monnaie comme de l'or pur, bien qu'il fût altéré par la présence d'une quantité notable d'argent. Si, en effet, dans un alliage d'or et d'argent, la quantité de ce dernier métal n'est pas trop élevée, on conçoit que la présence de l'or en excès puisse défendre l'argent de l'action chimique des réactifs employés pour faire reconnaître sa présence. Nous n'hésitons pas à croire qu'une partie des transmutations de l'argent en or qui furent exécutées avant le seizième siècle, et que les auteurs de ces expériences présentaient souvent de bonne foi, peuvent s'expliquer par la formation d'un alliage d'or et d'argent, imitant par sa couleur l'aspect de l'or, et résistant comme lui à l'action des procédés docimastiques alors en usage.

Au commencement ou au milieu du seizième siècle, on substitua l'eau forte (acide azotique) au sulfure d'antimoine pour l'analyse des alliages d'or et d'argent. Mais ce procédé, bien que de beaucoup supérieur aux deux précédents, a pu encore donner prise à certaines erreurs. Tous les chimistes savent que l'acide azotique n'attaque pas un alliage d'or et d'argent, lorsque l'or y figure dans une proportion un peu élevée. Aussi, dans l'analyse des alliages du commerce, est-on obligé, pour éviter toute erreur, d'augmenter artificiellement la quantité d'argent existant dans l'alliage : on ajoute à l'or examiné trois fois son poids d'argent ; de là le nom d'*inquartation*, pour cette partie des opérations du départ. Si l'on négligeait cette précaution, l'acide azotique resterait sans action dissolvante sur l'argent con-

tenu dans l'alliage, ou ne produirait qu'une action incomplète. A une époque où ce fait remarquable était encore ignoré, on a pu commettre un grand nombre d'erreurs dans l'analyse des alliages précieux, et souvent considérer comme de l'or pur des lingots d'or alchimique qui contenaient cependant une quantité notable d'argent.

Une autre catégorie de faits a encore servi à entretenir longtemps les croyances alchimiques. Dans un grand nombre d'opérations sur les métaux vils, on croyait voir se former de toutes pièces de l'argent ou de l'or. L'erreur provenait de ce que les matières employées renfermaient de petites quantités de ces métaux précieux, que l'état actuel des connaissances chimiques n'avait pas permis de déceler. On trouve dans la *Somme de perfection* de Geber, un exemple assez curieux de cette erreur :

« J'ai vu, dit Geber, des mines de cuivre dans lesquelles de petites parcelles de ce métal furent entraînées par un courant d'eau qui parcourait la mine. Cette eau ayant tari, les parcelles de cuivre demeurèrent trois ans dans du sable sec. Je reconnus, au bout de ce temps, qu'elles avaient été cuites et digérées par la chaleur du soleil et changées en paillettes d'or pur... En imitant la nature, nous faisons la même altération. »

Quand on sait que tous les sables renferment de très-petites quantités d'or, on se rend aisément compte du phénomène rapporté par Geber. Les paillettes de cuivre, longtemps abandonnées au contact de l'air et de l'eau, avaient peu à peu disparu en passant à l'état de carbonate, grâce à l'oxygène et à l'acide carbonique contenus dans l'eau ; plus tard, les sables, sans cesse lavés par le courant, avaient été entraînés à leur tour, et avaient fini par laisser à découvert, par cette sorte de lévigation naturelle, les petites parcelles d'or qu'ils retenaient. Mais on ignorait au temps de Geber la présence de l'or dans les sables; l'explication que le chimiste arabe nous donne de ce phénomène était donc parfaitement naturelle. Une expérience du célèbre Boyle a été fort long-

temps citée comme une démonstration sans réplique du fait de la transmutation des métaux. En dissolvant de l'or dans une eau régale contenant du chlorure d'antimoine, Boyle obtint une quantité d'argent assez notable. Ce métal provenait du chlorure d'antimoine qui retenait une certaine quantité d'argent. En 1669, Becher proposa aux états généraux de la Hollande de transformer en or le sable des dunes[1]. Cette proposition, qui fut examinée par des chimistes habiles, sur l'ordre du gouvernement hollandais, ne fut rejetée que par la considération du mauvais état des finances du royaume, qui ne permettait point de consacrer aux opérations les dépenses nécessaires. Or les divers traitements chimiques auxquels Becher proposait de soumettre les sables marins, n'avaient d'autre résultat que de mettre à nu la quantité d'or infiniment petite renfermée dans les sables. Becher prétendait également, en calcinant les argiles avec de l'huile, les changer en fer : c'est l'opération qu'il nomme *Minera arenaria perpetua*. Le métal que l'on obtenait ainsi provenait de l'oxyde de fer que contiennent les argiles, la matière organique réduisant l'oxyde à l'état métallique. Enfin, dans un nombre infini de cas, on a cru avoir fabriqué artificiellement du mercure. Valerius, Grove et Teichmeyer rapporportent un grand nombre d'exemples de cette prétendue *mercurification*. Juncker, dans son *Conspectus chemiæ*, les résume avec beaucoup de clarté.

Ces erreurs, fondées sur l'imperfection de la chimie analytique, se sont maintenues pendant toute la durée du siècle dernier; elles ont dû contribuer beaucoup à retarder la disparition de l'alchimie. En 1709, Homberg assurait que l'argent pur fondu avec le sulfure d'antimoine se change en or. On ne reconnut que longtemps après que l'or provenait du sulfure d'antimoine qui en retient toujours une certaine quantité. En 1786, Guyton de Morveau, confirmant l'assertion

[1]. *Physica subterranea Becherii.*

d'un médecin de Cassel, annonça que l'argent fondu avec l'arsenic se change en or. Il fut démontré ensuite que l'arsenic de Salzbourg, que l'on avait employé, était aurifère.

Ainsi les faits présentés aux diverses époques de l'alchimie, pour justifier le principe de la transmutation, étaient tous réels ; leur explication seule était erronée. A une époque où aucune théorie ne pouvait rendre un compte exact de la véritable nature des altérations intimes des corps, rien n'était plus naturel que de prendre pour des métaux certains composés qui offrent avec eux une ressemblance d'aspect. Les chimistes de notre époque n'ont-ils pas, pendant vingt-six ans, considéré comme des métaux un oxyde, le protoxyde d'urane, et une combinaison azotée, l'azoture de titane? Ajoutons que l'idée de la composition des métaux n'avait encore rien que de plausible en elle-même. En présence de mille transformations, des modifications incessantes que subit la matière, cette pensée de la composition des métaux est la seule qui ait dû se présenter aux premiers observateurs. D'ailleurs, par un revirement étrange et bien de nature à nous inspirer de la réserve dans l'appréciation des vues scientifiques du passé, la chimie de nos jours, après avoir pendant cinquante ans considéré comme inattaquable le principe de la simplicité des métaux, incline aujourd'hui à l'abandonner. L'existence, dans les sels ammoniacaux, d'un métal composé d'hydrogène et d'azote, qui porte le nom d'*ammonium*, est aujourd'hui admise d'une manière unanime. On a réussi depuis quelques années à produire toute une série de composés renfermant un véritable métal, et ce métal est constitué par la réunion de trois ou quatre corps différents. Le nombre des combinaisons de ce genre s'accroît chaque jour et tend de plus en plus à jeter des doutes sur la simplicité des métaux. Concluons de cet examen que les faits empruntés à l'expérience offraient des caractères suffisants de probabilité pour donner le change à l'esprit des observateurs

et autoriser ainsi leurs croyances au grand phénomène dont ils poursuivaient la réalisation.

Le dernier et le plus puissant argument que les partisans de l'alchimie présentaient à l'appui de leurs doctrines était fourni par des faits historiques. La théorie et l'expérience justifiaient dans l'esprit des savants le dogme de la transmutation des métaux ; mais si l'alchimie n'eût appelé à son aide que l'autorité scientifique dont le témoignage, toujours contestable, n'est accessible qu'à un petit nombre d'esprits, il est certain que son règne n'aurait joui que d'une durée éphémère. Après quelques siècles d'infructueux efforts, elle eût disparu pour faire place à des conceptions plus utiles à l'avancement et au bonheur de l'humanité. Si, au contraire, dès le seizième siècle, l'alchimie pénétra au cœur des sociétés, si elle trouva dans toutes les classes et dans tous les rangs des prosélytes innombrables, si elle devint enfin la religion scientifique du vulgaire, c'est que, vers cette époque, des événements étranges vinrent étonner au plus haut degré l'imagination des hommes. A la fin du seizième siècle et au commencement du siècle suivant, se montrèrent à la fois sur divers points de l'Europe un certain nombre d'individus se vantant d'avoir découvert le secret tant cherché de la science hermétique, et prouvant par des faits, en apparence irrécusables, la réalité de cette opération du grand œuvre dont la science acceptait la donnée et légitimait l'espoir.

On trouvera, dans la troisième partie de cet ouvrage, le récit des événements singuliers qui ont excité en Europe une si longue émotion, et ont contribué à entretenir si longtemps la croyance aux théories et à la pratique de la transmutation des métaux. Il nous suffit, pour le moment, de nous en rapporter aux souvenirs de nos lecteurs. Bornons-nous à dire que les témoignages historiques invoqués par les alchimistes pour établir l'existence de la pierre philosophale, constituaient à leurs yeux la démonstration plus éclatante de la certitude du grand œuvre. Pour les partisans que l'alchimie

continue de conserver de nos jours, ce genre de preuve est encore sans réplique. Schmieder, professeur de philosophie à Halle, qui a réuni avec le plus grand soin tous les faits de transmutation[1], n'hésite pas à déclarer qu'à moins de récuser dans tous les cas l'autorité du témoignage des hommes, il faut reconnaître qu'au dix-septième et au dix-huitième siècle, le secret de faire de l'or a été trouvé. Il fait remarquer que les transmutations les plus étonnantes ont été exécutées, non par des alchimistes de profession, mais par des personnes étrangères qui reçurent d'une main inconnue de petites quantités de pierre philosophale. En rapprochant les dates, Schmieder s'efforce de prouver que trois adeptes, qui se transmirent successivement leur secret, ont été les seuls auteurs des transmutations qui, au dix-septième et au dix-huitième siècle, ont étonné l'Allemagne.

Il serait puéril de prendre cette argumentation au sérieux et d'en faire une réfutation en règle. Bornons-nous à une réflexion qu'ont faite d'avance tous nos lecteurs. L'imposture et la fraude furent tout le secret des héros alchimiques. C'est en trompant avec art la confiance des spectateurs que les adeptes réussissaient à émerveiller la foule. Ils profitaient de l'ignorance ou de la confiance de leur auditoire pour glisser, parmi les ingrédients nécessaires aux opérations chimiques, des composés aurifères qui, détruits par l'action du feu, laissaient apparaître l'or. Nous ne rappellerons pas les mille manœuvres employées par ces artistes émérites pour assurer le succès de cette fraude, l'enumération en serait superflue. On connaît suffisamment aujourd'hui les merveilles de l'art prestidigitatoire, et les tours de Robert Houdin nous ont dévoilé la nature de bien des mystères qui étonnaient nos aïeux. Les nombreux faits de transmutation qui ont tant agité les esprits pendant les deux derniers siècles appartiennent, selon nous, à cette catégorie. En admettant, d'ailleurs,

[1] *Geschichte der Alchemie*. Halle, 1832.

ces événements comme avérés, il resterait à expliquer comment la découverte de la pierre philosophale, si elle a été faite une fois, a pu tomber dans l'oubli ; comment, depuis un siècle, elle ne s'est plus reproduite ; comment enfin la perte de ce secret a précisément coïncidé avec le perfectionnement de la chimie.

CHAPITRE IV

DÉCOUVERTES CHIMIQUES DES PHILOSOPHES HERMÉTIQUES

Il est juste maintenant de considérer à un autre point de vue les travaux des alchimistes. Si la science hermétique n'avait eu d'autre résultat que de faire tourner les esprits dans le même cercle d'aberrations et de folies que nous avons décrit plus haut, elle n'eût poit mérité d'attirer sur elle les souvenirs de l'histoire et de la philosophie. Mais, malgré les longues erreurs dont elle a subi la triste influence, elle s'est acquis à notre reconnaissance des droits incontestables. Il est en effet impossible de méconnaître que l'alchimie a très-directement contribué à la création et aux progrès des sciences physiques modernes. Les alchimistes ont les premiers mis en pratique la méthode expérimentale, c'est-à-dire l'observation et l'induction appliquées aux recherches scientifiques ; de plus, en réunissant un nombre considérable de faits et de découvertes dans l'ordre des actions moléculaires des corps, ils ont amené d'une manière nécessaire la création de la chimie.

Ce fait, que les alchimistes ont été les premiers inventeurs de la méthode expérimentale, c'est-à-dire de l'art d'observer et d'induire, dans le but de parvenir à la solution d'un pro-

blème scientifique, est à l'abri de tous les doutes. Dès le huitième siècle, l'Arabe Geber mettait en pratique les règles de l'école expérimentale dont Galilée et François Bacon ne devaient promulguer que huit siècles plus tard le code pratique et les préceptes généraux. Les ouvrages de Geber, la *Somme de perfection* et le *Traité des fourneaux*, renferment la description de procédés et d'opérations en tout conformes aux moyens dont nous faisons usage aujourd'hui pour les recherches chimiques ; et Roger Bacon, au treizième siècle, appliquant le même ordre d'idées à l'étude de la physique, était conduit à des découvertes étonnantes pour son temps. On ne peut donc nier que les alchimistes aient les premiers inauguré l'art de l'expérience. Ils ont préparé l'avénement des sciences positives en faisant reposer l'interprétation des phénomènes sur l'examen des faits, et rompant ainsi d'une manière ouverte avec les traditions métaphysiques qui depuis si longtemps enchaînaient l'essor des esprits. Mais faut-il conclure de là que c'est aux alchimistes que revient le mérite de la révolution scientifique accomplie au dix-septième siècle, et dont l'opinion générale rapporte l'initiative et l'honneur à Galilée, à Bacon et à Descartes? Faut-il dépouiller ces grands hommes de la haute reconnaissance dont la postérité environne leurs noms, et déclarer, par exemple, avec un écrivain qui s'est tout récemment occupé de cette question [1], que le point de départ de la méthode expérimentale, et par conséquent la véritable création des sciences modernes, appartient à Albert le Grand et à son époque, c'est-à-dire au petit nombre d'hommes qui se consacraient, au treizème siècle, à l'étude des sciences naturelles? Nous ne le pensons point. Les recherches des alchimistes, dirigées dans un but unique, n'embrassaient qu'un champ des plus étroits. Leurs tentatives, toujours isolées, restèrent sans retentissement,

[1] Pouchet, *Histoire des sciences naturelles au moyen âge, ou Albert le Grand et son époque, considérés comme point de départ de l'école expérimentale.* 1853.

sans imitation au dehors, et ne donnèrent naissance à rien qui ressemblât, même de loin, à une école philosophique. Ils firent des expériences, mais la méthode expérimentale demeura pour eux un mystère. Il faut donc se tenir en garde ici contre les dangers de l'exagération. On tombe, selon nous, dans une grave erreur de critique, quand on prétend réclamer l'honneur tout entier d'une idée philosophique pour quelques hommes qui n'ont entrevu cette idée qu'à la faveur de quelque accident et sans pressentir en rien ses conséquences ni sa portée. Reconnaissons aux alchimistes le mérite d'avoir les premiers eu recours à l'observation dans l'étude des faits physiques, mais n'essayons pas de les présenter comme les créateurs de la méthode philosophique dont l'application devait, plusieurs siècles après eux, métamorphoser le monde.

Si les titres des alchimistes à la création de la méthode expérimentale ne peuvent être sérieusement soutenus, il en est tout autrement quand on considère les services qu'ils nous ont rendus en préparant les éléments qui étaient nécessaires à la création de la chimie. Ici, rien ne peut devenir l'objet d'un doute. Obligés, par la nature de leurs explorations, de soumettre à une étude attentive toutes les actions moléculaires des corps simples ou composés, ils ont été naturellement conduits à rassembler un nombre considérable de faits; et ces observations, fruit de quinze cents ans de travaux opiniâtres, constituent les matériaux de l'imposant édifice dont nous admirons aujourd'hui la force et l'harmonie.

Un coup d'œil rapide jeté sur les travaux des maîtres les plus célèbres de l'art hermétique va nous montrer que c'est à eux qu'appartiennent une grande partie des découvertes qui ont servi à constituer la chimie.

Geber, l'un des écrivains les plus anciens de l'école hermétique, a présenté le premier des descriptions précises de nos métaux usuels : du mercure, de l'argent, du plomb, du cuivre et du fer; il a laissé sur le soufre et l'arsenic des ren-

seignements pleins d'exactitude. Dans son traité *de Alchimiâ*, on trouve des observations de la plus haute importance pour la chimie. Geber enseigne la préparation de l'eau forte, celle de l'eau régale; il signale l'action dissolvante que l'eau-forte exerce sur les métaux, et celle de l'eau régale sur l'or, l'argent et le soufre. Dans le même ouvrage, on trouve décrits, pour la première fois, plusieurs composés chimiques qui, depuis des siècles, sont en usage dans les laboratoires et les pharmacies : la pierre infernale, le sublimé corrosif, le précipité rouge, le foie de soufre, le lait de soufre, etc.[1].

Pendant le siècle suivant, l'Arabe Rhasès découvrit la préparation de l'eau-de-vie et recommanda plusieurs préparations pharmaceutiques dont l'excipient est l'alcool. Parmi les composés nouveaux dont parle Rhasès, on peut citer l'orpiment, le réalgar, le borax, certaines combinaisons du soufre avec le fer et le cuivre, certains sels de mercure formés indirectement, plusieurs composés d'arsenic, etc.

La matière médicale d'Aben-Guefith et le *Hawi* de Rhasès donnent une idée juste des ressources considérables que la médecine retirait déjà de la chimie naissante. Rhasès, qui dirigeait les études scientifiques à Bagdad et à Ray, avait fait tous ses efforts pour diriger ces dernières dans la voie expérimentale. « L'art secret de la chimie, disait-il, est plutôt pos-« sible qu'impossible. Ses mystères ne se révèlent qu'à force « de travail et de ténacité; mais quel triomphe quand l'homme « peut lever un coin du voile dont se couvre la nature! »

On doit à Albert le Grand la préparation de la potasse

[1] Pour faire usage des substances nouvelles découvertes par la chimie, la médecine et les arts avaient besoin, chez les Arabes, d'obtenir l'autorisation du gouvernement. Les kalifs faisaient dresser, à cet effet, une liste des médicaments autorisés et un tableau des substances reconnues vénéneuses. Lorsqu'au neuvième siècle Sabot-Ebn-Sahel, directeur de l'école de *Dschondisabour*, publia sur *Krabadin* ou *Dispensaire magistrat*, il ne fit qu'enregistrer méthodiquement ce que les lois antérieures avaient arrêté.

caustique à la chaux telle qu'on la met en pratique dans nos laboratoires[1]. Le même auteur décrit avec exactitude la coupellation de l'argent et de l'or, c'est-à-dire la purification de ces deux métaux au moyen du plomb. Il établit, le premier, la composition du cinabre en le formant de toutes pièces au moyen du soufre et du mercure. Il signale l'effet de la chaleur sur les propriétés physiques du soufre, et décrit avec exactitude la préparation de la céruse et du minium, celles de l'acétate de cuivre et de l'acétate de plomb. Exposant avec soin les propriétés de l'eau-forte et son action sur les métaux, il nous signale, le premier, le parti que l'on peut en tirer dans l'opération du départ pour effectuer la séparation de l'or et de l'argent dans les alliages précieux.

Roger Bacon, la plus vaste intelligence que l'Angleterre ait possédée, étudia la nature plutôt en physicien qu'en chimiste, et l'on sait quelles découvertes extraordinaires il exécuta dans cette partie de la science : La rectification de l'erreur commise sur le calendrier Julien, relativement à l'année solaire, — l'analyse physique de l'action des lentilles et celle des verres convexes, — l'invention des lunettes à l'usage des presbytes, — celle des lentilles achromatiques, —

[1] Dans son ouvrage sur Albert le Grand, M. Pouchet semble vouloir disculper « l'Aristote du moyen âge » du reproche d'avoir pratiqué l'alchimie. La proposition paraît difficile à établir, quand on se souvient qu'il existe deux ouvrages d'Albert le Grand traitant de l'alchimie (*de Alchimiâ* et *de Philosophorum lapide*). La citation suivante, empruntée au premier de ces ouvrages, montre suffisamment que le grand Albert partageait, sur ce point, les croyances de ses contemporains : « J'ai connu, nous dit-il, « de riches savants, des abbés, des directeurs, des chanoines, des physi- « ciens et des illettrés qui avaient perdu leur argent et leur temps dans les « recherches de cet art. Néanmoins cet exemple ne m'a pas découragé. Je « travaillai sans relâche, je voyageai de pays en pays, en me demandant. « Si la chose est, comment est-elle ? et si elle n'est pas, comment ne l'est- « elle pas ? Enfin, j'ai persévéré jusqu'à ce que je sois arrivé à connaître « que la *transmutation des métaux en argent et en or est possible. Donec « inveni esse possibilem transmutationem in solem et lunam.* »

la théorie, et peut-être la première construction du télescope, etc. Des principes et des lois qu'il avait posés ou entrevus, devait sortir, comme il le disait lui-même, un ensemble de faits inattendus. Cependant ses investigations dans l'ordre des phénomènes chimiques ne sont pas restées sans profit pour nous. Roger Bacon étudia avec soin les propriétés du salpêtre, et si, contrairement à l'opinion commune, il ne fit point la découverte de la poudre à canon, décrite en termes explicites par Marcus Græcus cinquante ans avant lui, au moins contribua-t-il à perfectionner sa préparation, en enseignant à purifier le salpêtre au moyen de la dissolution dans l'eau et de la cristallisation de ce sel. Il appela aussi l'attention sur le rôle chimique de l'air dans la combustion.

Raymond Lulle, dont le génie s'exerça dans toutes les branches des connaissances humaines, et qui exposa dans son livre, *Ars magna*, tout un vaste système de philosophie résumant les principes encyclopédiques de la science de son temps, ne pouvait manquer de laisser aux chimistes un utile héritage. Il perfectionna et décrivit avec soin divers composés qui sont très en usage en chimie, telles que la préparation du carbonate de potasse au moyen du tartre et au moyen des cendres du bois, la rectification de l'esprit-de-vin, la préparation des huiles essentielles, la coupellation de l'argent et la préparation du mercure doux.

Les ouvrages qui portent le nom d'Isaac le Hollandais, si estimés de Boyle et de Kunckel, renferment la description d'un très-grand nombre de procédés de chimie, qui, bien que dirigés d'après des vues alchimiques, sont restés dans la science comme la suite des travaux de Geber. Habile fabricant d'émaux et de pierres gemmes artificielles, Isaac le Hollandais décrivit sans arrière-pensée ses ingénieux procédés pour la préparation de ces produits artificiels.

Tout le monde connaît la découverte remarquable que renferme, relativement à l'antimoine, l'ouvrage célèbre de Basile Valentin, *Currus triumphalis antimonii*. L'alchimiste

allemand avait si bien scruté les propriétés de ce métal, à peine indiqué avant lui, que l'on trouve consignés dans son ouvrage plusieurs faits qui ont été considérés de nos jours comme des découvertes nouvelles. Basile Valentin décrit, dans le même traité, plusieurs préparations chimiques d'une grande importance, telles que l'*esprit de sel*, ou notre acide chlorhydrique, qu'il obtenait comme on le fait aujourd'hui, au moyen du sel marin et de l'huile de vitriol (acide sulfurique). Il donne le moyen d'obtenir de l'eau-de-vie en distillant le vin et la bière, et rectifiant le produit de la distillation sur du tartre calciné (carbonate de potasse). Il enseigne même à retirer le cuivre de sa pyrite (sulfure), en la transformant d'abord en vitriol de cuivre (sulfate de cuivre), par l'action de l'air humide, et plongeant ensuite une lame de fer dans la dissolution aqueuse de ce produit. Cette opération, que Basile Valentin indique le premier, fut souvent mise à profit plus tard par les alchimistes, qui, ne pouvant comprendre le fait de la précipitation du cuivre métallique, s'imaginaient y voir une transmutation du fer en cuivre, ou du moins un commencement de transmutation que l'art pouvait perfectionner. Le *Traité sur les sels* du même auteur (*Haliographia*) contient la description de beaucoup de faits chimiques intéressants à propos des composés salins. On y trouve encore décrites la préparation et les propriétés explosives de l'or fulminant. En calcinant différentes parties du corps de l'homme et des animaux, et traitant le produit incinéré par de l'esprit-de-vin, Basile Valentin obtenait plusieurs sels à réaction alcaline. On peut considérer cet alchimiste comme ayant le premier obtenu l'éther sulfurique, produit qu'il préparait en distillant un mélange d'esprit-de-vin et d'huile de vitriol. En un mot, parmi les préparations chimiques connues de son temps, il en est peu sur lesquelles Basile Valentin n'ait observé des faits utiles à enregistrer.

Ainsi, avant la renaissance, du creuset des alchimistes étaient déjà sortis l'antimoine métallique, le bismuth, le

foie de soufre, l'alcali volatil et les divers composés mercuriels, c'est-à-dire les composés chimiques les plus actifs de la matière médicale. Les alchimistes savaient volatiliser le mercure, purifier et concentrer l'alcool; ils obtenaient l'acide sulfurique; ils préparaient l'eau régale et différentes sortes d'éthers; ils purifiaient les alcalis fixes et carbonatés; ils avaient découvert le moyen de teindre en écarlate mieux que ne le font les modernes. L'oxygène, dont Priestley ne démontra l'existence qu'à la fin du siècle dernier, avait été deviné au quinzième siècle par un alchimiste allemand, Eck de Sulzbach.

Paracelse, qui a le premier fait connaître le zinc, s'est attiré une réputation immense et méritée en introduisant dans la médecine l'usage des composés chimiques fournis par les métaux. A la vieille thérapeutique des galénistes, surchargée de préparations compliquées et souvent inertes, il substitua l'usage des médicaments simples fournis par les opérations chimiques, et ouvrit le premier la voie audacieuse des applications de la chimie à la physiologie de l'homme et à la pathologie.

Van Helmont, qu'il est permis de ranger parmi les alchimistes, non qu'il se soit livré aux pratiques du grand œuvre, mais parce qu'il ne dissimulait pas sa croyance à la possibilité des transmutations métalliques, est l'auteur de la découverte chimique la plus importante de son siècle, la découverte de l'existence des gaz, fait capital sur lequel devaient s'élever plus tard les théories de la chimie positive.

Rudolphe Glauber, qui, à l'exemple de Van Helmont, crut à la vérité de l'alchimie sans s'adonner à ses pratiques, est un des écrivains que l'ancienne chimie doit citer avec le plus d'orgueil. Ses ouvrages sont remplis de descriptions remarquables par leurs détails pratiques. Il est peu de points de la science sur lesquels l'auteur de la découverte du *sel admirable*, celui qui a le premier posé le précepte de ne point rejeter comme inutile, comme *caput mortuum*, le résidu des opérations chimiques, n'ait apporté le tribut de son expérience et de sa sagacité.

Le dernier auteur célèbre qui ait professé l'alchimie, est Becher, qui, en coordonnant les faits épars dans la science, en créant un essai de système ou de théorie pour l'explication des phénomènes, prépara la révolution scientifique accomplie dans la chimie par l'illustre Georges Stahl.

Nous aurions pu étendre beaucoup cette liste des découvertes chimiques émanées des alchimistes, en rappelant des noms moins célèbres que les précédents dans les fastes de l'art. Nous aurions pu signaler, par exemple : J.-B. Porta, découvrant la manière de réduire les oxydes métalliques, décrivant la préparation des fleurs (oxyde) d'étain, et la manière de colorer l'argent, obtenant enfin, après Eck de Sulzbach, l'arbre de Diane ; — l'alchimiste Brandt, découvrant le phosphore pendant qu'il cherchait la pierre philosophale dans un produit du corps humain ; — Alexandre Sethon et Michel Sendivogius, s'attachant, tout en cultivant l'alchimie, à l'étude des procédés chimiques applicables à l'industrie, perfectionnant la teinture des étoffes et la confection des couleurs minérales et végétales ; — enfin Botticher, enfermé comme alchimiste rebelle dans une forteresse de la Saxe, et découvrant le secret de la préparation de la porcelaine. Mais l'énumération qui précède suffit à l'objet que nous avions en vue.

C'est donc avec le secours des découvertes nombreuses effectuées par les alchimistes, que la chimie moderne a pu se constituer. Sans doute tous ces faits ne se rattachaient entre eux par aucun lien commun, ils ne composaient point un ensemble systématique, et ne pouvaient en conséquence offrir les caractères d'une science ; mais ils apportaient les éléments indispensables à la création d'un système scientifique. C'est grâce au puissant empire qu'exerça sur les esprits, pendant quinze cents ans, la grande idée de la transmutation métallique, qu'ont pu s'accomplir les travaux préparatoires qu'il fallait rassembler pour asseoir sur une large base le monument de la chimie moderne. Avant d'arriver à se con-

vaincre que la pierre philosophale était décidément une chimère, il fallut passer en revue tous les faits accesssibles à l'observation, et lorsque, après quinze siècles de travaux, il vint un jour où il fallut reconnaître l'erreur dans laquelle on était tombé, il se trouva ce jour-là même que la chimie était faite.

Chimistes de nos jours, ne portons pas un jugement trop sévère sur les philosophes hermétiques; ne nous dépouillons pas de tout respect envers leur antique héritage : insensés ou sublimes, ils sont nos véritables aïeux. Si l'alchimie n'a pas trouvé ce qu'elle cherchait, elle a trouvé ce qu'elle ne cherchait pas. Si elle a échoué dans ses longs efforts pour la découverte de la pierre philosophale, elle a trouvé la chimie, et cette conquête est autrement précieuse que le vain arcane tant poursuivi par la passion de nos pères. La chimie a transformé en sources inépuisables de richesses des présents de Dieu jusque-là sans valeur; elle a allégé le pénible poids des maux qui pèsent sur l'humanité, perfectionné les conditions matérielles de notre existence et agrandi les limites de notre activité morale; et si elle ne renferme pas la pierre philosophale des anciens adeptes, elle constitue, on peut le dire, la pierre philosophale des nations.

CHAPITRE V

ADVERSAIRES DE L'ALCHIMIE. — DÉCADENCE DES OPINIONS HERMÉTIQUES

Il nous reste à rechercher de quelle manière les théories relatives à la transmutation des métaux se sont effacées peu à peu de la science, comment elles ont enfin disparu devant les progrès de la raison publique.

Bien que l'alchimie ait constitué, pendant un très-grand nombre de siècles, un dogme scientifique universellement accepté, elle a cependant, à toutes les époques, rencontré sur sa route de sérieux adversaires dont la voix, longtemps inutile, devait finir par se faire écouter. Au quatorzième siècle, à une époque où elle brillait de tout son éclat, quelques esprits plus rigoureux s'efforçaient de la combattre. De ce nombre était un physicien de Ferrare, Pierre le Bon de Lombardie, qui composa, en 1330, dans la ville de Pola, de la province d'Istrie, un ouvrage chimique : *Margarita pretiosa* (*La perle précieuse servant d'introduction à la chimie*). Pierre le Bon se servait, pour attaquer la chimie, des armes de son époque, c'est-à-dire des arguments façonnés par la philosophie scolastique. Voici, par exemple, l'un des syllogismes que Pierre le Physicien oppose à la réalité de l'alchimie : « Aucune substance ne peut être transformée en une « autre espèce, à moins qu'elle ne soit auparavant réduite en « ses éléments; or l'alchimie ne procède pas ainsi : donc elle « n'est qu'une science imaginaire. » Et ailleurs : « L'or et « l'argent naturels ne sont pas les mêmes que l'or et l'argent « artificiels; donc, etc. » Mais ce qui ôte un peu à la valeur des arguments de maître Pierre le Bon, c'est que dans le chapitre suivant du même ouvrage, l'auteur, afin de montrer toute son habileté dans l'emploi de la dialectique, s'attache à prouver, par des arguments inverses, que l'alchimie est une science positive.

La poésie essayait aussi, à la même époque, d'apporter son secours aux adversaires de l'alchimie. Les dernières éditions du *Roman de la Rose* renferment deux écrits alchimiques, en vers, que l'on attribue à Jean de Meung, surnommé Clopinel, qui vécut, comme on le sait, à la cour de Philippe le Bel en qualité de poëte du roi, et termina le *Roman de la Rose*, commencé par Guillaume de Lorris. Dans les deux écrits dont nous parlons, Jean de Meung cherche à mettre en évidence les erreurs contenues dans les ouvrages des alchimistes de

son temps. Il met en scène la Nature, qui se plaint d'être trop négligée par les alchimistes, et les engage à s'occuper d'elle comme le seul moyen d'arriver à de bons résultats :

Comme Nature se complaint
Et dit sa douleur et son plaint
A ung sot soufleur sophistique
Qui n'use que d'art mécanique.

Tel est le sommaire de la partie du poëme intitulé : *Les Remontrances de la Nature à l'alchimiste errant*. La Nature fait entendre à l'alchimiste quelques vérités un peu dures, ainsi qu'on peut le voir par le passage suivant :

Je parle à toy, sot fanatique,
Qui te dis et nomme en practique
Alchimiste et bon philosophe :
Et tu n'as sçavoir ne estoffe,
Ne theorique, ne science
De l'art, ne de moy congnoissance.
Tu romps alambics, grosse beste,
Et tu brusles charbon qui t'enteste ;
Tu cuis alumn, nitre, atramens,
Fonds metaulx, brusles orpiments ;
Tu fais grands et petits fourneaux,
Abusant de divers vaisseaux.
Mais au faict je te notifie
Que j'ai honte de ta folie.
Qui plus est, grand douleur je souffre
Pour la puanteur de ton soufre.
Par ton feu si chault qu'il ard gent,
Cuides-tu fixer vif-argent,
Cil qu'est volatil et vulgal,
Et non cil dont je fais métal?
Povre homme, tu t'abuses bien !
Par ce chemin ne feras rien,
Si tu ne marches d'autres pas.

L'alchimiste reconnaît ses torts, et demande humblement à la Nature le pardon de ses erreurs. Cette réponse de l'al-

chimiste est annoncée en ces termes dans le sommaire de la seconde partie du poëme :

Comment l'artiste, honteux et doulx,
Est devant Nature à genoulx,
Demandant pardon humblement
Et la remerciant grandement.

L'alchimiste repentant attribue ses erreurs aux préceptes faux contenus dans les livres de ses confrères; il promet en même temps de prendre la Nature comme le seul guide dans ses travaux.

Comment me pourray-je guider
Si vous ne me voulez aider?
Puis dictes que vous doiz en suivre,
Je le veulx bien ; mais par quel livre?
L'ung dict : Prends cecy, prends cela ;
L'autre dict : Non, laisse-le là ;
Leurs mots sont divers et obliques,
Et sentences paraboliques.
En effet, par eulx je voy bien
Que jamais je ne sçauray rien.

Il serait superflu d'ajouter que dans le siècle où s'élevèrent ces faibles réclamations, elles durent trouver peu de faveur.

Ce n'est qu'au seizième siècle que les adversaires de l'alchimie commencèrent à se faire écouter. Ils essayèrent, par deux voies différentes, de s'opposer à la diffusion de ses doctrines et aux tristes conséquences qu'elles amenaient à leur suite. D'une part, ils s'attachèrent à démontrer, à l'aide d'arguments scientifiques, qu'il était impossible d'opérer la transmutation des métaux ; d'autre part, ils essayèrent de mettre à nu les fraudes employées par les adeptes pour faire croire à l'existence de la pierre philosophale.

Thomas Éraste, dont le traité *Explicatio* parut en 1572, est l'un des premiers qui se soient attachés à démontrer le

néant des opinions alchimiques. S'élevant avec force contre les doctrines de Paracelse, il combattit, par de puissants arguments, la théorie des alchimistes relative à la composition des métaux, et s'efforça de prouver ainsi que la transmutation était une œuvre impossible.

Herman Conringius, dans son ouvrage intitulé *Hermetica*, reproduisit les arguments de Thomas Éraste. et fut un peu mieux écouté que son modèle.

Verner Rolfink, mais surtout le savant jésuite Kircher, se montrèrent, dans divers ouvrages, ennemis déclarés de l'alchimie.

Cependant toutes ces voix de la raison et du bon sens rencontraient peu d'écho dans l'esprit des contemporains en proie à une passion trop violente. Peut-être aussi les arguments invoqués par les adversaires de l'alchimie manquaient-ils des qualités suffisantes pour opérer une conversion si difficile. Afin de donner une idée fidèle de ces discussions, nous allons détacher de la *Physique souterraine* de Becher une curieuse page, dans laquelle cet écrivain prétend réfuter un argument que les adversaires de l'alchimie avaient élevé contre la réalité de cette science. On verra par cet exemple dans quel esprit et sur quel ton s'exerçaient ces disputes.

On avait opposé à Becher, contre la réalité de l'alchimie, l'argument suivant qui avait produit, à ce qu'il nous assure, une impression considérable sur les esprits :

Si l'alchimie, avait-on dit, était un art existant réellement, le roi Salomon l'aurait connue, puisqu'il possédait, selon les Écritures, la sagesse réunie de la terre et du ciel. Cependant Salomon envoya des vaisseaux à Ophyr pour y chercher de l'or, et il leva des taxes sur ses sujets. Or, si Salomon avait connu la transmutation des métaux, il n'aurait pas eu besoin, pour se procurer de l'or, de recourir aux moyens précédents. Ainsi Salomon n'a pas eu connaissance de l'alchimie. Donc l'alchimie n'existe pas.

Voici comment procède l'auteur de la *Physique souterraine*

pour réfuter ce redoutable argument. Il accorde la majeure, c'est-à-dire cette proposition que le roi Salomon possédait toute la sagesse de la terre et du ciel, bien cependant qu'il lui paraisse douteux que la sagesse de ce roi embrassât la spécialité de toutes les connaissances humaines, attendu, ce qu'on peut nier, qu'il n'eut pas connaissance de l'imprimerie, de la poudre à canon ni d'autres inventions qui lui sont postérieures. Mais Becher rejette formellement la mineure, c'est-à-dire que le roi Salomon ne possédât point la pierre philosophale. De ce que Salomon a envoyé des vaisseaux à Ophyr, et de ce qu'il a imposé des contributions à ses sujets, on ne peut nullement conclure, nous dit-il, que ce roi ne possédait point la pierre philosophale. L'empereur Léopold Ier, qui a fait de l'or, comme chacun le sait, a-t-il pour cela diminué les charges qui pesaient sur ses sujets? D'ailleurs, l'expédition d'Ophyr est-elle un fait bien établi, à une époque où l'on ne faisait pas encore usage de la boussole? Connaît-on parfaitement le but de cette expédition? En raison même des mystères dont elle s'entoure, elle serait plutôt, au dire de Becher, une preuve que Salomon possédait le secret de la pierre philosophale. Ne voulant point fabriquer de l'or dans ses propres États, Salomon a fait exécuter cette opération dans un pays voisin, pour faire ensuite rapporter en Judée l'or artificiellement produit. En effet, quels biens le roi Salomon aurait-il pu offrir en échange de cet or, que l'on prétend avoir été rapporté d'Ophyr? Pourquoi ces expéditions n'ont-elles point continué sous Roboam, son successeur? En résumé, Becher demeure convaincu que Salomon a connu le secret de la science hermétique, mais que sa haute sagesse l'a empêché de le divulguer. Ainsi cette argumentation, dont on avait fait tant de bruit contre l'existence réelle de la pierre philosophale, est de tout point mal fondée.

C'est ainsi qu'au dix-septième siècle on discutait les points controversés de la chimie. C'était toujours, comme on le voit, la vieille forme du sophisme scolastique : Un rat est

une syllabe, — or une syllabe ne mange pas de lard, — donc un rat ne mange pas de lard. Argument qui ne se rétorquait que par l'inverse : Un rat mange du lard, — or un rat est une syllabe, — donc une syllabe mange du lard.

Au commencement du dix-huitième siècle, les adversaires de l'alchimie procédèrent un peu plus sérieusement dans leurs attaques. Les écrits scientifiques dirigés contre ses principes augmentèrent en nombre, sans néanmoins produire encore beaucoup d'impression. C'est que les moyens d'argumentation étaient toujours bien indirects, et que les ouvrages destinés à les propager portaient de bien singuliers titres. M. Kopp signale les traités suivants comme ayant été écrits à cette époque contre les partisans de la science hermétique. « J. Ettner, nous dit M. Kopp, attaqua l'alchimie dans deux ouvrages. Le premier parut sous ce titre : Le *Chimiste dévoilé d'Eckhard fidèle, dans lequel sont relatés la méchanceté et l'imposture des adeptes.* — Le *Sage médicinal d'Ekhard fidèle* ou *le Charlatan dévoilé* (1710). Un autre ennemi des alchimistes, J. Schmid, écrivait en 1706 : L'*Alchimiste qui porte un mauvais jugement sur Moïse, prouvant dans une relation appuyée sur les Écritures que Moïse, David, Salomon, Job et Élie n'ont pas été adeptes de la pierre philosophale,* ouvrage par lequel Schmid croyait donner le coup de grâce à l'alchimie. En 1702, parut un autre ouvrage intitulé : *Fanfares d'Élie l'artiste* ou *Purgatoire allemand de l'Alchimie, écrit par un enfant de Vizlipuzli, qui veut mettre à nu l'honneur des gens honorables et la honte de ceux qui sont bouffis d'orgueil*[1]. » Les partisans de l'alchimie ne laissèrent pas ces écrits sans réponse ; ils répliquèrent par des ouvrages ornés de titres aussi fantastiques que les précédents. C'est ainsi qu'en 1703, parut : *Délivrance des philosophes du purgatoire de la chimie, c'est-à-dire critique, au nom des philosophes, de trois feuilles d'impressions vi-*

[1] *Geschichte der Chemie.*

cieuses récemment publiées. Et en 1705, en réponse au même traité de Schmid : *Démolition et conquête du purgatoire alchimique, annoncée par l'ordre du pape chimique, au son d'une trompette d'Élie et de toutes les batteries élevées sur l'île des injures*.

Mais le meilleur moyen de s'opposer aux résultats funestes amenés par l'abus des pratiques alchimiques, c'était de mettre en évidence les nombreuses fraudes employées par les adeptes fripons pour abuser de la crédulité du public. C'est une tâche à laquelle les adversaires de l'alchimie ne firent point défaut. Dans son *Explicatio*, Thomas Éraste avait déjà dévoilé les impostures des charlatans alchimistes, et fait connaître les tours d'escamotage à l'aide desquels ils savaient mélanger de l'or aux métaux vils mis en expérience. Otto Tackenius, dans son *Hippocrates chemicus*, publié en 1666, dévoila aussi les tours d'adresse de ces empiriques. Nicolas Lémery, dont le célèbre *Cours de chimie*, publié pour la première fois en 1675, demeura si longtemps le code des chimistes praticiens, s'attacha à mettre les mêmes faits dans tout leur jour. Mais ce qui produisit l'impression la plus profonde et la plus utile sous ce rapport, fut un mémoire présenté en 1722 à l'Académie des sciences de Paris, par Geoffroy l'aîné, sous ce titre : *Des Supercheries concernant la pierre philosophale*.

« Il serait à souhaiter, dit Geoffroy, que l'art de tromper fût parfaitement ignoré des hommes, dans toutes sortes de professions. Mais puisque l'avidité insatiable du gain engage une partie des hommes à mettre cet art en pratique d'une infinité de manières différentes, il est de la prudence de chercher à connaître ces sortes de fraudes pour s'en garantir. Dans la chimie, la pierre philosophale ouvre un très-vaste champ à l'imposture. L'idée des richesses immenses qu'on nous promet, par le moyen de cette pierre, frappe vivement l'imagination des hommes. Comme, d'ailleurs, on croit facilement ce qu'on souhaite, le désir de posséder cette pierre porte bientôt l'esprit à en croire la possibilité.

« Dans cette disposition où se trouve la plupart des esprits au

sujet de cette pierre, s'il survient quelqu'un qui assure avoir fait cette fameuse opération ou quelque autre préparation qui y conduise, qui parle d'un ton imposant et avec quelque apparence de raison, et qui appuie ses raisonnements de quelques expériences, on l'écoute favorablement, on ajoute foi à ses discours, on se laisse surprendre par ses prestiges ou par des expériences tout à fait séduisantes, que la chimie lui fournit abondamment ; enfin, ce qui est plus surprenant, on s'aveugle assez pour se ruiner, en avançant des sommes considérables à ces sortes d'imposteurs, qui, sous différents prétextes, nous demandent de l'argent, dont ils disent avoir besoin, dans le temps même qu'ils se vantent de posséder une source de trésors inépuisables.

« Quoiqu'il y ait quelque inconvénient à mettre au jour les tromperies dont se servent ces imposteurs, parce que quelques personnes pourraient en abuser, il y en a cependant beaucoup plus à ne les pas faire connaître, puisqu'en les découvrant on empêche un très-grand nombre de gens de se laisser séduire par leurs tours d'adresse.

« C'est donc dans la vue d'empêcher le public de se laisser abuser par ces prétendus philosophes chimistes, que je rapporte ici les principaux moyens de tromper qu'ils ont coutume d'employer, et qui sont venus à ma connaissance. »

Geoffroy énumère alors la nombreuse série des moyens frauduleux employés par les adeptes pour opérer leurs prétendues transmutations [1].

Dévoiler les fraudes des alchimistes, c'était, sans aucun doute, un moyen excellent de prouver à tous l'inanité de leur prétendue science. Ce fut là, en effet, le coup le plus certain porté à une science qui commençait d'ailleurs à décourager ses défenseurs par la longue série de déceptions qu'elle avait infligée à leurs espérances. Un événement qui produisit beaucoup de sensation en Angleterre, contribua encore à ouvrir les yeux du public et à démontrer la réalité des accusations portées contre les adeptes. En 1783, le chimiste James Price, qui avait dix fois exécuté avec succès des

[1] Voyez à la fin du volume (Note II) le texte entier de ce Mémoire de Geoffroy.

transmutations publiques, soumis par les membres de la Société royale de Londres à une surveillance plus sévère, et pressé de manière à ne pouvoir tromper les assistants, s'empoisonna sous les yeux même des personnes convoquées pour être témoin de ses prodiges. Ce fait produisit à cette époque beaucoup d'impression en Angleterre, et l'on nous permettra d'en rappeler les principaux détails.

James Price, homme riche et savant, était médecin à Guilford. Il s'occupait de chimie, et son nom est resté attaché, dans cette science, à quelques travaux intéressants. Mais il eut le travers de se jeter dans les folies alchimiques, et il s'imagina, en 1781, avoir réussi à composer une poudre propre à la transmutation du mercure et de l'argent en or. Cette poudre avait de si faibles vertus, le profit qu'on pouvait en retirer était si médiocre, et les expériences si pénibles, qu'il hésita pendant deux ans à rendre publique sa prétendue découverte. Il se décida néanmoins à la confier à quelques amis. Le père Amlerson, naturaliste zélé et chimiste habile, les frères Russel, conseillers à Guilford, et le capitaine Grose, connu par quelques écrits sur l'antiquité, furent ses premiers confidents.

Cependant, à mesure que le bruit de ses opérations se répandait au dehors, il s'enhardissait davantage, et il finit par acquérir une confiance en lui-même qui lui avait manqué jusque-là. De l'art de se tromper soi-même à l'art de tromper les autres, il n'y a qu'un pas. En 1782, Price montrait à qui voulait les voir deux poudres rouge et blanche avec lesquelles il transmuait à volonté les métaux vils en argent ou en or. Il exécuta plusieurs transmutations publiques, et pour répondre d'une manière péremptoire aux objections qu'elles avaient provoquées, il institua une série d'expériences qui furent exécutées à Guilford dans son laboratoire, en présence d'un grand nombre de personnes distinguées de la ville. Ces expériences, qui durèrent deux mois, consistèrent surtout à agir sur le mercure ou sur des amalgames, au moyen de ses

deux poudres. L'opérateur transmuait à volonté ce métal en argent ou en or. Il faisait souvent usage d'huile de naphte pour ajouter au mercure, qui devenait mat et épais par son mélange avec ce liquide. Le borax et le charbon de bois jouaient aussi un rôle comme ingrédients dans les opérations. Les expériences ne donnaient en général que de petites quantités de métal précieux; mais, dans la neuvième séance, qui eut lieu le 30 mai 1782, et dans laquelle on laissa le chimiste opérer seul, on obtint, avec soixante onces de mercure, un lingot d'argent pesant deux onces et demie. La quantité de poudre philosophale employée fut de douze grains. Le lingot d'argent provenant de cette expérience fut offert en présent au roi d'Angleterre, Georges III.

Pour donner toute publicité à ces expériences, James Price en fit imprimer, à Londres, les procès-verbaux détaillés sous le titre de *Relation de quelques expériences sur le mercure, l'or et l'argent* [1]. Ces procès-verbaux portent la signature des principaux témoins des expériences: outre les noms de Russel, Amlerson et Grose, on y remarque ceux de lord Onslow, lord King, lord Palmerston, le chevalier Gartwaide, sir Robert Parker, sir Manning, sir Polle, le docteur Spence, le capitaine Hausten, les lieutenants Grose et Hollamby, les sieurs Philippe Clarke, Philippe Norton, Fulham, Robinson, Godschall, Gregory et Smith, noms aujourd'hui tous inconnus.

Cependant James Price était membre de la *Société royale des sciences* de Londres. Comme les croyances alchimiques avaient depuis quelque temps perdu leur prestige, la société voulut savoir le fond de l'affaire. Le chimiste fut donc sommé de répéter ses expériences devant une commission choisie parmi ses membres et composée des deux

[1] *An account of some experiments on mercury, silver and gold, made at Guilford in may* 1782, *in the laboratory of James Price*, M.D.F.R.S. *Oxford*, 1782, in-4°.

chimistes Kirwan et Higgins. James Price refusa de répéter devant eux ses expériences de Guilford. Il donnait pour prétexte que sa provision de pierre philosophale était épuisée, et qu'il fallait beaucoup de temps pour en préparer d'autre. Il alléguait encore que, faisant partie de la société des Rose-Croix, il ne pouvait divulguer l'un des secrets de sa confrérie. Mais toutes ces défaites étaient jugées à leur véritable valeur, et ses amis le pressaient de toutes manières d'obéir au vœu de la Société royale. Un des membres les plus illustres de cette Société, sir Joseph Banks, insista surtout pour lui faire comprendre jusqu'à quel point son honneur et celui de la compagnie scientifique dont il était membre, étaient engagés dans cette affaire.

Ainsi poussé à bout, James Price se décida à recommencer ses expériences afin de préparer une nouvelle quantité de sa poudre transmutatoire. Au mois de janvier 1783, il partit pour Guilford, afin de s'y livrer à ses recherches, annonçant son retour pour le mois suivant.

Arrivé à Guilford, il s'enferma dans son laboratoire. Ensuite, avant de rien entreprendre, il commença par préparer une certaine quantité d'eau de laurier-cerise, poison très-violent. Il écrivit ensuite son testament, qui commençait par ces mots : « Me croyant sur le point de partir pour un monde plus sûr, je consigne ici mes dispositions dernières... » Ce n'est qu'après ces préliminaires sinistres qu'il se mit au travail.

Six mois se passèrent sans que l'on entendît parler à Londres du chimiste Price. Au bout de ce temps, on apprit son retour; mais, comme on assurait qu'il revenait sans avoir réussi dans sa tentative, tous ses amis les plus chers l'abandonnèrent au juste mépris que méritait sa conduite. Ce ne fut donc point sans surprise que la Société royale reçut de James Price la prière de se rendre en corps, à un jour désigné du mois d'août 1783, dans son laboratoire. Deux ou trois personnes seulement, parmi tous les membres de la Société, crurent pouvoir répondre à l'invitation de leur

collègue. James Price ne put résister à cette dernière marque de mépris; il passa dans un petit cabinet attenant à son laboratoire et avala tout le contenu du flacon d'eau de laurier-cerise qu'il avait rapporté de Guilford. Quand on reconnut, à l'altération de ses traits, les signes du poison, on s'empressa de lui chercher des secours; mais il était trop tard, et les médecins qui accoururent le trouvèrent mort. Le docteur Price laissait, par son testament, une fortune de soixante-dix mille thalers, avec une rente de huit mille thalers qu'il distribuait à ses amis[1].

A peu près à l'époque où cet événement, dont le dénoûment fut si tragique, venait de s'accomplir en Angleterre, une autre aventure, qui n'eut cependant rien que d'assez réjouissant en elle-même, se passait de l'autre côté du Rhin, et précipitait la décadence des opinions alchimiques, en tournant contre elles l'arme assurée du ridicule. Un professeur d'une université d'Allemagne était publiquement forcé de convenir qu'il avait été, par le fait de ses croyances aux idées alchimiques, le jouet d'une mystification grotesque.

Jean-Salomon Semler, savant théologien, était professeur à l'université de Halle. Enfant, il avait bien des fois entendu un ami de son père, l'alchimiste Taubenschusz, raconter les merveilles de la pierre des philosophes, et sa jeune imagination en avait été vivement frappée. Lorsque, plus avancé en âge, il se livrait à ses études théologiques et aux travaux de sa profession, il savait se ménager quelques heures de loisir pour des expériences chimiques. Ces expériences n'arrivaient jamais à lui démontrer la réalité du grand fait poursuivi par la science hermétique, mais il se gardait bien d'en tirer aucune conclusion contre la certitude de ses principes.

Lorsque, ses études terminées, il put disposer d'un peu

[1] *Gentlemen magazine*, 1791, p. 894. — *Magasin scientifique de Gottingue*, 1785.

plus de temps, il se mit à compulser les vénérables *in-folio* du moyen âge. Nous ignorons ce que le jeune théologien trouva dans la méditation des écrivains hermétiques; mais, si médiocres que fussent ses découvertes, elles étaient bien suffisantes pour un homme qui avait eu la foi avant la science, et une foi si robuste, que l'on est contraint de la respecter, tout en regrettant qu'elle n'ait pas été récompensée par quelque miracle. Un incident, qui survint plus tard dans sa vie, ne put d'ailleurs qu'ajouter à la fermeté de ses croyances.

Semler était depuis peu professeur de théologie à Halle, lorsqu'un juif de cette ville amena vers lui un étranger revenant d'Afrique qui lui demanda quelque secours. Cet étranger lui montra avec mystère un papier portant une douzaine de lignes en caractères hébreux, mais dont les mots étaient turcs ou arabes. Il comprenait, disait-il, parfaitement cet écrit; seulement il y avait trois mots dont il ne pouvait saisir le sens, ce qui lui occasionnait un tourment inexprimable. Il raconta, en effet, qu'il existait à Tripoli, à Tunis et à Fez, un grand nombre de juifs qui avaient reçu, en héritage de leurs ancêtres, le secret de faire de l'or. Ces juifs conservaient précieusement ce secret, et n'en tiraient parti que pour leurs besoins les plus urgents, afin de ne pas éveiller l'attention des barbares. Lui-même avait servi longtemps chez un de ces juifs, et il aidait souvent son maître dans ses travaux de transmutation. L'écrit qu'il présentait à Semler contenait une indication exacte des opérations pratiquées par son juif; par malheur, les trois mots dont il avait oublié la signification lui rendaient le reste inutile.

> Avec trois mots qu'un juif m'apprit en Arabie,
> Je guéris autrefois l'infante du Congo,
> Qui, vraiment, avait bien un autre *vertigo*.

Les trois mots du Crispin de Regnard étaient sans doute les mêmes dont cet aventurier se mettait si fort en peine.

Le bon et crédule Semler fit tous ses efforts pour déchiffrer ce logogriphe. A bout de sa propre science, il invoqua celle des orientalistes les plus renommés de la ville et de l'université; mais ce fut en vain. Aussi, lorsque cinq jours après, le juif vint le revoir, il ne put que l'informer de ce résultat négatif. Notre homme s'en montra tout naturellement très-affecté, car il se voyait, disait-il, contraint de retourner en Afrique pour demander à son ancien maître le sens des trois mots. Or, en ce temps-là comme dans le nôtre, on ne faisait pas pour rien le voyage de Tunis.

Schmieder, qui nous transmet ce petit épisode de la carrière alchimique du théologien de Halle, ne met pas en doute que ce juif ne fût un imposteur. Il remarque, en effet, que don Domingo Badia, savant espagnol, qui, à la fin du dix-huitième siècle, voyagea dans le nord de l'Afrique, sous le nom d'Ali-Bey, témoigne qu'à cette époque les notions les plus vulgaires de la chimie s'étaient presque entièrement perdues chez les habitants de ce pays, juifs ou autres. Ajoutons qu'en 1830, après la prise d'Alger, les Français furent encore mieux édifiés quant à l'ignorance des Arabes. Il est donc constant que cette histoire d'alchimie africaine n'était qu'un honnête prospectus de mendicité présenté par la fourberie du juif à la naïveté du théologien.

Semler tira néanmoins de ce fait une conséquence tout opposée; loin d'en recevoir une atteinte, sa foi robuste dans la vérité de la chimie y puisa une force nouvelle dont les résultats ne se firent pas attendre.

En 1786, le baron Léopold de Hirschen venait d'annoncer au monde sa découverte d'une médecine qu'il décorait du nom de *sel de vie*. Semler s'adonna avec passion à l'étude de ce produit nouveau. Il fit paraître successivement trois mémoires sur ce sujet. Il prétendait connaître le *sel de vie* mieux que celui qui l'avait inventé. Renchérissant sur les assertions du baron de Hirschen, il y trouvait non-seulement une médecine universelle, mais encore un agent de transmu-

tations métalliques. Avec ce nouveau produit, ni charbon, ni creuset, ni mercure n'étaient nécessaires pour faire de l'or ; il suffisait de le dissoudre dans l'eau et de l'abandonner pendant quelques jours à lui-même dans des vases de verre, entretenus constamment à une température un peu élevée. Dans ces conditions, l'or finissait par apparaître, il se déposait au fond de la liqueur.

Semler était professeur de l'université ; ses assertions ne pouvaient donc passer pour une opinion sans conséquence. Les faits qu'il annonçait devinrent le texte de discussions sérieuses. Les objections lui arrivèrent de tous les côtés, et les sarcasmes se mirent de la partie. Dans la position qu'il occupait, il ne pouvait les dédaigner. Aussi, lorsqu'on exigea de lui la démonstration, par l'expérience, du phénomène qu'il annonçait, se montra-t-il très-empressé de la fournir; il procéda à cette démonstration avec autant de bonne foi que d'assurance.

Le chimiste Fr. Gren s'était particulièrement fait remarquer en cette discussion ; c'est à lui que Semler, en 1787, remit un vase de verre contenant un sel de couleur brune, le priant de vouloir bien le présenter à l'Académie de Berlin. Il assurait que ce sel, dissous dans l'eau, ne tarderait pas à déposer de l'or; le fait était d'autant plus sûr que le même liquide lui en avait déjà fourni une quantité notable. Gren n'eut qu'à examiner le sel pour reconnaître qu'il renfermait, à l'état de simple mélange, quelques feuilles d'or. Mais, Semler ayant affirmé, de son côté, que ce métal était un produit spontanément formé au sein du liquide, il fut décidé que la difficulté serait soumise à l'appréciation de Klaproth, professeur à Berlin et l'un des premiers chimistes de l'Allemagne.

Klaproth soumit à l'analyse la liqueur de Semler, et reconnut qu'elle consistait en un mélange de sel de Glauber et de sulfate de magnésie, le tout enveloppé dans un magma d'urine et d'or en feuilles. Désireux cependant d'éclaircir

tout à fait la question, Klaproth pria le professeur de Halle de lui faire parvenir de nouveaux échantillons du même produit. Semler s'empressa de satisfaire à ce désir. Il adressa à Berlin deux vases renfermant, l'un un sel brun cristallisé où l'or ne s'était pas encore produit, l'autre une liqueur « qui contenait la semence de l'or et qui, par le secours de la « chaleur, féconderait le sel. » Ce sel, dissous dans le liquide et maintenu chaud pendant quelques jours, devait fournir de l'or. Mais, au premier examen, Klaproth n'eut pas de peine à reconnaître que le sel brun était mêlé de paillettes d'or, et que l'addition du liquide envoyé par Semler était parfaitement inutile pour en extraire le métal, attendu qu'on le séparait en le lavant simplement avec de l'eau.

L'alchimiste de Halle ne voulut point demeurer sous le coup de ce démenti ; il envoya à son illustre correspondant de nouvelles feuilles d'or produites par le *sel de vie:* Les feuilles de cet *aurum philosophicum aëreum* étaient d'une grande dimension, car elles n'avaient pas moins de quatre à neuf pouces carrés. Semler priait le chimiste de Berlin de vouloir bien procéder à l'analyse de cet or au milieu d'une assemblée publique et avec tout l'éclat d'une large publicité. On comprend d'ailleurs son imperturbable assurance quand on sait que, de toutes les expériences qu'il avait exécutées avec son *sel de vie*, aucune n'avait jamais échoué et que l'heureux expérimentateur avait toujours retiré de son miraculeux produit de l'or au premier titre. Aussi écrivait-il à Klaproth :

« Mes expériences sont très-avancées. Deux de mes vases portent de l'or ; je l'enlève tous les cinq ou six jours, et j'en retire chaque fois de douze à quinze grains. Deux ou trois autres verres sont en bonne voie ; on y distingue déjà les feuilles de l'or qui percent par le bas. Tout cela me revient, quant à présent, assez cher ; car un grain d'or me coûte deux, quelquefois trois, et même quatre thalers ; mais cela tient sans doute à ce que je ne connais pas encore très-bien la manière d'opérer. »

Suivant le désir du professeur de Halle, Klaproth procéda à l'analyse de cet or en présence d'une brillante assemblée. De grands personnages, de hauts fonctionnaires de Berlin, et même des ministres du roi, assistaient à cette réunion, impatients de connaître le résultat de la singulière discussion scientifique dont tout Berlin s'occupait. Ce résultat fut étourdissant. Klaproth, aux premiers réactifs qu'il fit agir sur le précieux métal du théologien, reconnut que ces feuilles d'or philosophique étaient tout simplement du chrysocale, c'est-à-dire de l'or faux composé avec une variété de laiton.

L'immense risée que cette déclaration provoqua dans l'assemblée fut bientôt partagée par tout le public de l'Allemagne. Le bon Semler fut ainsi contraint d'ouvrir les yeux, et, informations prises, la mystification s'expliqua comme il suit.

Semler travaillait à ses expériences dans une maison de campagne où il avait pour domestique un homme très-affectionné à sa personne. C'est à ce dernier qu'appartenait le soin d'entretenir la température de l'étuve où le sel d'or fructifiait. Le digne serviteur avait remarqué l'ardeur que le philosophe apportait à ses expériences et la joie qu'il éprouvait toutes les fois que le succès venait les couronner. Voulant donc contribuer au bonheur de son maître, cette bonne âme avait imaginé de glisser des feuilles d'or dans les vases mis en expérience. Mais notre homme était quelquefois forcé de s'absenter, car, en même temps qu'il était le domestique du professeur, il était soldat du roi de Prusse, et devait se rendre, de temps en temps, à la revue de Magdebourg. Dans ce cas, il passait la consigne et le mot d'ordre à sa femme, qui le suppléait dans sa fraude innocente. La dame finit, néanmoins, par trouver que tout cela revenait un peu cher, et, en l'absence de son mari, elle se décida à remplacer l'or par le chrysocale, qui coûtait moins et produisait à l'œil la même apparence. Les feuilles d'or philosophique analysées

par Klaproth devant l'assemblée de Berlin étaient du fait de cette personne ingénue[1].

Semler, qui s'était trompé de bonne foi, s'exécuta de bonne grâce devant le public. Il nous a laissé, dans une autobiographie, la confession la plus candide de ses erreurs alchimiques. Les habitants de Berlin ne se montrèrent pas d'ailleurs impitoyables envers lui ; on comprit tout ce qu'avait de pénible sa position, et on songea plutôt à le plaindre qu'à le railler. On eut même la justice, fort rare en pareille circonstance, de se rappeler les services qu'il avait rendus dans des sciences plus utiles que celles où il venait de faire ce long rêve interrompu par une si lourde chute. C'était là un louable effet de la bonté native des âmes germaniques. En France, où le ridicule est un malheur pour lequel on n'admet pas de compensation, l'honnête théologien n'eût pas été sans doute aussi facilement absous.

Cependant cette homérique mystification fit dans l'opinion publique le tort le plus grave à l'alchimie. Le dénoûment de cette longue comédie où un professeur d'une université d'Allemagne avait joué un si pitoyable rôle, joint au drame qui s'était passé peu d'années auparavant à Londres, achevèrent de dissiper les restes de confiance que beaucoup de personnes continuaient d'accorder aux artistes du grand œuvre; le gros du public, qui constituait leur appui naturel, fut, dès ce moment, éclairé sur leurs mensonges.

Enfin, le dernier fait qui contribua à provoquer l'abandon des opinions alchimiques fut la révolution salutaire opérée dans le système général de la chimie par le génie de Lavoisier. Tant que la théorie de Stahl s'était maintenue dans la science, les opinions alchimiques avaient pu trouver dans ses principes une sorte de justification, ou, si l'on veut, un prétexte de durée. En effet, dans la théorie du phlogistique, les métaux étaient considérés comme des corps composés :

[1] *Revue du Mois*, tome XIII. Berlin, 1789.

les principes de la science n'empêchaient donc point d'admettre qu'à l'aide d'actions convenables on pût modifier la composition des métaux, de manière à les transformer les uns dans les autres. C'est ainsi qu'en 1784 Guyton de Morveau, qui demeurait encore fidèle à la théorie de Stahl, y trouvait les motifs suffisants de proclamer la possibilité de changer l'argent en or. C'est par suite du même principe que Bergman, dans son *Histoire de la Chimie*, n'osait point mettre en doute la réalité de la science hermétique, et, rappelant la transmutation opérée en 1667 par Helvétius, et les événements du même genre attribués à Van Helmont et à Berigard de Pise, faisant enfin allusion aux projections faites en 1648 par l'empereur d'Allemagne, Ferdinand III, et en 1658, par l'électeur de Mayence, ajoutait : « Nous ne pou-« vons révoquer ces faits en doute, sans refuser tout crédit à « l'histoire. » Mais lorsque Lavoisier eut renversé le système d'idées qui avait présidé jusque-là à l'interprétation des faits chimiques, le fondement scientifique sur lequel l'alchimie avait pu continuer d'asseoir son hypothèse, lui manqua tout d'un coup. Dans la théorie de Lavoisier, qui devint en peu d'années la théorie universelle, les métaux étaient considérés comme des corps simples, c'est-à-dire comme des éléments indécomposables ; de là l'impossibilité proclamée par la nouvelle science de faire varier à volonté la nature des métaux. C'est donc à la création définitive de la chimie qu'il faut attribuer l'honneur considérable d'avoir fait disparaître les derniers vestiges des opinions alchimiques. A dater de ce moment, les savants sérieux rompirent avec toute idée de ce genre, et l'alchimie fut décidément rayée du domaine de la science.

Il ne faudrait pas croire cependant que les pratiques alchimiques aient entièrement cessé depuis la fin du dernier siècle. En dépit des principes de la chimie nouvelle qui condamnait leurs tentatives, un certain nombre de personnes ont continué de s'adonner jusqu'à notre époque aux recher-

ches pratiques de la transmutation des métaux. Seulement, ces travaux se sont accomplis dans l'ombre et sont restés à peu près ignorés au dehors. L'institution et les progrès d'une société alchimique qui a existé en Westphalie au commencement de notre siècle, et qui n'a pris fin que vers l'année 1819, apportent à l'appui de ce fait quelques renseignements curieux. Comme les travaux de la *Société hermétique de Westphalie* montrent très-bien avec quelle ardeur quelques savants ont continué à défendre jusqu'à nos jours les opinions des derniers siècles, on nous permettra, pour terminer cet article, de rapporter, d'après M. Kopp [1], la singulière histoire de cette association des disciples attardés du dieu Hermès.

En 1796, un journal alors fort répandu en Allemagne, le *Reichsanzeiger*, annonça qu'une grande association hermétique venait de se constituer; les amateurs de l'alchimie étaient invités à se mettre, sans retard, en rapport avec elle et à lui communiquer le résultat de leurs travaux. On voulait appliquer aux progrès de la science hermétique le principe de l'association dont on commençait à comprendre les avantages dans toutes les branches de l'activité sociale. L'appel de la feuille germanique fut promptement entendu. Quinze jours après son annonce, arrivèrent de tous les côtés de l'Allemagne des lettres d'individus qui appartenaient aux professions les plus diverses. Il y avait parmi les signataires de ces épîtres des médecins et des cordonniers, des jurisconsultes et des tailleurs, des conseillers intimes et des serruriers, des officiers et des maîtres d'école de village, des princes et des barbiers. Quels que fussent d'ailleurs leur qualité et le rang qu'ils occupaient dans le monde, la teneur de leurs épîtres était la même. Chacun s'empressait de déclarer qu'il n'avait rien découvert; tous priaient avec instance qu'on voulût bien leur communiquer, par le retour du courrier,

(1) *Geschichte der chemie.*

un procédé sûr pour préparer la pierre philosophale, avec promesse, sous serment, de ne point divulguer cet utile secret.

La Société hermétique acquit promptement de l'importance ; elle entretint une correspondance active et distribua beaucoup de diplômes. Seulement elle n'accordait que le titre de membre correspondant, et voici pour quel motif.

La Société hermétique ne se composait en réalité que de deux membres, les docteurs Kortüm et Baehrens. Convaincus tous les deux de la vérité de l'alchimie, ils pensaient néanmoins que la découverte de la pierre philosophale ne pouvait se faire que par le concours d'un grand nombre de recherches effectuées en commun. Afin de réunir en un seul faisceau les travaux isolés de leurs confrères, ils avaient imaginé de faire croire en Allemagne à l'existence d'une vaste association d'alchimistes. Ils eurent l'art d'entretenir longtemps cette opinion, et parmi leurs nombreux affiliés, personne ne soupçonna jamais la vérité.

La Société de Westphalie provoqua dans plusieurs villes de l'Allemagne la formation d'académies semblables. Les plus importantes sont celles de Kœnigsberg et de Carlsrühe. On institua dans cette dernière ville des cours publics d'alchimie.

L'enseignement de la Société alchimique de Carlsrühe était basé sur les principes d'un livre fort singulier d'un certain Eckartshausen, dont on nous permettra de dire un mot. Cet écrit, intitulé : Le *Nuage qui plane au-dessus du sanctuaire*, appartient au plus mauvais côté de l'école alchimique, c'est-à-dire aux doctrines qui invoquaient surtout les qualités occultes dans l'interprétation des phénomènes matériels. En fait de ridicule et d'extravagance, il dépasse d'ailleurs tout ce qu'il est possible d'imaginer. Il traite de la *composition chimique des péchés*. Basile Valentin, dans l'un des accès les plus bizarres de son mysticisme alchimique, avait considéré d'une manière générale les péchés de l'homme comme le

résidu de la sublimation de ses parties célestes[1]. Eckartshausen va plus loin, il détermine la composition de chacun de nos péchés. On ne devinerait jamais quelle est la matière qui produit en nous les dispositions au mal. Notre auteur assure que c'est le *gluten*. Suivant lui, cette substance qui existe, comme on le sait, dans la farine des céréales, se trouve aussi dans le sang de l'homme, et c'est elle qui, en se modifiant diversement sous l'influence des désirs sensuels, provoque tous ses mauvais penchants.

« Dans notre sang, dit-il, est cachée une matière tenace, élastique, le gluten, qui a plus d'affinité pour l'animalité que pour l'esprit. Ce gluten est la matière du péché. Il peut être modifié par les désirs sensuels, et, selon la modification qu'il subit, il naît dans l'homme des dispositions différentes pour le péché. Dans son état de dilatation le plus grand ce gluten produit en nous l'orgueil ; dans son état d'attraction, l'avarice et l'égoïsme; dans son état de répulsion, la rage et la colère; dans son état de rotation, la légèreté et la luxure; dans son état d'excentricité, la gourmandise et l'ivrognerie, » etc.

Ce livre bizarre, qui ferme glorieusement dans notre siècle la liste des productions alchimiques, était pris pour base de l'enseignement dans les cours publics de Carlsrühe. L'alchimie continua d'être professée dans cette ville jusqu'en 1811, sous la direction d'un certain baron de Sthernhayn, adepte fougueux qui se disait plus fier de son titre de membre correspondant de la Société de Westphalie que des parchemins de sa noblesse.

Pour confirmer la croyance générale à l'existence de la grande Société hermétique, Kortüm et Baehrens entreprirent

[1] « Pour nous, pauvres humains, nous sommes salés sur la terre à cause de nos péchés (ce que nous avons bien mérité), jusqu'à ce que, putréfiés par le temps, nous soyons ranimés par la chaleur divine. Alors, suffisamment clarifiés, nous pouvons nous élever par la sublimation céleste qui sépare tous nos *fecès*, tous nos péchés et toutes nos impuretés. » (*Char de triomphe de l'antimoine.*)

la publication d'un journal alchimique. Le premier volume de ce recueil a paru en 1802. Il contient les dissertations dont voici les titres : *Sur la Dissolution philosophique;* — *Sur la Théosophie chimico-mystique;* — *Description du procédé universel d'après Toussetaint;* — *Épître de Josua Jobs aux pèlerins de la vallée de Josaphat ;* — *Système de l'art hermétique.* C'est par ces manœuvres singulières que la Société de Westphalie continua de prospérer et de s'enrichir de nouveaux membres, toujours correspondants. Ses travaux ont été poursuivis jusqu'à l'année 1819; vers cette époque, les alchimistes, détrompés de leurs espérances, cessèrent tout rapport avec elle.

Il ne serait pas difficile de conduire jusqu'à nos jours la trop longue série des derniers partisans du grand œuvre. Dans un long article inséré dans le *Journal des Savants*, à propos de la publication d'un ouvrage sans valeur et fort peu digne de tant d'attention[1], M. Chevreul assure avoir connu plusieurs personnes bien convaincues de la vérité de l'alchimie, parmi lesquelles il cite « des généraux, des mé« decins, des magistrats et des ecclésiastiques. » Ajoutons qu'en 1832, parut une brochure intitulée : *Hermès dévoilé*, dans laquelle l'auteur, M. C...., assure avoir enfin réussi, après trente-sept ans de travaux, à exécuter une transmutation en or. L'opération eut lieu le jeudi saint 1831.

Restons-en, ami lecteur, sur la douce impression de cet événement bienheureux.

Nous avons résumé, dans cette première partie, les doctrines de la science hermétique, les considérations et les faits

[1] *Cours de Philosophie hermétique ou d'Alchimie en dix-neuf leçons*, par L.-P. Gabriel, 1843. In-18 de 200 pages.

que les adeptes présentaient à l'appui de leurs vues. Quand on embrasse l'ensemble de ces idées, on ne peut se défendre d'un regret amer. L'alchimie a longtemps arrêté la marche de l'esprit humain dans la connaissance des vérités naturelles. A ce titre elle a encouru une juste réprobation. Cependant celui qui voudrait instruire son procès impartial aurait à rechercher si la plupart de ses erreurs ne furent point la conséquence de la mauvaise philosophie du temps. L'institution définitive de l'alchimie, le beau temps des pratiques de l'art correspondent à la seconde moitié de la période historique du moyen âge, c'est-à-dire à l'époque où le platonicisme restauré et l'aristotélisme nouveau dominaient exclusivement dans les écoles. Les propriétés dynamiques attribuées à la pierre philosophale, les moyens bizarres employés par les adeptes pour la recherche de cet agent merveilleux, ne doivent aujourd'hui nous apparaître que comme la suite naturelle de la philosophie de cette époque, de même que les spéculations de l'alchimie mystique sont la conséquence de l'exagération des passions religieuses du même temps. Ce n'est pas seulement en effet dans l'alchimie que l'on remarque ces aberrations étranges. Jusqu'au seizième siècle les médecins ont attribué aux astres une action directe sur les organes du corps humain ; le soleil influençait le cœur, la lune agissait sur le cerveau, etc. Qui ne connaît la singulière thérapeutique du moyen âge, fondée sur les ressemblances extérieures des médicaments et des organes malades, ou sur ce que l'on appelait avec Oswald Croll et Cardan, les *signatures extérieures des choses ?* La physique et l'histoire naturelle étaient remplies de chimères analogues. Si presque toutes les sciences, au moyen âge, ont participé de ces rêveries, il faut évidemment reconnaître là l'influence commune de la philosophie de cette époque. Cependant l'alchimie rachète une partie, tant faible soit-elle, de ses longues erreurs, par deux éminents services qu'elle a rendus à la philosophie naturelle. Elle a eu sa part incontestable

d'utilité, à la fois dans son origine et dans son résultat. Elle a manifesté la première l'éveil de la pensée scientifique en Europe. Les alchimistes ont les premiers mis en pratique le grand art d'arriver à la découverte d'une vérité physique par un système d'observations et d'inductions raisonnées. Enfin leurs travaux ont donné naissance à la chimie moderne et à toutes les sciences qui s'y rattachent. Il est donc juste de faire remonter jusqu'à eux quelques-uns des bienfaits réalisés par les sciences dans la société moderne, de leur réserver une certaine part de gloire dans ces conquêtes précieuses de l'humanité.

Telles sont les considérations qui peuvent, selon nous, relever en partie les travaux alchimiques du mépris, ou, si l'on veut, de l'oubli où ils sont tombés de nos jours. Telle est aussi notre excuse pour avoir essayé de réveiller ici ces vieilles croyances oubliées qui n'appartiennent, en fin de compte, qu'au domaine immense de nos erreurs. On a toujours attaché de l'importance à marquer le chemin suivi par les idées qui portaient les grandes vérités au monde. Parvenu au but désiré, on aime à mesurer les écueils de la carrière heureusement franchie. C'est ce charme dont parle Lucrèce :

> Suave mari magno turbantibus æquora ventis,
> E terrâ magnum alterius spectare laborem.

C'est le secret et involontaire plaisir du spectateur qui, du tranquille rivage, contemple les luttes du navire en détresse contre les flots soulevés. Mais le poëte n'a pas tout dit. Il est un plaisir plus pur et plus vif à la fois : c'est de signaler les écueils aux navigateurs à venir.

L'ALCHIMIE

DANS LA SOCIÉTÉ DU MOYEN AGE ET DE LA RENAISSANCE

L'ALCHIMIE

DANS LA SOCIÉTÉ DU MOYEN AGE ET DE LA RENAISSANCE

CHAPITRE PREMIER

IMPORTANCE DE L'ALCHIMIE PENDANT LES TROIS DERNIERS SIÈCLES. — PROTECTEURS ET ADVERSAIRES DE CETTE SCIENCE. — L'ALCHIMIE ET LES SOUVERAINS. — LES MONNAIES HERMÉTIQUES.

Ce n'est qu'au quatorzième siècle que l'alchimie a commencé à prendre de l'importance en Europe. Les écrits d'Albert le Grand et de Raymond Lulle, composés au treizième siècle, avaient jeté dans le monde savant les premiers principes de cette science; pendant le siècle suivant, les richesses de Nicolas Flamel, attribuées par le vulgaire à une origine hermétique, avaient répandu les mêmes croyances dans l'esprit du peuple. Enfin, au seizième siècle, les nombreux disciples de Paracelse popularisèrent par leurs discours et par leurs écrits les mêmes idées dans tout l'Occident. Un certain nombre d'adeptes, qui se vantaient d'avoir réalisé à leur profit l'œuvre de la transmutation, et qui le témoignaient à tous les yeux par des faits en apparence irrécusables, parcouraient alors les grands États de l'Europe, excitant sur leur passage une émotion universelle. C'est donc au seizième siècle qu'il faut se reporter, si l'on veut prendre une idée exacte de l'étonnante influence que les idées alchimiques ont exercée sur l'esprit des hommes. A cette époque, en ef-

fet, la passion des travaux hermétiques avait pénétré dans tous les rangs. Depuis le paysan jusqu'au souverain, tout le monde croyait à la vérité de l'alchimie. Le désir des richesses, la contagion de l'exemple, excitaient partout le désir de se consacrer à ses pratiques. Dans le palais comme dans la chaumière, chez l'humble artisan comme dans la maison du riche bourgeois, on voyait fonctionner des appareils où l'on entretenait pendant des années entières l'incubation de l'*œuf philosophique*. La grille même des monastères n'opposait point d'obstacle à cette invasion ; car, selon un écrivain moderne, « il n'existait point de cou- « vent dans lequel on ne trouvât quelque fourneau consacré « à l'élaboration de l'or [1]. » Les médecins, en raison de leurs connaissances plus étendues, éprouvaient pour l'alchimie une prédilection toute particulière, et leurs idées, sous ce rapport, sont suffisamment caractérisées par le vœu qu'exprima au seizième siècle le savant docteur Joachim Tancke de créer dans toutes les universités une chaire d'alchimie, et de faire commenter publiquement Géber et Raymond Lulle à côté d'Hippocrate et de Galien.

Cette diffusion extraordinaire des procédés de leur science déplaisait beaucoup aux alchimistes de profession, et plusieurs d'entre eux ont exhalé en prose et en vers leurs plaintes à ce sujet. C'est ainsi que Franz Gassmann dit dans son *Examen alchemisticum* :

« Presque tout le monde veut être appelé alchimiste,
Un grossier idiot, le garçon et le vieillard,
Le barbier, la vieille femme, un conseiller facétieux,
Le moine tondu, le prêtre et le soldat. »

Ce qui avait contribué à augmenter le nombre des alchimistes, c'est que les adeptes s'emparaient du plus léger prétexte pour enrôler sous leur bannière tous les personnages

[1] Le *Moyen âge et la Renaissance*, tome II.

remarquables de leur temps. Ainsi se trouvèrent faussement rangés parmi les sectateurs de l'art hermétique, un grand nombre d'hommes éminents qui ne durent ce dangereux honneur qu'à la célébrité de leur nom ou à la sainteté de leur vie. Vincent de Beauvais fut à ce seul titre déclaré alchimiste. Le pape Jean XXII, à qui l'on attribua un ouvrage d'alchimie, *Ars transmutatoria*, publié en 1557, fut convaincu de la même manière d'avoir transformé son palais d'Avignon en un laboratoire immense consacré à la fabrication de l'or. Saint Jean l'Évangéliste fut proclamé possesseur de la pierre philosophale, parce qu'il existait dans l'ancienne liturgie une hymne composée par Adam de Saint-Victor en l'honneur de ce saint, où l'on trouvait une métaphore susceptible d'une interprétation alchimique. Ce fragment, très-court d'ailleurs, est le suivant :

Inexhaustum fert thesaurum
Qui de virgis fecit aurum,
Gemmas de lapidibus.

C'est par suite du même principe que le roi Charles VI, malgré son aversion pour les faiseurs d'or, fut placé dans leur catégorie; on lui attribua l'un des ouvrages hermétiques publiés dans la collection du Cosmopolite, qui a pour titre : *Œuvre royale de Charles VI, roi de France*. Nicolas Flamel et Jacques Cœur furent rangés parmi les adeptes heureux, parce que, dans ces siècles de crédulité et d'ignorance. on ne savait expliquer que par la possession de la pierre philosophale de grandes richesses acquises rapidement.

Lorsque les noms contemporains faisaient défaut, on empruntait à l'antiquité ses plus célèbres personnages pour abriter, sous leur imposante égide, les plus absurdes rêveries. C'est ainsi que furent invoqués les noms d'Hermès, d'Hiram et de Salomon, parmi les rois; de Pythagore, de Zoroastre et de Démocrite, parmi les philosophes; de Galien et d'Hippocrate, parmi les médecins de l'antiquité. On fit

paraître, au seizième siècle, diverses éditions de livres sortis de la plume de quelques moines ignorants, et qui se décoraient des noms empruntés de Démocrite, d'Hippocrate et de Galien. Pour expliquer la découverte tardive de ces documents, on avait recours à des contes ridicules. C'est ainsi que Paracelse assure qu'on lui montra à Braunau « un « livre long de six palmes, large de trois et épais d'une et « demie, contenant les véritables commentaires alchimiques « de Galien et d'Avicenne. » S'il faut en croire le même auteur, ces manuscrits originaux de Galien et d'Avicenne, écrits sur des écorces de poirier et sur des tablettes de cire, avaient été recueillis et conservés dans la famille d'un bourgeois de Hambourg. C'est en multipliant les mensonges de ce genre qu'on avait fini par prêter à la science hermétique le prestige de la plus haute antiquité, et ajouté ainsi aux autres éléments de sa puissance.

Cette puissance, était d'ailleurs immense. Pour mettre hors de doute l'empire universel que l'alchimie exerça sur les esprits pendant la période qui nous occupe, il suffit de consulter la jurisprudence, ce miroir fidèle des mœurs et des préjugés des sociétés éteintes. Au moyen âge et pendant la Renaissance, la jurisprudence de l'Allemagne avait reconnu et consacré la vérité des principes de l'alchimie. Dans la pratique judiciaire, on admettait comme incontestable le fait de la transmutation des métaux, et la discussion des faits secondaires partait de ce principe fondamental. Du quatorzième au seizième siècle, les tribunaux décidèrent bien des fois dans le sens affirmatif la question de savoir si l'or fabriqué par l'alchimie pouvait être assimilé en valeur à l'or ordinaire, quand la pierre de touche ne signalait aucune différence entre ces deux métaux. La seule difficulté qui ait longtemps embarrassé les jurisconsultes, c'était de savoir si l'or alchimique possédait aussi les vertus secrètes de l'or naturel.

M. Kopp rapporte, dans son *Histoire de la Chimie*, qu'en

1668, le maître tailleur Christophe Kirchof de Lauban reçut de la chancellerie de Breslau un parchemin revêtu d'un cachet d'argent qui le légitimait comme alchimiste et qui le récompensait pour avoir « non-seulement révélé le secret de l'es-« prit universel, mais encore pour l'avoir découvert avec « l'aide de Dieu et surtout par le secours de longs travaux « de laboratoire. » Le même écrivain ajoute qu'en 1680, un jurisconsulte autrichien, G.-F. de Rain, prononça un jugement pour déclarer que tous ceux qui douteraient de l'existence de la pierre philosophale se rendraient coupables du crime de lèse-majesté, attendu que plusieurs empereurs d'Allemagne avaient été de zélés alchimistes. Le roi d'Angleterre Henri VI, le plus méfiant des souverains, avait mis une telle confiance dans l'habileté des alchimistes, qu'il accorda à plusieurs d'entre eux l'autorisation de faire de l'or. Tels furent Fauceby, Kirkeby et Ragny, qui obtinrent du roi, en 1440, l'autorisation de fabriquer dans ses États de l'or et de l'élixir de longue vie. En 1444, Henri VI accorda les mêmes priviléges à John Cobler, à Thomas Trafford et à Thomas Asheton; en 1446 et en 1449, à Robert Bolton; et en 1452, à John Metsle; ces derniers avaient le privilége de travailler sur tous les métaux, « parce que, était-il dit dans « l'acte de concession, ils ont trouvé le moyen de changer « indistinctement tous les métaux en or. »

L'alchimie n'en était pas cependant arrivée à ce degré d'autorité et de crédit sans avoir rencontré quelques obstacles sur sa route. Un certain nombre de souverains avaient essayé d'opposer une barrière à ses débordements, mais leur pouvoir s'était brisé contre l'énergie du courant universel. Le premier édit rendu contre l'alchimie, celui qui aurait pu produire l'action la plus efficace, parce que son empire s'étendait à toute la chrétienté, émana de la cour pontificale. En 1317, le pape Jean XXII fulmina contre l'alchimie la bulle : *Spondent pariter*, qui condamnait les alchimistes à des amendes, déclarait infâmes les laïques qui s'adonnaient

aux recherches de cet art, et privait de toute dignité les ecclésiastiques convaincus du même cas [1].

L'effet de cette bulle ne fut pas de longue durée. Dans les années qui suivirent sa promulgation, quelques poursuites furent dirigées, en Allemagne, contre des ecclésiastiques qui s'étaient occupés d'alchimie; mais bientôt l'arrêt pontifical perdit tout son crédit, et l'alchimie fut de nouveau ouvertement et impunément professée.

En 1380, Charles V, roi de France, avait proscrit par une loi les recherches alchimiques dans toute l'étendue de son royaume, et interdit, même chez les particuliers, la possession d'instruments et de fourneaux propres aux opérations de la chimie. Des officiers furent institués pour rechercher les contrevenants à cette ordonnance, qui avait été rendue en partie sur le reproche général adressé aux alchimistes, de chercher à altérer les monnaies. Un malheureux chimiste, nommé Jean Barillon, que l'on trouva détenteur d'appareils

[1] Voici la traduction du texte de cette bulle :

« Les malheureux alchimistes promettent ce qu'ils n'ont pas! Quoiqu'ils « se croient sages, ils tombent dans l'abîme qu'ils creusent pour les autres. « Ils se donnent, d'une manière risible, comme les maîtres de l'alchimie, « et prouvent leur ignorance, en citant toujours des écrivains plus an- « ciens; et bien qu'ils ne puissent découvrir ce que ceux-ci n'ont pas « trouvé non plus, ils regardent encore comme possible de le trouver à « l'avenir. S'ils donnent un métal trompeur pour de l'or et de l'argent « véritables, ils le font avec une quantité de mots qui ne signifient rien. « Leur audace a été trop loin; car, par ce moyen, ils frappent de la fausse « monnaie, et trompent ainsi les peuples. Nous ordonnons que tous ces « hommes quittent pour toujours le pays, ainsi que ceux qui se font faire « de l'or et de l'argent, ou qui sont convenus avec les trompeurs de leur « payer cet or, et nous voulons que, pour les punir, on donne aux pau- « vres leur or véritable. Ceux qui produisent ainsi de faux or et argent, « sont sans honneur. Si les moyens de ceux qui ont enfreint à la loi ne « leur permettent pas de payer cette amende, cette punition pourra être « changée en une autre. Si des personnes du clergé sont comprises « parmi les alchimistes, elles ne trouveront point grâce et seront privées « de la dignité ecclésiastique. »

et de fourneaux chimiques, fut jeté en prison et condamné par sentence du 3 août 1380 : toutes les démarches et tout le zèle de ses amis suffirent à peine à sauver ses jours. Cependant, après la mort de Charles V, cette loi tomba en désuétude.

Henri IV, roi d'Angleterre, animé de la plus profonde aversion pour l'alchimie, s'était flatté de l'anéantir. En 1404, il lança un édit contre l'exercice de cet art. Cet acte d'une extrême brièveté était ainsi conçu : « Nul ne s'avisera désor« mais, sous peine d'être traité et puni comme félon, de « multiplier l'or et l'argent ou d'employer la supercherie « pour réussir dans cette tentative. » Mais cette défense ne fut pas mieux écoutée en Angleterre que ne le fut, en 1418, en Italie, l'édit dirigé contre les alchimistes par le conseil de Venise.

Ce qui contribua surtout à empêcher l'effet des ordonnances rendues par les souverains contre les fauteurs de l'alchimie, c'est que les successeurs et les héritiers de ces princes donnèrent les premiers le signal de contrevenir aux arrêts de leurs prédécesseurs, en s'occupant eux-mêmes avec la plus grande ardeur de travaux d'alchimie et se constituant quelquefois les protecteurs déclarés de l'art hermétique. C'est que, pendant le seizième siècle, l'Europe était merveilleusement disposée pour accueillir les faiseurs d'or. En Allemagne tous les coffres royaux étaient vides ; l'Angleterre et la France, ruinées par leurs longues guerres, se trouvaient, sous le rapport financier, dans le plus triste état. Avec les croyances unanimes qui régnaient alors sur la possibilité, pour la science, de fabriquer à volonté les métaux précieux, on comprend avec quelle faveur les souverains devaient accueillir les artistes hermétiques qui s'étaient acquis une certaine renommée.

Parmi les souverains qui ont accordé à l'alchimie une protection toute particulière, il faut citer au premier rang l'empereur Rodolphe II, qui monta en 1576 sur le trône d'Allemagne.

Quoique né à Vienne, Rodolphe avait été élevé en Espagne à la cour de Philippe II, et c'est là qu'il avait puisé le goût des sciences occultes. Devenu empereur, il établit sa résidence à Prague. Dans les premières années de son règne, il se consacra tout entier aux soins du gouvernement, n'accordant que ses instants de loisir à ses études favorites, l'astrologie et l'alchimie. Mais la gestion des affaires étant devenue plus difficile, et ses embarras ayant augmenté par suite de la guerre qu'il eut à soutenir contre les Turcs, il trouva plus simple d'abandonner en entier la direction de l'État, et confiant à ses ministres le gouvernement de l'empire, il s'enferma dans le château de Prague pour ne plus s'occuper jusqu'à la fin de ses jours que de la pierre philosophale.

Rodolphe avait eu pour maîtres, dans l'astronomie, Tycho-Brahé et Képler; le docteur Dée lui avait ouvert le monde secret des esprits, et il avait reçu les premières leçons d'alchimie de ses médecins ordinaires, Thaddœüs de Hayec, et plus tard Michel Mayer et Martin Ruhland. Dans l'intérieur du château de Prague, tout le personnel était spagyrique. Les valets de chambre du prince étaient eux-mêmes attachés à ses travaux de laboratoire; on a conservé parmi ces derniers les noms de Hans Marquard, surnommé Dürbach, de Jean Frank et de Martin Rutzke. Un emploi plus noble encore était réservé à l'un des valets de chambre du prince, l'Italien Mardochée de Delle. Poëte de la cour, il était chargé de célébrer en rimes allemandes les exploits de ses confrères et de traduire en vers beaucoup d'écrits alchimiques; les artistes de la cour enluminaient ses manuscrits.

Tous les alchimistes, quels que fussent leur nation et leur rang, étaient sûrs d'être bien accueillis à la cour de l'empereur Rodolphe. Après avoir reconnu, par un examen préalable, qu'ils possédaient la science requise, le médecin Thaddœüs les introduisait auprès du prince, qui ne manquait jamais de les récompenser dignement quand ils avaient su

le rendre témoin d'une expérience intéressante. Souvent même l'empereur appelait auprès de lui les artistes que leur renommée désignait à son attention. Presque tous répondaient à cet appel. Quelques-uns cependant y restaient sourds. Tel fut, par exemple, un artiste franc-comtois à qui l'empereur avait dépêché un homme de confiance pour le conduire à Prague. Le Franc-Comtois résista à toutes les promesses de l'envoyé, se bornant à cette réponse pleine de sens : « Si je suis adepte, je n'ai pas besoin de l'empereur ; « si je ne le suis pas, l'empereur n'a pas besoin de moi. » Dans ce cas, Rodolphe II, ne se tenant pas pour battu, entrait en correspondance avec l'artiste récalcitrant.

Les alchimistes ne se montrèrent pas ingrats envers leur protecteur couronné. Ils lui décernèrent le nom d'*Hermès de l'Allemagne*, et vantèrent partout son mérite. Rodolphe fut rangé par les écrivains, au nombre des heureux adeptes possesseurs de la pierre philosophale. Ce fait parut d'ailleurs hors de doute lorsque, après la mort de l'empereur, en 1612, on trouva dans son laboratoire quatre-vingt-quatre quintaux d'or et soixante quintaux d'argent, coulés par petites masses en forme de brique. A côté de ce trésor se trouvait déposée une certaine quantité d'une poudre de couleur grise. Personne ne douta que ce produit secret ne constituât les restes de la pierre philosophale de l'empereur. Mais l'événement prouva que cette croyance était mal fondée. Le valet de chambre Rutzke s'étant empressé de voler ce trésor, le transmit par héritage à sa famille. Or, quand on voulut la soumettre à l'expérience, la pierre philosophale de l'empereur se trouva sans vertu.

Parmi les artistes hermétiques que Rodolphe II honora le plus particulièrement de sa faveur, on peut citer Kelley, qui fut élevé par lui au rang de marquis de Bohême et comblé de faveurs ; Sebaldschenser, qui, après avoir travaillé avec l'électeur Auguste de Saxe et avec Chrétien, son successeur, s'attacha, en 1591, à la cour de Rodolphe, qui

l'anoblit et le nomma directeur des mines de Roachimistadt, où il mourut en 1601 ; enfin, le Polonais Sendivogius, dont nous aurons plus loin à raconter l'histoire.

L'un des princes allemands qui, à la même époque, protégeaient le plus l'alchimie, était l'électeur Auguste de Saxe. Il travaillait de ses propres mains aux opérations alchimiques dans un laboratoire qu'il possédait à Dresde, et que le peuple désignait sous le nom de *Maison d'or*. Ce prince s'est vanté, dans quelques lettres qui sont venues jusqu'à nous, d'avoir possédé la pierre philosophale. Sa femme, Anne de Danemark, partageait ses prédilections pour les travaux du grand œuvre, et elle entretenait, dans son château de Hanaberg, un laboratoire, que Kunckel nous vante comme le plus beau et le plus vaste qui ait jamais existé. Cependant l'électeur de Saxe n'ouvrait point sa porte, à l'exemple de l'empereur Rodolphe, à tous les alchimistes de l'univers. Il tenait à sa solde quelques artistes attachés à ses travaux. Beuther et Schweitzer étaient les plus marquants. Son successeur, l'électeur Chrétien de Saxe, s'occupa aussi d'alchimie.

A la fin de la guerre de Trente ans, les finances de l'Allemagne se trouvaient dans le plus triste état; aussi les alchimistes furent-ils encore, à cette époque, recherchés par les souverains et les princes allemands, qui espéraient réparer avec leur aide les vides du trésor public. L'empereur d'Allemagne, Ferdinand III, qui eut, comme on le verra plus loin, le bonheur d'opérer lui-même la transmutation du mercure en or avec la pierre philosophale qui lui fut remise par Richstausen, honora beaucoup les alchimistes. Ainsi agit encore l'un de ses successeurs, l'empereur Léopold Ier, qui combla de faveurs le moine augustin Venzel Zeyler, et le nomma marquis de Reinersberg (de la montagne purifiée), pour avoir transformé sous ses yeux de l'étain en or. On reconnut, il est vrai, quelque temps après, que cette opération n'avait été qu'une fraude de l'adepte; mais il était trop

tard, le marquisat lui était acquis. On pourrait citer encore au même titre le roi de Prusse, Frédéric Ier, et son successeur Frédéric II. Bien que, sur la fin de son règne, Frédéric le Grand se soit beaucoup moqué des alchimistes, il leur avait porté, dans les premières années, une certaine tendresse, ainsi que le prouve l'histoire de madame de Pfuel, qui, en 1751, vint s'installer avec ses deux filles à Potsdam, et s'y livra, sous la protection et aux frais du roi, à des recherches sur la préparation artificielle de l'or.

Ce n'était pas seulement auprès des princes de l'Allemagne que l'alchimie rencontrait un solide appui. On peut citer plusieurs autres souverains qui, en Europe, fondaient un espoir sérieux sur les travaux alchimiques pour réparer les désastres de leurs finances. Tel fut, par exemple, Alphonse X, roi de Castille, *Alphonse le savant*, mort en 1284, qui s'appliqua aux recherches de l'alchimie, et que les adeptes comptent parmi leurs écrivains, pour le traité qu'il composa sous le titre de *Clef de la sagesse*.

La reine d'Angleterre Elisabeth s'adonna à la recherche de la pierre philosophale.

En France, un certain Jean des Galans, sieur de Pezerolles, se vantait de fabriquer de l'or. Séduit par cette assurance, Charles IX fit compter au sieur de Pezerolles cent vingt mille livres, pour être mis en possession de son procédé. L'adepte fut placé dans un laboratoire, et il commença ses opérations. Mais, au bout de huit jours, il prit la fuite avec l'argent. Poursuivi par l'ordre de Charles IX, il fut arrêté et pendu.

Il existe, dans la collection des manuscrits de la bibliothèque impériale de Paris, la copie du traité que le jeune roi et son frère, le duc d'Anjou, passèrent avec Jean des Galans avant de lui faire commencer ses opérations. Cet acte stipule des avantages très-considérables en faveur du sieur de Pezerolles : s'il réussit dans son œuvre, on lui accorde une rente annuelle, perpétuelle, de cent mille livres tournois, et une somme de cent mille écus d'or en espèces.

En attendant l'époque qu'il a fixée comme le terme de ses opérations, on doit lui délivrer chaque mois la somme de douze cents écus. Charles IX et son frère, le duc d'Anjou, étaient fort jeunes alors; bien qu'investi de l'autorité royale, Charles IX n'avait que seize ans. Il est donc probable que cet acte, assez irrégulier d'ailleurs dans sa forme et ses dispositions, fut l'ouvrage secret du jeune roi et de son frère, qui n'avaient voulu prendre ni témoins ni confidents pour régler cette importante affaire [1]. Mais si le charlatan abusa de l'inexpérience et de la crédulité du jeune roi, ce dernier le lui rendit bien, puisqu'il le fit pendre.

Guy de Crusembourg, prisonnier à la Bastille, avait reçu, en 1616, de Marie de Médicis, vingt mille écus pour travailler, pour le compte de la reine, à la pierre philosophale. Mais, au bout de trois mois, il réussit à s'évader de la Bastille, et malgré toutes les recherches qui furent ordonnées, Marie de Médicis ne put jamais recevoir la moindre nouvelle de son alchimiste ni de ses vingt mille écus.

Ces mésaventures n'empêchèrent point d'autres princes de conserver beaucoup de sympathie pour les alchimistes. En 1646, le roi de Danemark, Chrétien IV, nomma son alchimiste particulier un certain Gaspard Harbach, et, en 1648, son successeur Frédéric III avait accordé à l'aventurier Borri cette confiance singulière dont nous avons déjà rapporté les résultats.

Pour rechercher avec tant d'ardeur le commerce des artistes du grand œuvre, les souverains du moyen âge et de la renaissance devaient avoir des motifs bien sérieux; des faits incontestables avaient dû leur prouver l'utilité d'un tel secours. L'histoire nous apprend, en effet, que les rapports des

[1] Nous reproduisons, dans les notes de ce volume (Note III), le texte de cet acte d'après le manuscrit qui se trouve à la Bibliothèque impériale. L'existence de ce document curieux nous a été signalée par le savant et obligeant directeur de l'*Athenæum français*, M. Ludovic Lalanne.

alchimistes avec les princes de l'Europe ne se bornèrent pas toujours à amener des mésaventures et des déceptions du genre de celles que nous avons rapportées plus haut. Les *nobles à la rose* fabriqués par Raymond Lulle, pour le compte du roi d'Angleterre, Édouard III, les ducats fabriqués en 1722 pour Charles XII, roi de Suède, par l'alchimiste Paykull, les médailles commémoratives frappées par l'empereur Ferdinand III, etc., nous montrent suffisamment que l'intervention des alchimistes auprès des souverains ne fut pas toujours infructueuse. Mais quelle interprétation faut-il donner de ces faits inexplicables en apparence? C'est ce que le lecteur comprendra si nous rappelons, pour prendre un exemple assez frappant, ce qu'il advint de l'appel fait en 1436 aux alchimistes par le roi d'Angleterre, Henri VI, pour combler les vides de son trésor.

A la suite des embarras qu'avaient amenés dans ses finances les victoires de Charles VII et de ses lieutenants, Henri VI avait songé à invoquer le secours des faiseurs d'or. Ce monarque n'accordait pas personnellement un grand crédit à l'alchimie; mais le souvenir des services que Raymond Lulle avait rendus à l'un de ses ancêtres, l'avait décidé à tenter ce moyen. En 1436, il publia un édit adressé aux prêtres, aux nobles et aux docteurs, pour les engager à s'occuper d'alchimie, afin de venir en aide aux besoins du royaume. Le roi invoquait particulièrement le secours des ecclésiastiques; il espérait, disait-il, qu'ayant la faculté de transformer le pain et le vin dans le corps et le sang de Jésus-Christ, il leur serait facile de changer en or les métaux vils [1]. Or, voici les conséquences qu'amena la publication de l'édit de Henri VI.

[1] John Petty a cité cette ordonnance d'Henri VI dans son livre *Fodinæ regales*, cap. XXVII, p. 1, et Morhof assure que, de son temps, les pièces originales étaient conservées à Londres. (*Epistola ad Langelottum*, p. 125.)

Les ecclésiastiques, trouvant avec raison que la majesté de la religion était offensée par la comparaison impie que le roi avait osé établir entre les résultats de l'œuvre hermétique et les mystères du christianisme, refusèrent de répondre à son désir. Cependant les laïques ne manquèrent pas pour satisfaire au vœu du roi, qui, peu de temps après, reçut de toutes les mains les dons qu'il avait réclamés. C'est alors qu'il accorda aux diverses compagnies que nous avons citées le droit de fabriquer de l'or avec les métaux vils.

On se demande maintenant quel emploi reçurent toutes ces richesses suspectes. Le silence que l'histoire d'Angleterre garde sur cette question, pourrait déjà servir de réponse ; mais nous la formulerons d'une manière plus précise en disant que l'or fabriqué par les alchimistes anglais servit à fabriquer de la fausse monnaie sous l'égide du roi.

Est-il permis, après les siècles qui nous séparent de cette époque, d'établir quelle était la nature de l'alliage chimique qui servit à la confection de la fausse monnaie d'Henri VI? D'après Barchuysen, cet or sophistique consistait en un amalgame de cuivre, que l'on obtenait d'une manière indirecte par le procédé suivant. Dans un creuset de fer on plaçait du mercure et du vitriol de cuivre (sulfate de cuivre) contenant un peu d'eau. Le sel de cuivre, se dissolvant dans l'eau, se trouvait réduit à l'état métallique par l'action désoxydante du fer, et le cuivre, ainsi réduit, se combinait au mercure en formant un amalgame épais. Le produit de cette opération était lavé pour en séparer les parties solubles ; on le soumettait ensuite à la compression pour en faire écouler l'excès de mercure non combiné. Enfin, l'amalgame était fondu, en ayant soin de ne pas atteindre la température, d'ailleurs assez élevée, à laquelle il se décompose. Cet amalgame, très-malléable et qui recevait aisément l'action du balancier, offrait la couleur jaune et brillante de l'or, seulement sa densité différait notablement de celle de ce métal.

Telle fut la nouvelle monnaie que fit frapper Henri VI. On était sans doute parvenu à obtenir le silence des essayeurs publics, car aucune plainte ne s'éleva en Angleterre contre la fraude royale. Cependant, pour causer moins de préjudice à l'Angleterre, on s'efforça de répandre, surtout à l'étranger, les produits de cette honteuse industrie.

L'Écosse, qui les reçut la première, reconnut aussitôt la fraude, et, en 1449, le parlement de ce pays prescrivit d'exercer une surveillance continuelle sur les frontières, afin d'empêcher toute introduction de la fausse monnaie anglaise. En 1450, le même parlement ordonna de soumettre à une vérification attentive tout l'or des monnaies de l'Écosse, et de doubler à l'avenir le poids ordinaire des pièces, afin qu'on ne pût les confondre avec les monnaies d'Angleterre. La même prescription fut portée pour les monnaies d'argent. Enfin, comme en dépit de tout, ces frauduleuses importations continuaient, le parlement d'Écosse fut obligé d'en venir à une mesure extrême et d'interdire tout commerce avec l'Angleterre.

En France, on procéda autrement. On y fabriqua des monnaies de mauvais aloi, qui furent passées aux Anglais; ceux-ci les acceptèrent sans difficulté, parce qu'elles ne portaient point la marque, justement suspecte, de leur pays. Lorsque l'Anglais fut définitivement expulsé de la France, il resta dans notre pays une assez grande quantité de cette fausse monnaie indigène, et la juste indignation du peuple se porta contre l'argentier du roi, Jacques Cœur, accusé d'avoir présidé à cette altération du numéraire. C'est en vain que, pour donner le change à l'opinion, Jacques Cœur s'efforçait de répandre le bruit qu'il avait trouvé dans la découverte de la pierre philosophale l'origine de ses immenses richesses : à Bourges, sur le frontispice de son hôtel, il avait fait représenter, dans cette intention, les emblèmes de l'alchimie. Mais le peuple, qui avait accepté du pieux Nicolas Flamel cette symbolique explication, refusa la même confiance au puissant mi-

nistre du roi de France ; et la vindicte publique ne se trouva que médiocrement satisfaite lorsque, en 1453, un arrêt de Charles VII le condamna à un bannissement perpétuel.

En Angleterre, la fabrication de l'or fut encore autorisée, par charte royale, sous l'un des successeurs d'Henri VI. En 1468, Édouard IV accorda à l'alchimiste Richard Carter la permission de s'occuper pendant trois ans de la transmutation des métaux. L'adepte travaillait aux frais du roi, et avait été installé par lui dans le château de Wostock. En 1476, le même monarque accorda à une compagnie un privilége de quatre années « pour s'occuper de philosophie naturelle « et transformer le mercure en or. » On ne peut pas démontrer cependant que les travaux de ces divers opérateurs aient servi à l'altération des monnaies [1].

Sur la liste des souverains qui ont mis à profit la science alchimique pour fabriquer et faire accepter par leurs sujets de l'or de mauvais aloi, on peut ajouter le nom de l'impératrice Barbe, seconde femme de l'empereur Sigismond, connue dans l'histoire de l'Allemagne pour avoir, en 1401, aidé son époux à reconquérir le trône de Hongrie. L'impératrice Barbe, femme hardie et savante, avait pour l'alchimie une prédilection toute particulière ; elle tira parti de ses connaissances chimiques pour préparer et vendre à ses sujets l'alliage d'arsenic et de cuivre comme de l'argent, et l'alliage d'or, de cuivre et d'argent, comme de l'or pur.

Cette fraude serait sans doute restée ignorée de l'histoire, si la conscience et l'honnêteté d'un adepte n'avaient pris soin de nous la révéler. Un alchimiste de la Bohême, Jean de Laaz, qui visitait les principales villes de l'Europe pour se perfectionner dans son art, eut l'occasion de soumettre à un examen sévère les opérations de l'adepte impériale, et, dans un de ses ouvrages, il nous révèle le fait dans les termes suivants :

[1] H. Kopp, *Geschichte der Chemie.*

« Ayant entendu dire de tous les côtés que l'épouse du grand empereur Sigismond possédait de très-hautes connaissances dans les sciences naturelles, je lui fis demander de me permettre d'assister à ses travaux. L'impératrice était une femme très-habile et qui savait mesurer ses paroles avec beaucoup de prudence et de finesse. Un jour elle fit en ma présence une transmutation du cuivre en argent. Elle prit de l'arsenic, du mercure et autre chose qu'elle ne me dit pas (*quas ipsa scivit benè*). Elle en fit une poudre qui blanchit aussitôt le cuivre. Elle trompa ainsi beaucoup de monde.

« De même je vis chez elle qu'elle mêla du cuivre chaud avec une certaine poudre qui changea le cuivre en argent fin. Mais, lorsqu'il est fondu, il redevient du cuivre. Elle trompa encore beaucoup de ses sujets avec cet argent faux.

Une autre fois elle prit du safran, du vitriol de cuivre et une autre poudre, et en les mélangeant, elle en fit de l'or et de l'argent. Alors le métal offrait l'apparence de l'or pur ; mais lorsqu'on le fondait il en perdait la couleur. Elle trompa ainsi beaucoup de marchands.

« Lorsque j'eus reconnu ses mensonges et sa tromperie, je lui en fis des reproches. Elle voulut me faire jeter en prison ; mais, grâce à Dieu, les choses n'allèrent pas jusque-là. »

Il serait facile de montrer, par d'autres faits, les véritables conséquences de la protection accordée par les souverains du moyen âge et de la renaissance aux artistes hermétiques. On montrerait sans peine, par exemple, que les époques où l'on vit s'accomplir chez les différentes nations les plus graves altérations des monnaies, coïncident avec le temps où l'alchimie brillait de son plus vif éclat. En France, c'est sous le règne des rois Philippe de Valois, Jean et Philippe le Bel, dénoncés par l'opinion publique comme ayant gravement altéré les monnaies, que l'on vit fleurir beaucoup d'alchimistes célèbres, tels que Rupescissa, Orthulain et Odomar. En Angleterre, Édouard III, sur lequel plane la même accusation, fut l'hôte et l'ami de Raymond Lulle ; et tout concourt à prouver que les *nobles à la rose* de ce dernier monarque étaient du même aloi que les monnaies sophistiques de son descendant Henri VI.

CHAPITRE II

LA VIE PRIVÉE DES ALCHIMISTES

L'histoire ne possède qu'une vue d'ensemble, en conformité plus ou moins réelle avec les faits, relativement à la vie des alchimistes au milieu de la société de leur temps. Dans son *Histoire des Français des divers États*, Alexis Monteil n'a traité ce sujet que d'une manière superficielle, et l'on peut sans doute inférer de là que la science historique a manqué jusqu'ici de renseignements précis sur ce curieux sujet. Pour jeter sur cette question une certaine lumière, il suffisait cependant de chercher dans les écrits des alchimistes les détails qui se rapportent à leur existence individuelle. Plusieurs d'entre eux ont naïvement exposé les particularités de leur carrière, et il est permis de reconstruire, avec ces éléments, les traits oubliés de leur physionomie.

Nous prendrons pour guide et pour texte de cet examen un passage du traité *De alchimiâ* attribué à Albert le Grand, dans lequel l'auteur énumère les diverses conditions que l'alchimiste doit remplir pour parvenir au grand œuvre.

« 1° L'alchimiste, nous dit Albert le Grand, sera discret et silencieux ; il ne révélera à personne le résultat de ses opérations ;

« 2° Il habitera, loin des hommes, une maison particulière dans laquelle il y ait deux ou trois pièces exclusivement destinées à ses opérations ;

« 3° Il choisira le temps et les heures de son travail ;

« 4° Il sera patient, assidu et persévérant ;

« 5° Il exécutera, d'après les règles de l'art, la trituration, la sublimation, la fixation, la calcination, la solution, la distillation et la coagulation ;

« 6° Il ne se servira que de vaisseaux de verre ou de poterie vernissée ;

« 7° Il sera assez riche pour faire la dépense qu'exigent ses opérations;

« 8° Il évitera, enfin, d'avoir aucun rapport avec les princes et les seigneurs[1].... »

Nous allons montrer, en invoquant divers faits empruntés à la vie de quelques artistes célèbres, sur quels motifs étaient fondées ces règles tracées par Albert le Grand pour les diriger dans leur carrière.

Dans son premier précepte, Albert recommande à l'adepte le silence et la discrétion sur le résultat de ses travaux. Les faits suivants vont faire comprendre si ce conseil était mal fondé.

En 1485, un alchimiste, nommé Louis de Neus, natif de la Silésie, avait expérimenté, à la cour de Marbourg, devant un grand nombre de témoins, une *teinture philosophique*, dont une partie transformait, à son dire, seize parties de mercure en or très-pur. Jean Dornberg, courtisan et ministre du landgrave Henri III, et qui devait plus tard déposséder à son profit le fils de son maître, avait assisté aux opérations. Il exigea que l'adepte lui révélât son secret, et, sur le refus de ce dernier, il le fit jeter en prison. N'ayant rien pu obtenir du prisonnier par ses menaces ni ses violences, il le laissa mourir de faim.

En 1570, un moine alchimiste, nommé Albrecht Beyer, fut assassiné dans sa maison, parce que les meurtriers espéraient trouver chez lui la pierre philosophale, qu'il se vantait de posséder.

L'alchimiste provençal Delisle, qui brilla sous Louis XIV, avait acquis sa poudre de projection en assassinant, dans

[1] *Opera omnia*, vol. XXI.

les gorges de la Savoie, un philosophe hermétique dont il était le serviteur.

Sébastien Siebenfrund, né à Schkeuditz, près de Leipsick, et fils d'un fabricant de draps, était attaché à un seigneur polonais, et voyageait avec lui en Italie. Ce seigneur étant mort pendant le voyage, Siebenfreund se retira dans un couvent de Vérone. Un vieux frère du couvent, qui conçut pour lui une vive affection, l'initia aux procédés hermétiques, et, à son lit de mort, lui légua le secret d'une certaine poudre propre à la transmutation des métaux. Siebenfreund revint alors dans son pays et entra au couvent d'Oliva, situé près d'Elbing. Après s'être suffisamment exercé à préparer cette panacée merveilleuse, Siebenfreund quitta le couvent, afin de jouir, avec sa liberté, des fruits de son travail. Se trouvant à Hambourg, en 1570, il reçut l'hospitalité d'un gentilhomme écossais qui était en proie à un violent accès de goutte, ce qui jetait tout son entourage dans une grande affliction. Siebenfreund lui administra un remède qui le mit aussitôt sur pied, et cette guérison si prompte frappa tout le monde de surprise.

Dans la maison de l'Écossais, habitaient deux étudiants de Wittenberg, Nicolas Clobes et Jonas Agricola, plus un troisième, dont le nom n'a pas été dévoilé par l'auteur de ce récit [1]. Les trois étudiants pensèrent que ce merveilleux remède ne pouvait être autre chose que la pierre philosophale que le moine se vantait de posséder. Interrogé sur ce point, Siebenfreund eut l'imprudence de convenir du fait, et pour mieux en convaincre son hôte et ses trois compagnons, il prit devant eux une cuiller de zinc, la frotta de sa poudre de projection, qui n'était sans doute qu'un amalgame d'or, et, l'ayant chauffée au-dessus de la

[1] Cet auteur est le domestique même de Siebenfreund, qui a raconté le fait dans un écrit imprimé à Hambourg en 1705, *Quadratum alchymisticum*, cité par Schmieder.

flamme d'un fourneau, il la rendit aux témoins de cette expérience, transformée en or, ou, pour mieux parler, dorée par suite de la décomposition de l'amalgame aurifère. C'est en vain que le gentilhomme écossais pria son savant ami de lui accorder un peu de cette bienheureuse poudre; tout ce qu'il put obtenir fut l'objet précieux qui provenait de l'expérience.

Pour se dérober au bruit importun que cette aventure occasionnait à Hambourg, Siebenfreund quitta cette ville et retourna en Prusse par un chemin détourné. Il traversa successivement Lunebourg et Magdebourg, et s'arrêta à Wittenberg, où il passa quatre mois dans la maison de son ami, le professeur Bach. Cependant les trois étudiants et le gentilhomme écossais avaient secrètement suivi ses traces; ils demeurèrent cachés à Wittenberg, pour y attendre une occasion favorable. Le moment leur parut propice à l'exécution de leurs sinistres projets, lorsque le domestique de Siebenfreund, obligé de se rendre chez ses parents, à quelque distance de Wittenberg, laissa son maître seul dans la maison de son ami. S'étant introduits dans sa chambre à la faveur de la nuit, les quatre complices l'assassinèrent et cachèrent son corps dans un souterrain, où il ne fut découvert que deux années après.

L'histoire ne dit pas si les assassins de l'adepte furent recherchés et punis. D'après l'auteur du récit, le docteur Léonard Thurneysser, dont nous avons parlé ailleurs, aurait figuré parmi les meurtriers; mais ce fait est loin d'être établi, car Thurneysser ne se trouvait pas en Prusse à l'époque que l'on assigne à cet événement, et Théobald de Hoghelande, dans son *Histoire de quelques transmutations*, donne des noms différents aux meurtriers de Siebenfreund.

« Un alchimiste, nous dit Albert le Grand dans son second précepte, doit habiter, loin des hommes, une maison particulière, dans

laquelle il y ait deux ou trois pièces exclusivement destinées aux sublimations, aux solutions et aux distillations. »

Ce n'est pas uniquement pour y trouver le calme et la tranquillité nécessaires à ses opérations, que l'alchimiste devait se renfermer dans une habitation isolée. Un certain danger se rattachait nécessairement à l'exécution des opérations chimiques à une époque où, procédant sans règles précises, on ne comprenait point la nature des phénomènes dont on provoquait l'accomplissement. Comme l'existence des gaz était encore ignorée, on ne prenait d'avance aucune précaution pour donner issue aux fluides élastiques lorsqu'ils venaient à se produire au sein des appareils. De là une cause permanente d'accidents : des explosions de cornues, des ruptures de pélicans et de retortes, des incendies provoqués par la subite inflammation des gaz combustibles, etc. Combien de fois d'ignorants opérateurs n'ont-ils pas renfermé dans un ballon de métal hermétiquement clos, du mercure ou des amalgames, pour exposer imprudemment le tout à l'action d'un feu violent : le ballon et le fourneau, volant en éclats avec un bruit épouvantable, mettaient fin à l'expérience.

Entre beaucoup d'autres du même genre qu'il serait facile de citer, nous emprunterons ici un fait à l'auteur des *Curiosités de la littérature*, qui le raconte d'après les *Mémoires de la nouvelle Atalante*, ouvrage publié à la fin du dix-septième siècle, et dû à la plume, assez connue dans l'histoire littéraire de la Grande-Bretagne, de mistriss Marie Manley.

« Une princesse, éprise de l'alchimie, fit la rencontre, nous dit l'auteur des *Curiosités de la littérature*, d'un homme qui prétendait avoir la puissance de changer le plomb en or, c'est-à-dire, dans le langage alchimique, de convertir les métaux imparfaits en métaux parfaits. Ce philosophe hermétique ne demandait que les matériaux et le temps nécessaires pour exécuter la conversion qu'il avait promise. Il fut emmené à la campagne de sa protectrice, où l'on contruisit pour lui un vaste laboratoire, et, afin qu'il ne pût pas être dérangé

dans ses travaux, les ordres les plus exprès furent donnés pour que personne n'y entrât. Il avait imaginé de faire tourner sa porte sur un pivot, de sorte qu'il recevait à manger sans voir ni être vu, et sans que rien pût le distraire de ses sublimes contemplations. Pendant le séjour de deux ans qu'il fit au château, il ne consentit à parler à qui que ce fût, pas même à son infatuée protectrice. Lorsqu'elle fut introduite pour la première fois dans son laboratoire, elle vit, avec un agréable étonnement, des alambics, des chaudières immenses, de longs tuyaux, des forges, des fourneaux et trois ou quatre feux d'enfer allumés aux différents coins de cette espèce de volcan. Elle ne contempla pas avec moins de vénération la figure enfumée du physicien, pâle, décharné et affaibli par ses opérations de jour et ses veilles continuelles, qui lui révéla, dans un jargon inintelligible, les succès qu'il avait obtenus ; elle vit ou crut voir des monceaux de mine d'or répandus dans son laboratoire. Souvent l'alchimiste demandait un nouvel alambic ou des quantités énormes de charbon. Cette princesse voyant néanmoins qu'elle avait dépensé une grande partie de sa fortune à fournir aux demandes du philosophe, commença à régler l'essor de son imagination sur les conseils de la sagesse. Deux ans déjà s'étaient écoulés, de vastes quantités de plomb avaient été fournies, et elle ne voyait toujours que du plomb. Elle découvrit sa façon de penser au physicien : celui-ci lui avoua sincèrement qu'il était surpris de la lenteur de ses progrès, mais qu'il allait redoubler d'efforts et hasarder une laborieuse opération, à laquelle jusqu'alors il avait cru ne pas être obligé d'avoir recours. Sa protectrice se retira, et les visions dorées de l'espérance reprirent tout leur premier empire.

« Un jour qu'elle était à dîner, un cri affreux, suivi d'une explosion semblable à celle d'un coup de canon du plus fort calibre, se fit entendre ; elle se rendit avec ses gens auprès du chimiste ; ils trouvèrent deux larges retortes brisées, une grande partie du laboratoire en flammes, et le physicien grillé depuis les pieds jusqu'à la tête[1]. »

Albert le Grand, dans le précepte qui suit, recommande à l'adepte la patience et une persévérance assidue dans l'exé-

[1] *Curiosités de la littérature*, traduction de l'anglais, par M. T. Bertin, t. Ier.

cution de ses travaux. C'est là, sans aucun doute, la recommandation à laquelle les alchimistes se sont montrés le plus fidèles. Il est presque impossible de comprendre aujourd'hui jusqu'à quel point ils ont poussé cette qualité précieuse. Méditations sur les écrits des grands maîtres et comparaison des différentes autorités, poursuivies sans interruption pendant des années entières; voyages entrepris en diverses contrées de l'Europe ou de l'Orient, pour recevoir de la bouche des artistes celèbres la communication de leurs découvertes; travaux incessants, opérations interminables, expériences éternellement prolongées et dont rien ne pouvait interrompre le cours; sacrifices de tous genres, qui ne se laissaient arrêter ni par les pertes de fortune ni par la ruine de la santé : tel est le tableau de la vie d'un adepte engagé dans la recherche du grand œuvre. Cette persévérance étonnante, dont l'alchimiste du moyen âge était le vivant emblème, allait jusqu'à dépasser les limites mêmes du tombeau.

« L'opérateur qu'une mort prématurée enlevait à ses travaux, dit M. Hoefer, laissait souvent une expérience commencée en héritage à son fils ; et il n'était pas rare de voir celui-ci léguer dans son testament, le secret de l'expérience inachevée dont il avait hérité de son père. Les expériences d'alchimie étaient transmises de père en fils comme des biens inaliénables[1]. »

Rien n'est plus propre à nous donner une idée exacte de la persévérance ou plutôt de la passion extraordinaire que les alchimistes apportaient dans leurs travaux, que la vie si curieuse et si agitée de l'adepte Denis Zachaire. Nous allons en rappeler les traits principaux. Les détails qu'il nous a lui-même transmis sur ce sujet dans la première partie de son *Opuscule de la philosophie naturelle des métaux*, nous fourniront en même temps l'occasion de signaler plusieurs particularités

[1] Hoefer, *Histoire de la chimie*, t. I.

intéressantes sur la vie des alchimistes français au seizième siècle.

Denis Zachaire appartenait à une famille noble de la Guyenne; mais son véritable nom est inconnu; car, à l'exemple de beaucoup de ses confrères, il s'est abrité, dans ses ouvrages, sous le voile d'un pseudonyme. Il était né en 1510. Après avoir reçu la première instruction dans la maison paternelle, il fut envoyé à Bordeaux pour y étudier les lettres et la philosophie dans le *collége des Arts*. On avait confié sa jeunesse à la surveillance d'un précepteur. Malheureusement, ce dernier était un adepte d'Hermès. Au lieu de conduire son élève dans les tranquilles sentiers de la littérature, il ne l'initia guère qu'aux pratiques du grand œuvre. Le jeune Zachaire fréquentait beaucoup d'écoliers qui, négligeant comme lui les études du collége pour celles du laboratoire alchimique, avaient déjà fait ample collection de *receptes* pour la transmutation des métaux. Avant de quitter Bordeaux, il en avait rempli tout un gros livre, et il pouvait à son gré fabriquer de l'or à toute espèce de titres, à dix-huit ou à vingt carats, de l'or de ducat ou de l'or d'écu, propre à soutenir l'épreuve de la fonte ou de la pierre de touche. Même résultat pour l'argent : on pouvait, avec ces bienheureuses formules, obtenir de l'argent à dix ou à onze deniers, de l'argent de teston, de l'argent blanc de feu ou de l'argent à la touche. Ces diverses formules portaient les noms d'*OEuvre de la reine de Navarre, OEuvre du Cardinal de Lorraine* ou du *Cardinal de Tournon*. Les jeunes écoliers, au collége de Bordeaux, employaient une partie de leur temps à ces utiles occupations.

Au sortir du *collége des Arts*, le jeune Zachaire fut envoyé à Toulouse, en compagnie de son précepteur, pour y étudier le droit ; mais le maître et l'élève n'avaient d'autre désir que d'y faire promptement l'épreuve des précieuses *receptes* de Bordeaux. Il se mirent donc dès leur arrivée à placer dans leur chambre plusieurs petits fourneaux propres aux opéra-

tions chimiques. Des petits fourneaux on en vint aux grands, si bien que la chambre en fut bientôt remplie. Sur certains, on distillait; dans d'autres, on calcinait diverses matières; ici, l'on exécutait la fusion; là, la sublimation prescrite par les formules. Au bout d'un an, la somme de deux cents écus, que le jeune Denis avait reçue de ses parents pour s'entretenir pendant deux années, lui et son maître, en la ville de Toulouse, s'était dissipée en fumée. C'est qu'il avait fallu acheter une quantité considérable de charbon, diverses drogues d'un prix élevé, et pour six écus de vaisseaux de verre; sans compter deux onces d'or fin et trois marcs d'argent, que l'une des formules avait recommandés comme indispensables à l'exécution de l'œuvre, et qui finirent par s'évanouir en entier à force de combinaisons et de mélanges.

Il ne faisait guère moins chaud dans la chambre du jeune licencié ès droit, que dans les fonderies de l'arsenal de Venise, et le digne précepteur, qui ne sortait pas un moment de cette fournaise, tant il apportait de zèle et d'ardeur à son travail, fut pris, quand vint l'été, d'une fièvre continue, pour avoir trop soufflé en buvant chaud. Il mourut glorieusement sur son champ de bataille, au grand chagrin de son élève, qui comptait sur son habileté pour se procurer l'argent que ses tuteurs commençaient à lui refuser.

Ainsi livré à lui-même, Denis Zachaire ne vit rien de mieux que de se rendre dans son pays, afin d'obtenir le libre usage de ses biens, administrés par ses tuteurs depuis la mort de son père. Moyennant quatre cents écus, il afferma une partie de ses propriétés pour un espace de trois ans, et s'empressa de revenir à Toulouse, afin d'appliquer cette somme à l'exécution d'une *recepte* infaillible qu'un Italien lui avait enseignée après en avoir vu de ses propres yeux les merveilles. Ce procédé consistait à dissoudre de l'or et de l'argent dans une eau forte, et à calciner le produit pour en faire une poudre de projection. Mais deux onces d'or et un marc d'argent, traités pendant deux mois suivant les

procédés de l'Italien, ne donnèrent qu'une poudre tout à fait sans vertu. De la quantité d'or et d'argent qu'il avait employée, Zachaire ne put recouvrer qu'un demi-marc ; aussi nous dit-il : « Tout l'*augment* que je reçus, « ce fut à la façon de *la livre diminuante.* » Ses quatre cents écus se trouvèrent ainsi réduits à deux cent trente, et comme l'Italien offrait de se rendre à Milan, où se trouvait l'auteur de cette recette, pour obtenir de lui des éclaircissements complets, Zachaire lui remit vingt écus, et demeura tout l'hiver à Toulouse pour attendre son retour. « Mais, ajoute-t-il, j'y serais encore si je l'eusse voulu at- « tendre, car je ne le vis depuis. »

Une grande épidémie s'étant déclarée à Toulouse, Zachaire se décida à abandonner la ville ; mais, ne voulant pas se séparer de ses amis, compagnons de ses recherches, il les suivit dans leur pays, à Cahors. Parmi eux se trouvait un bon vieillard, adepte blanchi sous le poids du travail et des années, et que l'on ne connaissait à Toulouse que sous le nom du *Philosophe*. Zachaire lui communiqua la collection de ses recettes, et demanda ses conseils, heureux de s'en rapporter à l'expérience et au savoir d'un homme qui avait manié tant de simples en sa vie. Le philosophe en nota dix comme les meilleures ; et, six mois après, à la cessation de l'épidémie, notre jeune adepte étant revenu à Toulouse, s'empressa de les soumettre à l'expérience. Ainsi se passa l'hiver entier : mais aucune des recettes mises en pratique ne fournit de résultat ; de telle sorte qu'à la Saint-Jean ses écus se trouvèrent réduits au nombre de cent soixante-dix.

Cet échec, éprouvé en dépit des conseils du vieux philosophe, aurait sans doute découragé le jeune alchimiste, si une circonstance heureuse n'était fort à propos venue lui rendre la confiance et l'espoir. Zachaire avait fait à Cahors la connaissance d'un jeune abbé qui, possesseur, aux environs de Toulouse, d'une riche prébende, consacrait honora-

blement ses loisirs et ses revenus à la recherche du grand œuvre. Cette conformité de goûts avait fait naître entre eux une vive sympathie. De retour à Toulouse, l'abbé reçut de l'un de ses amis, attaché à Rome au cardinal d'Armagnac, la communication d'une recette excellente pour l'œuvre hermétique. Ce procédé consistait à chauffer pendant un an de la poudre d'or calcinée avec de l'eau-de-vie distillée un grand nombre de fois; son exécution ne devait entraîner qu'une dépense de deux cents écus. Les deux amis résolurent de réunir, pour cet important travail, leurs efforts ainsi que leur bourse, et, les termes de cette petite association bien arrêtés entre eux, ils se mirent aussitôt à l'œuvre.

Il importait d'abord de se procurer une eau-de-vie très-pure. Ils achetèrent donc une bonne pièce de vin de Gaillac, qu'ils placèrent, pour en retirer l'eau-de-vie, dans un vaste alambic. On employa un mois à distiller plusieurs fois cette eau-de-vie dans le pélican; on la rectifia ensuite dans des vaisseaux de verre. Ainsi amenée à un haut degré de concentration, l'eau-de-vie leur parut propre à la dissolution de l'or. Ils prirent quatre marcs de ce liquide, qu'ils placèrent dans une cornue de verre contenant un marc d'or, que l'on avait préalablement soumis, pendant un mois, à une forte calcination. Cette cornue, placée dans une seconde plus grande, et tout l'appareil étant bien clos, on l'installa sur un grand fourneau, et l'on se disposa à entretenir au-dessous le feu pendant une année entière. L'abbé acheta, dans ce but, pour trente écus de menu charbon.

En attendant l'expiration de ce long intervalle, les deux opérateurs occupaient leurs loisirs à essayer quelques petits procédés qui ne donnèrent pas d'ailleurs de meilleur résultat que ne devait en fournir la grande opération.

Au bout d'un an, en effet, les deux amis reconnurent avec douleur que l'eau-de-vie n'avait pas dissous un atome d'or. Le métal était demeuré au fond de la cornue dans l'état même où il y avait été placé. On essaya de s'en servir comme

poudre de projection, en opérant sur du mercure chauffé dans un creuset, comme l'indiquait la recette; mais ce fut en vain.

On comprend le désappointement des deux alchimistes. Le plus contrarié était l'abbé, qui, se croyant sûr du résultat, l'avait annoncé d'avance aux moines de son couvent, et avait écrit à la confrérie, la veille même de l'opération, qu'il ne restait plus qu'à fondre la belle fontaine de plomb qui ornait la cour du monastère pour en tirer des lingots d'or. La belle fontaine fut donc réservée pour une autre occasion : elle ne faillit point, du reste, à sa destinée, car quelques années après, on la fit passer au creuset d'un alchimiste ambulant qui était venu montrer son savoir dans l'abbaye.

Cependant, loin de décourager l'abbé, cet échec ne fit que redoubler son ardeur. Pour tenter un grand coup, il proposa à Zachaire de se rendre à Paris avec huit cents écus, dont ils fourniraient chacun la moitié, et d'y continuer l'œuvre commune en profitant des lumières des innombrables artistes hermétiques qui remplissaient alors la capitale de la France. Ayant accepté la proposition de son ami, et trouvé, en affermant ses biens, la somme nécessaire, Zachaire se disposa à se rendre à Paris, décidé à perdre tout ou à découvrir la pierre philosophale.

En vain ses parents essayèrent-ils de le dissuader de ce projet. Pour éviter leurs remontrances, il prétexta que son voyage n'aurait d'autre but que d'acheter à la cour une charge de conseiller. Dès lors sa famille, qui avait toujours reconnu en lui l'étoffe d'un grand légiste, ne s'opposa plus à son dessein. Zachaire partit de sa province le lendemain de Noël; il arriva à Paris le jour des Rois de l'année 1539.

De toutes les villes de l'Europe, Paris était alors la plus fréquentée par les alchimistes. Aussi l'adepte de Guyenne y demeurait-il tout un mois inconnu, perdu dans cette foule immense d'artistes de tout genre qui s'adonnaient en commun ou en particulier à la recherche du grand œuvre. Mais,

au bout de ce temps, il s'était mis en rapport avec un si grand nombre d'ouvriers de toute profession, tels que fondeurs, orfévres, artisans de divers métaux, fabricants de verre et de fourneaux, etc., qu'il avait fait, grâce à leur intermédiaire, la connaissance de plus de cent adeptes. Il trouva des enseignements utiles à être témoin des diverses opérations qu'exécutaient ces derniers : « Les uns, nous « dit-il, travaillaient aux teintures des métaux par projec- « tion, les autres par cimentation, les autres par dissolution, « les autres par conjonction de l'essence (comme ils disaient) « de l'émeri, les autres par longues décoctions; les autres « travaillaient à l'extraction du mercure des métaux, les « autres à la fixation d'iceux. »

Au moyen âge les alchimistes qui habitaient les grandes villes avaient l'habitude de se réunir tous les jours sous le péristyle des cathédrales, afin de se communiquer réciproquement le résultat et l'état d'avancement de leurs travaux. L'église de Notre-Dame-la-Grande, à Paris, était le rendez-vous des gens de cet état, et chaque jour, même les dimanches et les fêtes, ils se rencontraient sous les voûtes de la vieille basilique, « pour parlementer des besognes qui « s'étaient passées aux jours précédents. » On s'assemblait aussi au logis de l'un d'entre eux. La maison de Zachaire fut quelquefois le lieu de leurs réunions, et c'est là que l'on pouvait entendre s'exhaler à l'envi les plaintes, les espérances et les regrets de tous ces hommes ardents desséchés au feu d'une passion commune, courbés sous le poids d'un même joug. Cependant ces entretiens ne brillaient point par la variété, car les paroles qu'on y entendait étaient toujours les mêmes : « Les uns, nous dit Za- « chaire, disaient : Si nous avions le moyen de recommen- « cer, nous ferions quelque chose de bon. Les autres : Si « notre vaisseau eût tenu, nous étions dedans. Les autres : « Si nous eussions eu notre vaisseau de cuivre bien rond et « bien fermé, nous aurions fixé le mercure avec la lune;

« tellement qu'il n'y en avait pas un qui fît rien de bon, et « qui ne fût accompagné d'excuse. »

Il fallait cependant faire un choix parmi un si grand nombre d'opérateurs. Zachaire se décida à accorder sa confiance à un Grec arrivé pendant l'été, et qui prétendait savoir changer en argent le cinabre mis en forme de clous. Il réduisait en poudre trois marcs d'argent, et, avec un peu d'eau, faisait de cette poudre une pâte à laquelle il donnait la forme de clous; mêlant ensuite ces clous avec du cinabre pulvérisé, il les faisait sécher dans un vase bien couvert. Ensuite il fondait le tout et soumettait à la coupelle le produit de cette fusion. Il restait alors dans la coupelle plus de trois marcs d'argent, c'est-à-dire un poids supérieur à celui du métal employé. Dans cette opération, il y avait donc, au dire de l'artiste, production artificielle d'une certaine quantité d'argent. Selon lui, l'argent que l'opérateur avait mêlé au cinabre s'était envolé en fumée, et celui qui restait provenait de la transmutation du cinabre. Mais on devine quelle était la véritable nature de cette opération. Le cinabre (sulfure de mercure) étant volatil, disparaissait au feu du fourneau de coupelle, et s'il y avait dans certains cas une faible augmentation du poids primitif de l'argent mis en expérience, ce résultat tenait à la présence accidentelle d'une certaine quantité d'argent dans le cinabre dont on avait fait usage. C'est ce que Zachaire dut reconnaître, mais un peu tard; car, nous dit-il, « si c'était profit, Dieu le sait, et moi aussi « qui dépendis des écus plus de trente. »

Cette affaire de la transmutation du cinabre fit cependant beaucoup de bruit parmi les alchimistes parisiens. « Cela fut « tant connu en Paris, nous dit Zachaire, qu'avant le Noël « suivant, il n'était fils de bonne mère, s'entremêlant de « travailler en la science, qui ne savait, ou n'avait entendu « parler des clous de cinabre; comme un autre temps après « il fut parlé des pommes de cuivre, pour fixer là dedans le « mercure avec la lune. »

Zachaire, qui n'avait fréquenté jusque-là que des opérateurs honnêtes, et comme lui, travaillant de bonne foi, eut bientôt l'occasion d'être initié aux fraudes des faux adeptes. Un gentilhomme étranger, venant du Nord, et qui était peut-être Venceslas Lavin, arriva à cette époque à Paris. Il n'était expert qu'aux sophistications hermétiques, et vivait de ce genre de ressources, vendant aux orfévres les produits de ses opérations suspectes. Zachaire suivit quelque temps la fortune de cet aventurier, sans vouloir cependant s'associer à ses manœuvres. Possesseur d'une fortune encore assez belle, et ne perdant jamais de vue sa dignité de gentilhomme, Zachaire, loin de chercher à s'enrichir du commerce de cet étranger, dépensait largement avec lui son argent en expériences. Au bout d'un an, son compagnon consentit enfin à lui révéler son secret; mais, comme Zachaire s'en était bien douté, ce secret n'était qu'un leurre.

Cependant il entretenait toujours une correspondance avec son cher abbé, le tenant au courant de ses succès et des progrès de son entreprise. Il passa de cette manière trois années dans la capitale; au bout de ce temps, les huit cents écus et d'autres sommes que lui avait envoyés l'abbé étaient entièrement dissipés.

Sur ces entrefaites, Zachaire reçut une lettre de son ami, qui l'engageait à revenir sans retard à Toulouse. Il partit aussitôt, et dès son arrivée, il fut mis au fait de la circonstance importante qui avait nécessité son départ. Le roi de Navarre, Henri II, grand-père de Henri IV, aimait à s'occuper d'alchimie. Le bruit des merveilles réalisées par le gentilhomme étranger, compagnon de Zachaire, avait pénétré de Paris jusqu'au fond du Béarn, et le roi Henri s'était empressé d'écrire à l'abbé toulousain, le priant d'envoyer Zachaire dans ses États, avec la promesse d'une récompense de quatre mille écus en cas de succès. Ce mot de quatre mille écus avait tellement chatouillé les oreilles de l'abbé, qu'il croyait déjà tenir la somme dans son escarcelle. Il n'eut

point de repos que son cher Zachaire ne se fût mis en route pour la Navarre. Notre adepte arriva à Pau au mois de mai 1542, et fut parfaitement accueilli par le roi. Il fut cependant obligé de demeurer six semaines avant de se mettre au travail, parce que les simples qu'il fallait cueillir pour le commencement des opérations ne croissaient point au pays de Navarre. Au bout de ce temps, il se mit à l'œuvre. Mais le succès répondit mal aux espérances du roi, qui, mécontent de l'artiste, le renvoya avec un grand merci pour récompense. Et comme Zachaire, se plaignant d'un tel procédé, réclamait l'exécution des promesses qu'on lui avait faites, le roi lui fit cette réponse : « Advisez, messire, s'il n'y « a rien en mes terres qui vous puisse convenir, tel que « confiscation, prison ou autre chose semblable ; je vous les « donnerais volontiers. » Zachaire et le roi de Navarre ne pouvaient s'entendre : l'un demandait un alchimiste qui le mît promptement en possession du secret de faire de l'or; l'autre cherchait un roi aux frais duquel il pût continuer ses expériences tout à son aise. Aussi l'adepte reprit-il incontinent le chemin de la Gascogne.

C'est pendant ce retour que Zachaire eut la fortune de rencontrer le bienheureux conseiller qui devait le mettre sur la route de la vérité qu'il poursuivait depuis si longtemps. C'était un moine très-savant, versé dans toutes les connaissances de la philosophie naturelle, et qui avait passé sa vie entière sur les écrits des anciens maîtres. Zachaire l'ayant mis au courant de tous les travaux qu'il avait exécutés jusque-là, le savant religieux le plaignit grandement d'avoir dépensé tant d'argent et de fatigues en des recherches mal inspirées. Il lui conseilla de s'en tenir désormais à la méditation des anciens philosophes, ajoutant qu'il était fâcheux qu'un gentilhomme aussi instruit que lui, qui avait fait à Bordeaux ses actes de philosophie, et avait été reçu maître en cette science, se fût toujours privé des hautes lumières que nous ont transmises sur cette question les sages

des temps passés. Ainsi ramené, par les conseils du bon religieux, dans une voie certaine, Zachaire s'empressa d'aller rejoindre son ami pour régler définitivement avec lui les comptes de cette association qui avait si tristement échoué.

Tout bien calculé, il restait une somme de cent quatre-vingts écus, qu'ils partagèrent loyalement ; après quoi l'association fut déclarée rompue, à la grande tristesse de l'abbé, qui aurait voulu pousser plus loin l'entreprise, et n'approuvait point le changement de système qui s'était opéré dans l'esprit de son compagnon. Lui, cependant, décidé à s'en tenir désormais à la méditation et à la comparaison des écrits des anciens philosophes, il prit la résolution de revenir à Paris pour mettre son projet à exécution.

Le jour de la Toussaint de l'année 1546, Zachaire rentra dans la capitale, où son premier soin fut d'acheter, moyennant dix écus, divers traités philosophiques, tels que la *Tourbe des philosophes*, la *Complainte de Nature*, le *bon Trévisan* et les *Œuvres de Raymond Lulle*. Ayant loué une petite chambre au faubourg Saint-Marceau, il s'y enferma, n'ayant auprès de lui qu'un petit garçon pour le servir. Puis, sans vouloir fréquenter aucun des adeptes dont fourmillait encore la capitale, il s'appliqua jour et nuit à méditer sur ses auteurs. Il employa dix-huit mois à ce travail pénible, sans réussir néanmoins à s'arrêter définitivement au choix d'aucun procédé. Il crut alors nécessaire de se mettre en rapport, non avec les artistes empiriques qu'il avait fréquentés sept ans auparavant dans les réunions tenues sous les voûtes de Notre-Dame, mais avec de véritables philosophes, qui opéraient d'après les recommandations des anciens. Cependant leur commerce ne lui fut que d'une faible utilité, en raison de la diversité extrême des procédés dont ils faisaient usage. Ces opérateurs employaient en effet des moyens si nombreux et si opposés que l'esprit courait le risque de s'égarer dans leur infinie diversité. « Si l'un, nous dit Za-
« chaire, travaillait avec l'or seul, l'autre travaillait avec or

« et mercure ensemble; l'autre y mêlait du plomb qu'il ap-
« pelait sonnant, parce qu'il avait passé par la cornue avec
« de l'argent vif; l'autre convertissait aucuns métaux en ar-
« gent vif avec diversité de simples par la sublimation; l'au-
« tre travaillait avec un atrament noir artificiel, qu'il disait
« être la vraie matière, de laquelle Raymond Lulle usa, pour
« la composition de cette grande œuvre. Si l'un travaillait
« en un alambic, l'autre travaillait en plusieurs autres et
« divers vaisseaux de verre, et l'autre d'airain, et l'autre de
« cuivre, l'autre de plomb, l'autre d'argent, et aucun en
« vaisseaux d'or. Puis l'un faisait sa décoction en feu fait de
« gros charbons, l'autre de bois, l'autre de raisins, l'autre de
« chaleur de soleil, et d'autres au bain-marie. »

Cette variété d'opérations, jointe aux contradictions continuelles qu'il découvrait dans les anciens auteurs, avait fini par réduire au désespoir le malheureux alchimiste, lorsque le Saint-Esprit lui inspira, nous dit-il, la pensée d'étudier les œuvres de Raymond Lulle, et en particulier le *Testament* et le *Codicile* de cet auteur. Il réussit à adapter si parfaitement ces deux ouvrages avec une épître de Raymond Lulle au roi Robert, et avec un manuscrit du même auteur, qu'il tenait du bon religieux, son conseiller, qu'il fut dès ce moment certain d'avoir mis la main sur le secret tant poursuivi. Tous les livres qu'il consultait étaient en concordance parfaite avec son système, et tel était, par exemple, le procédé ou *résolution* que donne, à la fin de son *Rosarium*, Arnauld de Villeneuve, qui fut, comme on le sait, le maître de Raymond Lulle. Zachaire passa un an entier à méditer jour et nuit sur son procédé; au bout de ce temps, il revint à Toulouse pour le soumettre à l'expérience. Il arriva dans sa province pendant le carême de 1549; son premier soin fut de s'approvisionner de fourneaux et des appareils nécessaires, et, le lendemain de Pâques, il commença sa grande opération.

Cependant sa famille et ses amis ne voyaient pas sans un

profond chagrin toute cette ardeur apportée à un travail inutile, et les folles dépenses auxquelles une malheureuse passion l'avait entraîné depuis sa jeunesse. Il eut à endurer de leur part plus d'un reproche amer : « Que prétendez-vous « faire? lui disait un voisin, et n'avez-vous pas dépensé as- « sez d'argent en de telles folies? Prenez garde qu'à vous « voir acheter ainsi tant de menu charbon, on ne vous ac- « cuse, comme on l'a fait déjà, d'être auteur de fausses « monnaies. » — « N'est-il pas étrange, reprenait un autre, « qu'étant docte comme vous l'êtes, et déjà licencié ès droit, « vous refusiez encore de faire profession de la robe longue, « afin de parvenir à quelque office honorable en la ville? » Survenaient des parents, à qui l'autorité de la famille permettait des remontrances plus sévères : « Pourquoi, lui di- « sait-on, ne pas mettre un terme à tant d'inutiles dépenses? « Ne vaudrait-il pas mieux payer vos créanciers ou acheter « quelque bonne charge? Il ne tient à rien, si vous ne vous « arrêtez, que nous n'envoyions en votre logis des gens de « justice pour y briser tout votre attirail d'ustensiles mau- « dits. » — « Hélas! reprenait un autre, faisant appel à des « sentiments plus doux, si pour vos parents vous ne voulez « rien faire, ayez au moins égard à vous-même. Considérez- « vous. A peine âgé de trente ans, vous semblez en avoir « cinquante, tant commence à blanchir votre barbe, qui vous « représente tout envieilli des longues fatigues que vous avez « endurées en la poursuite de vos jeunes folies. »

Tous ces discours ne faisaient qu'ajouter à l'impatience de Zachaire; il les supportait avec d'autant plus de déplaisir, qu'il voyait de jour en jour se perfectionner son œuvre et s'approcher l'heure décisive qui devait le payer de tant de travaux et d'ennuis. Aussi tout demeura impuissant à l'écarter de son but. La peste, qui éclata à Toulouse pendant l'été, et qui fut si terrible, « que tout marché, tout trafic en fut interrompu, » ne put l'arracher du feu de ses fourneaux. Il y demeurait jour et nuit occupé à attendre « d'une fort grande diligence l'ap-

parition des trois couleurs que les philosophes ont écrit devoir apparaître avant la perfection de la divine œuvre. » Ces trois couleurs attendues se montrèrent enfin aux yeux ravis du philosophe, indiquant la perfection définitive de la pierre philosophale. Si bien que le jour de Pâques de l'année 1550, avec un peu de cette divine pierre, il convertit, ainsi qu'il nous assure, du mercure en très-bon or.

« Si j'en fus aise, ajoute-t-il, Dieu le sait. Si ne m'en vantais-je pas pour cela ; mais je rendis grâce à notre bon Dieu qui m'avait tant fait de faveurs et de grâces par son Fils notre rédempteur Jésus-Christ, et le priai qu'il m'illuminât par son Saint-Esprit, pour en pouvoir user à son honneur et louange. »

Dès le lendemain, Zachaire se mit en route pour aller annoncer son triomphe à son ami et partager avec lui le trésor après lequel ils avaient si longtemps soupiré d'un commun accord. Il franchit d'un pas joyeux le seuil du monastère, et jeta en entrant un coup d'œil de regret sur l'emplacement vide de cette fontaine de plomb qui aurait si bien servi à témoigner sa science aux pieux habitants de la maison. Mais une triste nouvelle l'attendait. Le pauvre abbé était mort six mois auparavant, sans avoir éprouvé la consolation suprême que lui apportait son ami. Zachaire voulait au moins aller témoigner sa reconnaissance au docte religieux dont les conseils lui avaient été si profitables; mais le bon religieux venait aussi de mourir dans un autre couvent où il s'était retiré.

Zachaire se décida alors à passer à l'étranger pour y terminer en paix une carrière qui avait été semée de tant de traverses. Il envoya à Toulouse un de ses cousins pour y vendre tous ses biens, et payer ses créanciers avec les sommes provenant de cette vente. Son désir fut accompli, mais non sans exciter beaucoup de lamentations et de plaintes de la part de ses parents, qui avaient depuis longtemps prévu la ruine de cet obstiné dissipateur.

Ce dernier acte exécuté, Zachaire quitta la France en compagnie de son jeune cousin, et se rendit à Lausanne pour y vivre, nous dit-il, « avec fort petit train, » ce qui ne plaide pas en faveur de la vérité de son affirmation relative à la découverte de la pierre philosophale.

Nous pourrions terminer là l'histoire de l'adepte Zachaire, que nous n'avons racontée avec tant de détails qu'afin de montrer par un frappant exemple à quel degré les chercheurs alchimistes poussaient la patience, leur apanage essentiel. D'ailleurs, dans la dernière partie de sa vie, notre héros se montrerait moins digne de l'intérêt qu'il a pu inspirer à nos lecteurs. La possession de ce trésor prétendu semblait troubler ses sens et égarer sa raison. Il devint infidèle à la promesse qu'il s'était faite de faire tourner à l'honneur et à la louange de Dieu le nouveau pouvoir qu'il avait acquis. S'abandonnant au courant de tous les plaisirs, il donna un libre essor à ses passions, comprimées par l'âpreté du travail pendant les années de sa jeunesse. Épris à Lausanne d'une belle jeune fille, il quitta avec elle la Suisse pour aller mener en Allemagne une vie de dissipation et de folies. Après avoir suivi les bords du Rhin, il s'arrêta à Cologne en 1556. C'est là que l'attendait un triste sort. Amoureux à la fois de la jeune compagne de Zachaire et des trésors qu'il lui supposait, le traître cousin l'étrangla pendant qu'il était plongé dans un lourd sommeil occasionné par l'ivresse. Chargé des dépouilles de sa victime, il s'enfuit avec sa complice. Cet événement fit beaucoup de bruit en Allemagne ; mais on ne put retrouver les traces de l'assassin. Mardochée de Delle, le poëte de la cour de Rodolphe II, composa plus tard sur ce sujet une pièce de vers que nous rapporterions ici, si nous ne craignions de donner une idée peu favorable des mérites de la poésie hermétique.

En énumérant les conditions que doit remplir un alchi-

miste, Albert le Grand nous dit qu'il doit avant tout posséder de la fortune. L'utilité de cette recommandation du maître pourrait déjà ressortir de ce fait, que, de l'aveu même des adeptes, l'or obtenu par la transmutation revenait à un prix plus élevé que l'or ordinaire. Mais le sens de ce précepte et sa signification véritable paraîtront encore plus clairs pour nos lecteurs, si nous rappelons ici la série de travaux accomplis par un alchimiste très-connu dans les fastes de l'art, Bernard le Trévisan, qui employa soixante ans à s'occuper sans interruption de la recherche du grand œuvre. La conclusion à laquelle arrive cet adepte, quant aux moyens qu'il a reconnus les seuls propres à faire de l'or, nous donnera une explication satisfaisante du précepte d'Albert le Grand.

L'adepte que l'on désigne dans la bibliographie alchimique sous le nom de *Bernard le Trévisan* ou du *bon Trévisan*, appartenait à une famille noble de Padoue. Né en cette ville en 1406, il était comte de Trévigo, petit comté de la marche de Trévise dans les États vénitiens. Dès l'âge de quatorze ans, il s'occupait d'alchimie sous la direction et avec les conseils de sa famille, et à dater de ce moment jusqu'à la fin de ses jours, cette étude constitua l'unique occupation de sa vie. Une chronique allemande dit, à propos du sire de Sultzbourg, mort à Nuremberg en 1286 : « Il a beaucoup « *alchymié* et beaucoup dissipé. » Le sire de Sultzbourg devait être bien dépassé par son émule d'Italie.

Encore sous l'aile paternelle, le jeune comte Bernard étudia, pour s'initier aux premiers principes de l'art, Geber et Rhasès. Les travaux qu'il exécuta sous l'inspiration de ces auteurs, lui occasionnèrent une dépense d'environ trois mille écus. Archelaüs et Rupescissa occupèrent ensuite son attention, et quinze années furent employées à ces études préliminaires, pendant lesquelles « je dépendis, nous as-« sure-t-il, tant par trompeurs que par moi pour les connaî-« tre, environ six mille écus. »

Comme il commençait à perdre courage, un bailli de son pays lui enseigna à faire la pierre philosophale avec le sel marin ; mais c'est en vain qu'il s'appliqua pendant un an et demi à ce procédé. Après l'avoir essayé quinze fois, il se décida à l'abandonner pour un autre moyen enseigné par le bailli. Ce moyen consistait à dissoudre séparément dans de l'eau-forte de l'argent et du mercure. Ces dissolutions, après avoir été abandonnées pendant un an à elles-mêmes, étaient ensuite mélangées et concentrées sur des cendres chaudes, de manière à être réduites aux deux tiers de leur volume primitif. Le résidu de cette opération, placé dans une cucurbite fort étroite, était exposé à l'action des rayons solaires; ensuite on l'abandonnait à l'air, afin qu'il s'y produisît de petits cristaux : on avait rempli de ce mélange vingt-deux fioles. On attendit patiemment la formation de ces cristaux. Cette attente dura cinq ans : « Nous attendîmes cinq ans que ces pierres cristallines se créassent au « fond des fioles. » Mais, au bout de cet intervalle, rien ne s'était produit, et le comte Bernard, que toutes ces recherches avaient conduit à l'âge de quarante-six ans, dut songer à essayer un autre procédé.

Ce nouveau procédé lui fut révélé par un moine de Cîteaux, maître Geofroi le Leuvrier, qui en fit avec lui l'expérience. Ils achetèrent deux mille œufs de poule ; les firent durcir dans l'eau bouillante, et enlevèrent les coquilles qui furent calcinées au feu. On sépara le blanc et le jaune de ces œufs durcis, et on les fit pourrir séparément dans du fumier de cheval. Ensuite on distilla trente fois le produit pour en retirer en définitive une eau blanche et une rouge. Mais toutes ces opérations, bien que répétées un très-grand nombre de fois et variées de plusieurs manières, n'aboutirent à rien, et le Trévisan se décida enfin à abandonner un travail qui lui avait coûté huit années de sa vie.

Le Trévisan *besogna* ensuite avec un grand théologien, protonotaire de Bergues, qui prétendait retirer la pierre phi-

losophale de la couperose, c'est-à-dire du sulfate de fer. On commençait par calciner pendant trois mois la couperose, que l'on plaçait alors dans du vinaigre distillé huit fois. Ce mélange de couperose et de vinaigre était ensuite introduit dans un alambic, et l'on distillait ce produit *quinze fois par jour*. Ces quinze distillations devaient être répétées chaque jour pendant un an.

On n'est pas surpris quand le Trévisan nous apprend qu'à la suite de ce nouveau travail des Danaïdes, il fut pris d'une fièvre quarte qui dura quatorze mois et dont il faillit mourir.

A peine rétabli, le comte Bernard apprit d'un clerc de son pays que le confesseur de l'empereur, maître Henri, savait préparer la pierre philosophale. Il s'achemina donc vers l'Allemagne, et étant parvenu « par grands moyens et grands amis » à se mettre en rapport avec maître Henri, il fut admis à la connaissance de son procédé moyennant dix marcs d'argent, qu'il apporta comme ingrédient indispensable de l'œuvre. Voici en quoi consistait le procédé du confesseur impérial.

On mêlait ensemble du mercure, de l'argent, de l'huile d'olive et du soufre. On fondait le tout à un feu modéré, et l'on faisait cuire lentement ce mélange au pélican, en remuant sans cesse. Après deux mois, le tout fut séché dans une fiole de verre recouverte d'argile, et le produit placé pendant trois semaines sur des cendres chaudes. Alors on ajouta du plomb au mélange, que l'on fondit dans un creuset, et le produit de cette fusion fut soumis à l'affinage. Selon maître Henri, les dix marcs d'argent que l'on avait employés devaient, à la suite de ces opérations, augmenter d'un tiers; mais le fait ne répondit point à cette attente, car l'affinage terminé, les dix marcs d'argent se trouvèrent réduits à quatre.

Cet échec fut si douloureux pour le Trévisan, que, pendant deux mois, il abandonna tous ses travaux, et jura d'y renoncer à l'avenir. Ses parents s'applaudissaient de

cette heureuse résolution, mais leur joie fut de courte durée, car l'adepte obstiné ne tarda pas à reprendre sa chaîne. Désespérant néanmoins de trouver le secret qu'il ambitionnait s'il demeurait livré aux seuls conseils des savants de son pays, il se décida à aller chercher des leçons auprès des docteurs étrangers. Le comte Bernard parcourut successivement l'Espagne, l'Angleterre, l'Écosse, la Hollande, l'Allemagne et la France. Enfin, désirant approfondir sur cette question la science de l'Orient, il passa plusieurs années en Égypte, en Perse et en Palestine. Il séjourna particulièrement dans la Grèce méridionale, parce que les autres parties de ce pays était continuellement inquiétées par l'invasion des troupes turques. S'attachant surtout à visiter les couvents, il travaillait à la préparation de l'œuvre avec les moines que leur renommée désignait à son attention. Il ne dédaignait pas cependant le savoir des laïques. Mais tous ses efforts, toutes ses investigations incessantes n'aboutirent à rien. Il avait ainsi atteint l'âge de soixante-deux ans et dissipé la plus grande partie des sommes résultant de la vente de ses biens. En 1472, il arriva à Rhodes sans argent, mais conservant toujours, dans toute sa vivacité, sa foi dans l'agent merveilleux qu'il poursuivait depuis les premières années de sa jeunesse.

A Rhodes habitait un « grand clerc et religieux » que l'on reconnaissait dans tout l'Orient, comme ayant le bonheur d'être en possession de la pierre philosophale. C'est pour se mettre en rapport avec lui que Bernard s'était arrêté dans cette île. Mais, privé de ressources, il aurait rencontré beaucoup de difficultés pour aborder le savant adepte, auprès duquel on n'était pas admis les mains vides. La générosité d'un marchand, ami de sa famille, qui consentit à lui prêter 8,000 florins, lui facilita l'accès de ce savant homme. Jamais d'ailleurs son argent n'avait reçu un meilleur emploi, car c'est le religieux de Rhodes qui devait fixer les doutes du bon Trévisan et ouvrir enfin ses yeux à la véritable lumière.

Après l'avoir induit, trois années durant, en dépenses et travaux inutiles pour l'exécution d'un procédé de la préparation du magistère, au moyen de l'or et de l'argent mêlés à du mercure, le vieux précepteur de ce vieil élève lui révéla le grand secret de toute la science hermétique. C'est en effet par ses conseils que le Trévisan, abandonnant enfin tout travail pratique, trouva dans le *Code de la vérité* (*la Tourbe des philosophes*) cette maxime qui donne à tous la clef des mystères alchimiques :

> « Nature s'éjouit de Nature,
> Et Nature contient Nature. »

En style commun, cette maxime veut dire que pour faire de l'or il faut de l'or, et que les procédés hermétiques ne fournissent jamais de ce métal précieux que la quantité qu'on a bien voulu en introduire dans les opérations.

Ainsi se trouve justifié et expliqué l'avis donné par Albert le Grand à l'alchimiste, que, pour se livrer à la recherche de la pierre philosophale, il faut commencer par posséder de grands biens.

Lorsque, dans l'année 1485, le comte Bernard, à l'âge de soixante-dix-sept ans, se trouva de cette manière initié au véritable secret de la science hermétique, il voulut se rendre utile aux innombrables adeptes engagés dans la même carrière où il avait si tristement usé sa propre existence, et c'est dans ce but qu'il consacra les sept dernières années de sa vie à écrire, sur les principes de l'art, ses divers traités dont le plus célèbre a pour titre : *Le Livre de la philosophie naturelle des métaux* [1]. Les alchimistes, qui ont si souvent invoqué les paroles du bon Trévisan et cherché dans ses écrits la confirmation de leurs vues, n'ont pas compris que le but de l'au-

[1] Le *Livre de la philosophie naturelle des métaux*, de messire Bernard, comte de la Marche Trévisanne. — Dans la *Bibliothèque des philosophes chimiques*, tome II.

teur était seulement de mettre en relief l'inutilité de tous leurs efforts. Mais, en dépit des voiles dont le Trévisan enveloppe sa pensée pour rester fidèle aux traditions de son école, il est souvent facile de comprendre qu'il n'a rien autre chose en vue que de convaincre le lecteur de la vérité de la fameuse maxime qui révèle ses convictions tardives :

« Nature s'éjouit de Nature,
Nature contient Nature. »

Cette idée est clairement reconnaissable dans le passage suivant de la *Philosophie naturelle des métaux*, où l'auteur conclut que toutes les opérations des alchimistes ne peuvent aboutir à rien, et que pour faire de l'or il n'y a rien autre chose à faire qu'à prendre de l'or.

« Par quoi je conclus, nous dit-il, et me croyez. Laissez sophistications et tous ceux qui y croient ; fuyez leurs sublimations, conjonctions, séparations, congélations, préparations, disjonctions, connexions et autres déceptions. Et se taisent ceux qui affirment autre teinture que la nôtre, non vraie, ne portant quelque profit. Et se taisent ceux qui vont disant et sermonnant autre soufre que le nôtre, qui est caché dedans la magnésie, et qui veulent tirer autre argent vif que du serviteur rouge, et autre eau que la nôtre, qui est permanente, qui nullement ne se conjoint qu'à sa nature, et ne mouille autre chose, sinon chose qui soit la propre unité de sa nature. Car il n'y a autre vinaigre que le nôtre, ni autre régime que le nôtre, ni autres couleurs que les nôtres, ni autre sublimation que la nôtre, ni autre solution que la nôtre, ni autre putréfaction que la nôtre. »

Dans le dernier des préceptes d'Albert le Grand, sur lequel nous appellerons l'attention, l'auteur nous dit que l'adepte devra surtout éviter toute espèce de rapport avec les seigneurs et les princes. Albert le Grand développe en ces termes cette pensée :

« Si tu as le malheur, dit-il à l'adepte, de t'introduire auprès des princes et des rois, ils ne cesseront pas de te demander : « Eh bien,

« maître, comment va l'œuvre ? Quand verrons-nous enfin quelque « chose de bon ? » Et, dans leur impatience d'en attendre la fin, ils t'appelleront filou, vaurien, etc., et te causeront toutes sortes de désagréments[1]. Et si tu n'arrives pas à bonne fin, tu ressentiras tout l'effet de leur colère. Si tu réussi, au contraire, ils te garderont chez eux dans une captivité perpétuelle dans l'intention de te faire travailler à leur profit. »

Albert le Grand a parfaitement résumé dans les lignes qui précèdent les dangers qui attendaient les alchimistes à la cour des rois. Tous les souverains, en effet, ne se sont pas contentés de traiter les faiseurs d'or avec le spirituel mépris que montra envers l'un d'eux le pape Léon X, à qui Aurélius Augurelle avait dédié son poëme latin *Chrysopoïa*. L'adepte poëte reçut pour récompense du souverain pontife une bourse vide, attendu, disait le pape, qu'à un homme ayant le pouvoir de faire de l'or, on ne peut offrir autre chose qu'une bourse pour le serrer. Les souverains du moyen âge furent loin de s'en tenir à cette critique innocente. Leurs rapports avec les artistes hermétiques furent toujours compris entre les deux termes suivants : Si l'adepte se présentait à la cour, avouant avec sincérité qu'il n'avait pas encore parfaitement tiré au clair la préparation de la pierre philosophale, on le bannissait avec mépris. S'il témoignait, au contraire, par des preuves plus ou moins satisfaisantes, que le grand secret lui était connu, on le soumettait à un examen plus sévère, qui aboutissait toujours au même résultat : des peines très-cruelles et quelquefois la mort, si l'on découvrait les moyens frauduleux dont l'artiste avait fait usage ; la torture, un emprisonnement perpétuel, s'il refusait de dévoiler son secret.

Un grand nombre d'adeptes ont eu l'occasion de faire la triste expérience de cette vérité, et l'histoire a enregistré sous ce rapport des témoignages déplorables de la cruauté

[1] « Magister, quomodo succedit tibi ? Quando videbimus aliquid boni ? » Et non volentes expectare finem operis, dicent : « Nihil est, truffam esse, etc. »

des souverains. C'est ainsi qu'en 1575, le duc Jules de Brunswick de Luxembourg fit brûler dans une cage de fer une femme alchimiste, Marie Ziglerin, convaincue d'avoir trompé ce prince en lui promettant la recette de la préparation de l'or. Au moyen âge, beaucoup d'artistes ambulants allaient de ville en ville et souvent de foire en foire, pour montrer leurs tours d'adresse, luttant d'habileté et de tromperies avec les bohémiens et les bateleurs, et cherchant à voler à de crédules spectateurs l'argent qu'ils ne pouvaient honorablement gagner. Beaucoup d'entre eux, qui osèrent s'aventurer à la cour des princes, y trouvèrent des punitions souvent terribles.

Nous avons rapporté plus haut la triste fin de Bragadino, pendu à Munich en 1590. George Honauer eut le même sort en 1597, et le duc Frédéric de Wurtemberg ordonna de laisser debout pendant plusieurs années l'instrument du supplice de cet adepte pour servir d'avertissement à ses confrères. Guillaume de Krohnemann, vers 1686, avait trompé, en fabriquant de l'or faux, la cour du margrave George Guillaume de Beirenth. Lorsqu'on reconnut que l'or qu'il avait vendu comme pur n'était qu'un alliage, et que l'argent qu'il avait obtenu de la prétendue transmutation du mercure n'était qu'un amalgame, il fut pendu par l'ordre du margrave, et cette ironique inscription fut placée sur son gibet : « *Je savais autrefois fixer le mercure, et c'est moi* « *maintenant qui suis fixé.* » On trouvera plus loin le récit de la carrière extraordinaire de l'aventurier Caëtano, supplicié en 1709 par l'ordre du roi de Prusse, Frédéric Ier. Un rival de cet aventurier célèbre fut Hector de Klettenberg de Francfort, qui, obligé de quitter son pays à la suite d'un duel malheureux, essayait de gagner sa vie par les tours d'adresse hermétiques, et avait réussi à faire, à Mayence, à Prague et à Brême, un grand nombre de dupes. Après avoir exploité de la même manière la confiance du duc de Weymar, il se présenta en 1720 au roi de Pologne, Auguste II, promettant de

l'enrichir du secret de la pierre philosophale. Sur cette promesse, le roi de Pologne le nomma gentilhomme de la chambre ; mais comme il demeurait impuissant à rien produire des merveilleux résultats qu'il avait annoncés, le roi, outré de fureur, le fit conduire à Kœnigstein, où il fut décapité. Les aventures de l'Écossais Alexandre Sethon, rapportées dans une autre partie de cet ouvrage, nous montreront un autre exemple des vengeances terribles que les souverains allemands savaient tirer des adeptes rebelles à leurs exigences. Pour en finir avec ce genre de faits, nous rapporterons la mort d'un adepte non moins célèbre, David Beuther, qui fut, à la même époque, victime de la vengeance d'un autre petit souverain d'Allemagne.

Dans son *Laboratorium chymicum*, Kunckel, dont l'autorité est si digne de foi, donne le récit suivant des faits relatifs à cet alchimiste.

David Beuther, né en Saxe, avait été élevé sous les yeux mêmes de l'électeur Auguste de Saxe, qui passa une partie de sa vie à s'occuper avec Anne de Danemark, sa femme, de la recherche du grand œuvre. Le prince travaillait dans un laboratoire magnifique qui faisait partie du château électoral. Devenu habile en cette science, Beuther fut admis, en 1575, à l'honneur de travailler avec son prince.

Un jour qu'il se trouvait seul dans le laboratoire, David Beuther découvrit, par hasard, cachée dans un coin, une certaine quantité d'une poudre grise que son étiquette désignait comme la pierre philosophale. Telle n'était point cependant la nature de l'objet découvert par l'adepte ; c'était sans doute un amalgame d'or ou un composé aurifère qui pouvait jouer le rôle de cet agent précieux, puisque, en se détruisant par l'action de la chaleur, il laissait apparaître l'or. Mais, comme la quantité de cette poudre était considérable, à quelque titre que ce fût, elle constituait un trésor. C'est là ce que dut penser Beuther lorsque, après avoir lu sur une feuille de parchemin qui enveloppait sa trouvaille, la ma-

nière d'en faire usage, il vit le métal précieux se multiplier entre ses heureuses mains. Il communiqua sa découverte à deux jeunes compagnons de ses travaux, Vertel et Heidler; et ils se mirent bientôt à mener ensemble joyeuse vie, grâce au produit de leur facile industrie. Cependant, l'électeur de Saxe, ayant quitté Dresde, amena avec lui Beuther. Privés des ressources auxquelles les avait habitués la commune exploitation du trésor de Beuther, ceux-ci lui écrivirent pour réclamer de lui une part dans ses richesses. Mais Beuther, dont la précieuse provision s'était sans doute épuisée, se trouvait hors d'état de répondre à leur demande. Outrés de ce refus, et pour se venger de sa conduite, ses ingrats compagnons écrivirent au prince pour lui tout dénoncer. Pressé de questions et obligé de se rendre à l'évidence, Beuther avoua les faits.

L'électeur déclara qu'il pourrait à la rigueur contraindre le coupable à lui dévoiler son secret, mais qu'il consentait à lui pardonner, exigeant seulement qu'il lui remît le dixième des quantités d'or et d'argent qu'il fabriquerait. Beuther avait d'excellentes raisons pour ne pas accepter la condition imposée par l'électeur. Sur la déclaration de son refus, il fut arrêté. Il entra dans sa prison, maudissant l'alchimie et jurant d'y renoncer à jamais. Mais le terme de ses infortunes n'était pas arrivé. Le prince espéra d'abord obtenir de lui quelque chose avec des promesses et de flatteuses paroles; il assura l'adepte de toute sa faveur s'il voulait consentir à céder à ses prières. Mais tout fut inutile, et le prince, irrité de sa résistance, ordonna de le traiter avec la dernière rigueur.

Beuther, qui avait été laissé libre par intervalles, fut réintégré dans sa prison, sur l'avis qui fut transmis à l'électeur que l'adepte prenait ses dispositions pour gagner l'Angleterre. En même temps, l'électeur demanda à la cour de Leipsick un jugement contre la félonie de son élève. En 1580, la cour prussienne rendit un jugement contre Beu-

ther, sur le double grief d'avoir manqué à sa parole et d'avoir rempli avec négligence ses fonctions d'alchimiste auprès de l'électeur. Ce jugement portait que Beuther devait être considéré comme possesseur de la pierre philosophale, et, qu'en conséquence, son secret lui serait arraché par la torture; que, pour s'être montré infidèle à son prince, il serait battu de verges, perdrait deux doigts et passerait en prison le reste de ses jours, afin de l'empêcher d'enrichir de son secret quelque souverain étranger.

Cependant l'électeur hésitait à faire exécuter un arrêt si sévère. Un reste de tendresse pour le jeune homme qui avait grandi sous ses yeux, un vague espoir de conquérir son précieux secret, faisaient chanceler sa résolution. C'est un samedi soir que le condamné avait reçu signification de l'arrêt de Leipsick, le lundi matin il recevait du prince une lettre ainsi conçue :

« Beuther ! rends-moi ce que tu m'as pris, rends-moi ce que Dieu et la justice m'ont donné; sans cela je prononcerai lundi sur ton sort, et peut-être m'en repentirai-je plus tard. Ne me force point, je t'en conjure, à pousser les choses à cette extrémité. »

En réponse à cet appel du prince, Beuther traça en gros caractères, sur les murs de sa prison : « *Chat enfermé n'attrape pas de souris!* » En même temps il écrivit au prince, lui promettant de tout dévoiler si on le rendait libre. Ayant écouté cette proposition, l'électeur fit sortir Beuther de prison, et on le réintégra dans le laboratoire de Dresde, dans la *Maison d'or*, ainsi qu'on l'appelait. On lui rendit tous les priviléges, tous les honneurs, dont il avait précédemment joui; seulement l'électeur exigea qu'un homme de sa maison, chargé de le surveiller, demeurât constamment près de lui, assistant à toutes ses opérations et ne le perdant jamais de vue.

C'est dans ces conditions nouvelles que Beuther fut contraint de se remettre à l'œuvre. Le désespoir lui inspirait des

forces surhumaines pour parvenir à trouver le secret terrible d'où son existence dépendait. Il essaya un grand nombre de moyens divers, cherchant chaque fois à persuader de son succès imaginaire l'inflexible gardien toujours attaché à ses pas. Mais celui-ci, difficile à convaincre, ne pouvait que transmettre au prince le résultat négatif des expériences.

Un jour, le gardien, s'étant éloigné pour quelques instants, laissa Beuther seul dans le laboratoire. A son retour, il trouva le malheureux adepte étendu sans vie sur le plancher : David Beuther s'était dérobé par le suicide aux tortures de sa situation.

Après avoir vu tant de leurs malheureux confrères tomber victimes de l'avarice des souverains, périr par le glaive, être soumis aux plus affreux tourments, ou terminer leurs jours dans l'ombre éternelle d'un cachot, les adeptes avaient compris toute l'étendue des périls attachés à l'exercice de leur art, et beaucoup d'entre eux, éclairés par l'infortune de leurs prédécesseurs, ou par leurs propres adversités, avaient fini par perdre toute croyance à l'alchimie. Ils n'hésitaient plus alors à redire, pour caractériser cette dangereuse science, les énergiques paroles de l'abbé de Wiezenberg, Jean Clytemius, qui écrivait au seizième siècle : *Vanitas, fraus, dolus, sophisticatio, cupiditas, falsitas, mendacium, stultitia, paupertas, desesperatio, fuga, proscriptio et mendicitas, perdisæque sunt chemiæ.* Parvenus au bout de leur carrière, ayant perdu biens et repos dans cette inutile et décevante poursuite, ils pouvaient tristement répéter l'adage bien connu de l'Allemagne au seizième siècle : *Propter lapidem istam dilapidavi bona mea.*

Gabriel Pénot, alchimiste français, né dans la province de Guyenne, avait passé sa vie entière et dissipé une fortune considérable à défendre les idées de Paracelse et les principes de l'hermétisme. Il avait écrit dix ouvrages sur ces questions, et voyagé dans une partie de l'Europe comme le champion

dévoué de ces doctrines. En 1617, réduit à la dernière misère, il alla mourir, rongé de vermine, en Suisse, à l'hôpital d'Yverdun. Beaucoup de personnes qui, sur le bruit de son nom, étaient accourues pour le voir à l'hospice, se pressaient autour de son lit à ses derniers moments, et le conjuraient, les mains jointes et la prière aux lèvres, de leur laisser en héritage le secret précieux dont il était possesseur. Le malheureux aurait bien voulu satisfaire à un tel désir, mais il ne pouvait que protester de son ignorance sur ce sujet, et verser des larmes amères sur le triste état où l'avait réduit sa passion funeste pour une fausse science qu'il ne devait plus que maudire et détester. Son refus exaspéra les témoins impitoyables de cette scène déchirante qui aurait dû attendrir leurs cœurs. Les injures et la menace succédèrent aux supplications ; enfin on l'abandonna avec colère : « Meurs, « avaricieux et méchant, qui veux emporter dans la mort un « secret inutile à la tombe ! » Alors, à demi expirant, Gabriel Pénot, se dressant sur son lit, envoya, comme malédiction suprême à ses persécuteurs, le vœu que, pour sa vengeance, Dieu leur inspirât un jour la résolution de se faire alchimistes.

Une scène à peu près de ce genre se passa au lit de mort du célèbre nécromancien théosophe Corneille Agrippa, qui, à ses derniers moments, déplora avec amertume les folies de sa carrière, et condamna solennellement les erreurs et les mensonges de ses confrères. Au reste, Agrippa n'avait pas attendu ce moment pour condamner l'alchimie, et, dans ce magnifique pamphlet, *Déclamation sur l'incertitude, vanité et abus des sciences*, l'une des œuvres littéraires les plus étranges du seizième siècle, il avait tracé une peinture très-expressive des conditions misérables réservées aux alchimistes de son temps. Les traits suivants sont particulièrement dignes d'être reproduits pour caractériser les tristes déconvenues qui attendaient les adeptes :

« Les dommageables charbons, dit Corneille Agrippa, le soufre, la fiente, les poisons, et tout dur travail vous semblent plus doux que le miel, tant que vous ayez consommé tous vos héritages, meubles et patrimoines, et iceux réduits en cendre et fumée, pourvu que vous vous promettiez avec patience de voir, pour récompense de vos longs labeurs, ces beaux enfantements d'or, perpétuelle santé et retour à jeunesse. Enfin, ayant perdu le temps et l'argent que vous y aurez mis, vous vous trouvez vieux, chargés d'ans, vêtus de haillons, affamés, toujours sentant le soufre, teints et souillés de zinc et de charbon, et par le fréquent maniement de l'argent vif devenus paralytiques, et n'ayant retenu que du nez toujours distillant : au reste, si malheureux, que vous vendriez vos vies et vos âmes mêmes. En somme, ces souffleurs expérimentent en eux-mêmes la métamorphose et changement qu'ils entreprennent de faire sur les métaux ; car, de chimiques ils deviennent cacochymes, de médecins mendiants, de savonniers taverniers, la farce du peuple, fous manifestes, et le passe-temps d'un chacun. Et n'ayant pu se contenter en leurs jeunes ans de vivre en médiocrité, ains s'étant abandonnés aux fraudes et tromperies des alchimistes toute leur vie, ils sont contraints, étant devenus vieux, de bélistrer en grande pauvreté ; en sorte que, au lieu de trouver faveur et miséricorde, en l'état calamiteux et misérable où ils se trouvent, ils n'ont que le ris et la moquerie d'un chacun. »

Ce tableau, tout à fait pris sur nature, rend inutile tout autre développement dans lequel nous pourrions entrer au sujet de la vie des alchimistes ; il complète la curieuse physionomie de ces hommes dont nous avons essayé de retracer quelques traits peu connus.

HISTOIRE

DES PRINCIPALES TRANSMUTATIONS MÉTALLIQUES

HISTOIRE

DES PRINCIPALES TRANSMUTATIONS MÉTALLIQUES

Pour développer avec les détails convenables l'argument historique, thème favori invoqué par les adeptes en faveur de leur science, nous allons rapporter les événements les plus remarquables parmi ceux que l'on a désignés sous le nom de *faits de transmutation métallique*. Il est bien entendu que nous ne prendrons ici pour guides que les écrivains sérieux qui ont eu le soin d'appuyer leurs narrations sur des documents et des renseignements précis. Tels sont G. de Hoghelande, dans son *Historiæ aliquot transmutationis metallicæ*, Lenglet-Dufresnoy, dans son *Histoire de la philosophie hermétique*, et Schmieder, dans son curieux ouvrage *Geschichte der Alchemie*. Des faits singuliers que nous allons essayer de faire revivre, il ne sortira point, hâtons-nous de le dire, la preuve que la pierre philosophale a été trouvée. Sur cette question notre opinion est fort arrêtée ; et, bien que l'état présent de nos connaissances chimiques ne repousse point d'une manière formelle la possibilité d'un tel résultat, nous ne croyons nullement que le grand secret de la science hermétique ait jamais été révélé à aucun élu dans la longue série de siècles où il a été l'objet de tant de recherches ardentes. Nous aurons soin de placer, à côté de chacun des événements que nous aurons à raconter, l'expli-

cation qui, selon nous, permet le mieux d'en rendre compte. Dans un grand nombre de cas, c'est par l'emploi de fraudes faciles à signaler que le fait peut s'expliquer. — Aussi conseillons-nous au lecteur, avant d'entreprendre la lecture des pages qui vont suivre, de se reporter au célèbre mémoire de Geoffroy *sur les supercheries concernant la pierre philosophale.* Ce mémoire se trouve reproduit dans les notes de cet ouvrage comme un correctif que l'on pourra toujours trouver sous la main et consulter dans un moment de doute ou d'hésitation. — Dans d'autres cas, les adeptes agissaient de bonne foi, et les résultats merveilleux qu'ils voyaient se produire tenaient à des circonstances étrangères qui leur échappaient, mais que l'état actuel des sciences chimiques permet aujourd'hui de saisir. Nous aurons le soin de montrer chaque fois la source de l'erreur involontaire dans laquelle tombaient les adeptes et les spectateurs témoins de ces prodiges.

Ces réserves établies, nous pouvons aborder l'histoire des transmutations métalliques. On comprendra, après cette lecture, l'émotion profonde que ces événements ont excitée en Europe dans les siècles de crédulité et d'ignorance au milieu desquels ils ont apparu, et l'influence qu'ils durent exercer à cette époque sur l'imagination des hommes : le crédit universel, l'empire immense dont l'alchimie a joui si longtemps en Europe n'aura dès lors plus rien qui doive étonner.

Les écrivains qui se sont attachés à nous transmettre les divers faits que l'on considère comme de véritables transmutations, rapportent un certain nombre de ces événements, qui se seraient passés pendant les douzième et treizième siècles. Ils attribuent des projections couronnées de succès à divers alchimistes de cette époque, tels que Arnauld de Villeneuve, saint Thomas d'Aquin, Alain de Lisle et Albert le Grand. Nous ne remonterons point à des temps si éloignés, parce que les témoignages qui nous restent concernant ces faits, seraient insuffisants pour la sincérité et l'utilité d'une

discussion historique. C'est seulement du quatorzième siècle que nous ferons partir la revue qui va nous occuper. D'ailleurs, c'est à cette époque qu'appartient l'un des événements qui marquent le plus dans les fastes de la philosophie hermétique. C'est alors qu'apparaît la chronique de Nicolas Flamel, chronique étrange, et qui a donné tant de popularité et de retentissement aux idées alchimiques. C'est donc par l'examen des transmutations attribuées à Nicolas Flamel que nous commencerons l'histoire des transmutations métalliques.

CHAPITRE PREMIER

NICOLAS FLAMEL

Ce n'ést pas seulement dans l'ordre chronologique que Nicolas Flamel doit être placé le premier sur la liste des fortunés souffleurs. L'adepte heureux qui laissa une mémoire non-seulement vivante, mais presque vénérée pendant plus de quatre siècles ; celui dont le nom populaire s'est incrusté si profondément dans les traditions et les légendes de notre pays, mérite, à bien des titres, d'occuper la première place dans les récits de la science transmutatoire. Tandis que la plupart des adeptes dont nous aurons à rappeler l'existence, ne trouvent dans la pratique de leur art que la déception, la ruine ou le désespoir, Nicolas Flamel ne rencontre dans sa carrière que bonheur et sérénité. Loin de se ruiner en travaillant au grand œuvre, on le voit ajouter subitement des trésors à sa fortune. Il dispose de richesses considérables pour le temps, et que l'opinion populaire élèvera bientôt à

des proportions fabuleuses. Il emploie ces richesses en dotations charitables et en fondations pieuses qui lui survivront. Il bâtit des églises et des chapelles sur lesquelles il fait graver son image accompagnée de symboliques figures et de croix mystérieuses que les adeptes des temps futurs s'efforceront de déchiffrer pour y retrouver l'histoire de sa vie et la description cabalistique des procédés qui l'ont amené à la réalisation du *magistère*.

Dans un manuscrit de la main de Nicolas Flamel, on trouve résumés, par des indications précises, le nombre et la succession des opérations qu'il faut accomplir pour parvenir au grand œuvre [1]. Nicolas Flamel explique dans ce manuscrit, à l'adresse des alchimistes, ce qu'à la même époque il leur donne à déchiffrer dans les figures hiéroglyphiques du charnier des Innocents et du portail de Saint-Jacques-la-Boucherie. Qui ne serait frappé d'un tel enchaînement de réalités si bien liées entre elles, si bien confirmées les unes par les autres? De grandes richesses ses rapidement acquises sans que personne en puisse indiquer la source, de nombreuses fondations qui en attestent l'importance, et des monuments divers qui, dans leurs décorations symboliques, en attribuent l'origine au grand œuvre; puis un livre, contemporain de ces symboles, qui vient

[1] C'est le manuscrit qui existe encore à la Bibliothèque impériale, et que l'on désigne quelquefois sous le nom de *Traité des lavures;* il débute ainsi : « *Cy commence la vraie pratique de la noble science d'alkmie...* » Et fait connaître le nombre et la succession des *lavures* à exécuter pour la préparation de la pierre philosophale. La critique est forcée d'abandonner la composition de cet ouvrage à Nicolas Flamel, car il est écrit de sa main, et l'on ne trouve pas d'autre auteur à qui l'on puisse l'attribuer. Or, ce manuscrit contient dans son titre, écrit de la même main, et conséquemment authentique au même degré que le reste du texte, une sorte de sommaire résumant, par des indications très-nettes, les divers sujets traités dans la plupart des livres que la tradition a mis sous le nom de Flamel. Ce manuscrit devait suffire à lui seul, tous les traités qu'on lui attribue fussent-ils apocryphes, pour confirmer l'opinion générale, qui a si longtemps régné, du triomphe de Nicolas Flamel dans l'œuvre hermétique.

leur servir de commentaire, et le tout, depuis l'origine jusqu'à la fin, se rapportant à l'histoire du même personnage. Certes, nous reconnaissons et nous entendons réserver les droits de la critique, mais nous ne comprenons guère celle qui, dans ses préventions systématiques contre toute histoire ornée par la légende, n'a pas craint de contester à Flamel jusqu'au titre d'alchimiste. Il nous paraît donc impossible de dénier à l'écrivain de Saint-Jacques-la-Boucherie le titre d'adepte et les travaux qui en sont la conséquence. Quant au fait d'avoir trouvé le secret de la science hermétique, nous exposerons les motifs qui empêchent d'en laisser subsister la pensée. Mais si l'on ne peut admettre que Nicolas Flamel ait possédé la pierre philosophale, au moins faut-il reconnaître qu'aucun autre alchimiste n'a rassemblé un plus grand nombre de preuves pour faire croire à la réalité de ce fait, et pour implanter cette opinion dans les esprits de ses contemporains.

On ne possède aucun renseignement précis sur la date ni sur le lieu de la naissance de Flamel. La plupart de ses biographes le font naître à Pontoise ; mais nul d'entre eux n'a fixé l'époque de sa naissance. Cependant, en rapprochant quelques dates plus faciles à réunir, on trouverait sans doute que l'époque de sa naissance ne doit pas s'éloigner beaucoup de l'année 1330. Bien que d'une fortune très-médiocre, ses parents purent lui donner une éducation que nous appellerions aujourd'hui *libérale*. Certaines connaissances dans les lettres lui étaient, en effet, nécessaires pour venir, comme il le fit, s'établir, jeune encore, dans la capitale du royaume en qualité d'écrivain public, profession qui embrassait alors beaucoup de travaux d'une nature variée. Plusieurs témoignages nous montrent que Nicolas Flamel exerça cette profession dans toute son étendue et avec un succès qui peut le faire considérer comme un clerc distingué parmi les artistes du quatorzième siècle.

Comme aucun document ne peut éclairer les premières années de sa vie, l'histoire de Flamel ne commence, pour nous, qu'au moment où il apparaît, au charnier des Innocents, parmi les écrivains publics qui, de temps immémorial, avaient adossé leurs échoppes contre ces vieilles constructions. Cependant, les gens de sa corporation étant allés plus tard s'établir sous les piliers de l'église Saint-Jacques-la-Boucherie, Flamel, à leur exemple, y transporta son bureau. Les affaires du jeune écrivain commençaient déjà à prospérer ; car on lui voit, dans ce nouveau quartier, deux échoppes : l'une occupée par des copistes à ses gages ou par les élèves qu'il formait dans son art, l'autre où il se tenait ordinairement lui-même. Cette échoppe, à laquelle le modeste et laborieux écrivain demeura toujours fidèle au milieu des richesses qu'il acquit plus tard, n'offrait de particulier que son excessive exiguïté. D'après Sauval, elle n'avait pas plus de deux pieds et demi de long sur deux de large ; après la mort de Flamel, elle resta longtemps à louer, et la paroisse de Saint-Jacques-la-Boucherie ne put qu'avec peine trouver un preneur à raison de huit sols parisis par an. C'est dans cet étroit espace que l'honnête artiste vit s'écouler sa vie.

Installé dans son nouvel établissement du quartier Saint-Jacques-la-Boucherie, Nicolas Flamel contracte bientôt une union qui vient ajouter beaucoup à cette première aisance à laquelle il est déjà parvenu. Il épouse une veuve que l'on croit née à Paris, comme on croit Flamel lui-même né à Pontoise, l'origine de l'une n'étant pas plus certaine que celle de l'autre. Mais, à ce détail près, dame Pernelle est une personne de mérite, économe, prudente, sage et expérimentée, belle ou du moins agréable encore, autant que peut le paraître, aux yeux d'un jeune mari, une femme deux fois veuve, ayant quarante ans passés, point d'enfants et une dot dont les biographes oublient de nous donner le chiffre, mais qui doit être estimée assez honnête d'après ses effets immédiats sur la situation de la communauté. Il se

présenta un terrain vacant à l'un des angles de la vieille rue de Marivaux ; les époux l'achetèrent et y firent bâtir une maison en face de leur échoppe. Or, bâtir, dans la bourgeoisie du quatorzième siècle, comme dans celle de nos jours, c'est l'indice assuré, l'emblématique manifestation d'une fortune en train de se consolider. Il existe toutefois un titre qui fournit quelques éclaircissements sur le véritable état de la fortune de Flamel à cette époque : c'est l'acte par lequel, trois années après leur union, les deux époux se firent un don mutuel de tous leurs biens, afin que chacun d'eux « *pût* « *avoir honnêtement sa vie selon son état.* » D'après l'énumération des biens qui composent cette dotation mutuelle, on voit que les ressources du ménage ne dépassaient guère encore la médiocrité.

Ainsi Nicolas Flamel, établi dans le nouveau quartier des écrivains, vient de faire un mariage de raison ; il s'est montré en cela homme positif, et cette qualité ne lui fera jamais défaut, bien qu'elle doive paraître originale chez un alchimiste. Il est vrai qu'il n'a encore touché que de fort loin aux pratiques de cette science occulte. Si, désireux d'étendre le cercle de ses affaires, il a joint à sa profession d'écrivain l'industrie de libraire, s'il entreprend un nombre considérable de travaux dans l'art de l'écriture, où il excelle, il ne travaille encore qu'au grand jour et sur des matières connues. Tandis qu'une laborieuse activité règne dans ses échoppes, sa maison se remplit de beaux livres richement enluminés et qui trouvent un excellent débit ; il s'entoure de nombreux élèves qui rétribuent ses leçons en raison de la vogue et du talent de leur maître. En tout cela, Flamel trouve les moyens de s'enrichir, mais fort peu d'occasions de se mettre en contact avec la science des philosophes hermétiques. Ce qui peut seulement seconder le désir qu'il éprouve, à l'exemple de tous les hommes éclairés de son temps, de devenir expert dans les pratiques de l'alchimie, ce sont les occasions qui lui sont souvent offertes d'acheter,

de vendre, de copier, peut-être même de lire quelques ouvrages hermétiques, alors si nombreux et si recherchés. Il faut même admettre que notre artiste avait commencé de s'adonner à quelques lectures de ce genre, et que son esprit inclinait vers ces idées, pour expliquer la vision qu'on lui attribue et qui devint l'origine de ses travaux hermétiques.

Une nuit donc, raconte la légende à laquelle l'histoire va désormais fréquemment céder la parole, Nicolas Flamel dormait d'un profond somme, quand un ange lui apparut, tenant à la main un livre d'une antiquité vénérable et d'une magnifique apparence : « Flamel, lui dit l'ange, regarde ce « livre, tu n'y comprends rien, ni toi ni bien d'autres, mais « tu y verras un jour ce que nul n'y saurait voir. » Et comme Flamel tendait la main pour recevoir le don précieux qu'il croyait lui être offert, l'ange et le livre disparurent à la fois dans un nuage d'or.

Cependant la prédiction céleste tardait beaucoup à s'accomplir. L'ange semblait avoir si bien oublié sa promesse, que Flamel n'y eut point sans doute songé davantage, sans un événement qui vint réveiller ses souvenirs en même temps que ses espérances. Un certain jour de l'année 1357, il acheta d'un inconnu un vieux livre, qu'il reconnut, dès la première inspection, pour celui de son rêve. Dans un des ouvrages que la tradition lui attribue [1], il s'explique avec détails au sujet de cette trouvaille. Nous citerons quelques lignes de son texte, qui renferment une description très-précise et de nature à faire ajouter foi à la réalité de l'objet décrit, avec quelques détails précieux sur la position de notre artiste à cette époque de sa vie :

« Donc moy, Nicolas Flamel, escrivain, ainsi qu'après le déceds de mes parents, je gagnais ma vie en nostre art d'escriture, faisant des inventaires, dressant des comptes, et arrestant les dépenses des

[1] *Le livre des figures hiéroglyphiques de Nicolas Flamel, traduit de latin en français par P. Arnauld, sieur de la Chevalerie, gentilhomme poictevin*

tuteurs et mineurs, il me tomba entre les mains, pour la somme de deux florins, un livre doré fort vieux et beaucoup large ; il n'estait point en papier ou en parchemin, comme sont les autres, mais seulement il était fait de déliées et écorces (comme il me semblait) de tendres arbrisseaux. Sa couverture estait de cuivre bien délié, toute gravée de lettres ou figures estranges, et quant à moy je croy qu'elles pouvaient bien estre des caractères grecs ou d'autre semblable langue ancienne. Tant y a que je ne les sçavais pas lire, et que je sçay bien qu'elles n'estaient point notes ny lettres latines ou gauloises, car nous y entendons un peu. Quant au dedans, ses feuilles d'escorce estaient gravées et d'une très-grande industrie, escrites avec une pointe de fer, en belles et très-nettes lettres latines colorées. Il contenait trois fois sept fueillets, car iceux estaient ainsi comptés au haut du fueillet, le septième desquels estait tousiours sans escriture, au lieu de laquelle il y avait peint une verge et des serpents s'engloutissans ; au second septième, une croix où un serpent estait crucifié ; au dernier septième estaient peints des déserts, au milieu desquels coulaient plusieurs belles fontaines, dont sortaient plusieurs serpents qui couraient par cy et par là. Au premier des fueillets il y avait escrit en lettres grosses capitales dorées : ABRAHAM LE JUIF, PRINCE, PRESTRE, LÉVITE, ASTROLOGUE ET PHILOSOPHE, A LA GENT DES JUIFS, PAR L'IRE DE DIEU DISPERSÉE AUX GAULES, SALUT. D. I. Après cela, il estait remply de grandes exécrations et malédictions (avec ce mot MARANATHA, qui y estait souvent répété), contre toute personne qui y jetterait les yeux sur iceluy, s'il n'estait Sacrificateur ou Scribe. »

Puisque les sacrificateurs et les scribes pouvaient ouvrir ce livre, Nicolas Flamel avait le droit d'y jeter les yeux, car, s'il n'était point sacrificateur, ce qui eût répugné à l'innocence et à la bonté de son âme, on ne peut nier qu'il ne fût scribe. Ce qui l'arrêtait, ce n'était donc point le terrible *Maranatha*, mais bien l'impénétrable obscurité du texte. Tout ce qu'il y comprenait, c'est que l'art de la transmutation métallique que l'auteur révélait aux gens de sa nation, comme moyen de payer les tributs aux empereurs romains, se trouvait contenu au troisième feuillet. En effet, le premier feuillet était rempli tout entier par le titre que nous avons cité, et le second ne contenait que des remon-

trances et des consolations aux Israélites malheureux. Mais, dans cette partie du livre, l'exécution du grand œuvre se trouvait expliquée dans un langage ordinaire avec le dessin des vases à employer et l'indication des couleurs qui devaient apparaître. Seulement, l'ouvrage ne disait rien sur la nature de la matière essentielle, c'est-à-dire sur ce que nous avons appelé ailleurs le *premier agent de la pierre philosophale*. La clef de ce mystère était contenue dans les quatrième et cinquième feuillets, tout remplis de belles figures enluminées, mais sans aucun texte écrit. Ces figures représentaient intelligiblement, nous dit Flamel, la composition du premier agent; mais, ajoute-t-il, il aurait fallu, pour les comprendre, être fort avancé dans la cabale des Juifs et avoir bien étudié les écrits des philosophes hermétiques.

Voici quelles étaient, d'après Nicolas Flamel, ces importantes figures du livre d'Abraham.

La première figure du quatrième feuillet représentait un jeune homme avec des ailes aux pieds, tenant en main un caducée, autour duquel s'entortillaient deux serpents, et dont il frappait sur une *salade* (un casque) qui lui couvrait la tête; ce jeune homme ressemblait au Mercure de la mythologie. Contre lui s'avançait, courant et volant, les ailes étendues, un grand vieillard portant sur sa tête une horloge et dans ses mains une faux comme la mort; terrible et furieux, il voulait trancher les pieds à Mercure. Une autre figure du même feuillet représentait, au sommet d'une montagne, une belle fleur rudement ébranlée par l'aquilon. Elle avait le pied bleu, les fleurs blanches et rouges, les feuilles reluisantes comme de l'or; à l'entour de cette fleur les dragons et griffons aquiloniens faisaient leur nid et demeure.

Au cinquième feuillet, on voyait un beau jardin, au milieu duquel un rosier fleuri s'appuyait contre un chêne creux; à leur pied bouillonnait une fontaine d'eau très-blanche, qui allait ensuite se précipiter dans des abîmes. Avant de disparaître ainsi, ces ondes avaient passé entre les

mains d'une infinité de peuples, qui fouillaient la terre en la cherchant, mais qui, étant aveugles, ne la reconnaissaient point, excepté quelques-uns d'entre eux *qui considéraient le poids*. Au revers du même feuillet, on trouvait un roi qui, armé d'un coutelas, faisait tuer en sa présence, par des soldats, une multitude de petits enfants dont les mères pleuraient aux pieds des impitoyables exécuteurs. Recueilli par d'autres soldats, le sang de ces enfants était placé dans un grand vaisseau où venaient se baigner à la fois le soleil et la lune.

On ne peut savoir ce qui était contenu dans le reste du livre d'Abraham le Juif. Nicolas Flamel nous donne en ces termes les motifs de son silence à cet égard :

« Je ne représenteray point, nous dit-il, ce qui estait escrit en beau et très-intelligible latin en tous les autres feuillets escrits, car Dieu me punirait ; d'autant que je commettrais plus de méchancetés que celuy (comme on dit) qui désirait que tous les hommes du monde n'eussent qu'une teste, et qu'il la pût couper d'un seul coup. »

Une fois en possession de ce livre précieux, Flamel passa les jours et les nuits à l'étudier ; il le cachait à tous les yeux, et, bien qu'il n'y pût rien entendre, il n'en était pas moins jaloux de sa possession. Seulement, dans sa tendresse inquiète, sa femme bien-aimée s'alarmait de le voir triste et de l'entendre souvent soupirer dans la solitude. Devant la douce insistance des pressantes questions de Pernelle, il ne put se défendre de lui confier son secret. Elle le garda fidèlement, et si dans cette occasion elle ne lui fut d'aucun secours, contrainte de partager son admiration stérile pour ces belles figures auxquelles elle ne comprenait rien, elle procura du moins à son mari la consolation d'en parler en tête à tête avec ravissement, et de chercher ensemble les moyens d'en découvrir le sens caché.

Cette situation d'esprit était d'autant plus pénible pour Flamel, qu'il croyait lire très-clairement dans les premiers

feuillets toutes les opérations à mettre en pratique, et ne se voyait arrêté que par son ignorance sur la matière première. Ce qu'il savait le moins, ou plutôt ce qu'il ne savait pas du tout, c'était son commencement. Le secours de l'ange de sa vision serait ici arrivé fort à propos ; mais cette intervention surnaturelle, si formellement annoncée, manqua toujours à notre alchimiste, qui l'eût cependant bien méritée, car il était homme de bien et homme de foi.

En l'absence de l'ange dont les promesses ne semblent lui avoir inspiré qu'une confiance médiocre, Nicolas Flamel s'adressa directement à Dieu. Cette invocation à l'autorité divine pour le succès de son œuvre ne paraîtra point extraordinaire, si l'on se rappelle qu'à cette époque beaucoup de savants docteurs et de pieux évêques s'occupaient de recherches alchimiques sans scrupule de conscience, et que Flamel les poursuivait avec un esprit exempt de cupidité. Voici donc la belle prière que l'on prête à Nicolas Flamel, et qu'il aurait faite pour obtenir l'intelligence des figures cabalistiques du livre d'Abraham :

« Dieu tout-puissant, éternel, père de la lumière, de qui viennent tous les biens et tous les dons parfaits, j'implore votre miséricorde infinie ; laissez-moi connaître votre éternelle sagesse ; c'est celle qui environne votre trône, qui a créé et fait, qui conduit et conserve tout. Daignez me l'envoyer du ciel votre sanctuaire, et du trône de votre gloire, afin qu'elle soit et qu'elle travaille en moi ; car c'est elle qui est maîtresse de tous les arts célestes et occultes, qui possède la science et l'intelligence de toutes choses. Faites qu'elle m'accompagne dans toutes mes œuvres ; que, par son esprit, j'aie la véritable intelligence ; que je procède infailliblement dans l'art noble auquel je me suis consacré, dans la recherche de la miraculeuse pierre des sages, que vous avez cachée au monde, mais que vous avez coutume au moins de découvrir à vos élus. Que ce grand œuvre que j'ai à faire ici-bas, je le commence, je le poursuive et l'achève heureusement ; que, content, j'en jouisse à toujours. Je vous le demande par Jésus-Christ, la

pierre céleste, angulaire, miraculeuse et fondée de toute éternité, qui commande et règne avec vous[1]. »

Cette prière ne fut point d'abord exaucée ; cependant Flamel ne se rebuta pas. Peut-être pensa-t-il que sa demande était téméraire, et que, même aux élus qu'il daigne favoriser de son secours, Dieu n'accorde des dons extraordinaires qu'au prix du travail et du temps. Il se remit donc à travailler avec ardeur.

Le peu de succès que Nicolas Flamel retira de ses premières recherches, lui fit comprendre que ses seules lumières seraient insuffisantes pour pénétrer le secret de la science hermétique. Il prit donc la résolution d'invoquer le savoir de quelques personnages plus éclairés que lui. Dans le lieu le plus apparent de sa maison, il exposa, non point le livre même qu'il voulait toujours dérober à tous les yeux, mais une copie, fidèlement exécutée par lui, de ses principales figures. Plusieurs grands clercs, qui fréquentaient son logis, eurent le loisir de les admirer tout à leur aise, mais personne ne put réussir à en déchiffrer le sens. Et, comme il est d'usage de se montrer sceptique et railleur à l'endroit des choses que l'on ne comprend pas ou qu'on ignore, lorsque Flamel déclarait que ces figures enseignaient le secret de la pierre philosophale, chacun se moquait du bonhomme et de sa *pierre bénite*.

Il se rencontra cependant parmi les visiteurs un licencié en médecine, ayant nom maître Anseaulme, qui prit la chose au sérieux. Grand amateur d'alchimie, maître Anseaulme avait bien envie de connaître le livre du Juif, et il en coûta à Flamel beaucoup de protestations et de mensonges pour lui persuader qu'il ne l'avait pas. Raisonnant donc sur la copie qu'il avait sous les yeux, le licencié donna l'explication suivante des figures cabalistiques.

[1] *Hydrolicus sophicus, seu aquarium sapientium.* Theat. chim. Mangeti, t. II, p. 557.

D'après maître Anseaulme, la première figure représentait le Temps, qui dévore tout, et les six feuillets écrits signifiaient qu'il fallait employer l'espace de six ans pour parfaire la pierre; après quoi il fallait « tourner l'horloge et ne cuire « plus. » Et, comme Flamel se permettait d'objecter que cette explication était à côté du véritable sujet des figures, lesquelles n'avaient été peintes, comme il était dit expressément dans le livre, que pour démontrer et enseigner le premier agent, maître Anseaulme répondait que cette action de six ans était comme un second agent. Il ajoutait qu'au surplus, le premier agent était véritablement figuré aussi par l'eau blanche et pesante (sans doute le vif argent), que l'on ne pouvait fixer, auquel on ne pouvait couper les pieds, c'est-à-dire ôter la volatilité que par cette longue décoction dans un sang très-pur de jeunes enfants ; que, dans ce sang, le vif argent, se combinant avec l'or et l'argent, se convertissait premièrement avec eux en une herbe semblable à celle qui était peinte, puis après, par corruption, en serpents, lesquels, enfin, étant parfaitement desséchés et cuits par le feu, se réduisaient en une poudre d'or qui serait la pierre.

Si l'on demande quel fut le succès des travaux entrepris sur cette explication triomphante, nous avons le certificat que Flamel s'en est donné à lui-même pour immortaliser la sagacité du licencié Anseaulme :

« Cela fut cause, nous dit-il, que durant le long espace de vingt-un ans, je fis mille brouilleries, non toutefois avec le sang, ce qui est méchant et vilain ; car je trouvai dans mon livre que les philosophes appelaient sang, l'esprit minéral qui est dans les métaux, principalement dans le soleil, la lune et Mercure, à l'assemblage desquels je tendais toujours. »

Ainsi Nicolas Flamel employa plus de vingt ans à vérifier par ses recherches les commentaires hermétiques du licencié. Si un tel chercheur ne trouve rien, on n'a, certes, aucun reproche à lui adresser. Bien qu'entrepris en vue d'une œuvre chimérique, un travail exécuté avec une telle con-

stance, nous semble aussi digne d'intérêt que tout ce que peut produire la patience et le génie dans les sciences de notre époque. Comme l'alchimiste des temps anciens, le savant de nos jours se consacre à la poursuite passionnée d'une idée; on qualifie cette idée de chimère tant qu'elle n'a pas été réalisée, c'est comme un premier agent dont le génie devine l'existence sans pouvoir la démontrer, un principe qui règne déjà, mais pour lui seul, et dont l'obscure aperception fait, pendant de longs jours et pendant de longues nuits, l'occupation et le tourment de sa pensée.

On ne peut attendre trop longtemps une bonne inspiration, pourvu qu'enfin elle arrive. Celle qui se présenta, après vingt ans de travaux, à l'esprit de notre alchimiste, était aussi heureuse que naturelle. Réfléchissant sur l'origine de son livre, Nicolas Flamel s'avisa qu'il devait en demander le sens à quelque membre de la nation d'Abraham, car, pour expliquer un juif, il est bon de prendre un autre juif. Mais, dans toutes ses entreprises, notre pieux personnage ne perdait jamais de vue le secours qu'il pouvait tirer de la puissance divine. Il résolut donc de faire un vœu de pèlerinage à Dieu et à Monsieur Saint Jacques de Galice, afin d'obtenir la faveur de découvrir dans les synagogues d'Espagne quelque docte juif capable de lui donner la véritable interprétation des figures mystérieuses dont il poursuivait en vain la signification cachée.

Voilà donc notre adepte en route pour l'Espagne. Muni du consentement de Pernelle, il porte le bourdon et l'habit du pèlerin, comme il convient à celui qui voyage pour l'accomplissement d'un vœu. Il n'a pas oublié d'emporter un extrait des peintures du fameux livre que, pour rien au monde, il ne voudrait ni montrer ni déplacer. C'est en l'année 1378 que Flamel fit ce voyage qui devait être d'un résultat si décisif pour sa destinée.

Son vœu accompli avec toute la dévotion nécessaire, et Monsieur Saint Jacques dûment désintéressé, notre alchi-

miste put s'occuper librement de l'affaire qui l'attirait en Espagne. Mais, en dépit de la protection de Saint Jacques, il ne trouvait pas sans doute l'homme qu'il cherchait, car son séjour dans ces contrées se prolongea près d'un an. Comme il s'acheminait vers le Nord, afin de rentrer en France, il traversa la ville de Léon, où il fit la rencontre d'un marchand de Boulogne, qui avait pour ami un médecin juif de nation, mais converti au christianisme. Sur l'énonciation de ces qualités, Nicolas Flamel s'empressa de lier connaissance avec le médecin juif. Maître Canches, c'est le nom qu'il lui donne, était un cabaliste consommé, très-versé dans les sciences sublimes. A peine eut-il jeté les yeux sur l'extrait des figures conservé par Flamel, que, ravi d'étonnement et de joie, il demanda à l'adepte s'il avait connaissance du livre qui les contenait. Maître Canches s'exprimait en latin : Flamel lui répondit dans la même langue qu'il pourrait donner de bonnes nouvelles de ce livre à celui qui parviendrait à lui en expliquer les figures. Sur cela, et sans plus de discours, maître Canches se mit aussitôt à donner l'explication de tous ces emblèmes de manière à ne laisser aucun doute à son interlocuteur sur l'exactitude de son interprétation.

Le cœur de Flamel battait avec violence pendant qu'il écoutait le merveilleux commentaire depuis si longtemps attendu. Mais, si grande que fut sa joie, elle était encore loin d'égaler celle du juif. En effet, si l'alchimiste pouvait se croire enfin parvenu au but suprême de ses longs et douloureux travaux, à ce premier agent, à cette pierre philosophale qui renfermait tant de vertus naturelles et de miraculeuse puissance, maître Canches se voyait sur la trace d'un livre précieux entre tous les livres, unique, introuvable, œuvre perdue de l'un des princes de la cabale, et dont le titre, la seule chose que l'on en connût depuis un grand nombre de siècles, était resté en vénération parmi les plus savants docteurs de la nation d'Abraham.

On devine que Flamel n'éprouva pas grande résistance

lorsqu'il proposa au médecin israélite de l'accompagner à Paris pour compléter son explication sur le texte même du livre. Ils se mirent donc ensemble en route pour la France. Mais il était écrit que le pauvre juif, éprouvant le sort de l'antique fondateur de sa religion, ne pourrait entrer dans la terre promise. Arrivé à Orléans, à peu de journées de Paris, il tomba malade, et, malgré tous les soins que ne cessa de lui prodiguer son ami, il expira entre ses bras après sept jours de maladie. Flamel lui rendit pieusement les derniers devoirs.

« Au mieux que je peus, dit-il, je le fis enterrer en l'église Saincte-Croix, à Orléans, où il repose encore. Dieu aye son âme. Car il mourut bon chrétien. Et certes, si je ne suis empesché par la mort, je donneray à cette église quelques rentes pour faire dire pour son âme tous les jours quelques messes. »

De retour à Paris, Flamel fut encore obligé de travailler trois ans sur les instructions incomplètes qu'il avait reçues du juif. Au bout de ce temps, il toucha au but si ardemment désiré; et avec l'aide de Pernelle, qui prenait part à toutes ses opérations, il composa enfin la sublime pierre des sages.

« Finalement, nous dit-il, je trouvay ce que je désirois, ce que je reconnus aussitôt par la senteur forte. Ayant cela, j'accomplis aisément le magistère : aussi, sachant la préparation des premiers agens, suivant après mon livre à la lettre, je n'eusse pu faillir, encore que je l'eusse voulu.

« Donc, la première fois que je fis la projection, ce fut sur du Mercure, dont j'en convertis une demi-livre ou environ, en pur argent, meilleur que celuy de la minière, comme j'ay essayé et faict essayer par plusieurs fois. Ce fust le 17 janvier, un lundy, environ midy, en ma maison, présente Pernelle seule, l'an de la restitution de l'humain lignage mil trois cent quatre-vingt-deux. Et puis après, en suivant toujours de mot à mot mon livre, je la fis avec la pierre rouge, sur semblable quantité de Mercure, en présence encore de Pernelle, seule en la même maison, le vingt-cinquième jour d'avril suivant de la même année, sur les cinq heures du soir, que je transmuay véritablement en quasi autant de pur or, meilleur très-certainement que l'or

commun, plus doux et plus ployable. Je peux le dire avec vérité. Je l'ay parfaicte trois fois avec l'ayde de Pernelle, qui l'entendait aussi bien que moy, pour m'avoir aydé aux opérations, et sans doute, si elle eût voulu entreprendre de la parfaire seule, elle en serait venue à bout. »

Quand on a lu ce procès-verbal, que Flamel dresse lui-même de son propre succès, on n'est pas très-avancé dans la connaissance du procédé qui lui servit à accomplir la pierre philosophale. Pour comprendre, il manque au lecteur ce qui manquait à Flamel lui-même avant son voyage en Espagne. On pourrait lui dire, comme il disait alors à maître Anseaulme : « Mais quel est donc le premier « agent? » Nous avons lu avec une attention scrupuleuse les neuf chapitres où l'auteur reprend une à une les diverses figures hiéroglyphiques du tableau qui sert de frontispice à son traité, et nous pouvons affirmer que l'on y chercherait en vain l'explication du secret de la science hermétique. Ce qui n'empêche pas notre adepte, imitant en cela le reste de ses confrères, de s'applaudir de la sincérité et de la clarté de ses révélations touchant le mystère du grand œuvre :

« Et vraiment, dit-il, en s'adressant au lecteur dont il vient d'embrouiller l'esprit en parlant de *siccité et d'humidité*, d'*albification* et de *rubification*, de *laict virginal solaire* et de *mercure citrin rouge*, d'*œuf philosophique* et de *poulet*, — et vraiment je te dis ici un secret que tu trouveras bien rarement escrit ; aussi je ne suis point envieux. Pleust à Dieu que chacun sceut faire de l'or à sa volonté, afin que l'on vescut menant paistre ses gras troupeaux, sans usure et procès, à l'imitation des saincts patriarches, usans seulement, comme les premiers pères, de permutation de chose à chose, pour laquelle avoir il faudrait travailler aussi bien que maintenant. »

Quelle que soit l'opinion à laquelle on s'arrête sur cet événement remarquable de la vie de notre alchimiste, il est certain que sa fortune se montra prodigieusement multipliée à partir de l'époque que l'on fixe comme celle de ses projections. Les deux époux, déjà âgés, sans enfants et sans espérance d'en avoir, voulurent reconnaître les grâces que Dieu leur

avait accordées, et résolurent de consacrer leurs richesses à des œuvres de bienfaisance et de miséricorde. D'abord, leur petite maison de la rue Marivaux devient un lieu d'asile ouvert aux veuves et aux orphelins dans la détresse. Les deux époux prodiguent des secours aux pauvres, ils fondent des hôpitaux, bâtissent ou réparent des cimetières, font relever le portail de Sainte-Geneviève-des-Ardents, et dotent l'établissement des Quinze-Vingts, qui, en mémoire de ce fait, venaient chaque année, à l'église Saint-Jacques-la-Boucherie, prier pour leurs bienfaiteurs, et ont continué jusqu'en 1789 ce pieux pèlerinage. Flamel et Pernelle accordent encore des dotations à un grand nombre d'églises, mais particulièrement à celle de Saint-Jacques-la-Boucherie. On a trouvé dans les archives de cette paroisse, outre le testament de Nicolas Flamel, plus de quarante actes qui témoignent des dons considérables qu'il avait faits à cette église.

Nicolas Flamel énumère dans les termes suivants les divers témoignages de sa pieuse libéralité :

« En l'an mil quatre cent treize, nous dit-il, sur la fin de l'an, après le trespas de ma fidelle compagne, que je regretterai tous les jours de ma vie, elle et moy avions déjà fondé et renté quatorze hôpitaux en cette ville de Paris, basti tout de neuf trois chapelles, décoré de grands dons et de bonnes rentes sept églises, avec plusieurs réparations en leurs cimetières, outre ce que nous avions faict à Boulogne, qui n'est guères moins que ce que nous avons faict ici. »

A cette liste des fondations de Flamel, il faut ajouter ses constructions au charnier des Innocents qui retraçaient par leur décoration symbolique les emblèmes de l'art qui, selon la tradition, fut l'origine de sa fortune.

Cédant, en cela, à la faiblesse humaine, Flamel fit sculpter sur les divers monuments dus à sa libéralité, son image accompagnée d'un écusson où se voyait une main tenant une écritoire en forme d'armoiries. On trouvait une de ces statues à Sainte-Geneviève-des-Ardents, sous le portail qu'il y fit construire ; on en trouvait deux à Saint-Jacques-la-

Boucherie, savoir : une sur la petite porte de l'église, rue des Écrivains, et une autre sur le pilier de sa maison; une au charnier des Innocents, dont il avait fait bâtir une des arcades du côté de la rue de la Lingerie; il y en avait encore une à l'ancienne église de l'hôpital Saint-Gervais, petite chapelle que Flamel avait fait élever rue de la Tixeranderie, et deux sur la façade d'une belle maison qu'il fit construire dans la rue de Montmorency.

Flamel était presque toujours représenté, sur ces petites statues, à genoux et les mains jointes. « On le voyait à Sainte-« Geneviève-des-Ardents, dit l'abbé Villain, avec une robe « longue, un manteau long et retroussé sur l'épaule droite, « le chaperon à demi abattu autour du col, avec la cornette « longue et pendant très-bas : avec cela une ceinture, à la-« quelle était attachée l'écritoire, signe de la profession dont « l'écrivain se faisait honneur. »

Dans cette galerie, élevée en vue des souvenirs de la postérité, Flamel n'avait pas oublié l'image de sa chère Pernelle. On la voyait représentée avec son mari, sur le fronton de l'arcade des charniers. Elle était à genoux aux pieds de saint Pierre, tandis que Flamel était à genoux aux pieds de saint Paul; au milieu se tenait la Vierge portant l'Enfant Jésus. Au-dessous se trouvait une corniche chargée de tableaux de sculpture représentant le jugement dernier; le mari et la femme y figuraient encore. On les voyait encore partout tous les deux sur les vitraux ou sur la façade des édifices tenant leur place dans diverses allégories. Sur l'arcade du charnier des Innocents, on lisait des vers au-dessous du chiffre de Nicolas Flamel; ils étaient sans doute de sa composition. Les voici tels qu'on put les déchiffrer en 1760 :

« Hélas! mourir convient
Sans remède homme et femme
. . . . Nous en souvienne :
Hélas! mourir convient
Le corps. . . . .

Demain peut-être dampnés
A faute...............
Mourir convient,.......
Sans remède homme et femme. »

Toutes ces constructions, que le temps n'a pas encore entièrement détruites, tous ces bienfaits dont la mémoire vit encore, toutes ces libéralités du pieux Flamel, quelque arithmétique dont on se serve pour les diminuer et les réduire, supposent toujours de très-grandes richesses. Essayons d'en rechercher la véritable origine.

Un jeune savant de l'école des Chartes, M. Auguste Valet, qui s'est livré à de curieuses recherches sur le sujet dont nous nous occupons, termine son travail par cette réflexion judicieuse : « En général, dit-il, partout où vous voyez une *lé-*
« *gende*, quelque erronée, quelque amplifiée qu'elle soit, vous
« pouvez être sûr, en allant au fond des choses, que vous y
« trouverez une *histoire.* » Ajoutons que, s'il en était autrement, il faudrait rejeter du domaine des faits positifs tous les événements qui ne sont pas attribués aux princes et aux seigneurs, aux généraux et aux ministres, c'est-à-dire aux hommes qui, dans leur siècle, exerçaient de grandes charges publiques. L'histoire proprement dite n'accorde son attention et ses honneurs qu'à cette classe de personnages ; quant à la modeste existence de ceux qui n'occupèrent aucun rang dans l'État, elle ne nous est transmise que par la tradition, par des mémoires particuliers, par des notices ou des biographies qui sont, ou qui, avec le temps, deviennent des légendes. Parce que l'on se défie des détails étrangers dont la tradition a chargé leur histoire, ou de la fausse chronologie qui les obscurcit, va-t-on déclarer que ces hommes n'ont rien fait, et que tout est controuvé dans les ouvrages écrits sur leur compte, comme dans ceux qu'on leur attribue? Va-t-on prononcer enfin que leur existence même est problématique? Telle est cependant la conséquence extrême à laquelle on serait conduit par une critique où le scepticisme l'emporterait trop sur le discerne-

ment. C'est dans cette idée qu'une légende cache toujours une histoire, que nous allons soumettre à un rapide examen la question si controversée de la source des richesses du célèbre écrivain de la rue de Marivaux.

On se trouve, en ce qui concerne la fortune de Flamel, en présence de deux opinions qui s'excluent l'une l'autre, bien qu'on les rencontre réunies chez les critiques, qui, à l'exemple de l'abbé Villain et de Gabriel Naudé, se sont appliqués à découvrir l'origine de l'opulence de Flamel. Dans la crainte d'accorder trop de foi à la légende, ou bien on essaye de dépouiller Flamel de sa qualité de philosophe hermétique, ou bien l'on conteste ses richesses, c'est-à-dire qu'on les amoindrit au point de leur ôter les proportions et le caractère d'une fortune. C'est cette dernière opinion sur laquelle l'abbé Villain a le plus insisté dans son *Histoire critique de Nicolas Flamel.* Les petites raisons, les petits chiffres se pressent sous sa plume pour amoindrir l'importance des dotations des deux époux : l'abbé Villain a lu quelque part que le portail de l'église Sainte-Geneviève-des-Ardents, à la construction duquel Flamel participa, *fut fait des aumônes de plusieurs* [1]. — A cette époque, la toise de construction de murs, en y comprenant tous les matériaux, ne coûtait que vingt-quatre sous. — Il résulte du testament de Pernelle, qu'en 1399 les deux époux n'avaient qu'environ quatre mille trois cents et quelques livres de revenu. — A la bonne heure; il faudrait cependant se demander, quant au dernier point, si, du quatorzième siècle au dix-huitième, la valeur de l'argent ne s'était pas tellement dépréciée, qu'une somme, considérable pour un bourgeois du temps de Flamel, fût médiocre pour les lecteurs de l'abbé Villain. Il est toutefois un fait qui détruit complétement cette objection du critique, c'est la date qu'il cite du testament de Pernelle. En l'année 1399, en effet, les dotations, les rentes aux hôpitaux et

[1] *Histoire critique de Nicolas Flamel*, Paris, 1761.

églises se trouvaient faites, les œuvres de miséricorde étaient accomplies; toutes les constructions, tant à Boulogne qu'à Paris, s'étaient élevées aux frais du libéral écrivain, sauf le portail de Sainte-Geneviève-des-Ardents et une arche que, douze ou treize ans plus tard, après la mort de Pernelle, il fit ajouter au charnier des Innocents. Si, en 1399, il restait peu de fortune aux deux époux, c'est par la raison toute simple qu'ils avaient prodigieusement dépensé. Ce trait, que l'abbé Villain oublie de signaler, avait cependant son importance dans la question.

Mais par quel moyen Nicolas Flamel avait-il pu subvenir à tant de dépenses?

C'est ici que la critique a besoin de tirer parti de l'opinion contraire sur les richesses de Flamel. On veut bien convenir qu'elles ont dû être considérables; mais aussitôt, et pour rejeter leur origine hermétique, on leur cherche une source illicite et même criminelle. Flamel, dit, après d'autres écrivains, M. le docteur Hoefer, dans son *Histoire de la chimie*, Flamel a fait l'usure, il a prêté à la petite semaine; il s'est trouvé en rapport avec un grand nombre de juifs, et, probablement, il se sera enrichi en s'attribuant les dépôts que ceux-ci lui confièrent aux temps de leur persécution. Or, non-seulement ces imputations sont entièrement dénuées de preuves, mais encore tout ce que l'on connaît historiquement du caractère et des actes de Flamel, concourt à laver sa mémoire d'une telle accusation.

Nous sommes, certes, fort éloigné de penser que le bonhomme Flamel ait jamais découvert la pierre philosophale; nous le croyons d'autant moins, que nous trouvons chez lui toutes les qualités et tous les moyens qui rendent la pierre philosophale superflue pour l'acquisition de grandes richesses. Que l'on se rappelle l'honnête et solide position que Nicolas Flamel occupait déjà bien avant l'époque où, selon la légende, il fit sa première projection. L'art de l'écrivain, dans lequel il était passé maître, avait l'importance et tenait la place

de l'imprimerie avant que celle-ci fût inventée. On a vu qu'en même temps Flamel était libraire, et libraire-juré de l'Université, autre profession dans laquelle il prospérait également. Si l'on ne peut contester qu'il y ait eu anciennement, et qu'il y ait encore aujourd'hui, tant dans la librairie que dans l'imprimerie, plusieurs maisons millionnaires, quelle difficulté trouvera-t-on à admettre que, réunissant les deux industries, la maison des époux Flamel se soit élevée à un même degré de fortune pour le temps où ils ont vécu? Tout en s'occupant, à l'exemple de ses contemporains, de la culture d'un art chimérique, Nicolas Flamel ne négligeait point pour cela les travaux d'un produit plus assuré, et cette petite échoppe de Saint-Jacques-la-Boucherie, qui n'est à louer qu'après sa mort, peut même passer pour une preuve que le prudent écrivain public n'avait jamais renoncé à son métier. Ainsi, à moins qu'il n'y ait parti pris de le traiter en coupable, on ne doit point chercher à son opulence une autre source que cette longue carrière de travaux et d'affaires, dans le cours de laquelle un homme habile et actif comme lui, aidé du concours d'une femme entendue et vigilante, a pu chaque année réaliser des bénéfices considérables qu'aucune grande charge domestique ne venait entamer. Dans cette maison, point d'enfants à élever et à pourvoir ; des habitudes d'ordre qui rendent le travail de plus en plus fructueux en lui ménageant l'impulsion croissante qu'il reçoit de ses propres produits soigneusement économisés ; ajoutez enfin une simplicité de vie qui allait jusqu'à l'austérité, soit que ces habitudes fussent conformes aux goûts de Flamel, soit qu'il voulût conjurer par là les haines jalouses et dangereuses auxquelles étaient alors en butte les bourgeois que la fortune élevait trop au-dessus de leur caste.

Un fait, que l'histoire nous a conservé, prouve tout à la fois que, déjà de son vivant, la fortune extraordinaire de Flamel était une chose notoire, et qu'en même temps l'honnête écrivain avait gardé au milieu de ses richesses une mo-

dération plus extraordinaire encore que sa fortune. Frappé de tout ce que l'on racontait des richesses, des libéralités de Flamel, le roi Charles VI crut devoir envoyer chez lui un maître des requêtes pour s'assurer du fait. Monsieur Cramoisi, qui fut chargé de cette mission, trouva le philosophe vivant pauvrement dans sa modeste échoppe, et se servant à son ordinaire de vaisselle de terre, comme le plus humble des artisans. Cramoisi rendit compte au roi des résultats de son enquête, et l'honnête artiste ne fut point inquiété. L'usure, cette imputation odieuse que l'on n'a pas craint de faire peser sur la mémoire de Flamel, ne se concilie point avec une telle simplicité de mœurs et d'habitudes. Il faut d'ailleurs ou nier complétement l'existence d'un personnage, ou bien l'accepter avec les traits sous lesquels la tradition nous le représente. Or, comment un homme religieux, humain, charitable, — l'histoire même ne conteste aucune de ces vertus à Nicolas Flamel, — aurait-il voulu s'enrichir par un moyen que réprouvent également la religion et la charité?

On prétend encore que Nicolas Flamel a pu s'enrichir en s'appropriant les dépôts ou les créances des juifs proscrits. Cette opinion nécessite un court examen. Du vivant de Flamel, les juifs furent persécutés trois fois, c'est-à-dire chassés du royaume, puis rappelés, moyennant finance. Or, en 1346, date de la première persécution, Flamel n'était qu'un garçon de quinze ou seize ans. En 1354, date de la seconde, il commençait à peine son petit établissement d'écrivain public, et personne ne parlait encore de sa fortune. « Ce bon-« homme, dit Lenglet Dufresnoy, aurait-il été en Espagne « chercher des juifs, si lui-même les avait volés et dépouillés « de leurs biens? » On pourrait ajouter que si Flamel alla trouver des juifs en Espagne, c'est qu'il était sans doute en mesure de leur rendre bon compte du mandat qu'ils lui auraient confié à leur départ de France. Mais tout ce que l'on pourrait avancer à cet égard manquerait de preuves, et, en particulier, cette opinion que Flamel aurait reçu, comme

une sorte de banquier, la procuration des juifs proscrits pour toucher leurs créances, n'est qu'une conjecture à laquelle on ne peut guère s'arrêter. En effet, bien longtemps avant le voyage de Flamel en Espagne, les juifs étaient rentrés en France, où leur bannissement, leur rappel, la confirmation et la prolongation de leurs priviléges, étaient, avec l'altération des monnaies, les grands moyens financiers de l'époque : les gouvernements seuls dépouillaient les juifs. Du reste, de prolongation en prolongation, on leur avait octroyé un séjour non interrompu de plus de trente ans dans le royaume, lorsque, en 1394, Charles VI les en bannit à perpétuité. Cette troisième persécution des juifs eut lieu, à la vérité, du vivant de Flamel, mais elle est postérieure à un grand nombre de ses fondations. Il faut convenir toutefois qu'en cette circonstance il aurait pu faire honnêtement quelque gain considérable avec les juifs. L'ordonnance de 1394, différente en cela de toutes celles précédemment portées contre eux, avait un caractère purement religieux et politique. En les bannissant, elle ne les dépouillait pas, et, ce qui le prouve bien, « c'est que toutes leurs créances du« rent leur être payées[1]. » Or, pour opérer le recouvrement de ces créances, il leur fallut nécessairement un agent ou une sorte de banquier. Si l'on veut croire que Flamel, dont la probité et la solvabilité bien connues devaient inspirer toute confiance aux juifs, reçut d'eux cet important mandat, et put s'enrichir beaucoup de toutes les remises qui lui auraient été accordées sur les sommes recouvrées par ses soins, on n'a rien à objecter à cette nouvelle conjecture, si ce n'est son entière gratuité, car elle n'appartient pas à la tradition et elle n'est confirmée par aucune induction historique. Mais ce que nous voudrions détruire et effacer dans tous les esprits, c'est le soupçon, non pas gratuit, mais absurde, que Flamel se soit approprié les créances ou les dépôts des juifs

[1] *Des Juifs en France*, par M. Théophile Halley, in 8°, 1847.

proscrits. Est-ce que, dans ce cas, de nombreuses plaintes ne se seraient pas élevées contre lui? Et le dépositaire infidèle, s'il avait pu ne pas compter avec sa conscience, n'aurait-il pas eu à compter sévèrement avec la justice du roi? Charles VI, qui n'avait prononcé que le bannissement des juifs, n'eût point, sans doute, laissé impuni chez un particulier un acte de spoliation dont il avait voulu s'abstenir lui-même.

Les dernières années de la vie de Flamel furent consacrées à la composition de divers ouvrages hermétiques, au moyen desquels il se flattait de répandre dans le public l'opinion, qui a d'ailleurs complétement prévalu, du haut degré de ses connaissances dans la science hermétique. En 1399, il rédige, dit-on, pour la première fois, l'*Explication des figures hiéroglyphiques*, livre qu'il complétera en 1413, l'année même de la mort de Pernelle. En 1409, il compose en vers son *Sommaire philosophique*, qui a été réimprimé en 1735 dans le troisième volume du *Roman de la Rose*. On ignore en quelle année ont été composés le *Désir désiré* et le *Traité des Lavures*. Arrêtons-nous un instant sur ce dernier ouvrage. Nous avons déjà cité les premières lignes de ce manuscrit, qui débute ainsi : « *Cy commence la vraie pratique de la noble science d'alkymie;* » et qui continue par ce sous-titre : Le *Désir désiré et le prix que nul ne peut priser, de tous les philosophes composé, et des livres des anciens pris et tirés*, etc. C'est ce passage du manuscrit des Lavures, écrit tout entier de la main de Flamel, qui a paru renfermer en abrégé les titres ou désignations des autres livres composés par lui ou publiés sous son nom à diverses époques.

Hâtons-nous de le dire, la plupart des ouvrages dont nous venons de citer les titres sont apocryphes; seulement on y trouve beaucoup de faits vrais concernant Flamel. Pour les auteurs de ces livres, c'était là une condition du succès qui n'a pas dû être plus négligée qu'elle ne l'est dans divers mémoires pseudonymes de notre époque, lesquels, remplis de faits irrécusables, ne pèchent souvent que par l'authenticité.

C'est ainsi que le *Livre des figures hiéroglyphiques* est généralement regardé comme l'œuvre propre du traducteur P. Arnauld, car le latin, d'où il prétend l'avoir traduit, n'a été vu nulle part. Cependant, quand on trouve dans ce livre une traduction si fidèle et une si laborieuse explication des figures que Flamel fit peindre ou sculpter sur la quatrième arche du charnier des Innocents, il est impossible de le considérer comme absolument faux dans tout le reste, et notamment dans ce qu'il rapporte des travaux et de la vie intérieure des deux époux. L'ouvrage du P. Arnauld est sans doute la paraphrase d'un manuscrit perdu de Nicolas Flamel.

Nicolas Flamel fut enterré dans l'église Saint-Jacques-la-Boucherie. Il avait, de son vivant, payé les frais de sa sépulture, dont il avait désigné la place devant le crucifix et la sainte Vierge, et où, douze fois l'année, après les services fondés à son intention, tous les prêtres devaient aller, en surplis, lui jeter de l'eau bénite. Il avait aussi d'avance composé et figuré l'inscription qui devait être placée à l'un des piliers au-dessus de sa tombe, et qui, selon sa volonté, fut exécutée comme il suit :

Le Sauveur était figuré tenant la boule du monde entre saint Pierre et saint Paul. On lisait au-dessous de cette image :

« Feu NICOLAS FLAMEL, jadis écrivain, a laissié par son testament, à l'œuvre de cette église, certaines rentes et maisons qu'il a acquestées et achetées de son vivant, pour faire certain service divin, et distributions d'argent chacun an par aumône, touchant les Quinze-Vingts, Hôtel-Dieu, et autres églises et hôpitaux de Paris. *Soit prié pour les Trépassés.* »

Sur un rouleau étendu on lisait ces paroles :

Domine Deus, in tuâ misericordiâ speravi.

Au-dessous se voyait l'image d'un cadavre à demi consommé, et cette inscription :

De terre suis venu et en terre retourne :
L'ame rends à toi, J. H. V., qui les péchiés pardonne.

Pernelle, qui avait précédé son mari au tombeau, s'était

occupée aussi de ses propres obsèques; elle avait même réglé la dépense du luminaire à y consacrer. Mais Pernelle ne nous donne pas ici une haute idée de sa magnificence. Elle avait fixé le prix du dîner du jour de l'enterrement, auquel, selon la coutume, devaient être invités tous les parents et voisins, à quatre livres seize sols parisis. La dépense totale de la cérémonie devait se monter à dix-huit livres dix deniers parisis, et le bout de l'an ne coûter que huit livres dix-sept sols.

Nicolas Flamel fut donc, comme nous l'avons dit au début de ce chapitre, le plus heureux des souffleurs. Son bonheur a même atteint des limites qui ne pouvaient entrer dans ses espérances, car les adeptes, enthousiastes de ses succès, lui ont accordé le privilége de l'immortalité. S'il faut en croire l'état civil, Flamel mourut en 1418; mais beaucoup d'écrivains affirment que, plein de vie à cette époque, il ne fit que disparaître de Paris pour aller rejoindre Pernelle, laquelle, cinq années auparavant, avait disparu de son côté pour se rendre en Asie. Cette opinion se répandit jusqu'en Orient, où elle existait encore au dix-septième siècle. C'est au moins ce que Paul Lucas rapporte dans la relation de son voyage en Asie Mineure. Ce touriste s'exprime ainsi :

« A Bournous-Bachi, ayant eu un entretien avec le dervis des Usbecs sur la philosophie hermétique, ce Levantin me dit que les vrais philosophes possédaient le secret de prolonger jusqu'à mille ans le terme de leur existence et de se préserver de toutes les maladies. Enfin, je lui parlai de l'illustre Flamel, et je lui dis que, malgré la pierre philosophale, il était mort dans toutes les formes. A ce nom, il se mit à rire de ma simplicité. Comme j'avais presque commencé de le croire sur le reste, j'étais extrêmement étonné de le voir douter de ce que j'avançais. S'étant aperçu de ma surprise, il me demanda sur le même ton si j'étais assez bon pour croire que Flamel fût mort. « Non, non, me dit-il, vous vous « trompez, Flamel est vivant; ni lui, ni sa femme ne savent encore ce « que c'est que la mort. Il n'y a pas trois ans que je les ai laissés « l'un et l'autre aux Indes, et c'est un de mes plus fidèles amis. »

Après ce préambule, le dervis fait une longue histoire de la manière dont Flamel et Pernelle se sont éclipsés de Paris, et de la vie qu'ils mènent tous deux en Orient.

« Ce récit, ajoute le naïf Lucas, me parut, et il est en effet, fort singulier. J'en fus d'autant plus surpris qu'il m'était fait par un Turc que je croyais n'avoir jamais mis le pied en France. Au reste, je ne le rapporte qu'en historien, et je passe même plusieurs choses encore moins croyables, qu'il me raconta cependant d'un ton affirmatif. Je me contenterai de remarquer que l'on a ordinairement une idée trop basse de la science des Turcs, et que celui dont je parle est un homme d'un génie supérieur. »

Ajoutons qu'au mois de mai 1818 il se trouva à Paris un plaisant ou un fou qui se donnait pour le véritable Nicolas Flamel, l'adepte fortuné qui avait fait la projection quatre siècles auparavant. L'alchimiste s'était établi rue de Cléry, n° 22 ; il faisait de l'or à volonté et se proposait d'ouvrir un cours de science hermétique, pour lequel chacun pouvait se faire inscrire moyennant la modique somme de *trois cent mille francs*. Après cette dernière réclame, on n'a plus entendu parler de l'adepte de la rue Marivaux.

Beaucoup de personnes s'imaginèrent, après la mort de Nicolas Flamel, qu'il devait exister des trésors enfouis dans la maison qu'il avait toujours habitée. Toutes ses dépenses ne pouvaient avoir épuisé les sommes innombrables que cet adepte avait accumulées chez lui, ayant la faculté de produire de l'or au gré de ses désirs. Ces personnes si bien avisées avaient sans doute lu dans Diodore de Sicile que Symandius, roi d'Égypte, possesseur du même secret, fit environner son tombeau d'un cercle d'or massif, dont la circonférence était de trois cent soixante-cinq coudées, et dont chaque coudée formait un cube d'or. Le même Symandius s'était fait représenter sur le péristyle de l'un de ses palais, offrant aux dieux l'or et l'argent qu'il fabriquait chaque année, et dont la somme, en nombres ronds, s'élevait à cent trente et un milliards deux cents mil-

lions de mines. Un ancien ami de Flamel, qui possédait à fond ses auteurs hermétiques, alla trouver le prévôt de la ville de Paris, et déclara, comme un cas de conscience, que Flamel l'avait fait dépositaire de certaines sommes, sous condition de les employer à des réparations dans les maisons qui avaient appartenu au défunt. Il s'offrait particulièrement à dépenser trois mille livres pour restaurer la maison de la rue de Marivaux. Comme cette maison était fort délabrée, les magistrats prirent au mot notre homme, qui, au comble de ses vœux, s'empressa de faire exécuter des fouilles; ensuite il se mit à méditer les hiéroglyphes, à fendre les pierres et à scruter le joint des moellons. Mais l'histoire rapporte qu'il en fut pour ses peines et pour ses frais. Il n'avait pas sans doute connaissance de l'oraison composée par Flamel en faveur de ceux qui soupirent après les biens de la terre.

CHAPITRE II

ÉDOUARD KELLEY

Vers la fin du seizième siècle, époque où les gens de loi étaient déjà assez mal famés en Angleterre, il y avait à Lancastre, d'autres disent à Londres, un notaire décrié entre tous par les industries productives qu'il joignait aux actes de son ministère. Talbot était son nom. Né à Worcester, en 1555, il s'était appliqué dans sa jeunesse à l'étude de l'ancienne langue anglaise, et y était devenu fort habile. Nul ne s'entendait mieux que lui à déchiffrer les vieux titres, à ressusciter, au profit de ses clients, des droits

enterrés dans la poussière des greffes. Non-seulement il pouvait lire toutes sortes d'écritures anciennes, mais il excellait à les imiter. Ce dernier talent l'exposa à des sollicitations dangereuses que, pour son malheur, il ne sut pas toujours repousser. Trop bien récompensé, son zèle ne connaissait plus de bornes; Talbot en vint à falsifier des titres, et même à en fabriquer dans l'intérêt de ses clients. Poursuivi à raison de ces faits, et convaincu de faux, il fut banni de la ville. Les magistrats, voulant faire sur lui une leçon à tous ses confrères, avaient même ordonné qu'on lui coupât les deux oreilles, et cet arrêt fut exécuté [1].

Ce fut sans doute dans cette circonstance que Talbot changea de nom, afin d'échapper à la notoriété, peu recommandable, de son aventure. Le fugitif résolut de se retirer dans le pays de Galles, dont il entendait parfaitement la langue. Il s'arrêta dans un village des montagnes. A l'auberge où il était descendu, on lui montra, comme objet curieux, un vieux manuscrit que les habitants ne pouvaient parvenir à déchiffrer. L'ayant examiné, l'ex-notaire reconnut au premier coup d'œil qu'il était écrit dans l'ancienne langue du pays et avait pour objet la transmutation des métaux. Sans laisser paraître une curiosité qui eût éveillé des défiances, il s'enquit de l'origine de ce livre et apprit qu'on l'avait trouvé dans le tombeau d'un évêque catholique inhumé autrefois dans une église du voisinage. La découverte de ce manuscrit se rapportait à une des dernières et des plus tristes périodes de ces guerres religieuses qui marquèrent le passage de l'Angleterre du catholicisme au protestantisme. Sous la reine Élisabeth, la fureur impie de l'exaltation religieuse entraînait quelques fanatiques jusqu'à violer les sépultures. C'est un excès de ce genre qui avait amené la découverte du manuscrit. L'aubergiste de ce village, s'imaginant, comme tout le monde, que l'évêque étant mort extrêmement riche, on

[1] Morhof, *Epistola ad Langelottum de metallorum transmutatione.*

pouvait trouver des trésors cachés dans son tombeau, avait brisé, avec le secours de ses amis, le pieux monument. Mais leur attente sacrilége fut trompée, car le tombeau ne contenait rien de précieux. On y trouva seulement un livre manuscrit accompagné de deux petites boules d'ivoire. Furieux de voir leurs espérances déçues, ils jetèrent avec violence une de ces boules qui, en se brisant, laissa échapper une poudre rouge très-lourde contenue dans son intérieur. La plus grande partie de cette poudre fut ainsi perdue. L'autre boule, également creuse et soudée comme la première, contenait une poudre blanche qui fut dédaignée, et par cette raison, conservée entièrement. Tout ce butin parut si peu de chose, qu'on le laissa à l'aubergiste moyennant un coup de vin. Le seul parti que ce dernier en tirait se réduisait, comme on l'a vu plus haut, à le montrer aux étrangers qui s'arrêtaient dans sa maison. Quant à la boule restée intacte, elle était depuis longtemps abandonnée, comme un jouet, pour l'amusement de ses enfants.

L'ex-notaire faisait cas de ces deux objets, car il avait lu dans le manuscrit que les deux boules étaient d'une valeur importante. Il offrit négligemment une guinée qui fut acceptée avec empressement par l'aubergiste, heureux de céder pour ce beau grain de mil cette relique inutile.

Talbot, dans beaucoup d'ouvrages hermétiques, est qualifié de savant. On a déjà vu en quoi consistait sa science : c'était celle d'un bon archiviste et d'un paléographe trop habile. Mais il ne possédait pas la première notion de chimie ou de philosophie transmutatoire. Tout en lisant à merveille son vieux manuscrit, il était donc dépourvu de tout moyen d'en tirer parti, et pour mettre en valeur son acquisition, il avait besoin de trouver un associé expert dans les travaux hermétiques. Son ancien ami, le docteur Jean Dée, homme honorable autant que savant, lui parut propre à tenir ce rôle. Il lui écrivit, et sur sa réponse favorable, il alla le trouver à Londres. On sait positivement qu'il fit ce voyage

sous le nom de Kelley, et c'est pour la première fois que, dans le récit de ses aventures, on le trouve désigné sous ce nom d'emprunt. Cette précaution d'un pseudonyme adopté pour entrer à Londres, semblerait indiquer que cette dernière ville, et non Lancastre, avait été le théâtre de ses malheurs avec la justice.

Le docteur Dée n'eut point de peine à reconnaître la nature et la valeur de la trouvaille de son ami. C'était, bel et bien, une riche provision de pierre philosophale, ou, pour parler d'une manière plus conforme aux faits, c'était un composé aurifère dans lequel l'or, dissimulé par une combinaison chimique, permettait de reproduire tous les prodiges attribués à cet arcane fameux. En effet, un premier essai, exécuté chez un orfèvre, réussit à merveille. Toutefois les deux associés jugèrent imprudent de continuer leurs opérations à Londres : Kelley y craignait sans cesse pour Talbot. Ils quittèrent donc la ville et s'embarquèrent pour l'Allemagne [1].

Nous ne les retrouverons qu'en 1585, à Prague, capitale de la Bohême, et on peut le dire aussi de l'alchimie, qui, pendant une succession de trois empereurs dans ce siècle et le suivant, rencontra dans cette ville des encouragements, des honneurs et des persécutions du plus grand éclat. Kelley y arrivait tout formé, car, pendant le voyage, il avait été initié par son ami aux principes de l'art, et n'avait plus besoin de son maître que pour modérer son ardeur excessive. A Prague, toutes les représentations de ce sage mentor furent oubliées. Les conseils de la sagesse auraient cependant été bien utiles à cet alchimiste de hasard ; ils auraient servi à tempérer l'impatience indiscrète avec laquelle il multipliait ses projections. Mais Kelley n'écoutait rien ; le succès lui avait tourné la tête. Il soufflait pour l'entretien de ses folles dépenses, il soufflait pour tous les besoins de ses fantaisies

[1] Morhof, *Epistola ad Langelottum de metallorum transmutatione.*

effrénées, et, non content de souffler pour lui-même, il soufflait pour ses amis, pour les courtisans, pour les seigneurs, et en général pour tous ceux qui pouvaient l'approcher assez pour lui dire qu'ils l'admiraient. Le train extraordinaire de ses dépenses et le bruit de ses opérations, faisaient l'entretien de la ville entière. On l'invitait dans les assemblées pour lui demander des projections, qu'il exécutait d'ailleurs sans se faire prier, et qu'il réitérait même volontiers quand on savait élever à propos quelques doutes sur son art. Il fit ainsi par complaisance beaucoup d'or et d'argent qu'il distribuait aux spectateurs de ses opérations. Il se montrait surtout généreux envers les grands personnages, et l'on cite entre autres le maréchal de Rosemberg, qui reçut de lui un peu de pierre philosophale. C'était à qui s'emparerait, pour l'exploiter à son tour, de ce Midas vaniteux et sans oreilles.

De ce qui précède, il résulte que l'élève émancipé du docteur Dée fit beaucoup d'or à Prague. Ce fait, qui n'a plus rien de merveilleux si l'on admet avec nous que la poudre trouvée dans le tombeau de l'évêque n'était qu'une combinaison aurifère, est attesté par un grand nombre d'historiens qui donnent divers détails sur ses projections. La mieux confirmée, comme la plus singulière, est celle qui fut exécutée dans la maison du médecin impérial Thadée de Hayek (Agecius). On prétend qu'avec une seule goutte d'une huile rouge, il changea tout une livre de mercure en bel or; on trouva au fond du creuset un petit rubis, qu'il assura provenir de la quantité surabondante de pierre philosophale employée à l'opération. Sauf l'interprétation du fait présentée par l'adepte, on ne peut guère mettre en doute cette histoire, rapportée par des écrivains sérieux [1], et corroborée par un important témoignage, celui du médecin Nicolas Barnaud

[1] Gassendus, *de Metallis*. — L'auteur de la *Recreatio mentalis*. — Mathæus de Brandau, *de la Médecine universelle*.

qui vivait alors dans la maison de Hayek, et qui a fait lui-même de l'or avec l'aide de Kelley [1]. Un morceau du métal provenant de cet essai fut conservé par les héritiers du médecin Hayek, qui le montraient à qui voulait le voir.

Sur le bruit de tous ces prodiges, Kelley fut appelé à la cour d'Allemagne. Il fit devant l'empereur Maximilien II une projection qui n'était, dit-on, que la répétition de la précédente, et qui eut de même un très-grand succès. Ravi de rencontrer enfin cette merveilleuse teinture qu'il cherchait lui-même depuis si longtemps, l'empereur prit la résolution de s'attacher ce précieux souffleur. Kelley fut comblé de faveurs et nommé maréchal de Bohême, ce qui ne laissa pas d'exciter quelque jalousie parmi les seigneurs de la cour. D'un autre côté, à mesure que l'adepte s'élevait dans les honneurs, la modération lui devenait plus difficile, et, moins que jamais, il était disposé à écouter les sages avis du bon docteur Dée. Un jour, dans un moment sans doute où son orgueil ordinaire était encore exalté par l'ivresse, il osa se donner, ce qu'il n'avait jamais fait jusque-là, pour un véritable adepte, et poussa l'imprudence jusqu'à se vanter de savoir préparer la poudre qui servait à ses opérations. Dans ce moment d'oubli, il venait de fournir à ses ennemis le moyen de le perdre.

Les courtisans, jaloux de sa fortune, n'eurent point de peine à faire comprendre à l'empereur tout l'intérêt qu'il avait à mettre la main sur ce trésor vivant. L'empereur n'était que trop disposé à écouter cet avis. Tant que l'on put espérer de l'alchimiste la révélation de son secret, on n'usa pas envers lui d'une grande rigueur. On se contenta de le faire garder à vue, après lui avoir intimé l'ordre, sous peine de prison, de fabriquer, pour Sa Majesté Impériale, plusieurs livres de sa poudre philosophale. Kelley, pour de très-bonnes raisons, ayant refusé d'obéir, fut enfermé dans le château de Zobeslau.

[1] *Libavii censura sententiarum scholæ Parisiensis.*

Une ressource restait au faux alchimiste, c'était de recourir aux lumières du docteur Dée. Confiant dans cet espoir, il s'engagea à satisfaire au désir du prince si on lui rendait la liberté. Les portes de sa prison s'ouvrirent; on le ramena à Prague, et il commença à travailler avec son ami. Mais, quoique très-savant sur beaucoup de matières, l'excellent docteur était loin d'être un adepte expérimenté. S'il avait pu, à l'aide de ses connaissances chimiques, comprendre, sur le manuscrit de l'évêque, la manière de faire usage de la poudre, il n'avait point trouvé dans ce manuscrit la manière de la préparer. Toutes leurs tentatives, les nombreuses opérations qu'ils exécutèrent ensemble dans le laboratoire de l'empereur, restèrent donc vaines. On assure que, dans leur désespoir, les deux amis se résolurent alors à appeler à leur aide les esprits infernaux; on a même trouvé les prières et les évocations qu'ils adressèrent à l'esprit du mal. Mais l'abbé Lenglet Dufresnoy nous apprend que les démons ne savent pas de semblables secrets, ou que, s'ils les savent, ils sont trop rusés pour les découvrir, surtout à de tels personnages: les démons restèrent sourds à l'appel des deux alchimistes.

Cependant le temps s'écoulait; la situation de Kelley était déplorable, car il était dans l'impossibilité de tenir la promesse qu'il avait faite à l'empereur, et, quoique libre en apparence, il se voyait trop bien gardé pour espérer de réussir dans une tentative de fuite. Égaré par la fureur et le désespoir, il tua un certain George Hunkler, qui était chargé de le surveiller, et aggrava sa position par ce meurtre odieux et inutile.

Après ce coup, on enchaîna Kelley, qui fut conduit au château de Zerner, où on le garda de très-près. Quoique les écrivains auxquels nous empruntons les faits de son histoire ne nous fournissent aucune date qui permette de fixer la durée de cette seconde captivité, elle dut être fort longue. Kelley en consacra les premiers mois à écrire un traité latin sur la *Pierre des sages*, qu'il envoya à l'empereur le 14 oc-

tobre 1596. A ce mémoire était jointe une lettre où il se plaignait beaucoup que le maréchal de Bohême fût, pour la seconde fois, détenu dans une prison de Bohême. Mais, si éloquent qu'il fût, ce rapprochement ne fit point sur l'esprit du monarque l'effet qu'il en attendait. Il en advint autant de l'assurance qu'il renouvela de dévoiler enfin son secret si on lui rendait sa liberté. On ne se laissa pas prendre à cette promesse ; on ne voulut pas lui fournir l'occasion de donner une suite à cette première comédie qui s'était terminée par un assassinat.

Heureusement pour le prisonnier, le docteur Dée avait trouvé le moyen d'intéresser à son sort la reine d'Angleterre Élisabeth. Le bruit de ses projections, parvenu jusqu'à Londres, avait déjà éveillé l'attention de la cour et disposé d'avance les esprits en sa faveur. Élisabeth fit réclamer l'alchimiste comme un de ses sujets. On lui répondit par un refus qui ne pouvait d'ailleurs passer pour un manque d'égards envers la reine, car ce n'était point le caprice du prince, mais la justice du pays qui retenait Kelley dans les prisons de l'empire.

Certains historiens s'expliquent autrement sur ce dernier fait. D'après eux, Elisabeth, instruite par la renommée des prodiges que deux de ses sujets opéraient à l'étranger, les aurait rappelés en Angleterre à une époque où Kelley était libre aussi bien que son ami. Mais, craignant toujours pour sa liberté s'il s'exposait à toucher de nouveau les terres de son pays, Kelley aurait refusé d'obéir, tandis que le docteur Dée serait retourné à Londres, où, malgré son impuissance à composer la pierre philosophale, il aurait été, pour prix de son obéissance, comblé des bienfaits de la reine[1]. On peut choisir entre ces deux versions, ou même, ce qui ne paraît pas absolument impossible, essayer de les concilier. Il se peut, en effet, que les choses se soient d'abord passées con-

[1] Lenglet Dufresnoy.

formément à ce dernier récit, et qu'ensuite le docteur Dée, ayant appris à Londres la nouvelle infortune de son compagnon, ait supplié Elisabeth d'intervenir pour sa délivrance, ce qui aurait amené la réclamation de cette princesse et le refus de l'empereur.

Ce qui est certain, c'est qu'en 1589 Jean Dée retourna seul en Angleterre, où il vécut et mourut en paix, bien que, vers ses dernières années, la petite pension qu'il tenait des bontés d'Élisabeth lui eût été retirée par le roi Jacques Ier.

Quant à son compagnon Kelley, qui était demeuré entre les mains de l'empereur, ses amis ne voulurent pas l'abandonner, et résolurent de faire une tentative pour le tirer de la prison de Zerner. On parvint à placer une corde, au moyen de laquelle il devait descendre jusqu'au pied de la tour du château ; là, quelques gentilshommes l'attendaient, ayant tout disposé pour assurer sa fuite. Par malheur, la corde se rompit ; Kelley tomba et se cassa la jambe. Le cri d'effroi qu'il n'avait pu retenir, en se voyant précipité, attira les gardiens. On le remit dans sa prison ; il y mourut, des suites de sa chute, en 1597. Il n'avait que quarante-deux ans. Le poëte, ou plutôt le versificateur Mardochée de Delle, célébra la fin tragique de cet aventurier dans des vers qui témoignent de l'entière croyance de l'empereur aux capacités hermétiques de Kelley.

Cette opinion cependant était fort gratuite, et l'ex-notaire de Lancastre ne saurait, à aucun titre, figurer parmi les notabilités de l'alchimie. Il ne fallait rien moins que le concours d'un singulier hasard, pour faire de l'homme dont nous venons de parler une espèce de saint de la légende philosophique. Kelley n'eut rien de saillant que son orgueil. Il sacrifia sa liberté et même sa vie à l'attrait de la réputation, et sa vanité seule l'a sauvé de l'oubli auquel le condamnait son ignorance philosophique.

Le *Traité de la pierre des sages*, que Kelley envoya de sa prison à l'empereur, en 1596, a été imprimé dans le recueil

d'Élias Ashmole [1]. L'éditeur pense que ce traité n'est autre chose que le manuscrit même de l'évêque anglais, que Kelley aurait tout simplement traduit en latin. Le même Ashmole possédait encore le manuscrit d'un journal très-curieux, où le docteur Dée et son compagnon avaient écrit, jour par jour, le détail de leurs opérations et noté la quantité d'or qu'ils avaient fait ensemble dans les villes d'Allemagne. Cet agenda, qui renfermait beaucoup de notes intéressantes pour leur histoire, a été publié par Méric Casaubon, longtemps après la mort de Dée, arrivée en 1604.

CHAPITRE III

TRANSMUTATIONS ATTRIBUÉES A VAN HELMONT, A HELVÉTIUS ET A BÉRIGARD DE PISE. — MARTINI. — RICHTAUSEN ET L'EMPEREUR FERDINAND III. — LE PASTEUR GROS.

Le retentissement immense des succès hermétiques de Nicolas Flamel eut pour résultat, avons-nous dit, de donner aux idées alchimiques une grande popularité. Un certain nombre de faits de transmutation sont cités, dans l'histoire de la philosophie hermétique, pendant les deux siècles qui suivirent la mort de Flamel, c'est-à-dire pendant les quinzième et seizième siècles. Nous venons de rapporter, dans l'histoire de Kelley, le plus connu de ces faits. Le reste ne nous semble pas appuyé sur des témoignages suffisamment authentiques; aussi les passerons-nous sous silence pour ar-

[1] *Theatrum britannicum chemicum.* Londres, 1652.

river au dix-septième et au dix-huitième siècles, c'est-à-dire à une époque assez rapprochée de la nôtre, pour que les documents qui concernent ces faits soient nombreux et d'un contrôle aisé.

Les philosophes hermétiques ont toujours cité avec une grande confiance, à l'appui de la vérité du fait général des transmutations, le témoignage de Van Helmont. Il était difficile, en effet, de trouver une autorité plus imposante et plus digne de foi que celle de l'illustre médecin-chimiste dont la juste renommée comme savant n'avait d'égale que sa réputation d'honnête homme. Les circonstances mêmes dans lesquelles la transmutation fut opérée avaient de quoi étonner tous les esprits, et l'on comprend que Van Helmont lui-même ait été conduit à proclamer, d'après l'opération singulière qu'il lui fut donné d'accomplir, la vérité des principes de l'alchimie. Voici d'ailleurs le fait tel que Van Helmont le rapporte dans un de ses ouvrages.

En 1618, dans son laboratoire de Vilvorde près de Bruxelles, Van Helmont reçut, d'une main inconnue, un quart de grain de pierre philosophale. Elle venait d'un adepte qui, parvenu à la découverte du secret, désirait convaincre de sa réalité le savant illustre dont les travaux honoraient son époque. Van Helmont exécuta lui-même l'expérience, seul dans son laboratoire. Avec le quart de grain de poudre qu'il avait reçu de l'inconnu, il transforma en or huit onces de mercure. Il faut convenir qu'un tel fait était un argument presque sans réplique à invoquer en faveur de l'existence de la pierre philosophale. Van Helmont, le chimiste le plus habile de son temps, était difficile à tromper; il était lui-même incapable d'imposture, et il n'avait aucun intérêt à mentir, puisqu'il ne tira jamais le moindre parti de cette observation. Enfin, l'expérience ayant eu lieu hors de la présence de l'alchimiste, il est difficile de comprendre comment la fraude eût pu s'y glisser. Van Helmont fut si bien édifié à ce sujet, qu'il devint partisan avoué de l'alchimie. Il donna.

en l'honneur de cette aventure, le nom de *Mercurius* à son fils nouveau-né. Ce Mercurius Van Helmont ne démentit pas, d'ailleurs, son baptême alchimique : il convertit Leibnitz à cette opinion ; pendant toute sa vie il chercha la pierre philosophale, et mourut sans l'avoir trouvée, il est vrai, mais en fervent apôtre.

Un événement presque semblable arriva, en 1666, à Helvétius, médecin du prince d'Orange.

Jean Frédéric Schweitzer, connu sous le nom latin d'*Helvetius*, était un des adversaires les plus décidés de l'alchimie; il s'était même rendu célèbre par un écrit contre la poudre sympathique du chevalier Digby. Le 27 décembre 1666, il reçut à la Haye la visite d'un étranger, vêtu, dit-il, comme un bourgeois du nord de la Hollande, et qui refusait obstinément de faire connaître son nom. Cet étranger annonça à Helvétius que, sur le bruit de sa dispute avec le chevalier Digby, il était accouru pour lui porter les preuves matérielles de l'existence de la pierre philosophale. Dans une longue conversation, l'adepte défendit les principes hermétiques, et, pour lever les doutes de son adversaire, il lui montra, dans une petite boîte d'ivoire, la pierre philosophale. C'était une poudre d'une *métalline couleur de soufre*. En vain Helvétius conjura-t-il l'inconnu de lui démontrer par le feu les vertus de sa poudre, l'alchimiste résista à toutes les instances, et se retira en promettant de revenir dans trois semaines.

Tout en causant avec cet homme et en examinant la pierre philosophale, Helvétius avait eu l'adresse d'en détacher quelques parcelles et de les tenir cachées sous son ongle. A peine fut-il seul qu'il s'empressa d'en essayer les vertus. Il mit du plomb en fusion dans un creuset et fit la projection. Mais tout se dissipa en fumée ; il ne resta dans le creuset qu'un peu de plomb et de terre vitrifiée.

Jugeant dès lors cet homme comme un imposteur, Helvétius avait à peu près oublié l'aventure, lorsque, trois semai-

nes après et au jour marqué, l'étranger reparut. Il refusa encore de faire lui-même l'opération ; mais, cédant aux prières du médecin, il lui fit cadeau d'un peu de sa pierre, à peu près la grosseur d'un grain de millet. Et, comme Helvétius exprimait la crainte qu'une si petite quantité de substance ne pût avoir la moindre propriété, l'alchimiste, trouvant encore le cadeau trop magnifique, en enleva la moitié, disant que le reste était suffisant pour transmuer une once et demie de plomb. En même temps, il eut soin de faire connaître avec détails les précautions nécessaires à la réussite de l'œuvre, et recommanda surtout, au moment de la projection, d'envelopper la pierre philosophale d'un peu de cire, afin de la garantir des fumées du plomb. Helvétius comprit en ce moment pourquoi la transmutation qu'il avait essayée avait échoué entre ses mains : il n'avait pas enveloppé la pierre dans de la cire, et négligé par conséquent une précaution indispensable. L'étranger promettait d'ailleurs de revenir le lendemain pour assister à l'expérience.

Le lendemain, Helvétius attendit inutilement ; la journée s'écoula tout entière sans que l'on vît paraître personne. Le soir venu, la femme du médecin, ne pouvant plus contenir son impatience, décida son mari à tenter seul l'opération. L'essai fut exécuté par Helvétius en présence de sa femme et de son fils. Il fondit une once et demie de plomb, projeta sur le métal en fusion la pierre enveloppée de cire, couvrit le creuset de son couvercle et le laissa exposé un quart d'heure à l'action du feu. Au bout de ce temps, le métal avait acquis la belle couleur verte de l'or en fusion ; coulé et refroidi, il devint d'un jaune magnifique. Tous les orfévres de la Haye estimèrent très-haut le degré de cet or ; Povelius, essayeur général des monnaies de la Hollande, le traita sept fois par l'antimoine, sans qu'il diminuât de poids.

Telle est la narration qu'Helvétius a faite lui-même de cette aventure. Les termes et les détails minutieux de son récit excluent de sa part tout soupçon d'imposture. Il fut

tellement émerveillé de ce succès, que c'est à cette occasion qu'il écrivit son *Vitulus auræus* [1] dans lequel il raconte ce fait et défend l'alchimie. Cette transmutation fit grand bruit à la Haye, et chacun put se convaincre de sa réalité. Spinosa, qui n'est pas rangé parmi les gens crédules, dit, dans une de ses lettres, qu'il a pris lui-même les renseignements les plus détaillés à cet égard, et qu'il n'hésite pas à se déclarer convaincu comme tout le monde [2].

Le philosophe italien Bérigard de Pise fut converti à l'alchimie par un événement en tout analogue aux précédents. Nous ne pouvons guère expliquer aujourd'hui ces faits qu'en admettant que le mercure dont on faisait usage, ou le creuset que l'on employait, recélait une certaine quantité d'or dissimulée avec une habileté merveilleuse.

« Je rapporterai, nous dit Bérigard de Pise, ce qui m'est arrivé autrefois lorsque je doutais fortement qu'il fût possible de convertir le mercure en or. Un homme habile, voulant lever mon doute à cet égard, me donna un gros d'une poudre dont la couleur était assez semblable à

[1] *Vitulus auræus quem mundus adorat et orat. In bibliothecâ chemicâ Mangeti*, t. I, p. 196.

[2] Voici les termes mêmes de cette lettre de Spinosa, adressée à Jarrig Jellis : « Ayant parlé à Voss de l'affaire d'Helvétius, il se moqua de moi, « s'étonnant de me voir occupé à de telles bagatelles. Pour en avoir le cœur « net, je me rendis chez le monnayeur Brechtel, qui avait essayé l'or. « Celui-ci m'assura que, pendant sa fusion, l'or avait encore augmenté de « poids quand on y avait jeté de l'argent. Il fallait donc que cet or, qui « a changé l'argent en de nouvel or, fût d'une nature bien particulière. « Non-seulement Brechtel, mais encore d'autres personnes qui avaient « assisté à l'essai, m'assurèrent que la chose s'était passée ainsi. Je « me rendis ensuite chez Helvétius lui-même, qui me montra l'or et le « creuset contenant encore un peu d'or attaché à ses parois. Il me dit « qu'il avait jeté à peine sur le plomb fondu le quart d'un grain de blé de « pierre philosophale. Il ajouta qu'il ferait connaître cette histoire à tout « le monde. Il paraît que cet adepte avait déjà fait la même expérience à « Amsterdam, où l'on pourrait encore le trouver. Voilà toutes les informations que j'ai pu prendre à ce sujet. » (Boorbourg, 27 mars 1667.) *Bened. Spinozae Opera posthuma*, p. 555.

celle du pavot sauvage, et dont l'odeur rappelait celle du sel marin calciné. Pour détruire tout soupçon de fraude, j'achetai moi-même le creuset, le charbon et le mercure chez divers marchands, afin de n'avoir point à craindre qu'il n'y eût de l'or dans aucune de ces matières, ce que font si souvent les charlatans alchimiques. Sur dix gros de mercure j'ajoutai un peu de poudre ; j'exposai le tout à un feu assez fort, et en peu de temps la masse se trouva toute convertie en près de dix gros d'or, qui fut reconnu comme très-pur par les essais de divers orfévres. Si ce fait ne me fût point arrivé sans témoins, hors de la présence d'arbitres étrangers, j'aurais pu soupçonner quelque fraude ; mais je puis assurer avec confiance que la chose s'est passée comme je la raconte[1]. »

Ces sortes de démonstrations pratiques, fournies par les maîtres de l'art aux incrédules ou aux ennemis de la science transmutatoire, étaient assez fréquentes au dix-septième siècle. Beaucoup d'artistes, voyageant en divers pays, s'arrêtaient dans les universités ou dans les grandes villes pour cette espèce de propagande scientifique. Ce qui arriva à Helmstedt, en 1621, en est un exemple assez piquant.

Un certain Martini, professeur de philosophie à Helmstedt, était renommé par ses diatribes contre l'alchimie. Un jour, dans une de ses leçons publiques, comme il se répandait en injures contre les souffleurs, et en arguments contre leurs doctrines, un gentilhomme étranger, présent à la séance, l'interrompit avec politesse, pour lui proposer une dispute publique. Après avoir réfuté tous les arguments du professeur, le gentilhomme demanda qu'on lui procurât aussitôt un creuset, un fourneau et du plomb. Séance tenante, il fit la transmutation ; il convertit le plomb en or, et l'offrit à son adversaire stupéfait, en lui disant : *Domine, solve mî hunc syllogismum.*

Cette démonstration de fait opéra l'entière conversion du

[1] *Hoc nisi in loco solo et remoto ab arbitris comprobassem, suspicare aliquid subesse fraudis : nam fidenter testari possum rem ita esse.* (*Circulus Pisanus*, 25.)

professeur, qui, dans l'édition suivante de son *Traité de logique*, s'exprime comme un homme dont l'incrédulité en matière d'alchimie a été fortement ébranlée[1].

Mais arrivons à des faits plus remarquables : nous voulons parler des opérations dans lesquelles on a fabriqué, par les procédés alchimiques, assez d'or pour en battre monnaie ou pour en frapper des médailles commémoratives. Parmi les événements de ce genre, le plus singulier et le plus connu est celui qui s'est passé, en 1648, à la cour impériale d'Allemagne, entre Ferdinand III et Richtausen.

Un adepte, connu sous le nom évidemment supposé de Labujardière, était attaché à la personne du comte de Schlik, seigneur de la Bohême. On le citait comme possesseur de la pierre philosophale. En 1648, se sentant près de mourir, il écrivit à l'un de ses amis, nommé Richtausen, qui habitait Vienne, lui léguant sa pierre philosophale, et l'invitant à venir au plus tôt la recevoir de ses mains. Richtausen arriva trop tard ; l'adepte était mort. Il demanda cependant au maître d'hôtel du palais si le défunt n'avait rien laissé, et l'on s'empressa de lui montrer une cassette, que l'alchimiste, au lit de mort, avait recommandé de respecter. Richtausen se saisit de la cassette et l'emporta. Sur ces entrefaites, arrive le comte de Schlik qui, connaissant tout le prix de l'héritage de son alchimiste, vient le réclamer, en menaçant son maître d'hôtel de le faire pendre. Celui-ci court aussitôt chez Richtausen, et, lui mettant sur la poitrine deux pistolets chargés, lui marque qu'il faut mourir ou restituer ce qu'il a dérobé. Richtausen feignit de rendre le dépôt ; mais il substitua adroitement une poudre inerte à celle de l'adepte. Ensuite, muni de son trésor, il alla se présenter à l'empereur, demandant que l'on mît ses talents à l'épreuve. Ferdi-

[1] « Je ne dirai rien contre la vérité de cet art, car je ne peux pas re- « jeter les témoignages de tant d'honnêtes gens qui assurent avoir vu de « leurs propres yeux l'anoblissement des métaux et l'avoir opéré eux- « mêmes. Mentir serait ici une folie, surtout pour un élève de la Sagesse. »

nand III, très-versé dans la philosophie hermétique, prit toutes les précautions nécessaires pour n'être pas trompé. L'opération se fit en sa présence, hors des yeux de Richtausen, et par les soins du comte de Rutz, directeur des mines. Avec un grain de la poudre de Richtausen, on transforma, dit-on, deux livres et demie de mercure en or fin.

L'empereur fit frapper avec cet or une médaille, qui existait encore à la trésorerie de Vienne en 1797. Elle représentait le dieu du soleil portant un caducée avec des ailes au pied, pour rappeler la formation de l'or par le mercure ; sur l'une des faces, on lisait cette inscription :

Divina metamorphosis exhibita Praguæ, 16 janv. a. 1648, in presentiâ sacr. Cæs. majest. Ferdinandi tertii.

Et sur l'autre face :

Raris hæc ut hominibus est ars, ita raro in lucem prodit : laudetur Deus in æternum qui partem suæ infinitæ potentiæ nobis suis abjectissimis creaturis communicat.

Avec la poudre qu'il tenait de Richtausen, Ferdinand III fit une seconde projection à Prague en 1650. La médaille qu'il fit frapper à cette occasion porte cette inscription :

Aurea progenies plumbo prognata parente.

On la montrait encore au siècle dernier dans la collection du château impérial d'Ambras, dans le Tyrol.

En reconnaissance de ces hauts faits, l'empereur anoblit Richtausen. Il lui donna le titre de *baron du Chaos*. C'est sous ce nom bien trouvé qu'il a couru toute l'Allemagne, en faisant des projections. L'opération la plus célèbre du baron du Chaos est celle qu'il fit exécuter en 1658, à l'électeur de Mayence, qui convertit lui-même quatre onces de mercure en or très-pur.

Monconis, dans ses *Voyages*, raconte ainsi la transmutation opérée par l'électeur de Mayence :

« L'électeur fit lui-même cette projection avec tous les soins que peut prendre une personne entendue dans la philosophie. Ce fut avec un petit bouton gros comme une lentille, qui était même entouré de gomme adragante, pour joindre la poudre ; il mit ce bouton dans la cire d'une bougie, qui était allumée, mit cette cire dans le fond du creuset, et par-dessus quatre onces de mercure, et mit le tout dans le feu, couvert de charbons noirs, dessus, dessous et aux environs. Puis, ils commencèrent à souffler d'importance, et tirèrent l'or fondu, mais qui faisait des rayons fort rouges qui, pour l'ordinaire, sont verts. Chaos lui dit alors que l'or était encore trop haut, qu'il le fallait rabaisser en y mettant de l'argent dedans ; lors, Son Altesse, qui en avait plusieurs pièces, en prit une qu'il y jeta lui-même, et ayant versé le tout en parfaite fusion dans une lingotière, il s'en fit un lingot d'un très-bel or, mais qui se trouva un peu aigre, ce que Chaos dit procéder de quelque odeur de laiton qui s'était trouvé peut-être dans la lingotière, mais qu'on l'envoyât fondre à la monnaie ; ce qui fut fait : et on le rapporta très-beau et très-doux. Et le maître de la monnaie dit à Son Altesse que jamais il n'en avait vu de si beau, qu'il était à plus de 24 carats, et qu'il était étonnant, comment d'aigre qu'il était, il était devenu parfaitement doux par une seule fusion [1]. »

A ce résumé des transmutations observées au dix-septième siècle, on peut ajouter un fait rapporté par Manget, d'après le témoignage de l'un des acteurs même de l'événement, M. Gros, pasteur du saint Evangile à Genève [2].

Dans l'année 1658, un voyageur arrivant d'Italie, descendit à l'hôtel du *Cygne de la Croix-Verte*. Il se lia bientôt avec M. Gros, alors âgé de vingt ans et qui étudiait la théologie. Pendant quinze jours ils visitèrent ensemble les curiosités de la ville et des environs. Au bout de ce temps, l'étranger confia à son compagnon que l'argent commençait à lui manquer, ce qui ne laissa pas d'inquiéter l'étudiant, dont la bourse un peu légère redoutait un appel importun. Mais ses craintes ne furent pas de longue durée. L'Italien se borna à demander qu'on le conduisit chez un orfévre qui pût

[1] *Voyages*, t. II, p. 579.

[2] *Bibliotheca chemica curiosa. Prefatio ad lectorem.*

mettre à sa disposition son atelier et ses outils. On l'emmena chez un M. Bureau, qui, consentant à satisfaire à sa demande, lui procura de l'étain, du mercure, des creusets, et se retira pour ne pas gêner ses opérations. Resté seul avec M. Gros et un ouvrier de l'atelier, l'Italien prit deux creusets, plaça du mercure dans l'un et de l'étain dans l'autre. Lorsque l'étain fut fondu et le mercure légèrement chauffé, il versa le mercure sur l'étain et jeta dans le mélange une poudre rouge entourée de cire. Une vive effervescence se produisit et se calma presque aussitôt. Le creuset étant rétiré du feu, on coula le métal et on obtint six petits lingots du plus beau jaune. L'orfévre étant rentré sur ces entrefaites, s'empressa d'examiner les lingots : c'était de l'or, et du plus fin, dit-il, qu'il eût jamais travaillé. La pierre de touche, l'antimoine, la coupelle, justifièrent sa nature et l'élévation de son titre. Pour payer l'orfévre de sa complaisance, l'Italien lui fit présent du plus petit des lingots; il se rendit ensuite à la monnaie, où son or fut échangé contre un poids égal de ducats d'Espagne. Il donna vingt ducats au jeune Gros, paya son compte à l'hôtel et prit congé de ses amis, annonçant son retour très-prochain. Il commanda même pour le jour de son arrivée un repas magnifique qu'il paya d'avance. Il partit, mais ne revint plus.

CHAPITRE IV

LE COSMOPOLITE

(Sethon. — Sendivogius.)

Nous désignons sous ce même nom de *Cosmopolite* les deux personnages qui l'ont successivement porté, et qui, en

fait, s'étant trouvés étroitement unis pendant quelques années de leur carrière hermétique, se sont ensuite continués l'un par l'autre avec des circonstances qui ajoutent encore à la confusion produite par l'homonymie. En réunissant sous le même titre les deux noms d'Alexandre Sethon et de Sendivogius, nous avons déjà prémuni l'esprit de nos lecteurs contre l'erreur très-répandue qui consiste à ne faire de ces deux alchimistes qu'un seul et même personnage. Notre récit achèvera de les distinguer. Si, en certains points, ils doivent figurer ensemble dans la narration, nous marquerons avec assez de soin le point où ils se séparent pour que l'on trouve deux histoires bien distinctes sous le même titre, ou, si l'on veut, sous la même raison philosophique, qui est et doit rester le *Cosmopolite*.

Alexandre Sethon

Pendant l'été de l'année 1601, un pilote hollandais, nommé Jacques Haussen, fut assailli par une tempête dans la mer du Nord, et jeté sur la côte d'Écosse, non loin d'Édimbourg, à une petite distance du village de *Séton* ou *Seatoun*. Les naufragés furent secourus par un habitant de la contrée qui possédait une maison et quelques terres sur ce rivage : il réussit à sauver plusieurs de ces malheureux, accueillit avec beaucoup d'humanité le pilote dans sa maison, et lui procura les moyens de retourner en Hollande. Ce trait d'humanité de l'Écossais, la reconnaissance qu'en éprouva le pilote, et sans doute aussi le plaisir qu'ils avaient ressenti dans le peu de jours qu'ils avaient passé ensemble, leur firent promettre, en se séparant, de se revoir encore une fois.

On ne sait rien ni sur l'âge ni sur les antécédents de l'homme qui vient de se révéler par cette action généreuse. Son nom même, qu'il quitta de bonne heure et à dessein pour le surnom sous lequel il voyagea en Europe, est devenu un sujet de controverse pour les historiens de la philosophie

hermétique. L'usage alors presque universel de latiniser les noms propres a surtout contribué à amener de nombreuses variantes sur le nom de *Sethon* ou de *Sidon*. C'est ainsi qu'on le trouve successivement appelé *Sethonius Scotus*, *Sitonius*, *Sidonius*, *Suthoneus*, *Suehtonius*, et enfin *Seehthonius*. Il n'est pas d'ailleurs d'une grande importance historique de savoir laquelle de ces formes se rapproche le plus du nom original. L'épithète de *Scotus*, dont toutes sont invariablement accompagnées, indique suffisamment qu'il s'agit d'un même personnage, Écossais de nation ; et comme l'Anglais Campden, dans sa *Britannia*, signale, tout près de l'endroit de la côte où le pilote Haussen fit naufrage, une habitation qu'il nomme *Sethon House*, résidence du comte de Winton, on a pu en inférer avec assez de fondement que Sethon appartenait à cette noble famille d'Écosse.

Quoi qu'il en soit, cet homme, dont la vie antérieure est demeurée inconnue, et dont l'histoire commence avec le dix-septième siècle, est un alchimiste qui nous apparaît tout formé et, comme on le verra bientôt, passé maître dans son art, de quelque manière qu'il l'ait appris. Une autre qualité que l'on peut admirer en lui, c'est son désintéressement. Si, dans tous les lieux où l'appellent les besoins de sa propagande hermétique, il justifie sa mission par des succès qui pourraient, à bon droit, passer pour des miracles, s'il fait de l'or et de l'argent à toute réquisition, ce n'est pas pour ajouter à ses richesses, mais pour en offrir à ceux qui doutent, et convaincre ainsi l'incrédulité. Tel est d'ailleurs le caractère singulier que nous présentent la plupart des adeptes à cette époque. L'alchimie paraît à leurs yeux une science désormais constituée, qu'il ne s'agit plus que de recommander, non à la cupidité du vulgaire, mais à l'admiration éclairée des hommes d'élite et des savants. Ils vont, de ville en ville, prêchant cette science comme on prêche une religion, c'est-à-dire que, tout en ne négligeant rien pour en démontrer la vérité, ils s'abstiennent d'en profaner

les mystères. C'est, en un mot, une sorte d'apostolat que ces adeptes accomplissent au milieu d'un siècle de critique et de lumières, apostolat toujours difficile, souvent périlleux, et dans lequel Alexandre Sethon devait trouver le martyre.

Dès les premiers mois de l'année 1602, notre philosophe inaugure ses pérégrinations par un voyage en Hollande. Il alla visiter son hôte et son ami Haussen, qui habitait alors la petite ville d'Enkuysen. Le matelot le reçut avec joie et le retint plusieurs semaines dans sa maison. Pendant ce séjour, leurs cœurs achevèrent de se lier d'une amitié toute fraternelle. Aussi l'Écossais ne voulut-il point quitter son hôte sans lui confier qu'il connaissait l'art de transmuer les métaux, et pour le lui prouver, il fit une projection en sa présence. Le 13 mars 1602, Sethon changea un morceau de plomb en un morceau d'or de même poids, qu'il laissa comme souvenir à son ami Jacob Haussen.

Frappé du prodige dont il avait été témoin, Haussen ne put s'empêcher d'en parler à un de ses amis, médecin à Enkuysen; il lui fit même présent d'un morceau de son or. Cet ami était Venderlinden, aïeul de Jean Venderlinden, auteur d'une *Bibliothèque* des écrivains de médecine, et qui, ayant hérité de cet or, le montra au célèbre médecin George Morhof, qui a lui-même composé un ouvrage bien connu [1], dont nous avons extrait toute cette première partie de l'histoire du Cosmopolite.

En quittant la ville d'Enkuysen, Alexandre Sethon se rendit sans doute à Amsterdam, puis à Rotterdam. On ne saurait, sans cela, rapporter à aucune époque de sa vie les projections que, suivant un ouvrage d'une date postérieure, il fit dans ces deux villes. Nous savons encore, mais d'une manière tout aussi indirecte, qu'en quittant la Hollande il s'embarqua pour l'Italie. Aucun renseignement ne nous

[1] G. Morhof, *Epistola ad Lengelotium de transmutatione metallorum.*

fait connaître cependant quelle partie de l'Italie il traversa, ni ce qui lui advint pendant son court séjour dans ces contrées.

Nous le retrouvons dans la même année, arrivant en Allemagne par la Suisse, en compagnie d'un professeur de Fribourg, Wolfang Dienheim, lequel, tout adversaire déclaré qu'il était de la philosophie hermétique, fut contraint de rendre témoignage du succès d'une projection que Sethon exécuta à Bâle devant lui et plusieurs personnages importants de la ville.

« En 1602, écrit le docteur Dienheim, lorsqu'au milieu de l'été je revenais de Rome en Allemagne, je me trouvai à côté d'un homme singulièrement spirituel, petit de taille, mais assez gros, d'un visage coloré, d'un tempérament sanguin, portant une barbe brune taillée à la mode de France. Il était vêtu d'un habit de satin noir et avait pour toute suite un seul domestique, que l'on pouvait distinguer entre tous par ses cheveux rouges et sa barbe de même couleur. Cet homme s'appelait Alexander Sethonius. Il était natif de Molia, dans une île de l'Océan[1]. A Zurich, où le prêtre Tghlin lui donna une lettre pour le docteur Zvinger, nous louâmes un bateau et nous nous rendîmes par eau à Bâle. Quand nous fûmes arrivés dans cette ville, mon compagnon me dit : — « Vous vous rappelez que, dans tout le voyage et « sur le bateau, vous avez attaqué l'alchimie et les alchimistes. Vous « vous souvenez aussi que je vous ai promis de vous répondre, non « par des démonstrations, mais bien par une action philosophique. « J'attends encore quelqu'un que je veux convaincre en même temps « que vous, afin que les adversaires de l'alchimie cessent leurs doutes « sur cet art. »

« On fut alors chercher le personnage en question, que je connaissais seulement de vue et qui ne demeurait pas loin de notre hôtel. J'appris plus tard que c'était le docteur Jacob Zvinger, dont la famille compte tant de naturalistes célèbres. Nous nous rendîmes tous les trois chez un ouvrier des mines d'or, avec plusieurs plaques de plomb que Zvinger avait emportées de sa maison, un creuset que nous prîmes chez un orfévre, et du soufre ordinaire que nous ache-

[1] On verra, par la suite, que, si Dienheim ne nomme pas l'Écosse (*Scotia*), c'est probablement par discrétion.

tâmes en chemin. Sethon ne toucha à rien. Il fit faire du feu, ordonna de mettre le plomb et le soufre dans le creuset, de placer le couvercle et d'agiter la masse avec des baguettes. Pendant ce temps, il causait avec nous. Au bout d'un quart d'heure, il nous dit : — « Jetez ce petit papier dans le plomb fondu, mais bien au milieu, et « tâchez que rien ne tombe dans le feu !... » Dans ce papier était une poudre assez lourde, d'une couleur qui paraissait jaune-citron ; du reste, il fallait avoir de bons yeux pour la distinguer. Quoique aussi incrédules que saint Thomas lui-même, nous fîmes tout ce qui nous était commandé. Après que la masse eut été chauffée environ un quart d'heure encore, et continuellement agitée avec des baguettes de fer, l'orfévre reçut l'ordre d'éteindre le creuset en répandant de l'eau dessus ; mais il n'y avait plus le moindre vestige de plomb ; nous trouvâmes de l'or le plus pur, et qui, d'après l'opinion de l'orfévre, surpassait même en qualité le bel or de la Hongrie et de l'Arabie. Il pesait tout autant que le plomb, dont il avait pris la place. Nous restâmes stupéfaits d'étonnement ; c'était à peine si nous osions en croire nos yeux. Mais Sethonius, se moquant de nous : — « Maintenant, « dit-il, où en êtes-vous avec vos pédanteries ? vous voyez la vérité « du fait, et elle est plus puissante que tout, même que vos sophis« mes. » — Alors il fit couper un morceau de l'or, et le donna en souvenir à Zvinger. J'en gardai aussi un morceau qui pesait à peu près quatre ducats, et que je conservai en mémoire de cette journée.

« Quant à vous, incrédules, vous vous moquerez peut-être de ce que j'écris. Mais je vis encore, et je suis un témoin toujours prêt à dire ce que j'ai vu. Mais Zvinger vit encore, il ne se taira pas et rendra témoignage de ce que j'affirme. Sethonius et son domestique vivent encore, ce dernier en Angleterre et le premier en Allemagne, comme on le sait. Je pourrais même dire l'endroit précis où il demeure, s'il n'y avait pas trop d'indiscrétion dans les recherches auxquelles il faudrait se livrer pour savoir ce qui est arrivé à ce grand homme, à ce saint, à ce demi-dieu[1]. »

Il faut reconnaître, à la gloire de notre apôtre, que les convertis de sa façon ne l'étaient pas à demi. Ce Jacob Zvinger, dont le docteur Dienheim invoque le témoignage, était médecin et professeur à Bâle ; en dehors de ces titres,

[1] J.-W. Dienheim, *de Minerali medicinâ*, Argentorati, 1610.

il jouissait d'une haute réputation de science, et il laissa un nom très-respecté dans l'histoire de la médecine allemande. Cet irréprochable témoin mourut de la peste en 1610. Mais, dès l'année 1606, il avait confirmé jusqu'en ses moindres détails le récit de Jean Wolfang Dienheim, dans une lettre latine qu'Emmanuel Konig, professeur à Bâle, fit imprimer dans ses *Éphémérides*[1]. La même lettre nous apprend qu'avant de quitter Bâle, Sethon fit un second essai dans la maison de l'orfévre André Bletz, où il changea en or plusieurs onces de plomb. Quant au morceau d'or qu'il avait donné à Zvinger, on lit dans la *Bibliothèque chimique* de Manget, que la famille de ce médecin le conserva et le fit voir longtemps aux étrangers et aux curieux.

Tous ces témoignages, fournis par de graves personnages, recueillis par des contemporains dont on ne peut suspecter ni la véracité ni les lumières, seraient certainement considérés comme des preuves suffisantes pour établir la vérité d'un fait de l'ordre commun et ordinaire. Si l'on ne peut s'en contenter pour prouver la certitude d'une action qui a un caractère merveilleux, ils sont cependant de nature à susciter quelques embarras à la critique. On n'ose ni admettre ce qui, à bon droit, semble un prodige, ni rejeter ce qui s'impose à la croyance avec tant d'autorité. La raison nous dit sans doute qu'un artifice habile, un tour d'adresse ingénieusement dissimulé, rend compte des diverses transmutations de notre Écossais; mais ici la raison se trouve en présence d'une question de fait qui n'est pas précisément de son ressort, et qu'il faut résoudre, non par des théories, mais par des témoignages, sous peine de ruiner le fondement de toute certitude historique. Les alchimistes du dix-septième siècle semblent avoir adopté pour programme de se réserver le secret de la préparation de la pierre philosophale, mais de le révéler au dehors par ses effets. La preuve véritablement

[1] *Epistola ad doctorem Schobinger.*

démonstrative, la preuve la plus difficile, était ainsi éludée; mais la démonstration empirique était fournie avec un bonheur et une abondance d'actions qui ne laissaient aucune ressource aux contradicteurs. La science actuelle permet de rectifier le sens de ces faits singuliers, elle nous montre que ces preuves de la transmutation métallique étaient insuffisantes, parce qu'elles ne s'adressaient qu'aux yeux; mais ce qu'il faut admirer, ce dont il faut s'étonner aujourd'hui, c'est que les adeptes aient su les fasciner si longtemps et si constamment, à une époque de critique soupçonneuse et d'incrédulité clairvoyante.

Cependant Alexandre Sethon entre en Allemagne, et il entre en même temps dans la carrière des aventures. En sortant de Bâle, il se rendit à Strasbourg sous un nom emprunté, et ce fut alors sans doute qu'il fit dans cette ville impériale la projection dont il parla plus tard à Cologne. On s'accorde aussi à le considérer comme l'alchimiste inconnu qui fut mêlé à un événement dont les suites furent bien funestes à un orfévre allemand nommé Philippe Jacob Gustenhover.

Ce Gustenhover était citoyen de Strasbourg, où il exerçait sa profession d'orfévre. Au milieu de l'été de l'année 1603, un étranger se présenta chez lui sous le nom de *Hirschborgen*, demandant à travailler dans sa maison, ce que Gustenhover lui accorda. En partant, l'étranger, pour récompenser son maître, lui donna une poudre rouge dont il lui enseigna l'usage.

Après le départ de son hôte, l'orfévre eut la vanité de parler de son trésor, et la vanité plus malheureuse encore de s'en servir devant plusieurs personnes, auprès desquelles il voulait se faire passer pour un adepte. Tout, à la vérité, s'était passé entre voisins et amis; mais, comme le dit fort bien Schmieder qui nous fournit cette épisode, chaque ami avait un voisin, et chaque voisin avait un ami. La nouvelle courut de bouche en bouche et de maison en maison, et bientôt, dans la ville de Strasbourg, chacun de s'écrier : « Gustenhover a

« trouvé le secret des alchimistes! Gustenhover fait de l'or! »

La renommée fit rapidement parvenir à Prague le bruit de l'événement, et l'on comprend si celui qui l'apporta fut bien reçu par l'empereur Rodolphe II. Déjà, sur la première rumeur, le conseil de Strasbourg avait député trois de ses membres pour s'enquérir du fait. On cite même le nom de ces délégués, qui firent travailler l'orfévre sous leurs yeux, et qui, d'après ses indications, opérèrent eux-mêmes, l'un après l'autre, avec un égal succès. L'un de ces trois délégués, Glaser, conseiller de Strasbourg, qui vint à Paris en 1647, montra un morceau de cet or, fabriqué chez Gustenhover, au docteur Jacob Heilman, de qui l'on tient tous ces détails et ce qui va suivre [1].

L'empereur Rodolphe ne perdit pas son temps à expédier des commissaires à l'adepte; il ordonna qu'on lui amenât l'orfévre en personne. Admis en présence de l'*Hermes allemand*, Gustenhover fut bien forcé de convenir qu'il n'avait pas lui-même préparé cette poudre merveilleuse, et qu'il ignorait absolument la manière de l'obtenir. Mais cet aveu ne fit qu'irriter contre lui l'avide souverain. Le pauvre orfévre réitéra ses protestations sans être davantage écouté. Il se vit condamner à fabriquer de l'or quand toute sa provision de poudre était épuisée. Cette poudre, présent de son hôte, et qui n'était sans doute qu'un composé aurifère, lui aurait fourni les moyens de satisfaire pour quelque temps le désir impérial; mais il l'avait dissipée tout entière en vains essais, et se trouvait ainsi réduit à l'impuissance. Pour échapper à la colère de l'empereur, le malheureux artiste n'avait donc plus qu'à prendre la fuite; mais, poursuivi et ramené, il fut enfermé dans la tour Blanche, où l'empereur Rodolphe, toujours convaincu que l'alchimiste s'obstinait à lui cacher son secret, le retint prisonnier toute sa vie.

[1] *Theatrum chemicum Mangeti.*

Cet adepte inconnu, cet Hirschborgen, qui fit à l'orfévre de Strasbourg un présent si funeste, n'était autre, sans doute, ainsi que dous l'avons dit, qu'Alexandre Sethon. Depuis son entrée en Allemagne, il avait toujours soin de se cacher. Arrivé à Francfort-sur-le-Mein, où il exécuta des projections, il chercha d'abord un gîte, non dans la ville même, mais à Offenbach, bourg populeux du voisinage. A Francfort, il logeait, sous un faux nom, chez un marchand nommé Coch, homme assez instruit et pour lequel il conçut autant de sympathie que pour le pilote Haussen. Cet honnête marchand raconte ainsi lui-même, dans une lettre à Théobald de Hoghelande, comment il fut honoré de la confiance du philosophe :

« A Offenbach, demeurait depuis quelque temps un adepte qui, sous le nom d'un comte français, acheta chez moi beaucoup de choses. Avant son départ de Francfort, il voulut m'enseigner l'art de la transmutation des métaux ; il ne mit pas la main à l'œuvre et me laissa tout faire. Il me donna une poudre d'un gris rougeâtre, qui pesait à peu près trois grains. Je la jetai sur deux demi-onces *mercurii vivi* placé dans un creuset. Je remplis ensuite le creuset de potasse à peu près jusqu'à la moitié, et nous chauffâmes lentement. Après quoi je remplis le fourneau de charbon jusqu'au haut du creuset, en sorte qu'il était tout en entier dans un feu très-fort, ce qui dura à peu près une demi-heure. Quand le creuset fut tout rouge, il m'ordonna d'y jeter un peu de cire jaune. Après quelques instants, je pris le creuset et le cassai ; je trouvai au fond un petit morceau d'or qui pesait six onces trois grains. Il fut fondu en ma présence et soumis à la coupellation, et on en retira vingt-trois karats, quinze grains, d'or et six d'argent, tous deux d'une couleur très-brillante. Avec une partie du morceau d'or je me suis fait faire un bouton de chemise. Il me semble que le mercure n'est pas nécessaire pour l'opération[1]. »

Les particularités de cette projection autorisent suffisamment à penser que Sethon en fut l'auteur, et que ce fut là l'un des essais que notre alchimiste rappelait plus tard à

[1] Th. de Hoghelande, préface du livre intitulé *Historiæ aliquot transmutationis metallicæ.*

Cologne. Elle est, en effet, conforme à sa manière d'agir. Partout il donne de sa poudre sans en enseigner la composition ; partout il opère par la main de son hôte ou de quelque personnage qu'il veut convaincre de la réalité de son art. Enfin, partout il n'emploie qu'une très-faible quantité de sa précieuse pierre, calculée pour obtenir un petit morceau d'or, qu'il abandonne ensuite aux assistants, à titre de récompense ou de pièce de conviction ; après quoi il s'esquive discrètement. Heureux s'il avait toujours usé de la même prudence!

Il en manqua à Cologne pour la première fois. Là, sans doute, les souvenirs de Zachaire, de Thurneysser et d'Albert le Grand avaient exalté son esprit et porté au plus haut degré de ferveur son zèle apostolique. A peine arrivé dans cette ville, il commença par s'enquérir des personnes qui s'occupaient d'alchimie. Son domestique William Hamilton, cette bonne tête si remarquée à Bâle par le docteur Dienheim, se mit en campagne et ne découvrit d'abord qu'un distillateur. Cet industriel leur désigna, comme alchimiste amateur, un certain Anton Bordemann, chez lequel Sethon alla sur-le-champ s'établir. Il y demeura un mois, et dans cet intervalle, Bordemann put lui fournir toutes les indications nécessaires pour se mettre en rapport avec les autres alchimistes de la ville. Mais ces amateurs qui se laissaient chercher par un philosophe tel qu'Alexandre Sethon, ne valaient guère la peine qu'il se donna pour les trouver. Il est permis de porter sur eux ce jugement, d'après le profond discrédit où l'art, par leur fait, était tombé à Cologne. Dans cette ville savante, la noble science de l'alchimie était devenue un objet de risée, non-seulement pour les gens éclairés, mais pour les ignorants et les sots, ce *servum pecus,* toujours empressé de mêler sa voix à l'expression du blâme ou de l'éloge public. Sethon avait donc à lutter, dans la ville de Cologne, contre de très-fortes préventions; aussi jugea-t-il nécessaire d'employer un détour pour commencer ses essais.

Le 5 août 1633, un étranger entra chez l'apothicaire Marshishor, et demanda du *lapis-lazuli*. Les pierres qu'on lui présenta ne lui ayant pas convenu, on promit de lui en montrer de plus belles le lendemain. Plusieurs autres personnes se trouvaient en ce moment dans la boutique, entre autres un vieux apothicaire nommé Raymond et un ecclésiastique, qui entrèrent, à ce propos, en conversation avec l'acheteur. L'un d'eux prétendit que l'on avait déjà essayé en vain de faire de l'or avec le *lapis-lazuli*. L'autre ajouta que l'on s'occupait beaucoup d'alchimie dans la ville de Cologne, mais qu'au surplus personne n'avait jamais découvert le prétendu secret de cette science. Chacun partageait cet avis; l'étranger seul soutint que tout n'était pas mensonge dans les faits consignés dans les livres hermétiques, et qu'il se pourrait bien qu'il existât certains artistes capables de le prouver. Tous les assistants ayant éclaté de rire à cette affirmation, l'étranger, qui parut vivement blessé, sortit brusquement de la boutique.

Cet acheteur inconnu n'était autre que le philosophe Sethon, qui rentra furieux chez son hôte. L'excellent Bordemann le consola de son mieux, et le décida à se venger le plus tôt possible par un succès qui fît taire les moqueurs.

Le lendemain, Sethon retourne chez l'apothicaire, il paye les nouvelles pierres de *lazuli* qu'on lui montre, et demande du verre d'antimoine. Elevant des doutes sur la qualité de ce produit, il exprime le désir de s'assurer lui-même par expérience que ce verre d'antimoine résistera à l'action d'un feu violent. Pour procéder à cet essai, l'apothicaire fit conduire Sethon par son fils dans l'atelier de l'orfévre Jean Lohndorf, situé près de l'église Sainte-Laurence. L'orfévre plaça le verre d'antimoine dans un creuset rougi au feu. Pendant ce temps, Sethon tire de sa poche un papier contenant une poudre dont il fait deux parts avec la pointe d'un couteau; il ordonne à l'orfévre d'en jeter une moitié sur le verre d'antimoine fondu. Au bout de quelques instants, on

retire le creuset du feu, et l'on trouve au fond un beau globule d'or. Le fils de l'apothicaire, deux ouvriers de l'atelier et un voisin furent témoins de cette transmutation, qui parut d'autant plus merveilleuse que l'étranger n'avait pas même touché au creuset.

Cependant l'orfévre ne voulut pas s'avouer convaincu. Maître Lohndorf était un de ces incrédules de parti pris qui se trouvent trop bien d'un tel état pour ne pas conspirer un peu contre le succès des preuves qu'ils demandent. Il proposa de faire avec le reste de la poudre un second essai où le plomb fût employé au lieu du verre d'antimoine; en même temps le malicieux artiste glissait furtivement dans le creuset un morceau de zinc, métal qui rend l'or cassant et difficile à travailler. Se croyant bien sûr d'avoir compromis d'avance l'opération, notre homme se préparait à jouir de la confusion de l'adepte. Mais son attente fut trompée, car cette fois encore, on ne trouva dans le creuset que de l'or parfaitement malléable et ductile.

Dans ce moment, il n'y avait pas dans tout Cologne un homme plus fier, plus triomphant que Bordemann. Il n'était pas, à la vérité, l'artiste vengeur qui couvrait de honte les incrédules, mais c'est lui qui l'hébergeait. Alchimiste lui-même, et sans doute aussi avancé qu'aucun autre de la ville, il avait eu sa part des quolibets et des railleries du vulgaire avant l'arrivée du savant étranger. Il avait donc le droit de s'enorgueillir de cette hospitalité donnée à l'homme dont les victorieuses expériences, en réhabilitant l'art, réhabilitaient tous les adeptes. Aussi ce fut sans doute à l'instigation de son hôte que, peu de jours après, Séthon alla s'attaquer à un incrédule plus sérieux que tous ceux à qui il avait eu encore affaire en Allemagne.

Dans la vallée de Katmenbach, habitait un chirurgien nommé Meister George, homme savant dont l'opinion faisait autorité sur beaucoup de matières, et qui, depuis longtemps, s'était posé devant le public en adversaire outré de l'alchi-

mie. Pour n'être ni sottes ni déloyales, comme celles de l'orfévre Lohndorf, ses préventions contre cette science n'étaient guère plus traitables; notre philosophe jugea donc nécessaire de prendre un détour pour arriver à ses fins.

Le 11 août 1603, Meister George et l'alchimiste Sethon eurent ensemble une entrevue sous l'artificieux prétexte d'une conférence hippocratique. Il n'y fut question, en effet, que de médecine et d'anatomie. Entre autres choses, Sethon demanda au chirurgien s'il connaissait la manière de mortifier la viande sauvage, assurant que, pour lui, il savait enlever la viande jusqu'aux os sans déranger les nerfs. Meister George témoigne son désir de voir exécuter cette opération. « Rien de plus simple, dit le philosophe. Procu-« rez-moi seulement du plomb, du soufre et un creuset. » Le barbier de Meister George va quérir ces trois objets. Mais il faut encore à l'opérateur un soufflet et un fourneau. On n'a pas ces objets sous la main, et Sethon propose d'aller opérer chez un orfévre qui demeure près de là. Le barbier les suit, portant le creuset et les ingrédients.

Voilà donc l'incrédule médecin adroitement attiré dans le laboratoire de l'orfévre Hams de Kempen, à Maret. L'orfévre n'était pas chez lui, mais son fils y travaillait avec quatre ouvriers et un apprenti. Pendant que le barbier arrive avec le soufre et le plomb, l'étranger entre en conversation avec les ouvriers, et s'offre à leur enseigner le moyen de changer du fer en acier. Pour éprouver ce secret, un ouvrier va chercher dans un coin de vieilles tenailles cassées, qu'il place, sur l'ordre de Sethon, dans un creuset rougi au feu. Le barbier, arrivé sur ces entrefaites, a déjà mis le soufre et le plomb dans un autre creuset. Tous deux travaillent simultanément : ils soufflent, ils chauffent, suivant les prescriptions de l'étranger. Celui-ci tire alors de sa poche un petit papier renfermant une poudre rouge qu'il divise en deux parties; au moment qui lui paraît propice, il fait jeter dans chaque creuset une moitié de cette poudre, ordonnant en même

temps d'ajouter du charbon et de chauffer plus fort. Au bout de quelques instants, on enlève les couvercles, et le barbier s'écrie : « — Le plomb est changé en or ! » tandis que l'ouvrier dit presque en même temps : « — Il y a de l'or dans mon creuset ! » On s'empresse de retirer le métal des deux creusets : martelé, laminé, chauffé, l'or conserve toujours son premier aspect. L'apprenti appelle la femme de l'orfévre, experte dans les essais des alliages précieux, et qui constate par toutes les épreuves ordinaires la pureté de l'or, elle offre même de le payer huit thalers. Cependant l'événement fait du bruit au dehors, la maison commence à se remplir de voisins, et l'adepte, qui croit prudent de se retirer, s'esquive, emmenant avec lui le chirurgien fort déconcerté.

— Ainsi ! dit Meister George une fois dans la rue, c'était donc là ce que vous vouliez me montrer?

— Sans doute, dit l'adepte. J'avais appris par mon hôte que vous étiez un ennemi déclaré de l'alchimie, et j'ai voulu vous convaincre par une preuve sans réplique. C'est ainsi que j'ai procédé à Rotterdam, à Amsterdam, à Francfort, à Strasbourg et à Bâle.

— Mais, cher gentilhomme, remarqua George, je vous trouve bien imprudent d'agir d'une manière si ouverte. Si jamais les princes entendent parler de vos opérations, ils vous feront rechercher et vous retiendront captif pour s'emparer de votre secret.

— Je ne l'ignore point, dit Sethon ; mais Cologne, où nous sommes, est une ville libre où je n'ai rien à redouter des souverains. D'ailleurs, s'il arrivait jamais qu'un prince se saisît de ma personne, je souffrirais mille morts plutôt que de lui rien révéler.

Ici le philosophe demeura un moment silencieux et rêveur, comme s'il entrevoyait par la pensée les barbares traitements dont un prince d'Allemagne devait le rendre victime. Mais, chassant aussitôt cette impression pénible, il reprit avec chaleur :

— Que l'on me demande des preuves de mon art! j'en donne à qui les désire. Et, si l'on veut que je fabrique des masses d'or, j'y consens encore; j'en ferais volontiers pour cinquante ou soixante mille ducats.

Depuis ce jour, le chirurgien Meister George fut tout à fait converti à l'alchimie, et fit profession d'y croire, malgré les railleries de ses amis et les imputations de quelques esprits malveillants. Aux premiers, qui le plaignaient de s'être laissé surprendre par un charlatan habile, il répondait en ces termes :

— Ce que j'ai vu, je l'ai bien vu. Ce que les ouvriers de maître Hams de Kempen ont fait eux-mêmes en présence de témoins n'est point un rêve. L'or dont ils peuvent encore montrer une partie n'est pas une chimère. J'en croirai toujours mes yeux plutôt que vos bavardages.

Quant à ceux qui l'accusaient d'avoir reçu de l'argent pour témoigner en faveur de l'alchimie, il dédaigna toujours de leur répondre; sa réputation d'homme d'honneur leur ôtait d'avance tout crédit [1].

En quittant Cologne, l'illustre adepte se rendit à Hambourg, où il fit encore des projections remarquables que mentionne un écrivain que nous avons déjà cité [2]. Il est probable que c'est en sortant de cette dernière ville que le Cosmopolite se rendit à Munich. Ici, toutefois, l'ardent prédicateur de la noble science laisse apercevoir une interruption dans sa croisade contre les préventions de l'incrédulité. Pendant tout son séjour à Munich, on ne le voit accomplir aucune projection ni expérience hermétique. A quelle raison attribuer cette lacune dans son apostolat?

Bien qu'il n'eût fait aucune projection dans la capitale de la Bavière, on raconte qu'Alexandre Sethon disparut de Munich, comme il avait disparu de Cologne, et comme il dis-

[1] *Lettre de Théobald de Hoghelande à son frère : Historiæ aliquot transmutationis metallicæ, pro defensione alchemiæ contra hostium rabiem.* Coloniæ, 1604.

[2] George Morhof, *Epistola de metallorum transmutatione.*

paraissait de toutes les villes où s'étaient accomplies ses merveilles hermétiques. Mais sa fuite précipitée avait cette fois un autre motif. En s'esquivant de Munich, le philosophe emmenait avec lui, ou plutôt enlevait une jeune et jolie fille d'un bourgeois de la ville qui s'était attachée à lui pendant son séjour. Les préludes de cet événement nous rendent suffisamment compte de l'inaction prolongée du Cosmopolite à Munich : un philosophe ne peut pas toujours travailler pour son idée.

Ce qui est certain, c'est qu'à partir de ce moment nous trouvons Sethon marié. Quelle est cependant cette femme pour laquelle le Cosmopolite a quelque temps oublié l'objet de sa mission glorieuse, et qui va désormais appartenir aux chroniques de l'alchimie? L'histoire nous dit qu'elle était jolie; voilà tout ce que nous savons sur elle. Il est vrai que le bavarois Adam Rockosch la revendiquait comme sa parente, mais tout cela est bien peu de chose pour la postérité.

Cette jeune femme paraissait d'ailleurs absorber en entier notre philosophe. C'est ce que prouve suffisamment la conduite qu'il tint à Crossen, où se trouvait alors la cour du duc de Saxe. Dans l'automne de cette même année 1603, déjà remplie par tant d'événements singuliers, le prince de Saxe, ayant entendu parler de l'habileté du Cosmopolite, désira en obtenir une preuve. Mais celui-ci était tellement occupé de son mariage, qu'il en oubliait plus que jamais le but de sa mission. Il ne jugea pas à propos de se déranger pour le prince, et se borna à envoyer son domestique Hamilton pour opérer chez Son Altesse.

La projection faite en présence de toute la cour eut un plein succès; l'or du souffleur résista à toutes les épreuves [1]. Mais, quelques jours après, soit qu'il fût effrayé pour lui-même d'avoir si bien réussi, soit qu'il comprît que ses services devenaient inutiles à l'adepte marié, Hamilton se sé-

[1] Guldenfalk.

para de son maître ou de son ami, car personne n'a su exactement la nature des rapports qui ont existé entre eux. Ce digne compagnon du Cosmopolite retourna en Angleterre par la Hollande, et, à dater de ce moment, son nom ne reparaît plus dans l'histoire.

Cependant Sethon s'oubliait dans une position dangereuse. Christian II, électeur de Saxe, n'avait guère plus de vingt ans, et plusieurs de ses actions avaient déjà révélé en lui un caractère cruel. Comme la plupart des princes allemands, il était avide de richesses. Il avait fait jusque-là profession de mépriser les alchimistes, non qu'il fût assez instruit pour se faire par lui-même une opinion raisonnée sur leur science, mais par la seule raison que son père les avait estimés. Cependant la preuve qui fut mise sous ses yeux à Crossen par le serviteur du Cosmopolite, avait changé ses sentiments à leur égard. Il attira Sethon à la cour et affecta d'abord de lui être favorable. Une petite quantité de pierre philosophale dont l'adepte lui fit cadeau ne suffit pas à satisfaire le prince ; ce qu'il lui fallait, c'était le secret de l'opérateur : or le Cosmopolite refusa opiniâtrément jusqu'à l promesse de le livrer.

Après avoir épuisé en vain les moyens de douceur, les menaces n'ayant pas mieux réussi, le prince Christian en vint aux actions. On fit endurer au malheureux adepte tous les supplices que peut imaginer la cruauté stimulée par la soif de l'or. On le perçait avec des fers aigus, on le brûlait avec du plomb fondu ; après quelques instants de relâche, il était battu de verges. Le corps disloqué, les membres déchirés, le philosophe persista dans ses refus.

Une cruauté plus réfléchie fit trouver, pour cet infortuné, un autre genre de martyre. On comprit qu'en revenant à la torture on ne réussirait qu'à le tuer, et que l'on perdrait ainsi toute chance d'acquérir son secret. Une longue et dure captivité parut un moyen plus sûr de vaincre son obstination. On enferma le Cosmopolite dans un cachot obscur

dont l'entrée fut interdite à tous, et dont la garde fut confiée à quarante hommes qui se relevaient alternativement.

En ce temps-là, habitait à Dresde un gentilhomme de la Moravie, connu sous le nom latin de *Michael Sendivogius,* homme savant en plusieurs matières. Comme il se mêlait d'hermétique, il s'intéressa vivement au sort du Cosmopolite et désira le voir dans sa prison. Cette permission lui ayant été accordée, grâce au crédit de ses amis auprès de l'électeur, il eut plusieurs entrevues avec le prisonnier et lui parla de chimie, sujet sur lequel Sethon ne lui répondait qu'avec une réserve extrême. Un jour, se trouvant seul avec lui, il lui proposa de l'arracher à sa captivité. Le malheureux, languissant dans ses plaies, protesta de toute sa reconnaissance et fit les plus riches promesses à son futur libérateur. Un plan d'évasion fut alors concerté entre eux. Sendivogius se hâte d'aller à Cracovie réaliser sa fortune, il vend une maison qu'il y possédait et revient à Dresde muni d'argent. Il obtient la permission de s'établir auprès du prisonnier, et par ses largesses calculées, gagne peu à peu la confiance des soldats commis à sa garde.

Le jour pris pour l'exécution de son projet, il régala si bien la compagnie de soldats, qu'à la nuit ils étaient tous ivres jusqu'au dernier. Aussitôt il emporte Sethon, qui ne pouvait marcher des suites de ses tortures, et sort de la tour avec son fardeau. Ils ne prennent que le temps d'aller chercher, à la demeure de l'alchimiste, sa provision de pierre philosophale. Ils montent ensuite dans un chariot de poste où la femme de Sethon prend place avec eux, et gagnent la frontière en toute hâte pour se rendre en Pologne.

Ils ne s'arrêtèrent qu'à Cracovie, Là, Sendivogius somma le philosophe de tenir sa promesse; mais celui-ci refusa de l'exécuter : « Voyez, lui dit-il, dans quel état j'ai été réduit « pour n'avoir pas voulu livrer mon secret. Ces membres « brisés, ce corps demi-pourri, vous disent assez quelle ré- « serve je dois m'imposer à l'avenir. »

Entre autres promesses faites dans la prison de Dresde, Sethon s'était engagé à donner à son libérateur *de quoi être content toute sa vie avec sa famille*[1], ce que Sendivogius avait naturellement entendu de la révélation du secret hermétique. Mais Sethon ne pouvait l'entendre ainsi. Il ajouta qu'il croirait commettre un grand péché en découvrant ce mystère, et lui conseilla finalement de le demander à Dieu.

Sethon ne jouit pas longtemps de sa délivrance. Il mourut peu de temps après, disant toutefois que, si son mal eût été naturel et interne, sa poudre l'aurait guéri, mais que ses nerfs coupés et ses membres brisés par la torture ne pouvaient, par aucun moyen, être rétablis. En mourant, il donna à son libérateur ce qui lui restait de sa provision de pierre philosophale.

C'est au mois de janvier 1604, ou, selon d'autres, en décembre 1603, que mourut cet homme illustre. On se souvient que le premier essai hermétique que l'on connaisse de lui avait eu lieu à Enkhuysen, le 13 mars 1602. C'est donc en moins de deux ans que se seraient accomplis tous les faits que nous venons de rapporter.

Telle que les contemporains nous l'ont tracée, l'histoire d'Alexandre Sethon offre aujourd'hui à la critique un problème bien singulier. Faut-il prononcer, en effet, que cette mission philosophique, à laquelle le Cosmopolite consacra son existence, n'avait pour but que la propagation du mensonge, et pour mobile que la gloire personnelle de cet apôtre spontané de l'erreur? Nous laissons cette question à l'appréciation de nos lecteurs, qui trouveront dans leurs souvenirs historiques quelques faits analogues propres à fixer leur opinion sur ce point délicat.

Sethon a laissé un ouvrage hermétique, le *Livre des douze chapitres*, dont nous parlerons au sujet des altérations que

[1] *Lettre de Desnoyers, secrétaire de la princesse Marie de Gonzague, reine de Pologne,* publiée dans l'*Histoire de la philosophie hermétique* de Lenglet Dufresnoy.

Sendivogius y apporta, dans l'espérance que la postérité lui attribuerait ce traité. Ce même ouvrage, comme pour aider à la confusion, a été souvent désigné sous ce titre : le *Cosmopolite*, surnom de Sethon également usurpé par Sendivogius. Mais il est temps de passer à l'histoire de ce dernier personnage.

Michel Sendivogius.

Nous laissons à ce philosophe le nom latin sous lequel il est le plus généralement connu, et que les historiens français ont traduit à tort par *Sendivoge*. Les Allemands, qui l'appellent *Sendivog*, ne se rapprochent pas davantage de son nom véritable, qui était *Sensophax*. Il naquit, l'an 1666, en Moravie. Mais une maison qu'il possédait à Cracovie, et qui lui venait de la succession d'un gentilhomme, Jacob Sandimir, dont il était fils naturel, a causé l'erreur de ses contemporains, qui, presque tous, le font naître en Pologne, et celle d'un auteur de ce pays qui l'a compris dans un catalogue de la noblesse polonaise. D'ailleurs, Sendivogius lui-même ne réclama jamais contre l'épithète de *Polonus*, qui, de son vivant, fut partout ajoutée à son nom.

S'il restait quelque doute sur ce point, ce ne serait que la première et la moindre des difficultés qui se rencontrent dans l'histoire de Sendivogius. Cette histoire, en effet, semble avoir été embrouillée comme à plaisir par un anonyme allemand, auteur d'une biographie de Sendivogius, qu'il prétend avoir composée d'après la relation verbale de Jean Bodowski, maître d'hôtel du philosophe [1].

L'auteur anonyme, à qui sa qualité d'avocat de Sendivogius paraît si importante à prendre devant la postérité, qu'il

[1] *Vita Sendivogii, Poloni nobilis baronis, breviter descripta à quodam Germano, olim ejus oratore, patrono vel causidico.*

nous la décline par trois fois, avec les variantes que la langue latine, dans laquelle il écrit, peut lui fournir [1], commence son récit en reproduisant l'erreur commune à la plupart de ses compatriotes sur l'origine de son client : « C'était, nous dit-« il, un baron polonais dont la maison était à Gravarne, sur « les frontières de la Pologne et de la Silésie, à quelques « lieues de Breslau. » Puis, sans avoir dit un mot de sa fortune, il ajoute que « son revenu était augmenté par des mi-« nes de plomb, situées dans le territoire de la Cracovie, ca-« pitale de la Haute-Pologne. »

Cette première erreur du biographe allemand montre avec quelle confiance il faut accepter l'explication qu'il nous donne de l'origine des connaissances hermétiques de son héros. S'il faut l'en croire, ayant été envoyé en Orient par l'empereur Rodolphe II, avec ce que nous nommerions aujourd'hui une mission scientifique, Sendivogius aurait reçu d'un patriarche grec la révélation du mystère de la science hermétique, c'est-à-dire la manière de composer la pierre des philosophes.

Ce qu'il y a de vrai, c'est que Michel Sendivogius, qui avait très-studieusement employé le temps de sa jeunesse, avait acquis une juste réputation dans l'art, utile à son pays, de l'exploitation des mines. Quant à ses connaissances hermétiques, il est établi historiquement qu'il n'avait rien produit de remarquable sous ce rapport avant sa résidence à Dresde, et sa liaison avec le Cosmopolite, prisonnier de Christian II. Pour ne pas répéter ici les détails de l'aventure que nous venons de raconter, nous rappellerons seulement les cruelles tortures que le malheureux Sethon se résigne à endurer plutôt que de livrer à l'avare Christian le secret de la pierre des sages, sa captivité douloureuse, sa délivrance par Sendivogius qui l'amène en Pologne et reçoit de lui, pour récompense, la précieuse poudre qui, entre

[1] *Oratore, patrono, causidico,* orateur, défenseur, avocat.

les mains et pendant l'apostolat d'Alexandre Sethon, avait opéré tant de merveilles en différents pays.

L'ambition de Sendivogius n'était point satisfaite du don qu'il avait reçu de son ami. Il avait alors trente-huit ans; il aimait la bonne chère et se plaisait à continuer le train de vie et la grande existence qu'il avait commencés à Dresde, lorsque, pour se recommander par ses largesses aux jeunes nobles du pays, et séduire les gardes de la prison de Sethon, il dépensait si lestement le prix de sa maison de Cracovie. Pour suffire à des dépenses sans calcul, il faut des richesses sans limites. Sendivogius rêvait donc, en ce genre, une sorte d'infini que la pierre philosophale aurait sans doute réalisé; mais il ignorait l'art de la composer, car Séthon, mourant, avait refusé de le lui révéler. Espérant en savoir quelque chose par la veuve de l'adepte, Sendivogius l'épousa, mais il ne devait trouver là qu'une autre déception. Après son enlèvement, la jeune bourgeoise de Munich n'était devenue l'épouse du Cosmopolite que pour assister en quelques mois à son emprisonnement et à sa mort; elle ne savait rien et n'avait fait aucune remarque propre à éclairer son nouvel époux. Elle ne put que lui livrer le manuscrit de Sethon accompagné d'un reste de la poudre philosophale de l'adepte. De ces deux objets, Sendivogius, comme on va le voir, sut tirer néanmoins un assez bon parti.

Le manuscrit composé par Sethon avait pour titre : les *Douze traités*, ou le *Cosmopolite, avec le dialogue de Mercure et de l'alchimiste*. En étudiant ce traité, Sendivogius eut d'abord une assez mauvaise inspiration. En l'interprétant à sa manière, il crut y avoir découvert, non la manière de préparer de nouvelle pierre philosophale, mais le moyen d'augmenter, de multiplier celle qu'il avait reçue de son ami. Mais il ne réussit qu'à la diminuer considérablement. Il eut mieux fait de l'employer directement à fabriquer de l'or.

Cette ressource lui aurait été bien nécessaire pour subve-

nir aux exigences de la vie somptueuse qu'il continuait de mener. Il voulait à tout prix passer pour adepte, et afin de donner de lui cette opinion, il ne ménageait rien, faisant ses projections en public, et prodiguant sa teinture comme s'il avait possédé le moyen de la renouveler. On remarquait toutefois qu'il s'en montrait plus économe quand il n'était pas excité par l'intérêt de produire un grand effet public. En voyage, il la renfermait dans une boîte d'or, qu'il ne portait point lui-même, mais qu'il confiait à son maître d'hôtel; ce dernier la tenait cachée sous ses habits, suspendue à son cou par une chaîne d'or. Mais la plus grande partie en était renfermée dans un compartiment secret du marchepied de sa voiture.

Par ses nombreuses projections, Sendivogius n'avait pas tardé à acquérir une grande célébrité. Toutes les cours de l'Allemagne étaient impatientes de recevoir sa visite. L'empereur Rodolphe II, l'*Hermes allemand*, avait tous les titres à en être honoré le premier : Sendivogius se rendit au château de Prague. Très-bien reçu par l'empereur, il reconnut ce bon accueil en donnant au monarque une petite quantité de sa poudre avec laquelle Rodolphe exécuta lui-même une transmutation en or. Pour immortaliser le souvenir du succès de cette expérience, Rodolphe II fit enchâsser dans le mur de l'appartement où elle avait été exécutée, une table de marbre portant cette inscription latine de sa composition :

Faciat hoc quispiam alius,
Quod fecit Sendivogius Polonus !

En 1740, cette inscription se voyait encore à la même place dans le château de Prague. Pour qu'il ne manquât rien à l'éclat de cette grande journée des fastes hermétiques, le poëte cyclique des souffleurs, Mardochée de Delle, la célébra dans des vers moins précieux que le marbre, mais tout

aussi poétiques que le latin de son impérial maître. Enfin l'empereur donna à Sendivogius le titre de son conseiller, et lui fit présent de sa médaille, que le philosophe porta dès lors glorieusement et ostensiblement en tous lieux.

Cet empereur, qui récompensait si bien un philosophe en possession du secret hermétique, était cependant le même qui retenait sous les verrous de la tour Blanche le pauvre orfévre de Strasbourg Gustenhover, suspect seulement de lui cacher le même secret. Cette différence provenait-elle, comme on l'a prétendu, ce que de Sendivogius avait eu la prudence de protester qu'il ignorait le procédé de la préparation de la pierre philosophale, assurant qu'il ne la tenait que de l'héritage d'un adepte? Il est probable plutôt que ce qui arrêtait ici l'empereur, c'était la qualité de Sendivogius : le titre de Polonais, que tout le monde lui donnait, empêchait Rodolphe d'en user avec ce gentilhomme comme avec un simple bourgeois de sa bonne ville de Strasbourg.

Continuant sa tournée dans les résidences princières, Sendivogius quitta la Bohême pour se rendre à la cour de Pologne, où l'on manifestait une vive curiosité de le voir. Mais une mésaventure, assez fâcheuse pour lui, vint signaler son voyage. Comme il traversait la Moravie, un seigneur de la contrée, instruit de son passage, s'embusque sur son che-chemin, se saisit de lui et le retient prisonnier, mettant pour prix à sa délivrance le secret de la pierre philosophale. La fin sinistre d'Alexandre Sethon revint sans doute alors à l'esprit de notre philosophe, et pour peu qu'il eût voulu être martyr comme son illustre maître, l'occasion était belle. Il préféra tenter une évasion. Avec une lime qu'il put se procurer, il coupa les barreaux de sa fenêtre, il fabriqua une corde avec ses vêtements et se sauva tout nu à travers la campagne. Une fois libre, il fit citer le perfide comte devant l'empereur. Ce dernier porta dans cette affaire un jugement destiné à faire comprendre à tous les grands de l'empire qu'un homme honoré du titre de son conseiller

n'était pas une capture de bonne prise. Outre une amende considérable imposée au comte, il le condamna à donner à Sendivogius une de ses terres; c'était précisément celle de Gravarne, dont il est question dans les premières lignes de la biographie anonyme, qui la lui attribue en se trompant sur son origine. Ce qui est certain, c'est que, depuis l'époque où cette terre lui fut accordée comme dédommagement de sa fâcheuse aventure, Sendivogius en fit sa résidence préférée, et la donna plus tard en dot à une fille unique qu'il avait eue de son mariage.

Sendivogius fit plusieurs transmutations à Varsovie, mais aucune n'eut l'éclat de celle de Prague. Sa poudre commençait à s'épuiser, et il était réduit à s'en montrer économe. Toutefois sa réputation suivait une progression inverse, car elle augmentait tous les jours. Le duc Frédéric de Wurtemberg désira le connaître, et écrivit au roi de Pologne Sigismond, pour le prier de lui envoyger le philosophe. Celui-ci se mit en route, marchant à petites journées, accompagné de son maître d'hôtel, Jean Bodowski, qui portait toujours, cachée sous ses habits, la provision de pierre philosophale. Quand la caisse de voyage se trouvait à sec, on s'arrêtait pour fabriquer de l'or, puis on reprenait sa marche. Ils arrivèrent ainsi à Stuttgart, où Sendivogius, sous le nom de *maréchal de Seriskau*, passa tout l'été de 1605. Cette date étant bien établie, on doit placer dans l'année 1604 presque tous les faits qui précèdent.

Frédéric accueillit l'alchimiste avec une bienveillance extraordinaire. Aussi, au lieu d'une projection qui avait été demandée, Sendivogius en fit-il deux. Le duc émerveillé redoubla pour lui d'égards et de considération : afin de le mettre, à sa cour, sur le pied d'un prince du sang, il lui accorda, comme une sorte d'apanage, la terre de Neidlingen.

L'orgueil du philosophe avait enfin trouvé son entière satisfaction. Sendivogius savourait donc avec délices les

trésors si longtemps enviés de la renommée et de la grandeur ; il ignorait qu'à l'ombre de ces apparences brillantes s'ourdissait une trame perfide.

Fort curieux, de tout temps, de science hermétique, le duc Frédéric n'avait pas attendu Sendivogius pour s'adonner à ce genre de travaux. Il tenait à sa solde un aventurier de l'espèce de ceux que la maladie dominante du siècle avait mis en crédit à la cour des princes, où ils occupaient une sorte de position officielle. A côté ou à la place de son fou ou de son poëte en titre, chaque monarque avait alors son alchimiste entretenu. Celui qui occupait cet office à la cour de Stuttgart avait commencé par être barbier de l'empereur. Devenu depuis domestique de l'adepte Daniel Rappolt, il avait pris avec lui quelque teinture d'hermétique, et plus tard, complété son éducation en courant le pays avec des alchimistes ambulants pour apprendre les tours d'escamotage et les ruses des charlatans souffleurs. Il n'avait pas craint d'aller se présenter à l'empereur Rodolphe, qui l'admit à exécuter quelques opérations, non devant sa personne, mais dans le laboratoire de son valet de chambre Jean Frank. L'empereur, qui s'était un moment diverti de ses transmutations suspectes, l'avait nommé *comte de Mullenfels*, et l'avait ensuite laissé partir. C'est avec ce titre qu'il s'était présenté à la cour de Stuttgart pour y déployer des talents qui, en l'absence de toute comparaison, étaient tenus dans une certaine estime. Cet alchimiste était donc, à la cour du duc Frédéric, sur un pied convenable. Mais les succès de Sendivogius faisaient sensiblement pâlir l'astre de son crédit ; Mullenfels résolut donc de se venger et de s'approprier en même temps l'heureux instrument de la fortune de son confrère.

Mullenfels ne commit point la maladresse de dénigrer son rival. Il se montrait, au contraire, aussi enthousiaste que le reste de la cour des mérites du nouvel adepte, et on le trouvait toujours empressé à exalter ses talents. S'il s'exprimait sur le compte du sire de Neidlingen, s'il lui parlait à lui-même,

ce n'était jamais que pour le louer avec toute l'exagération d'hyperboles que sa haine pouvait lui fournir. La vanité du personnage à qui il s'adressait assurait par avance que nul excès de flatterie ne semblerait suspect. Une fois insinué de cette manière dans l'esprit de Sendivogius, et en possession de toute sa confiance, il put mettre à exécution le plan qu'il avait conçu. Il persuade donc à l'adepte que le duc Frédéric médite de s'emparer de sa personne pour lui arracher son secret. Toute la faveur qui l'environne, tous les honneurs qu'on lui prodigue, ne sont qu'autant de chaînes par lesquelles on veut le lier, et qui se changeront bientôt en chaînes plus pesantes. Un avare tyran menace sa liberté; nul moyen ne coûtera au prince pour arracher au malheureux adepte le trésor qu'il lui envie... Tout ceci ressemblait singulièrement aux infortunes du Cosmopolite, pour lesquelles Sendivogius ne ressentait aucune ferveur imitative. Il eut peur; il crut tout et ne songea qu'à fuir. Mullenfels lui indique alors le chemin le plus court pour gagner la frontière; mais à peine le philosophe s'est-il mis en route aux premières heures de la nuit, que son traître confrère s'élance à sa poursuite avec douze hommes à cheval et armés. On arrête, au nom du prince, le fugitif, on s'empare de sa poudre philosophale, de la médaille de Rodolphe, qu'il portait sur lui, et d'autres objets précieux, parmi lesquels un cordon de diamants de cent mille rixdales, qui entourait son chapeau.

Après cet exploit, Mullenfels redevint le premier alchimiste de la cour de Stuttgart; il faisait des projections merveilleuses avec la poudre volée. Quant à Sendivogius, on perd sa trace durant un an et demi après cette triste aventure; il resta sans doute, pendant cet intervalle, détenu dans quelque prison du Wurtemberg.

Dès qu'il fut bruit de cette affaire en Allemagne, l'opinion publique n'hésita pas. A tort ou à raison, on admit que le duc de Wurtemberg était complice de ce guet-apens, qu'il

aurait ordonné ou autorisé. C'était l'opinion du roi de Pologne, dont la femme de Sendivogius, alla réclamer la protection ; ce fut encore celle de l'empereur Rodolphe, lorsque Sendivogius, libre enfin, vint lui demander justice.

Prenant en main la cause de l'adepte, l'empereur Rodolphe envoya un exprès au duc Frédéric pour le sommer de lui livrer Mullenfels. Devant l'envoyé de l'empereur, le duc ressentit ou simula une grande colère de l'imputation dont il était l'objet. Il fit remise de la médaille de Rodolphe avec sa chaîne d'or, et du cordon de diamants enlevés au fugitif; quant à la poudre, il assura n'en avoir jamais eu connaissance. Enfin Mullenfels, condamné à mort par son ordre, fut pendu suivant le cérémonial suivi en Allemagne pour le supplice des alchimistes. On les couvrait, des pieds à la tête, d'un vêtement d'or de clinquant, et on les pendait à un gibet doré. Seulement le duc Frédéric renchérit encore sur la mise en scène ordinaire ; car, cette fois, le patient fut hissé au plus haut de trois gibets dressés à cet effet. Par cette exécution, disent les biographes de notre philosophe, il appaisa l'empereur sans prouver sa propre innocence [1]. Ces derniers événements eurent lieu en 1607.

Cette affaire parut donc terminée conformément à la justice, et à la satisfaction de tous. Sendivogius seul fut mécontent, car son inestimable trésor, sa poudre philosophale, ne lui fut jamais rendu. Sa gloire et son talent s'étaient envolés avec elle. Son histoire active ne reprend, en effet, qu'environ dix-huit ans après. Mais quelle histoire maintenant et quelle déchéance !

C'est à Varsovie qu'on le retrouve en 1625, continuant ses opérations ordinaires. Il n'y fait plus qu'une bien triste figure. L'héritage de Sethon s'était réduit à si peu de chose, que force était de bien ménager ces minces reliefs. C'est ce que

[1] *Vie de Sendivogius, tirée de la Relation verbale de Jean Bodowski.* — *Biographie de Sendivogius,* par Jean Lange. Hambourg, 1683.

faisait Sendivogius, s'y prenant d'ailleurs de différentes manières plus ou moins honnêtes. Devenu une sorte de charlatan, il vendait une prétendue pierre philosophale comme remède universel. Desnoyers, l'auteur de la lettre ou plutôt du mémoire qui nous a fourni les renseignements les plus précis sur son histoire, nous apprend le fait en ces termes :

« Enfin, dit Desnoyers, voyant qu'il n'avait plus guère de cette poudre, il s'avisa de prendre de l'esprit-de-vin, qu'il rectifia, et mit le reste de sa poudre dedans ; et il fit le médecin, faisant honte à tous les autres par les cures merveilleuses qu'il faisait. C'est dans cette même liqueur qu'ayant fait rougir la médaille que j'ai, qui est une rixdale de Rodolphe, il la transmua ; et cela, il le fit devant Sigismond III, lequel encore il guérit d'un très-fâcheux accident avec le même élixir. Ainsi Sendivogius usa toute sa poudre et sa liqueur, et pour cela il disait au grand maréchal du royaume, M. Wolski, que, s'il avait eu les moyens de travailler, il aurait fait de semblable poudre.

« M. Wolski, qui était un grand souffleur, le crut, et lui donna six mille francs pour travailler. Il les dépensa et ne fit rien. Le grand maréchal, qui se vit attrapé de six mille francs, dit à Sendivogius qu'il était un affronteur, et qu'il pourrait, s'il voulait, le faire pendre; mais qu'il lui pardonnait, à la charge qu'il chercherait les moyens de lui rendre son argent. Mais comme cet homme avait beaucoup de renom, étant savant, il fut appelé de M. Mniszok, palatin de Sandomir, qui lui donna aussi six mille francs pour travailler ; de ces six mille francs, il en donna trois mille au maréchal, et travailla des trois autres, mais toujours inutilement.

Enfin, n'ayant plus rien, il se fit charlatan. Il faisait souder bien proprement une pièce d'or avec une d'argent, qu'il faisait ensuite marquer à la monnaie, et puis, il la blanchissait toute de mercure ; et feignant d'avoir encore son élixir, il faisait rougir cette pièce au feu, où le mercure s'en allait, et trempant toute rouge la partie qui était d'or, il faisait croire qu'il l'avait transmuée ; par là, il se conservait toujours quelque sorte de crédit auprès des ignorants, auxquels il vendait la pièce plus qu'elle ne lui coûtait; mais les clairvoyants s'apercevaient aisément qu'il n'avait pas le secret qu'il voulait faire croire. »

Un écrivain allemand nous fait connaître une des opérations pratiquées par Sendivogius à son déclin. C'est la pré-

tendue transmutation d'une pièce de monnaie d'argent. Sendivogius y figura, avec un pinceau, certaines lignes, au moyen d'une poudre très-fine, qui n'était sans doute qu'un composé d'or; il mit ensuite des charbons par-dessus. Les lignes tracées par la poudre furent changées en or, c'est-à-dire dorées. « Tout le monde, ajoute l'auteur, n'était pas dupe « de cet artifice, mais on laissa faire le charlatan jusqu'à ce « qu'il mourût [1]. » Enfin le biographe anonyme qui défend avec tant de chaleur Sendivogius et veut le faire passer pour le vrai Cosmopolite, rapporte des faits du même genre, encore aggravés par un détail beaucoup plus hardi, et dont les autres écrivains ne parlent pas : c'est que son héros faisait et vendait de l'argent faux. Mais notre auteur trouve dans ce fait la démonstration la plus frappante que Sendivogius a réellement possédé le secret de la pierre philosophale. S'il commettait un crime, nous dit-il, ce n'était que pour dissimuler sa science et prévenir les dangers auxquels elle l'eût exposé au milieu du vulgaire. Citons ce curieux passage :

« Il feignit donc d'être fort pauvre selon les occurrences ; et souvent il se mettait au lit comme goutteux, ou attaqué d'une maladie qu'il ne savait guérir ; *et quelquefois il faisait de faux argent, qu'il vendait aux juifs de Pologne;* et enfin, par diverses ruses, il ôta l'opinion qu'on avait qu'il eût la pierre des philosophes, de sorte qu'il passait plutôt pour un trompeur que pour un philosophe chimique. »

Il est à craindre, pour la mémoire de Sendivogius, que cette dernière opinion ne soit la vraie.

Terminons ce récit par quelques lignes sur les ouvrages publiés sous le nom du Cosmopolite.

Nous avons déjà dit que le livre des *Douze Traités*, ou le *Traité de la Nature*, a éte composé par Alexandre Sethon et livré par sa veuve à Sendivogius [2]. Dès l'an-

[1] Morhof, *Epistola ad Lengelottum.*

[2] Le *Traité de la nature*, qui ne se distingue par aucune qualité particulière du reste des ouvrages hermétiques, renferme cependant, sous le

née 1604, c'est-à-dire quelques mois seulement après la mort de l'Écossais, Sendivogius fit imprimer ce manuscrit à Cracovie, avec cette épigraphe : *Divi leschi genus amo.* A quelque temps de là, il publia un *Traité du soufre,* dont on le croit le véritable auteur, avec cette autre épigraphe latine : *Angelus doce mihi jus.* Or, ces deux épigraphes étant l'anagramme de *Michael Sendivogius,* on devait naturellement en inférer que les deux traités émanaient du même auteur. C'est, en effet, l'opinion qui s'établit et qui subsista longtemps; elle consommait et consacrait, pour ainsi dire, la confusion que d'autres circonstances avaient déjà fait naître entre ces deux hommes, et au milieu de laquelle le nom du véritable adepte avait fini par disparaître historiquement sous celui du charlatan. Sendivogius ne s'était pas borné à cette ruse de l'anagramme pour absorber à son profit la renommée de son prédécesseur. Ayant remarqué des contradictions entre les deux traités, notamment sur ce point important que, dans le premier, l'auteur assure avoir fait la pierre des philosophes, tandis que, dans le second, il déclare seulement l'avoir reçue de l'amitié d'un adepte, Sendivogius altéra le texte du *Traité de la Nature,* et le fit réimprimer à Prague et à Francfort avec les changements de sa façon. Mais l'édition de Cracovie restait, et ces réimpressions devinrent de nouveaux témoignages de sa perfidie.

Indépendamment du *Traité du soufre,* on a attribué à Sendivogius plusieurs ouvrages hermétiques, entre autres le *Traité du sel, troisième principe des choses minérales,* et la *Lampe du sel des philosophes.* Mais le premier de ces ouvrages, imprimé en 1651, est de Nuysement; le second, imprimé en 1658, est d'Harprecht. Il paraît, du reste, que Sendivogius avait composé un *Traité du sel des philosophes,* qui

titre de *Dialogue de Mercure, de la nature et de l'alchimiste,* un morceau fort curieux à lire. La suite de ce dialogue instructif se trouve dans le *Traité du soufre.*

resta, après sa mort, entre les mains de sa fille, et n'a jamais été imprimé.

Avec ces explications, on peut se rendre compte des matières renfermées dans l'ouvrage français, où l'on a réuni les traités attribués au Cosmopolite [1]. Quant aux cinquante-cinq lettres publiées en français en 1672, sous le titre de *Lettres du Cosmopolite*, et datées de Bruxelles, février et mars 1646, elles ne peuvent être ni d'Alexandre Sethon, mort en 1604, ni de Sendivogius, qui, en cette même année 1646, mourait à Cracovie à l'âge de quatre-vingts ans.

CHAPITRE V

LA SOCIÉTÉ DES ROSE-CROIX

La confrérie alchimique, médicale, théosophique, cabalistique, et même thaumaturgique, qui s'est cachée sous le nom de *Société des Rose-Croix*, a fait tant de bruit en France et surtout en Allemagne au commencement du dix-septième siècle ; on a publié à son sujet, depuis 1613 jusqu'en 1630, un si grand nombre d'écrits apologétiques ou critiques, qu'il ne nous est pas permis d'oublier cette secte dans l'histoire des principales notabilités de l'alchimie. Mais nous devons tout d'abord prévenir les lecteurs qui aiment les faits positifs et les renseignements précis, de l'impossibilité où nous

[1] Les *Œuvres du Cosmopolite, ou nouvelle lumière chimique, pour servir d'éclaircissement aux trois principes de la nature, exactement décrits dans les trois traités suivants :* 1° le *Traité du soufre;* 2° le *Traité du mercure;* 3° le *Traité du vrai sel des philosophes*. Paris, 1691, in-18.

sommes de les satisfaire en entier. A moins, en effet, de vouloir affirmer ou nier sans preuve ni raison suffisante, nous serons souvent forcé de laisser flotter notre récit dans un certain vague, qui est celui du sujet même et qui résulte d'ailleurs de la volonté formelle du fondateur des Rose-Croix. Un article de leurs statuts, porte en termes exprès :

« *Cette société doit être tenue secrète pendant cent vingt* « *ans.* »

Cette clause fut si bien observée, qu'au temps même où ils brillaient de leur plus vif éclat sur l'horizon des théosophes, les Rose-Croix se qualifiaient d'*invisibles*, et ils l'étaient à ce point, que Descartes, dont ils avaient excité la curiosité par leur *manifeste*, fit en Allemagne les recherches les plus diligentes sans pouvoir trouver une seule personne appartenant à leur société. En un mot, le mystère dont ils s'enveloppaient, — joint au nuage dont Dieu, disaient-ils, avait soin de les couvrir pour les mettre à l'abri de leurs ennemis, — avait si bien réussi à les rendre insaisissables, que plus d'un historien s'est cru fondé à révoquer leur existence en doute. Nous ne pousserons point le scepticisme si loin. L'impossibilité de connaître individuellement par leurs noms, et de suivre séparément dans leurs actes, les membres de cette société introuvable, ne nous semble pas un argument décisif contre les témoignages et les indices qui certifient son existence. Seulement, en raison des ombres qui l'environnent, nous demanderions volontiers la permission d'ajouter l'épithète de *fantastique* à toutes celles que nous lui avons précédemment données.

Comment s'était formée la confrérie des Rose-Croix? Voici, s'il faut en croire une légende extrêmement répandue, quelle en fut l'origine.

Vers la fin du quatorzième siècle, un Allemand nommé Chrétien Rosenkreuz fit un voyage en Orient pour s'instruire dans la science des sages. Né en 1378, de parents fort pauvres quoique nobles, il avait été placé, dès l'âge de

cinq ans, dans un monastère, où il avait appris les langues grecque et latine. Parvenu à sa seizième année, il était tombé entre les mains de quelques magiciens, dans la société desquels il travailla cinq ans. Ce n'est qu'après ces premières études et ce commencement d'initiation que le jeune gentilhomme avait pris son essor vers les contrées de l'Orient.

Rosenkreuz avait vingt ans à peine quand il arriva en Turquie. Il y séjourna quelque temps, et y conçut une partie de sa doctrine. De là il passa dans la Palestine, et tomba malade à Damas. Ayant entendu parler des sages d'Arabie, il alla les consulter à *Damcar* [1]. Les philosophes qui habitaient cette ville vivaient d'une façon tout extraordinaire. Bien qu'ils n'eussent jamais vu Rosenkreuz, ils le saluèrent par son nom, le reçurent avec de grands témoignages d'amitié, et lui racontèrent plusieurs choses qui s'étaient passées dans son monastère d'Allemagne pendant le séjour de douze ans qu'il y avait fait. Ils l'assurèrent, en outre, que depuis longtemps il était attendu par eux, comme l'auteur désigné d'une réformation générale du monde. Pour le mettre en état de remplir la grande mission à laquelle il était prédestiné, ils lui communiquèrent une partie de leurs secrets. Rosenkreuz ne quitta ces courtois philosophes que pour aller en Barbarie converser avec les cabalistes qui se trouvaient en grand nombre dans la ville de Fez. Ayant tiré de ces derniers ce qu'il en voulait, il passa en Espagne; mais il ne tarda pas à en être expulsé pour avoir tenté d'établir, dans ce pays de catholicité ombrageuse, les premiers fondements de son œuvre de rénovation. Enfin il retourna dans son pays natal, que l'on ne détermine par aucune indication particulière sur la vaste carte de l'Allemagne. Il en était sorti humaniste, il y rentrait illuminé.

[1] D'autres écrivains disent *Damas;* nous avons conservé le nom de *Damcar*, cité dans le plus ancien écrit sur Rosenkreuz, bien que les géographes n'aient indiqué l'existence d'aucune ville de ce nom dans l'Arabie ni dans les contrées voisines.

Dès son retour, Rosenkreuz dévoila à un très-petit nombre d'amis, d'autres disent à ses trois fils seulement, le secret de sa philosophie nouvelle. Ensuite il s'enferma dans une grotte, où il vécut solitaire jusqu'à l'âge de cent six ans, toujours sain d'esprit et de corps, exempt de maladie et d'infirmités. Ce fut en l'année 1484 que Dieu retira son esprit à lui, laissant son corps dans la grotte, qui devint ainsi son tombeau. Ce tombeau devait rester ignoré de tous jusqu'à ce que les temps fussent venus.

Ces temps arrivèrent en 1604, l'année même de la mort de l'alchimiste Sethon, coïncidence étrange! En cette année, en effet, le hasard fit découvrir la grotte. Un soleil qui brillait au fond, recevant sa lumière du soleil du monde, n'était destiné qu'à éclairer le tombeau de Rosenkreuz. Sa clarté permit néanmoins de reconnaître plusieurs objets curieux renfermés dans ce réduit. C'était d'abord une platine de cuivre posée sur un autel, et qui portait gravée cette inscription :

A. C. R. C. Vivant, je me suis réservé pour sépulcre cet abrégé de lumière[1].

Ensuite, quatre figures accompagnées chacune d'une épigraphe. La première de ces épigraphes était ainsi conçue : *Jamais vide;* — la seconde, *Le joug de la loi;* — la troisième, *La liberté de l'Évangile;* — la quatrième, *La gloire de Dieu entière*. On y voyait aussi des lampes ardentes, des clochettes et des miroirs de plusieurs formes, des livres de diverses sortes, entre autres le *Dictionnaire des mots de Paracelse* et le *Petit monde* (microcosme). Mais, de toutes les raretés qui composaient cet inventaire, la plus remarquable était cette inscription tracée sur le mur :

Après six vingts ans je serai découvert.

[1] A. C. est le symbole sous lequel les initiés ont toujours désigné Rosenkreuz; R. C., l'indication commune aux membres de la société des Rose-Croix.

Si l'on part, en effet, de 1484, année de la mort de Rosenkreuz, ces cent vingt ans conduisent tout juste à l'année 1604, et si l'autorité de la légende que nous rapportons est insuffisante pour faire admettre que cette année 1604 fut signalée par la découverte du mystérieux sépulcre, on ne peut contester du moins que telle soit véritablement l'époque où une société nouvelle, la confrérie des Rose-Croix, commence à faire parler d'elle, et, comme on peut le dire ici littéralement, à sortir de dessous terre.

La légende qui précède, concernant l'origine de la société des Rose-Croix, se trouve racontée dans un petit livre intitulé : *Fama fraternitatis Rosæ-Crucis* (*Manifeste de la confrérie de la Rose-Croix*), qui fut publié en 1613, ou, suivant d'autres, en 1615, à Francfort-sur-l'Oder [1]. On attribue la composition de cet opuscule à Valentin Andreæ, savant théologien de Cawle, dans le pays de Wurtemberg. C'est à la publication

[1] Les Rose-Croix avaient la prétention de faire remonter beaucoup plus haut la première origine de leur confrérie. Ils se créaient une filiation théosophique qui remontait jusqu'aux temps du roi Hiram, du sage Salomon et du fabuleux Thaut. Cependant, un savant d'Allemagne, Semler, qui s'est occupé de rechercher l'antiquité de leur secte, n'a rien trouvé de concluant sur cette question. Dans son *Recueil pour servir à l'histoire des Rose-Croix*, Semler nous apprend seulement qu'il existait, au quatorzième siècle, une association de physiciens et d'alchimistes qui mettaient en commun leur science et leurs efforts pour arriver à la découverte de la pierre philosophale. Le même auteur ajoute qu'en 1591, un alchimiste, Nicolas Barnaud, conçut le projet de fonder une société hermétique, et qu'il parcourut, dans ce but, l'Allemagne et la France. Enfin, il est écrit dans l'*Echo respectable de l'ordre des frères R.✝. C*, qu'en 1597 on essaya d'instituer une association secrète de théosophes qui devaient se livrer à une étude approfondie des sciences cabalistiques Ces faits ont besoin d'être singulièrement forcés pour entrer dans les archives des Rose-Croix, et justifier leurs prétentions touchant l'ancienneté de leur origine. D'ailleurs, une objection presque sans réplique contre leur antiquité résulte de la date de l'apparition de leur *manifeste*. La *Fama fraternitatis*, ce livre qui leur sert pour ainsi dire d'évangile, s'étant produite dans le monde en même temps que la confrérie même, on est en droit de penser qu'ils appartiennent tous deux à la même époque.

de ce livre qu'il faut attribuer la naissance de la société des Rose-Croix.

En créant cette association philosophique, Valentin Andreæ avait pour but de réaliser une prophétie contenue dans les ouvrages de Paracelse. Partisan fanatique des doctrines de cet homme célèbre, Andreæ s'était mis en tête de justifier l'une des paroles du maître. Paracelse, en effet, avait écrit dans le chapitre VIII de son *Livre des métaux* :

« Dieu permettra qu'on fasse une découverte d'une plus grande importance, et qui doit rester cachée jusqu'à l'avénement d'*Elie Artiste. Quod utilius Deus patefieri sinet, quod autem majoris momenti est, vulgo adhuc latet usque ad Eliæ Artistæ adventum, quando is venerit.* »

Au premier traité du même livre on lisait encore :

« Et c'est la vérité, il n'y a rien de caché qui ne doive être découvert ; c'est pourquoi il viendra après moi un être merveilleux, qui ne vit pas encore, et qui révélera beaucoup de choses. *Hoc item verum est, nihil est absconditum quod non sit retegendum ; ideo, post me veniet cujus magnale nondum vivit, qui multa revelabit.* »

Ces grandes découvertes, dont la révélation était promise, pouvaient s'appliquer, vu les préoccupations hermétiques de l'époque, au secret de la transmutation des métaux. C'est ainsi du moins que l'entendait le créateur de la société des Rose-Croix, Valentin Andreæ, qui dit dans son *Manifeste :*

« Nous promettons plus d'or que le roi d'Espagne n'en tire des deux Indes ; car l'Europe est enceinte, et elle accouchera d'un enfant robuste. *Plus auri pollicemur quam rex Hispaniæ ex utrâque Indiâ auferrat. Europa enim prægnans est et robustum puerum pariet.* »

Valentin Andreæ prit sur lui de décider que cet *Élie artiste*, cet enfant robuste dont parle Paracelse, devait s'entendre, non d'un individu, mais d'un être collectif ou d'une association. C'est un point que l'on pouvait d'ailleurs lui accorder sans trop de peine. Après les travaux successifs

d'un si grand nombre de savants, tels que Léonard Thurneysser, Adam de Bodenstein, Michel Toxitis, Valentin Antrapasus Siloranus, Pierre Sévérin, Gonthier d'Andernac, Donzellini, André Ellinger, etc., qui tous s'étaient attachés à continuer et à développer isolément le système de Paracelse, sans avoir pu réaliser le grand œuvre, le fondateur des Rose-Croix pouvait bien se croire autorisé à trancher la question en faveur d'un Élie collectif représenté par sa confrérie.

Les Rose-Croix ne furent donc, selon nous, qu'une réunion de Paracelsistes enthousiastes constitués en société. Le fondateur de cette association, le rédacteur du *Manifeste*, Valentin Andréœ, prenait le titre de chevalier de la Rose-Croix ; il portait même sur son cachet une croix avec quatre roses [1]. Par ses sentiments et par son caractère, il était loin cependant de répondre à l'idée que l'on se fait communément des novateurs qui réalisent dans le monde de vastes plans philosophiques. Il n'avait aucun fanatisme de doctrine. C'était avant tout un homme d'esprit et de philanthrophie. Animé d'un vif désir de perfectionner la croyance religieuse et les institutions sociales de son temps [2], il ne cherchait que dans la persuasion et la douceur ses moyens de propagande ; tout en épousant les idées d'un grand homme pour les épurer et les étendre, il voulait être le premier à se moquer des enthousiastes qui exagéraient ses principes par un zèle inintelligent. Dès l'année 1603, il avait rédigé les *Noces chimiques de Chrétien Rosenkreuz*. Il n'avait composé cet écrit que pour s'amuser à critiquer et à ridiculiser les alchimistes et les théosophes de cette époque. On a même bien des fois avancé qu'il n'avait également composé que dans un esprit de satire et de persiflage la *Fama fraternitatis*, qui devint l'origine de la société des Rose-Croix. Mais cette dernière

[1] *Mercure allemand*, mars 1782.

[2] Arnold, *Feuilles éparses*.

opinion ne peut être soutenue en présence des actes accomplis postérieurement par l'auteur de cet écrit.

En 1620, Valentin Andréœ travailla à constituer une grande société religieuse, sous le titre de *Fraternité chrétienne*. Elle avait pour objet de séparer la théologie chrétienne de toutes les controverses que la scolastique y avait introduites, et d'arriver ainsi à un système religieux plus simple et mieux épuré. Valentin Andréœ avait cru s'entourer de toutes les précautions nécessaires pour distinguer cette nouvelle société de la confrérie des Rose-Croix[1]. Cette confrérie, qu'il avait lancée dans le monde, avait fini par lui déplaire, et dans l'écrit qu'il rédigea en l'honneur de sa nouvelle société religieuse, il tourne même en ridicule la crédulité et les mensonges des Rose-Croix, qui, dès cette époque, commençaient à jouer en Allemagne leur grande comédie. Mais, vaines précautions! Le succès et la vogue étaient alors pour les enthousiastes, et tout leur profitait. Cette confusion qu'Andréœ avait redoutée, arriva d'elle-même; la *Fraternité chrétienne* fut absorbée dans la société des Rose-Croix, et Andréœ se trouva, bien malgré lui, avoir contribué à augmenter le nombre de leurs sectateurs. C'est d'après ce dernier fait que beaucoup d'écrivains ont avancé à tort que la société des Rose-Croix ne dut son origine qu'aux plaisanteries rassemblées par Valentin Andréœ dans son écrit des *Noces chimiques de Chrétien Rosenkreuz*[2].

Après cet exposé de l'origine qui nous paraît la plus probable de la confrérie des Rose-Croix, nous ne devons pas omettre de signaler la conjecture de ceux qui pensent que

[1] *Andreæ Turris Babel.*

[2] Il serait important de savoir si l'on peut regarder comme historique ce nom de Rosenkreuz. Il fournirait l'étymologie naturelle du nom que ses sectateurs ont adopté, tandis qu'au contraire on a toujours cherché à l'expliquer mystiquement par un certain rapport contre le mot *Rose-Croix* et le caractère religieux de l'œuvre qu'ils voulaient accomplir. Mais il n'y a pas plus de certitude sur ce point que sur tous les autres.

cette société fut tout simplement une tentative de plusieurs gens instruits, désireux de se mettre en rapport, afin de travailler, sur un commun programme, à l'avancement des sciences et de la philosophie, en se communiquant leurs idées. Dans cette hypothèse, les Rose-Croix auraient formé comme une sorte de franc-maçonnerie libérale. La crainte bien naturelle d'exciter les ombrages des pouvoirs spirituel et temporel expliquerait, dans ce cas, la nécessité où se trouvait la confrérie de s'environner de mystère, de se déclarer invisible et de n'avoir aucun lieu de réunion connu du public. On pouvait, en outre, espérer que les conditions bizarres de la nouvelle société appelleraient l'attention et l'intérêt sur ses sectateurs, et inspireraient à plus d'un enthousiaste l'ambition de leur appartenir. On sait d'ailleurs que plusieurs personnes ont pris le titre de Rose-Croix sans l'être, tandis que beaucoup de Rose-Croix se dispensaient de porter ce nom [1]. Enfin, il est constant que les Rose-Croix ne se faisaient pas faute d'inscrire d'office sur leur catalogue les personnages qui leur semblaient dignes de cet honneur. Beaucoup de philosophes ou d'hommes célèbres s'y trouvèrent portés à leur insu, d'où il résulta que si plus d'un savant illustre prêta à la confrérie le soutien de son nom et de sa gloire, celle-ci, en revanche, paya, dans l'opinion publique, pour beaucoup de coquins avec lesquels elle n'avait jamais fraternisé. En bonne justice historique, ce n'est donc pas sur son personnel qu'il faut la juger, mais sur ses principes, et nous allons les faire connaître.

La doctrine et les règles de conduite des frères de la Rose-Croix sont contenues dans le *Manifeste* dont nous avons parlé et dans un autre petit livre intitulé la *Confession de foi*, qui est annexé au précédent.

Bien qu'il n'ait jamais été possible de connaître exactement ce que renfermait le grand secret des Rose-Croix, on

[1] Semler, *Recueil pour servir à l'histoire des Rose-Croix.*

pense qu'il portait sur ces quatre points : la *Transmutation des métaux* ; — l'*Art de prolonger la vie pendant plusieurs siècles* ; — la *Connaissance de ce qui se passe dans les lieux éloignés* ; — l'*Application de la cabale et de la science des nombres à la découverte des choses les plus cachées.*

Le nombre des frères de la Rose-Croix n'était que de quatre au début de la confrérie, Rosenkreuz n'ayant dévoilé son secret qu'à trois compagnons, ou, selon d'autres, à ses trois fils. Leur nombre s'accrut bientôt jusqu'à huit. Ils étaient tous vierges. Ces adeptes fondateurs se réunissaient dans une chapelle appelée du *Saint-Esprit*, et c'est là qu'ils distribuaient les enseignements et les avis aux nouveaux initiés.

Une fois entrés dans le sein de la confrérie, les frères se juraient une fidélité inviolable, et s'engageaient, par serment à tenir leur secret impénétrable aux profanes. Ils ne se distinguaient les uns des autres que par des numéros d'ordre ; individuellement ou collectivement, ils devaient se contenter de prendre le nom de la confrérie, à l'exemple de leur premier fondateur, qui ne s'était jamais fait connaître que sous le titre de *frère illuminé de la R.-C.* Cette manière de s'absorber dans la personne de leur maître montre assez dans quelle union étroite ils entendaient vivre avec son esprit, et combien ils étaient résolus à suivre fidèlement la règle qu'il leur avait tracée, et dont voici les articles principaux :

« Exercer la médecine charitablement et sans recevoir de personne aucune récompense ;

« Se vêtir suivant les usages des pays où l'on se trouve ;

« Se rendre, une fois tous les ans, au lieu de leur assemblée générale, ou fournir par écrit une excuse légitime de son absence ;

« Choisir chacun, quand il en sentira le besoin, c'est-à-dire quand il sera au moment de mourir, un successeur capable de tenir sa place et de le représenter ;

« Avoir le caractère de la R.-C. pour signe de reconnaissance entre eux et pour symbole de leur congrégation.

« Prendre les précautions nécessaires pour que le lieu de leur sépulture soit inconnu, quand il arrivera à quelqu'un d'eux de mourir en pays étranger.

« Tenir leur société secrète et cachée pendant cent vingt ans, et croire fermement que, si elle venait à faillir, elle pourrait être réintégrée au sépulcre et monument de leur premier fondateur [1]. »

Avec la stricte observation de ces préceptes, dont l'application ne présente, comme on le voit, que peu de difficultés, les Rose-Croix se vantent d'obtenir des grâces et des facultés telles que Dieu n'en a jamais communiqué de semblables à aucune de ses créatures. Les Rose-Croix affirment, par exemple :

« Qu'ils sont destinés à accomplir le rétablissement de toutes choses en un état meilleur, avant que la fin du monde arrive ;

« Qu'ils ont au suprême degré la piété et la sagesse, et que, pour tout ce qui peut se désirer des grâces de la nature, ils en sont paisibles possesseurs, et peuvent les dispenser selon qu'ils le jugent à propos ;

« Qu'en quelque lieu qu'ils se trouvent, ils connaissent mieux les choses qui se passent dans le reste du monde que si elles leur étaient présentes ;

« Qu'ils ne sont sujets ni à la faim, ni à la soif, ni à la vieillesse, ni aux maladies, ni à aucune incommodité de la nature ;

« Qu'ils connaissent par révélation ceux qui sont dignes d'être admis dans leur société ;

« Qu'ils peuvent en tout temps vivre comme s'ils avaient existé dès le commencement du monde, ou s'ils devaient rester jusqu'à la fin des siècles ;

« Qu'ils ont un livre dans lequel ils peuvent apprendre tout ce qui est dans les autres livres faits ou à faire ;

« Qu'ils peuvent forcer les esprits et les démons les plus puissants de se mettre à leur service, et attirer à eux, par la vertu de leur chant, les perles et les pierres précieuses ;

« Que Dieu les a couverts d'un nuage pour les dérober à leurs en-

[1] G. Naudé, *Instructions à la France sur la vérité de l'histoire des frères de la Rose-Croix.*

nemis, et que personne ne peut les voir, à moins qu'il n'ait les yeux plus perçants que ceux de l'aigle ;

« Que les huit premiers frères de la Rose-Croix avaient le don de guérir toutes les maladies, à ce point qu'ils étaient encombrés par la multitude des affligés qui leur arrivaient, et que l'un d'eux, fort versé dans la cabale, comme le témoigne son livre *H*, avait guéri de la lèpre le comte de Norfolk, en Angleterre ;

« Que Dieu a délibéré de multiplier le nombre de leur compagnie ;

« Qu'ils ont trouvé un nouvel idiome pour exprimer la nature de toutes les choses ;

« Que par leur moyen le triple diadème du pape sera réduit en poudre ;

« Qu'ils confessent librement, et publient, sans aucune crainte d'en être repris, que le pape est l'Antechrist ;

« Qu'ils condamnent les blasphèmes de l'Orient et de l'Occident, c'est-à-dire de Mahomet et du pape, et ne reconnaissent que deux sacrements, avec les cérémonies de la première Église, renouvelée par leur congrégation ;

« Qu'ils reconnaissent la quatrième monarchie, et l'empereur des Romains pour leur chef et celui de tous les chrétiens ;

« Qu'ils lui fourniront plus d'or et d'argent que le roi d'Espagne n'en a tiré des Indes, tant orientales qu'occidentales, d'autant plus que leurs trésors sont inépuisables ;

« Que leur collége, qu'ils nomment *Collége du Saint-Esprit*, ne peut souffrir aucune atteinte, quand même cent mille personnes l'auraient vu et remarqué ;

« Qu'ils ont dans leurs bibliothèques plusieurs livres mystérieux, dont un, celui qui leur est le plus utile après la Bible, est le même que le révérend Père illuminé R. C. tenait en sa main droite après sa mort ;

« Enfin, qu'ils sont certains et assurés que la vérité de leurs maximes doit durer jusqu'à la dernière période du monde[1]. »

Voilà des grâces et des facultés bien miraculeuses assurément. Par malheur, les faits furent loin d'y répondre ; l'histoire subséquente de la société des Rose-Croix fait assez voir que toutes les propositions que nous venons d'énumé-

[1] G. Naudé, *Instruction à la France sur la vérité de l'histoire des frères de la Rose-Croix.*

rer constituaient le programme des questions que la confrérie se proposait de résoudre, et non le catalogue des choses qui se trouvaient en son pouvoir.

On est fort en peine, en effet, quand on recherche les merveilles que les Rose-Croix ont réalisées. Dans la médecine, art qu'ils devaient pratiquer partout où ils se trouvaient, aux termes du premier commandement de leur maître, la liste de leurs triomphes est bientôt épuisée. On a déjà vu qu'ils se vantaient d'avoir guéri de la lèpre un comte anglais. Ils prétendaient aussi avoir rendu la vie à un roi d'Espagne mort depuis six heures. A part ces deux cures, dont la seconde est sans doute un miracle, mais qui a le défaut de n'avoir eu pour témoins et pour garants qu'eux-mêmes, toute leur histoire médicale consiste dans des allégations vagues et dans quelques faits insignifiants, comme celui que Gabriel Naudé nous rapporte en ces termes :

« Un certain pèlerin parut comme un éclair, l'an 1615, en une ville d'Allemagne, et assista en qualité de médecin au pronostic de mort d'une femme qu'il avait aidée et secourue de quelques remèdes ; il faisait mine d'avoir la connaissance des langues et beaucoup de curiosité touchant la connaissance des simples ; il fit quelque relation de ce qui s'était passé en ville durant le séjour qu'il avait fait à ce logis ; bref, excepté la doctrine dans laquelle il éminait davantage, il était en tout semblable à ce juif errant que nous décrit Cayet en son histoire septenaire, sobre, taciturne, vêtu à la négligence, ne demeurant volontiers longtemps en un même lieu, et moins encore désireux d'être fréquenté et reconnu pour tel qu'il se professait, savoir troisième frère de la R.-C., comme il déclara au médecin Moltherus, lequel, pour en savoir peut-être autant que lui, ne put être si bien persuadé d'ajouter foi à ses narrations, qu'il ne nous ait présenté cette histoire, et laissé libre à notre jugement de discerner si elle était capable d'établir une preuve certaine de cette Compagnie[1]. »

Ce récit nous semble beaucoup plus vraisemblable que celui d'un roi d'Espagne ressuscité. D'après leurs statuts, les

[1] G. Naudé, *Instruction à la France*.

frères de la Rose-Croix ne pouvaient se dispenser d'exercer la médecine, sauf à voir quelquefois les malades mourir entre leurs mains, ainsi qu'il arrive aux médecins ordinaires. Seulement, ce qui étonne ici, c'est qu'il soit question de remèdes. Bien que leur maître Paracelse soit parvenu à la postérité pour avoir le premier mis en usage des médicaments héroïques inconnus aux galénistes, il se plaisait, dans ses écrits, à répéter avec emphase que le vrai médecin tient toute sa science de Dieu, et il recommandait, avant tout, en médecine, l'emploi des moyens cabalistiques. Les Rose-Croix, qui ne développaient que la partie thaumaturgique du système de Paracelse, ne devaient donc invoquer auprès des malades que des influences religieuses ou morales. Ils assuraient, en effet, qu'ils guérissaient toutes les maladies par l'imagination et la foi : un véritable Rose-Croix n'avait qu'à regarder un malade atteint de l'affection la plus grave, pour qu'à l'instant même il fût guéri [1]. Il nous semble donc que le frère de la Rose-Croix, dans la consultation à laquelle il prit part avec le médecin Moltherus, se mit en contradiction avec les principes de son ordre, et c'est probablement pour cela que la femme en question mourut.

Dans la philosophie hermétique, l'histoire des Rose-Croix est encore moins riche de faits s'il est possible. C'est là surtout que la confrérie nous semble avoir opéré par imagination et en imagination. Ils se vantaient néanmoins de faire à discrétion de l'argent et de l'or, et l'on ne doutait pas en Allemagne de leurs succès en ce genre. Par malheur, nul témoin ne vient confirmer leurs assertions, et la même absence de renseignements se fait regretter quant aux lieux où leurs projections furent exécutées, et quant à leur manière d'y procéder. A défaut d'autres preuves, les richesses de la confrérie auraient pu servir de présomption en faveur de leurs capacités hermétiques ; mais ces richesses sont aussi

[1] Sprengel. *Histoire de la médecine*, tome III.

invisibles que leurs personnes, et l'empereur dont ils parlent ne paraît pas avoir jamais reçu de leurs mains ces masses d'or et d'argent qu'ils avaient promis de lui fournir. On objectera peut-être qu'ils ont pu conserver leurs biens pour les consacrer au service de la compagnie, et, avec ce levier, exercer au dehors quelque action importante. Mais on ne voit nulle part trace de cette action. Enfin, si les Rose-Croix s'étaient réparti entre eux leurs trésors d'origine hermétique, ils auraient vécu avec magnificence. Or, tout au contraire, dans les rares endroits où l'on peut saisir leur passage, on les trouve presque toujours pauvres et malaisés. C'est donc fort gratuitement que l'on a ajouté foi à la science transmutatoire des Rose-Croix ; toutes les preuves, tous les monuments qui consacrent aujourd'hui leur habileté dans la science hermétique se réduisent à quelques préfaces ou dédicaces d'écrivains dont la véracité est suspecte.

De ce nombre était, par exemple, Miche Potier (*Poterius*), homme assez vain qui prétendait posséder les plus merveilleux secrets de la nature, et se plaignait d'être obligé de se cacher pour éviter les obsessions des princes, tous désireux de l'attacher à leur cour. Il se vantait de posséder la pierre philosophale, et offrait néanmoins d'en communiquer la recette moyennant salaire, contradiction aussi étonnante que commune chez les philosophes faiseurs d'or. Aussi Michel Potier, en dédiant aux Rose-Croix, avec beaucoup d'éloges de leur science, son livre de la *Philosophie pure*, nous donne-t-il à penser qu'il ne fut inspiré en cela que par le désir de faire croire au public qu'il tenait de cette confrérie célèbre les secrets qu'il voulait exploiter.

Michel Mayer célébra également les Rose-Croix dans son livre intitulé : *La vraie découverte ou bienfaisante merveille trouvée en Allemagne et communiquée à tout l'univers* [1].

[1] *Verum inventum, seu munera Germaniæ, ab ipsa primitus reperta, e toti orbi communicata.*

Mais, dans cet ouvrage, l'auteur, se bornant à répéter les paroles et les promesses de ceux qu'il préconise, n'est que le simple écho du *Manifeste* et de la *Confession* de la confrérie.

A ces deux autorités on pourra, si on le désire, en ajouter une troisième du même poids, celle de Combach, philosophe péripatéticien, qui, pour exploiter la vogue dont jouissaient les Rose-Croix, leur adressa une préface en tête de sa *Métaphysique*.

Ainsi les preuves de fait, les témoignages sérieux manquent complétement pour établir que les Rose-Croix se sont adonnés avec succès à l'œuvre de la transmutation métallique. Pour croire qu'ils ont fait de l'or, on n'a d'autre raison qu'un argument de logique qui se trouve même n'être qu'une pétition de principe, c'est que, possédant, d'après leur profession de foi, toutes les facultés que Dieu accorde aux hommes, et même quelques-unes au delà, ils devaient nécessairement posséder le pouvoir d'agir triomphalement sur les métaux.

Jetons un coup d'œil sur les progrès de la société des Rose-Croix dans quelques parties de l'Europe.

C'est en Allemagne qu'elle trouva le plus grand nombre de ses adeptes et le public le plus crédule à ses promesses. Elle ne fit, en Angleterre, qu'une seule conquête, mais cette conquête était de premier ordre. Robert Fludd, médecin à Londres, homme très-savant et surtout très-grand écrivain, embrassa avec ardeur la théosophie de cette secte. Étendant ses principes beaucoup plus qu'on ne l'avait fait jusque-là, il les appliqua à toutes les branches des connaissances humaines. Le théosophe anglais restait néanmoins fidèle aux principes du christianisme, car il assurait que les Rose-Croix tiraient leur nom de la croix mystique de Jésus-Christ, qui fut teinte de son sang rosé, et avec laquelle on parvient à posséder tous les arts imaginables et une sagesse infinie.

Le système de la confrérie des Rose-Croix pénétra en Italie;

mais il y trouva peu de sectateurs, bien qu'il s'y présentât dépouillé en partie des aberrations mystiques dont l'esprit allemand l'avait embarrassé. Quant à l'Espagne, elle avait affaire à une secte d'illuminés tirée de son propre fonds, les *Alombrados*, qui avaient surgi presque en même temps que les Rose-Croix. On confondit quelque temps ces deux sectes, qui cependant, comme on le reconnut plus tard, différaient entre elles et par leur origine et par leur but.

En France, les Rose-Croix apparurent un peu tard, et s'éclipsèrent après une courte mystification dont ils furent victimes bien plus que le public.

Il y avait plus de dix ans que cette confrérie étourdissait l'Allemagne, lorsque, en 1622, on lut l'affiche suivante sur les murs de Paris :

« NOUS, DÉPUTÉS DU COLLÉGE PRINCIPAL DES FRÈRES DE LA ROSE-CROIX, FAISONS SÉJOUR VISIBLE ET INVISIBLE EN CETTE VILLE, PAR LA GRACE DU TRÈS-HAUT, VERS LEQUEL SE TOURNE LE CŒUR DES JUSTES. NOUS MONTRONS ET ENSEIGNONS SANS LIVRES NI MARQUES A PARLER TOUTES SORTES DE LANGUES DES PAYS OU NOUS VOULONS ÊTRE, POUR TIRER LES HOMMES, NOS SEMBLABLES, D'ERREUR ET DE MORT. »

Cette affiche excita une certaine curiosité. On se montra quelque peu désireux de connaître ces êtres invisibles sur lesquels on discutait si chaudement sur la rive droite du Rhin, et qui étaient célébrés dans des milliers de brochures rapportées de la foire de Francfort. Il était bien visible cependant que le public n'ajoutait aucune foi aux promesses de cette singulière annonce. Cet échec dans l'opinion éprouvé par les Rose-Croix, ce *fiasco*, comme on dit aujourd'hui, valut aux Parisiens une seconde affiche publiée dans la même année, ainsi conçue :

« S'IL PREND ENVIE A QUELQU'UN DE NOUS VOIR, PAR CURIOSITÉ SEULEMENT, IL NE COMMUNIQUERA JAMAIS AVEC NOUS ; MAIS, SI LA VOLONTÉ LE PORTE RÉELLEMENT ET DE FAIT A S'INSCRIRE SUR LE REGISTRE DE NOTRE CONFRATERNITÉ, NOUS QUI JUGEONS DES PENSÉES, LUI FERONS VOIR LA

VÉRITÉ DE NOS PROMESSES ; TELLEMENT, QUE NOUS NE METTONS POINT LE LIEU DE NOTRE DEMEURE, PUISQUE LES PENSÉES, JOINTES A LA VOLONTÉ RÉELLE DU LECTEUR, SERONT CAPABLES DE NOUS FAIRE CONNAITRE A LUI ET LUI A NOUS. »

Le public manifesta cette fois la même incrédulité avec une dose beaucoup moindre de curiosité. On se dispensa d'entreprendre des recherches qui eussent fait trop de plaisir à des gens si désireux de rester introuvables. Disons même qu'aux yeux de beaucoup de personnes les deux placards parurent plutôt l'œuvre de quelque plaisant, qui avait voulu mettre en campagne les oisifs et les bavards, que le prospectus d'une véritable députation des Rose-Croix. Naturellement positif et enclin à la critique, l'esprit français ne se laisse pas aussi facilement amorcer à l'appât du mystère que les bonnes âmes du pays d'outre-Rhin. Il faut ajouter d'ailleurs que partout, et même en Allemagne, les Rose-Croix commençaient, à cette époque, à perdre de leur prestige. En Allemagne, plusieurs avaient été condamnés aux galères ; quelques-uns même avaient été pendus pour des méfaits que les auteurs ne spécifient pas, mais qui consistaient sans doute dans un exercice indiscret de la faculté d'attirer à eux les *perles et les pierres précieuses*. Bref, tout l'honneur que la confrérie put obtenir en France, ce fut d'être jouée, l'année suivante, sur le théâtre de l'hôtel de Bourgogne, dans une pièce qui n'eut pas même l'esprit de se faire applaudir. Il était impossible de tomber plus complétement de toutes les manières.

Si maltraités par l'indifférence publique, les Rose-Croix trouvèrent cependant en France une compensation qui n'était pas à dédaigner. Trois jésuites écrivirent sur eux ou contre eux : le père Gaultier, le père Robert et le père Garasse. Les deux premiers soupçonnent « que c'était plu-« tôt une cohue d'anabaptistes qu'une troupe de magi-« ciens. » Garasse, théologien zélé, trouva qu'il fallait ranger les Rose-Croix dans la *bande des libertins*, mot qui,

dans sa langue et dans celle de l'époque, signifie athée, ou peu s'en faut.

Quoi qu'il en soit des opinions de ces trois pères, c'étaient bien des doctrines religieuses et morales qui devaient particulièrement caractériser les Rose-Croix ; tout le reste de leur programme, sans en excepter même la transmutation des métaux, était fort secondaire. Leurs idées, sous le rapport religieux et moral, peuvent se résumer en peu de mots.

Les Rose-Croix annoncent, dans leur *Confession de foi*, que la fin du monde approche, et que bientôt l'univers subira une réformation générale dont ils se regardent comme les agents prédestinés. Mais, pour préluder à cette grande restauration, ils doivent commencer par en opérer une du même ordre dans la religion et la morale, sans se préoccuper, malgré leur titre, de la croix du Christ, ni de la Bible, dont ils font cependant dériver toutes les sciences, précaution oratoire bonne à prendre à cette époque, même hors des pays d'inquisition. La vérité est qu'en religion les Rose-Croix étaient des libres-penseurs qui se croyaient et devaient se croire supérieurs à toute révélation, puisqu'ils prétendaient communiquer avec Dieu même, soit directement, soit indirectement, par l'intermédiaire de la nature.

Ce qui arrêta, et ce qui devait naturellement arrêter les progrès de cette secte théosophique, ce fut la réformation religieuse qui était déjà accomplie au commencement du dix-septième siècle. L'institution du protestantisme ayant paru suffisante pour l'état des esprits, force fut aux Rose-Croix de renoncer ou de surseoir aux réformes qu'ils avaient méditées, à cette médecine universelle qui devait guérir et consoler le monde. Ainsi la matière vint à manquer à l'œuvre de la confrérie, et c'est là, nous le croyons, la raison qui explique sa disparition subite, Après cette époque, il resta sans doute, comme il y aura dans tous les temps, des esprits adonnés individuellement aux spéculations théosophiques ; mais, à dater de ce moment, il n'y eut plus, à proprement

parler, de secte ou de confrérie des Rose-Croix. Quinze ans après la publication de leur manifeste, on ne parlait plus d'eux, et l'on était comme honteux d'avoir ajouté foi à leur existence. Lorsque, en 1630, Pierre Mormius tenta de les ramener sur la scène, les états généraux de Hollande, auxquels il s'adressa, ne daignèrent pas même l'écouter. Il se trouva que l'Europe s'était débarrassée des Rose-Croix par l'indifférence et sans autre persécution que le ridicule. Or, pendant le même temps, les *Alombrados* étaient, en Espagne, dans tout l'éclat de leur règne, bien que l'inquisition n'eût cessé de les traquer et de les brûler en l'honneur de la foi. Un tel rapprochement aurait bien dû faire penser dès cette époque qu'en pareille matière il n'est rien de plus sage, de plus humain, ni de plus expéditif que la tolérance.

CHAPITRE VI

PHILALÈTHE

Le personnage dont nous allons nous occuper apparaît dans l'histoire de l'alchimie comme l'héritier et le digne successeur du Cosmopolite. Né en 1612, par conséquent huit ans après la mort de ce dernier, il se fait son continuateur, par un zèle ardent de prédication et de propagande alchimique, en même temps que, par d'autres côtés, il semble se rattacher à la secte des théosophes et des illuminés du dix-septième siecle.

Mais, si l'on est parfaitement fixé sur ce que veut cet adepte, on ne sait d'où il vient, ni où il va, et sur ces deux points, il faut presque s'en tenir aux termes vagues par les-

quels Schmieder nous annonce sa venue : « Il y eut alors, nous « dit l'écrivain allemand, une apparition miraculeuse à « l'ouest de l'Europe ! » Quant au lieu et à l'époque où cet adepte a fini sa carrière, c'est ce que personne n'a jamais pu découvrir; aussi les Allemands ont-ils eu beau jeu à terminer en légende une histoire qui se prolonge naturellement de tout ce que l'imagination veut y ajouter, et qui, après plus de deux cents ans, n'est pas encore connue.

Philalèthe nous apprend lui-même qu'en 1645, lorsqu'il écrivait le plus important de ses ouvrages[1], il était dans la trente-troisième année de sa vie. Il était donc né en 1612 ; mais dans quel pays ? On croit généralement que c'est en Angleterre. Son véritable nom est encore un problème assez difficile. D'après Wedel, il se nommait *Thomas de Vanghan*, qui, avec une légère variante, devient *Th. Vagan* dans Lenglet du Fresnoy. Suivant Hertodt, c'est *Childe*. D'autres prétendent qu'en Amérique il se nommait le *docteur Zheil*, et que c'est le même personnage qui, dans l'année 1656, vint en Hollande sous le nom de *Carnobe*. La nécessité de se cacher pour éviter les persécutions auxquelles il fut en butte amena sans doute notre adepte à prendre successivement ces différents noms. Toutefois, c'est le premier que le plus grand nombre des historiens admet comme le véritable. On se fonde sur ce qu'il existait alors dans le pays de Galles une famille de ce nom, dont un des membres, John Vanghan, fut lord et pair du royaume en 1620, et un autre, Robert Vanghan, qui étudiait à Oxford, en 1612, se distingua comme antiquaire.

Ce n'est point cependant sous son nom de famille que cet adepte est connu dans les fastes de l'art. A l'exemple du Cosmopolite, il avait adopté un pseudonyme sous lequel tous ses autres noms se sont effacés dans l'histoire. Il se faisait appeler *Philalèthe*, c'est-à-dire *ami de la vérité*, avec le pré-

[1] *Introïtus apertus ad occlusum regis palatium.*

nom d'*Irénée;* qui signifie le *pacifique*. On croit, d'après la tradition, plutôt que sur des témoignages certains, que, dans sa jeunesse, Philalèthe fit de nombreuses projections en Angleterre, et on apprend de la même manière que, dès le commencement de ses essais, il était obligé de se cacher avec des précautions infinies.

C'est un écrivain anglais, Urbiger, qui, seul se porte garant des prouesses hermétiques accomplies par Philalèthe dans sa jeunesse. Urbiger nous assure, le tenant, s'il faut l'en croire, du roi lui-même, que Charles II fut informé par la voix publique qu'un jeune adepte, son sujet, faisait beaucoup de bruit dans ses États, par le nombre et l'éclat de ses projections [1]. Mais lorsque Charles II monta sur le trône, en 1659, Philalèthe avait quarante-sept ans; ce n'était donc pas le jeune adepte, tel que Urbiger nous le représente, excitant la convoitise des Anglais par le nombre et l'éclat de ses projections [2].

Tous les historiens s'accordent à dire que la teinture de Philalèthe surpassait en puissance toutes celles qu'on avait

[1] Urbiger, *Confusea*.

[2] Urbiger commet une erreur du même genre lorsqu'il nous cite encore Charles II comme ayant parlé d'une mésaventure que Philalèthe raconte lui-même, mais qu'il dit très-explicitement lui être arrivée hors d'Angleterre. Après avoir énuméré tous les dangers auxquels les adeptes sont exposés par la quantité ou la trop belle qualité des métaux précieux qu'ils produisent : « Nous l'avons éprouvé nous-même, ajoute Philalèthe, lorsque, *dans un pays étranger*, nous nous présentâmes, déguisé en marchand, pour vendre 1,200 marcs d'argent très-fin, car nous n'avions osé y mettre de l'alliage, chaque nation ayant son titre particulier, qui est connu de tous les orfévres. Si nous avions dit que nous l'avions fait venir d'ailleurs, ils en auraient demandé la preuve, et par précaution, ils auraient arrêté le vendeur, sur le soupçon que cet argent aurait été fait par art. Ce que je marque ici m'est arrivé à moi-même; et, quand je leur demandai à quoi ils connaissaient que mon argent était de chimie, ils me répondirent qu'ils n'étaient point apprentis dans leur profession, qu'ils le connaissaient à l'épreuve, et qu'ils distinguaient fort bien l'argent qui venait d'Espagne, d'Angleterre et des

vues jusqu'alors, ou qui pouvaient se trouver entre les mains des autres adeptes du dix-septième siècle. Un seul grain jeté sur une once de mercure le changeait en or, et si on jetait cette once de métal transformé sur une quantité dix fois plus grande de mercure, il se produisait une teinture qui pouvait encore anoblir dix-neuf mille parties de métal. Ce chiffre s'éloignant très-peu du résultat que Van Helmont obtint dans la fameuse projection par laquelle il fut converti à la philosophie hermétique, on en a inféré que l'adepte inconnu de qui le savant Hollandais avait reçu la petite quantité de poudre dont il se servit était Philalèthe lui-même. Cette conjecture est fortifiée par une assertion positive de Starkey, ami et disciple de Philalèthe.

La transmutation opérée chez Van Helmont n'est point la seule que l'on ait attribuée à Philalèthe. Les événements du même genre arrivés vers la même époque à Bérigard de Pise, à Gros et à Morgenbesser, ont été mis sur le compte de cet adepte d'après des présomptions plus ou moins fondées. Mais si Philalèthe eut quelque entrevue avec Van Helmont, Bérigard de Pise, Gros ou Morgenbesser — et avec beaucoup d'autres qui, sans être adeptes eux-mêmes, ont fait des transmutations au moyen d'une poudre qui leur fut remise par un inconnu, — ce ne peut être qu'après son retour du long voyage qu'il exécuta dans des contrées très-éloignées. Emporté par son zèle ardent de propagande alchimique, Philalèthe s'était, en effet, rendu en Amérique, où il passa plusieurs années de sa vie. Suivant Lenglet du Fresnoy, il fit très-jeune ce voyage; son séjour dans l'autre hémisphère fût marqué par des faits

autres pays, et que celui que nous présentions n'était au titre d'État connu. Ce discours me fit évader furtivement, laissant et mon argent et la valeur sans jamais la réclamer. »

(Le *Véritable Philalèthe ou l'Entrée ouverte au palais fermé du roi, en latin et en français*, chap. XIII, numéro 11; dans l'*Histoire de la philosophie hermétique*, par Lenglet du Fresnoy, tome II, p. 93.)

qui constituent la seule partie un peu historique de sa biographie.

Dans l'Amérique anglaise, Philalèthe se lia avec un de ses compatriotes, l'apothicaire Starkey, chimiste dont le nom a survécu, grâce à sa découverte du savon de térébenthine. Philalèthe travaillait dans son laboratoire, et, opérant en grand, il produisait, dit-on, d'énormes quantités d'or et d'argent. Il en fit plusieurs fois présent à l'apothicaire et à son fils, Georges Starkey. De retour dans la mère patrie, ces derniers n'oublièrent pas le grand artiste, et dans un ouvrage imprimé à Londres, ils publièrent tous les détails et les incidents d'une liaison qui les honorait. Ils ne furent peut-être discrets que sur la manière dont cette liaison s'était rompue; mais on peut aisément suppléer à leur silence.

Philalèthe était un homme simple et rangé, de mœurs honnêtes et d'habitudes frugales; aussi n'a-t-on jamais bien compris pourquoi il fabriquait tant d'or, n'en ayant aucun besoin pour lui-même, et craignant toujours de s'attirer des persécutions en excitant l'envie. Il avait reconnu que Starkey en usait tout autrement, et se pressait de dépenser en débauches tout l'or qu'il lui donnait. Cette conduite inspira des alarmes à notre philosophe, qui se hâta de disparaître. Quelques auteurs attribuent sa fuite à une légèreté du fils de l'apothicaire. Ce jeune homme, très-aimé de l'adepte, ayant reçu de lui deux onces de *teinture blanche*, n'aurait pas su conserver ce secret. Ces deux versions n'ont rien, d'ailleurs, de contradictoire : Philalèthe a pu être amené à se séparer des Starkey, tout à la fois par les folles dépenses du père et par la vanité babillarde du fils. Après s'être séparé ainsi de ses compatriotes, notre adepte ne tarda guère à quitter l'Amérique[1].

[1] Ce séjour de Philalèthe en Amérique est parfaitement établi. Outre le témoignage de Starkey, on peut citer encore à ce propos Michel Faustius. Ce médecin philosophe, à qui l'on doit une bonne édition du principal ouvrage de Philalèthe, assure avoir connu plusieurs Anglais qui

Si ce que l'on raconte de Philalèthe, depuis sa naissance jusqu'à son départ du continent, ne repose, comme nous l'avons déjà dit, que sur une tradition fort vague, ses aventures après son retour ne sont guère mieux connues. On ne le suit qu'à la trace de sa poudre. Les écrivains qui se sont occupés de lui supposent son passage ou sa présence dans tous les lieux de l'Europe où il s'est fait quelque projection. Mais bien souvent ces opérations accuseraient tout au plus l'emploi de ses dons ou ceux de quelque autre artiste nomade.

A cette époque, en effet, plusieurs de ces généreux praticiens voyageaient en Europe, et Van Helmont nous assure, par exemple, qu'il reçut sa teinture philosophale de deux inconnus qui en possédaient assez, l'un pour faire vingt tonnes d'or, l'autre pour en faïre deux cent mille livres !

C'est d'après de tels indices qu'on fait errer Philalèthe en France, en Italie, en Suisse, en Allemagne et jusque dans les Indes orientales [1]. C'est encore sur ces preuves fort indirectes que l'on s'appuie pour faire du même adepte le héros de l'aventure arrivée en 1666 à Helvétius, dans la ville de la Haye, et que nous avons rapportée en son lieu. On se fonde, pour lui attribuer cette dernière transmutation, sur une affirmation de l'adepte qui, ouvrant devant Helvétius la boîte qui renfermait sa poudre, assura que cette poudre suffisait pour faire vingt tonnes d'or, c'est-à-dire exactement le chiffre déclaré par l'un des inconnus auquel Van Helmont avait eu affaire [2]. Tout ce que l'on peut affirmer, c'est qu'en 1666 Philalèthe remit un de ses écrits à Jean Lange, qui s'en fit le traducteur.

Il est donc suffisamment établi qu'à cette date de 1666

s'étaient trouvés à cette même époque en correspondance avec l'adepte. Enfin, une des gloires de l'Angleterre, le savant Boyle, fut aussi en commerce de lettres et même en relations d'amitié avec Philalèthe.

[1] Morhof.

[2] *Joh. Frederici Helvetii vitulus aureus;* Hagæ, 1667.

Philalèthe avait reparu en Europe. Rien n'empêche plus, dès lors, d'admettre qu'il ait fait des projections en Angleterre sous le règne de Charles II. Seulement, ce qui a lieu d'étonner, eu égard aux habitudes des princes de ce temps, c'est que l'idée ne soit point venue à Charles II de mettre en loge un artiste tel que Philalèthe. Le Stuart restauré, prince prodigue et si mal en finances, que, pendant tout son règne, il fut le pensionnaire de Louis XIV, a droit à nos éloges pour s'être abstenu d'exploiter à son profit un philosophe hermétique, capable de lui faire en un quart d'heure cent fois plus d'or qu'il n'en retira de Dunkerque vendu à la France.

C'est probablement à la prudence extrême qu'il apportait dans sa conduite que Philalèthe dut le privilége d'échapper à l'attention de son souverain. Ce que cet adepte redoutait avant tout, c'était la persécution dont plusieurs de ses confrères étaient devenus avant lui les victimes. Différant en cela de son prédécesseur Alexandre Sethon, il n'avait aucun goût pour le martyre philosophique, et n'oubliait aucune des précautions nécessaires pour l'esquiver. Toujours fugitif, partout se cachant comme un proscrit, il dissimulait, sous les apparences de la pauvreté, les immenses richesses qu'il créait, chemin faisant, par son art miraculeux. Cette préoccupation continuelle de dérober sa vie aux regards indiscrets se montre à chaque instant dans ses écrits, et l'on comprend assez, en lisant les nombreux passages de l'*Introïtus*, où il raconte son existence errante, les motifs qui l'obligeaient à envelopper ses actions d'un mystère continuel. Citons l'un des passages les plus significatifs sous ce rapport :

« Plut à Dieu, s'écrie-t-il, que l'or et l'argent, ces idoles du genre humain, fussent aussi communs que le fumier ! Nous ne serions pas obligé de nous cacher, nous regardant comme si nous étions chargé de la malédiction de Caïn. Il semble que je sois obligé de fuir la présence du Seigneur; dans une crainte continuelle, je suis privé de la douce société de mes anciens amis. Et, comme si j'étais agité par les

furies, je ne me crois en sûreté en aucun lieu, et je me vois souvent contraint, à l'exemple de Caïn, de porter ma voix vers le Seigneur en disant avec douleur :

« Ceux qui me rencontreront me feront mourir.

« Errant de royaume en royaume, sans aucune demeure assurée, à peine osé-je prendre soin de ma famille, et quoique je possède tout, je suis obligé de me contenter de peu. Quel est donc mon bonheur, si ce n'est une simple idée ? Idée, à la vérité, qui donne une grande satisfaction à mon esprit. Ceux qui n'ont pas la parfaite connaissance de cet art se flattent qu'ils feraient beaucoup de choses s'ils le savaient. Nous avons autrefois pensé de même ; mais nous sommes devenu plus circonspect par les dangers que nous avons courus. C'est ce qui nous a fait embrasser une voie plus secrète. Quiconque est échappé du péril de la mort deviendra plus prudent le reste de sa vie [1]. »

Et plus loin :

« On ne saurait faire seul ce que l'on souhaite, pas même dans les œuvres de miséricorde, sans se mettre en danger de la vie. Je l'ai éprouvé depuis peu dans les pays étrangers, où m'étant hasardé de donner une médecine à des moribonds abandonnés des médecins, ou à d'autres malades réduits à de fâcheuses extrémités, par une espèce de miracle, ils ont recouvré la santé. A l'instant ces guérisons ont fait du bruit, et l'on a publié que c'était par l'élixir des sages, de manière que plusieurs fois je me suis trouvé dans l'embarras, obligé de me déguiser, de me faire raser la tête pour prendre la perruque, de changer de nom et de m'évader nuitamment ; sans quoi je serais tombé entre les mains des méchants, ou des gens malintentionnés que la passion de l'or portait à me surprendre, sur le seul soupçon que j'avais le secret d'en faire. Je pourrais raconter beaucoup d'autres incidents pareils qui me sont arrivés [2]. »

Cependant, grâce à ses constantes et sages précautions, Philalèthe réussit à éviter toutes ces embûches, et les ouvra-

[1] Le *Véritable Philalèthe ou l'Entrée ouverte au palais fermé du roi, en latin et en français*, chap. XIII, numéros 2 et 3, dans l'*Histoire de la philosophie hermétique* de Lenglet du Fresnoy, tome II, pages 79-81.

[2] Chap. XIII, n° 4.

ges qu'il composa sont presque une preuve qu'il put jouir dans sa vieillesse de la tranquillité qu'il avait tant désirée.

De tous ces ouvrages, le plus précieux à consulter, celui que nous avons invoqué déjà, l'*Introïtus*, est le seul dans lequel l'auteur se soit peint, et qui nous dévoile l'homme en même temps que l'adepte. C'est à cette source qu'il faut s'adresser pour connaître le caractère et les sentiments philosophiques de Philalèthe.

Le grand secret possédé et exploité par cet adepte paraît avoir été la pierre philosophale, employée tout à la fois comme agent de transmutation métallique et comme médecine universelle. Philalèthe exerçait l'art de guérir au moyen de sa poudre philosophale. Il suivait en cela l'exemple de beaucoup d'alchimistes, et particulièrement celui des théosophes de l'école de Paracelse. Ce n'est pas là, d'ailleurs, le seul trait de ressemblance que l'on trouve entre Philalèthe et les Rose-Croix. Sans les nommer, il se rencontre si souvent et même si littéralement avec eux, qu'on pourrait le prendre pour un membre de leur confrérie. Comme les frères de la R.-C., il parle de cet *Élie artiste* dont Paracelse a prédit l'avénement et les miracles.

« J'annonce, nous dit-il, toutes ces choses aux hommes comme un prédicateur, afin qu'avant de mourir je puisse encore n'être pas inutile au monde. Soyez, mon livre, *soyez le précurseur d'Élie*, préparez la voie du Seigneur[1]. »

« Vous n'avez pas lieu de m'accuser de jalousie, parce que j'écris avec courage, d'un style peu commun, en l'honneur de Dieu et pour l'utilité du prochain, et pour lui faire mépriser le monde de ses richesses : *parce que déjà l'artiste Élie est né*, et l'on dit des choses admirables de la cité de Dieu[2]. »

On sait que cet *Élie artiste*, prédestiné à accomplir la plus heureuse comme la plus radicale de toutes les révolu-

[1] L'*Entrée ouverte*, chap. XIII, n° 33.

[2] *Ibid.*, chap. XIII, n° 28.

tions, non-seulement dans le monde hermétique, mais dans toute la nature morale et matérielle, était, selon la prétention des Rose-Croix, un Messie collectif qui avait pris pour corps mystique leur confrérie même. La cité de Dieu était l'univers transformé par Élie, et dont Philalèthe parle en ces termes magnifiques :

« Quelques années encore, et j'espère que l'argent sera aussi méprisé que les scories, et qu'on verra tomber en ruines cette bête contraire à l'esprit de Jésus-Christ. Le peuple en est fou, et les nations insensées adorent comme une divinité cet inutile et lourd métal. Est-ce là ce qui doit servir à notre prochaine rédemption et à nos espérances futures ? Est-ce par là que nous entrerons dans la nouvelle Jérusalem, lorsque ses places seront pavées d'or, lorsque des perles et des pierres précieuses formeront ses portes, et que l'arbre de vie placé au milieu du paradis rendra par ses feuilles la santé à tout le genre humain ?

« Je prévois que mes écrits seront aussi estimés que l'or et l'argent le plus pur, et que, grâce à mes ouvrages, ces métaux seront aussi méprisés que le fumier. Croyez-moi, jeunes hommes, et vous, vieillards, le temps va bientôt paraître. Je ne le dis point par une imagination vainement échauffée, mais je vois en esprit que tous, tant que nous sommes, allons nous rassembler des quatre coins du monde ; alors nous ne craindrons plus les embûches que l'on a dressées contre notre vie, et nous rendrons grâce à Dieu, Notre-Seigneur. Mon cœur me fait pressentir des merveilles inconnues. Mon esprit me fait tressaillir par le sentiment du bien, qui va bientôt arriver à tout Israël, le peuple de Dieu[1]. »

Philalèthe avait un esprit très-religieux : on a prétendu qu'il était catholique, ce qui expliquerait pourquoi il aurait choisi la France pour son dernier asile, ainsi que quelques-uns l'ont avancé. On a vu, par une des citations rapportées plus haut, qu'il rendait en termes généraux hommage à la religion du Christ. Dans aucun autre endroit de ses écrits,

[1] L'*Entrée ouverte*, chap. XIII, n[os] 31 et 32.

il n'est plus explicite, et le christianisme, qu'il professe, s'allie même avec un intérêt très-tendre et très-fréquemment manifesté pour les israélites. Nous avions déjà remarqué la même particularité dans Nicolas Flamel, dont Philalèthe se rapproche d'ailleurs beaucoup par l'honnêteté des mœurs, la modestie des goûts, la sobriété du régime, et surtout par ce trait frappant, que tous les deux auraient voulu multiplier la masse des métaux précieux, afin de les avilir, et, par l'absence des richesses représentatives, ramener les hommes à l'antique simplicité de la vie des patriarches.

L'*Introïtus apertus ad occlusum regis palatium*, ou *l'Entrée ouverte au palais fermé du roi*, considéré comme ouvrage de philosophie hermétique, n'est pas seulement le plus important de tous ceux de l'auteur, c'est encore, dans l'opinion des adeptes, le plus savant, le plus systématique et le plus complet que cette science ait produit. Tout le procédé de la pratique de l'alchimie s'y trouve décrit avec exactitude. Toutefois, avons-nous besoin de le dire? une lacune s'y fait sentir, et c'est la même que l'on regrette dans tous les autres livres hermétiques : on y cherche en vain l'indication de la recette pour obtenir le premier agent, ce *mercure des philosophes*, qu'il faut d'abord se procurer pour fabriquer artificiellement de l'or. Les amateurs prétendent, à la vérité, que ce premier élément se découvre sans peine par la seule description que Philalèthe nous en a laissée. Mais comment donc alors les adeptes ont-ils si peu découvert ou si mal employé ce *mercure des philosophes* depuis qu'on multiplie pour eux les éditions de l'*Introïtus?*

Quelques auteurs ont dit que Philalèthe avait d'abord écrit cet ouvrage en français; mais l'opinion la plus commune est qu'il le composa en anglais. C'est celui que Lange reçut de sa main et traduisit en langue latine.

Les autres ouvrages de Philalèthe sont : la *Métamorphose des métaux*, publiée en latin par Martin Birrius et imprimée dans la *Bibliothèque chimique* de Manget. On en fit paraître

une nouvelle édition à Hambourg, sous le titre de *Abyssus alchimiæ exploratus*, par Thomas de Waghan.

Fons chimicæ veritatis, et Brevis.... cœlesteus, sont deux traités également publiés par Birrius et recueillis dans la *Bibliothèque chimique* de Manget. On prétend que les trois derniers ouvrages que nous venons de citer sont des produits de la jeunesse de Philalèthe, et que, depuis, il voulut, mais trop tard, les faire disparaître, à peine livrés à l'impression. Enfin, on a de lui un commentaire sur une lettre de l'alchimiste George Ripley à Édouard IV, roi d'Angleterre. Cet opuscule n'est qu'une sorte d'appendice à l'*Introïtus*.

CHAPITRE VII

LASCARIS ET SES ENVOYÉS

Nous avons vu, dès les premières années du dix-septième siècle, des adeptes parcourir l'Europe, non plus, comme auparavant, pour y enseigner la composition de la pierre philosophale, mais pour démontrer, par des actions bien positivement merveilleuses, la réalité d'une science dont ils entendaient se réserver le principal secret. De cet *œuf philosophique*, si longuement couvé dans les laboratoires des siècles précédents, le *poulet* semblait à la fin éclos. Bien qu'en petit nombre, les souffleurs qui avaient réussi à parachever le grand œuvre auraient suffi pour enrichir ou pour ruiner le monde; mais la plupart ne voulaient que le convertir. Ils employaient pour cela les preuves de fait, plus puissantes sur les esprits que toute démonstration scientifique. S'ils réclamaient la foi, ils ne la demandaient qu'au nom des

miracles qu'ils savaient accomplir ; et pour mieux convaincre les incrédules, ils faisaient, le plus souvent, opérer ces miracles par des mains étrangères ; puis ils s'éclipsaient au plus vite, après avoir toutefois distribué sur place le produit de ces démonstrations pratiques, signalant ainsi leur passage par une traînée d'or.

Ainsi s'étaient comportés Alexandre Sethon, Philalèthe et plusieurs autres adeptes moins célèbres, dont nous n'avons pas retracé les biographies, pour éviter de tomber dans des redites. Cet apostolat se continue dans le dix-huitième siècle, mais sous les auspices et par les ordres d'un seul homme, qui semble l'organiser, l'étendre et le diriger en maître souverain. Lui seul possède le grand secret de l'art; par ses mains, et non par d'autres, se distribuent les poudres ou teintures qui changent les métaux vils en métaux précieux ; et ces dons que nul n'obtient de lui qu'à titre de missionnaire de la science hermétique, il les mesure, non aux désirs de quelque ambition ou de quelque cupidité privées, mais bien aux nécessités calculées et prévues de la propagande dont il est tout à la fois le surveillant suprême et l'invisible moteur.

Dans cet étonnant personnage, qui résume en lui l'histoire presque entière de l'alchimie au dix-huitième siècle, tout est problème et mystère : son nom, sa naissance, son éducation, sa personne. On ne voit que très-rarement sa figure, qui semble changer à ses différentes apparitions. On ignore sa demeure et s'il en est d'autres pour lui que les résidences passagères où il est moins souvent aperçu que soupçonné. Son âge même est impossible à fixer, car on ne connaît ni le premier ni le dernier terme de sa vie, qui se soutient ou paraît se soutenir, un siècle durant, dans un milieu toujours également éloigné de la jeunesse et de la vieillesse.

Cet inconnu fameux se faisait appeler Lascaris. Entre tous les noms qu'il prit dans sa vie errante, c'est du moins celui qui lui resta. Ce nom avait été illustré par plusieurs Grecs,

et sans doute il l'avait choisi de préférence, comme propre à confirmer l'origine orientale qu'il s'attribuait. Lascaris se donnait pour l'archimandrite d'un couvent de l'île de Mitylène, et pour justifier de cette qualité, il produisait des lettres du patriarche grec de Constantinople. Mais ce qui décidait plutôt à lui attribuer cette origine, c'est qu'il parlait fort bien la langue grecque ; on a même été porté à trouver en lui un descendant de la famille royale des Lascaris. Il prétendait avoir reçu du patriarche de Constantinople la mission de recueillir des aumônes pour racheter les chrétiens prisonniers en Orient, mais il ne remplissait pas cette mission d'une manière sérieuse, car il ne quêtait que chez les pauvres, si toutefois il quêtait.

Lorsqu'il apparut pour la première fois en Allemagne, vers le commencement du dix-huitième siècle, Lascaris était un homme de quarante à cinquante ans, suivant l'appréciation du conseiller Dippel, le témoin le plus sérieux et le plus souvent cité entre ceux qui l'ont vu. Dippel est le seul qui semble s'attacher particulièrement à suivre Lascaris, et c'est cet écrivain qui nous fournit les indications à l'aide desquelles on peut le surprendre de loin en loin dans ses fugitives apparitions. Schmieder nous parle aussi, mais sans citer aucun nom, de plusieurs autres personnes dignes de foi, qui déclaraient avoir vu et reconnu le grand adepte. De leur témoignage, d'accord avec celui de Dippel, il résulte que Lascaris était d'une humeur facile et même agréable, qu'il avait l'accent d'un homme du Midi et aimait beaucoup à parler, penchant d'autant plus facile à satisfaire pour lui, qu'il savait plusieurs langues et les parlait toutes aussi naturellement que le grec.

Une nature si communicative ne s'accordait guère avec les précautions extrêmes que notre philosophe devait prendre pour dissimuler sa présence partout où on pouvait le chercher. Il faut donc supposer qu'il n'avait cette agréable humeur que dans le cercle d'un petit nombre de personnes

dont il était sûr, et que d'ailleurs il savait la renfermer dans des sujets de conversation étrangers à l'alchimie. Sur ce dernier point, la discrétion lui était impérieusement commandée : il y allait de sa liberté et peut-être de sa vie. Les exemples de Gustenhover, de Kelley, d'Alexandre Sethon, de Sendivogius et de tant d'autres, avaient pour lui une triste éloquence, et si le sort de ces adeptes n'eût suffi à éclairer Lascaris sur la cupidité et la cruauté des princes, une aventure tragique, dans laquelle, a-t-on dit, il joua le rôle important, lui aurait enseigné la prudence.

Un individu, qui se disait gentilhomme, se présente un jour à Frédéric Ier, roi de Prusse, et s'annonce comme possédant l'art secret de la transmutation des métaux. Le roi ayant désiré le voir à l'œuvre, l'opération fut exécutée sous ses yeux, et elle réussit, car ce gentilhomme avait en sa possession un peu de poudre philosophale. Dans l'espoir de s'avancer à la cour, il eut la témérité de prétendre connaître la préparation de cette poudre. Quelques jours après, il recevait l'ordre d'en préparer dans l'intérêt de l'État, c'est-à-dire du roi. Il y travailla à plusieurs reprises, mais toujours inutilement. Comme il n'avait pas craint d'offrir sa tête pour garant de ses promesses, le roi, qui avait accepté ce gage, la lui fit impitoyablement trancher. On feignit, à la vérité, de motiver cette exécution par un crime plus réel ; on alla rappeler un duel, déjà ancien, dans lequel cet aventurier avait tué son homme. Mais personne ne s'y trompa ; tout le monde comprit que, sans l'irritation d'un roi trompé dans ses espérances cupides, la justice n'eût pas d'elle même songé à réveiller une affaire du genre de celles qu'on oublie le plus volontiers.

La plupart des auteurs ont pensé que nul autre que Lascaris n'étant connu à cette époque en Allemagne, pour posséder le secret des philosophes, c'est de lui que venait cette poudre si imprudemment employée devant le roi Frédéric. Quoi qu'il en soit, voici un second fait dans lequel la présence

et l'action de Lascaris ne font aucun doute pour les auteurs allemands.

Dans l'année 1701, Lascaris, étant tombé malade en passant à Berlin, fit demander un apothicaire pour lui commander les remèdes dont il avait besoin. Maître Zorn, chez qui l'on envoya, ne se présenta pas lui-même ; il se fit remplacer par un élève entré depuis peu dans sa maison. Le soin avec lequel ce jeune homme exécuta ses prescriptions plut beaucoup à notre philosophe, dont la maladie, vraie ou feinte, eut bientôt disparu. Ils s'entretinrent plusieurs fois ensemble, et de ces entretiens, il résulta entre eux une sorte d'amitié et même d'intimité. C'est que, pendant leur conversation, le jeune homme, sans se douter qu'il parlait à un adepte, lui avait confié qu'il s'occupait d'hermétique, qu'il avait lu tous les ouvrages de Basile Valentin, et qu'il travaillait d'après les écrits de ce maître. Cependant le jeune élève tenait ses travaux secrets, car l'alchimie n'était pas alors très en honneur dans la ville de Berlin, et l'on ne se gênait guère, dans cette impertinente cité, pour traiter de fous les partisans du grand œuvre.

Sur le front du jeune apothicaire, Lascaris avait reconnu sans doute le sceau de l'apostolat. Au moment de quitter Berlin, il le prit à part et lui déclara ce qu'il était, ajoutant qu'il voulait lui laisser un témoignage de son amitié. Il lui fit présent de deux onces de sa poudre, en lui recommandant de n'en pas indiquer origine, et surtout de n'en faire usage que longtemps après son départ. « Alors seulement, « lui dit-il, vous pourrez essayer les vertus de cette poudre, « et, sachez-le bien, le résultat sera tel, que personne à Berlin « n'osera plus taxer les alchimistes d'insensés. »

Lascaris parti, le délai expiré, et sans doute même un peu abrégé par l'impatience du jeune élève, celui-ci procéda à l'essai de sa teinture philosophale. Le résultat en fut merveilleux et tel que Lascaris l'avait promis. Il fit de l'or, de l'or très-pur, qu'il montra avec orgueil, et ce fut à son tour

de se moquer de ses camarades, qui s'étaient si souvent moqués de lui et de Basile Valentin. Il leur annonça en même temps sa résolution de quitter la pharmacie pour aller étudier la médecine à Halle; le même jour en effet il prit congé de son patron.

Ce jeune homme devait être l'apôtre le plus actif et le plus renommé de tous ceux que Lascaris lança, munis de sa poudre, à travers l'Allemagne. Il s'appelait Jean-Frédéric Böttícher. Mais comme ses travaux, ses aventures, et par-dessus tout une découverte importante dont il a enrichi les arts chimiques, lui assignent un chapitre à part dans cette galerie des principaux personnages hermétiques, nous reprendrons plus loin son histoire, et nous le suivrons alors dans sa carrière avec tout l'intérêt qu'il doit inspirer.

D'après ses rapports avec Böttícher, on voit que Lascaris, au début de sa propagande hermétique, recrutait surtout dans les laboratoires ses confidents et émissaires. En même temps que Böttícher, deux autres élèves sortis des pharmacies voyageaient alors dans les villes de l'ouest de l'Allemagne, prêchant la vérité de l'alchimie. Or, comme à cette époque, le conseiller Dippel avait reconnu Lascaris à Darmstadt, on ne pouvait guère douter que ces jeunes adeptes n'eussent reçu de lui leurs instructions et leurs poudres philosophales. Toutefois ces missionnaires ne semblent pas avoir utilement servi la cause de la science hermétique; car ils ne savaient guère que ce qu'on leur avait montré, et ne pouvaient être éloquents que jusqu'à l'épuisement de leur provision. On ne cite d'eux aucune merveille qui réponde à la haute opinion que Böttícher avait déjà donnée des gens de leur état.

Les garçons apothicaires eurent alors un fort beau moment en Allemagne, et tandis qu'en France les poëtes comiques osaient continuer de les tourner en dérision, ils prenaient bien leur revanche de l'autre côté du Rhin. Cette courte période fut, on peut le dire, l'âge d'or de la pharmacie ; on croyait, en Allemagne, que tout le personnel pharmacopole,

patrons, aides, apprentis ou garçons, étaient adeptes hermétiques ou sur le point de le devenir. Cependant les choses n'allèrent pas si loin. Il est vrai qu'à cette époque quelques élèves en pharmacie reçurent en présent un peu de teinture philosophale, mais, dit assez naïvement Schmieder, en nous parlant de ces aides apothicaires qui avaient reçu et non inventé la précieuse poudre, « dès qu'ils l'avaient employée, « ils avaient joué leur rôle et restaient tranquilles. »

On en cite cependant quelques-uns qui se laissèrent moins oublier ; tel fut Godwin Hermann Braun, d'Osnabruck. En 1701, l'année même de la première apparition de Lascaris, ce Braun, qui avait déjà exercé la profession d'apothicaire à Stuttgart, fut placé dans la grande pharmacie de Francfort-sur-le-Mein. A l'en croire, un de ses parents lui avait remis, à son lit de mort, la teinture transmutatoire qu'il avait en sa possession ; c'était une huile assez fluide et de couleur brune. Pour lui donner un caractère particulier, Braun l'avait mélangée avec du baume de copahu, ce qui ne lui ôtait rien de sa force. En présence de son patron, le docteur Eberhard, et de quelques autres personnes, il exécuta plusieurs projections, tantôt sur le mercure, tantôt sur le plomb ; il fit de l'or chaque fois, en versant une goutte de son huile sur le métal chaud ou fondu.

A Munster, Braun fit la même expérience sous les yeux du docteur Horlacher, qui publia le fait. Horlacher assure avoir pris ses précautions pour n'être pas trompé. Il avait lui-même fourni le creuset, le mercure et le plomb. Braun versa quatre gouttes de son huile sur de la cire, et en fit une boulette qu'il jeta sur le mercure. Il couvrit alors le creuset, qu'il chauffa fortement : dix minutes après, l'or avait pris la place du mercure.

Braun n'était pourtant qu'un adepte de hasard. Il connaissait si peu la préparation de sa teinture, qu'il s'imaginait qu'elle provenait du phosphore, parce qu'on s'occupait beaucoup alors de cette substance. Après qu'il eut consommé

tout son liquide, on ne parla plus de lui ; mais du moins il avait fait la propagande hermétique en bon lieu et avec un certain éclat.

Moins brillant dans ses actes, et aussi moins fidèle à son apostolat, fut cet autre élève en pharmacie que Schmieder nous désigne comme le troisième missionnaire de Lascaris. C'était un jeune Hessois, nommé Martin, né à Fritzlar, où il avait étudié la pharmacie. Il prétendait tenir sa teinture d'un vieux médecin, lequel était adepte, et de plus, mari d'une femme jeune et jolie. Quand le bonhomme mourut, événement qui ne tarda guère à arriver, il ne laissa point sa teinture en héritage à sa femme, dont il avait toujours suspecté la fidélité ; il la légua au jeune élève. Schmieder, qui nous transmet ce récit, pense néanmoins que c'était là une pure fable de ce jeune homme, qui, en réalité, avait reçu de Lascaris sa pierre philosophale, mais tenait le fait secret, conformément aux prescriptions de son maître. On ne peut qu'applaudir à la discrétion de ce missionnaire docile. Ce qui est moins louable, dans son fait, c'est d'avoir altéré sa poudre par de maladroits mélanges, et de l'avoir ainsi tellement affaiblie, que, d'après le témoignage de Dippel, elle ne changeait en or que soixante fois son poids de métal étranger. Mais le point capital où ce maître sot méconnut tout à fait et les instructions du grand adepte, et la dignité même de la science hermétique, c'est que, au lieu d'exécuter ses projections devant un public d'élite, qui leur eût donné tout le retentissement nécessaire, il se contenta d'opérer pour ses camarades, afin de se donner du relief parmi eux, et pour quelques jeunes filles, dont il avait à cœur de se faire admirer. Passons vite à d'autres personnages et à d'autres faits, par lesquels se continue l'histoire de Lascaris.

Dans le mois de janvier 1704, le conseiller de Wertherbourg, Liebknecht, avait reçu une mission pour Vienne. En revenant, il eut pour compagnon de voyage un étranger qui parlait très-couramment le français, l'italien, le latin et

le grec, et qui avait visité la plupart des pays de l'Europe. Ils se trouvaient en Bohême, la conversation tomba donc tout naturellement sur l'alchimie. Le conseiller, homme fort entêté dans ses opinions, niait la réalité de cette science, et ne voulait croire, disait-il, que lorsqu'il aurait vu de ses propres yeux.

Le 16 février, les deux voyageurs arrivèrent vers le soir à la petite ville d'Asch, située sur l'Éger. Le compagnon de Liebknecht le conduisit, sans rien dire, chez un forgeron, pour faire une expérience au feu de la forge; mais, vu l'heure avancée, l'expérience fut remise au lendemain. L'inconnu mit du mercure dans un creuset, puis il y jeta une poudre rouge, qu'il mêla rapidement avec le métal. Le mercure commença par se solidifier, il devint ensuite fluide, et, quand on le versa, c'était de l'or le plus beau qu'on pût voir.

Un second creuset avait été préparé, l'inconnu y plaça également du mercure, afin de répéter l'expérience précédente. « Cette fois, dit l'opérateur, l'or est moins beau que « tout à l'heure. » Il promit de le purifier. Aussitôt, il le fit fondre dans un nouveau creuset, et jeta dans ce creuset une petite quantité d'une certaine poudre; presque au même instant l'or perdit sa couleur et devint blanc. Quand on coula le métal, on trouva, à la place de l'or dont on avait fait usage, neuf onces d'argent de la plus grande pureté. L'or que l'on avait obtenu dans la première expérience avait une valeur de six ducats. L'étranger offrit en présent l'un et l'autre au conseiller Liebknecht, et le quitta pour continuer sa route vers la France.

La personne et l'époque s'accordent parfaitement avec les renseignements que Dippel donne sur le compte de Lascaris. D'un autre côté, cette double transmutation du mercure en or, et de l'or en argent, est une des plus remarquables dans l'histoire de l'alchimie, et selon les écrivains hermétiques, elle révèle manifestement un grand maître, peut-être le plus

grand de tous. Il est vrai que Lascaris s'abstenait d'ordinaire de faire lui-même les projections, mais il se pourrait qu'en cette circonstance il se fût départi de sa réserve habituelle pour convaincre un incrédule tel que le conseiller Liebknecht. On conserve encore, à l'université d'Iéna, les trois creusets qui servirent à ces transmutations [1].

Au mois d'octobre de la même année 1704, Georges Stolle, orfévre à Leipsick, reçut la visite d'un étranger, qui, après quelques instants d'entretien sur des objets indifférents, lui demanda s'il savait faire de l'or. A cette question, l'orfévre répondit avec simplicité qu'il savait seulement travailler ce métal tout fait. Mais son visiteur, insistant pour lui demander si, du moins, il croyait à la possibilité du fait : « J'y « crois sans aucun doute, répondit Stolle ; mais, malgré tous « mes voyages et mes longues recherches, je n'ai jamais « eu l'occasion de rencontrer un artiste assez habile pour « m'en donner la preuve. » A ces mots, l'inconnu, tirant de sa poche un lingot métallique d'une couleur jaune grisâtre, et qui pesait environ demi-livre, le présenta à l'orfévre comme de l'or qu'il venait de fabriquer tout récemment. Il assura qu'il possédait chez lui quatorze livres du même métal. L'orfévre s'empressa d'essayer le lingot à la pierre de touche ; c'était de l'or à vingt-deux carats. L'étranger l'invita alors à le traiter par l'antimoine, afin de le purifier. C'est ce que Stolle exécuta ; il fondit cet or impur avec cinq fois son poids d'antimoine, et, après trois traitements semblables, il obtint douze onces d'un or très-brillant.

L'étranger, étant revenu de bonne heure le lendemain, ordonna de laminer cet or et de le couper en sept pièces rondes. Il en laissa deux à Stolle, comme souvenir, en y ajoutant huit ducats.

Bien que cet événement n'eût rien présenté de très-merveilleux, il fit beaucoup de bruit à Leipsick, grâce aux com-

[1] Guldenfalk, *Anecdotes alchimiques.*

mentaires dont l'orfévre sut l'embellir pour se donner de l'importance. Les pièces d'or qui lui étaient restées portaient cette inscription :

O tu...... philosophorum.

Auguste, roi de Pologne, en reçut une en présent, l'autre fut déposée dans la collection des médailles de Leipsick.

Lascaris se trouvait alors en Saxe, dans les environs de Leipsick, et l'on ne voit pas d'autre adepte à qui le fait raconté par Stolle pourrait être plus convenablement attribué.

Il est beaucoup plus certain qu'un autre personnage, Schmolz de Dierbach, qui vivait à la même époque, reçut de Lascaris sa poudre et sa mission. Schmolz a raconté lui-même les circonstances dans lesquelles il fut honoré de la confiance du grand adepte. Il était lieutenant-colonel au service de la Pologne. Se trouvant un jour, avec d'autres officiers, dans un café à Lissa, on vint à parler de l'alchimie et des alchimistes. Les camarades du jeune officier ne craignirent pas de tourner en ridicule et de blâmer son père, qui avait dépensé tous ses biens dans les travaux de cette vaine science, et par là réduit son fils à la nécessité d'embrasser le métier des armes. Dierbach défendit avec vivacité et l'alchimie et son père. Au nombre des assistants, se trouvait un étranger qui parut écouter cette discussion avec un vif intérêt. Quand tout le monde se fut retiré, il s'approcha de l'officier et lui exprima toute la peine qu'il avait ressentie du blâme infligé à la mémoire de son père et des mauvais compliments que le fils avait essuyés pour la défendre. C'est alors qu'il fit présent à Dierbach d'une certaine quantité de poudre de projection, mettant seulement cette condition à son cadeau, que le jeune officier n'en ferait usage que pour se procurer trois ducats par semaine pendant l'espace de sept ans.

On reconnaît ici Lascaris à sa libéralité; mais Schmolz de Dierbach broda beaucoup de contes sur cette aventure fort

simple. Il voulait, par là, donner de la vogue à sa poudre, car il s'était empressé de quitter le service et se plaisait à étonner ses amis par ses transmutations.

Le conseiller Dippel, se trouvant à Francfort-sur-le-Mein, put examiner la teinture de Dierbach. La description qu'il en a faite nous permet de donner, une fois pour toutes, une explication raisonnable, selon nous, du moins, des prodiges de Lascaris. Selon Dippel, la poudre de Dierbach était d'une couleur rougeâtre; vue au microscope, elle laissait voir une multitude de petits grains ou cristaux rouges ou orangés. Pour un sceptique, ou plutôt pour un chimiste, ces cristaux rouge-orangé ressemblent singulièrement à du chlorure d'or, et si telle était réellement la composition de la teinture de Lascaris, elle pouvait prendre, à volonté, la forme liquide ou solide, puisque le chlorure d'or est très-soluble dans l'eau, et même déliquescent à l'air. Dippel ajoute, il est vrai, qu'une partie en poids de cette teinture changeait en or six cents parties d'argent, mais il détruit lui-même la confiance que l'on pourrait accorder à ses assertions lorsqu'il ajoute : « Cette teinture pouvait même produire une augmentation dans le « poids des métaux, car soixante grains d'argent où l'on mê- « lait un demi-grain de la poudre de Dierbach donnaient « cent soixante-douze grains d'or. » Ce dernier fait, qui aurait constitué une impossibilité physique, dépasse les prétentions de tous les alchimistes, qui n'ont jamais affirmé sérieusement pouvoir augmenter le poids absolu d'un corps sans addition d'aucune matière étrangère.

Un autre fait confirme encore l'opinion que la teinture remise à Dierbach par Lascaris n'était autre chose que du chlorure d'or, dont on faisait usage tantôt sous forme solide, tantôt en dissolution aqueuse concentrée; Dippel ajoute qu'il suffisait de chauffer cette poudre pour obtenir le métal précieux; or, comme le savent tous les chimistes, le composé dont nous parlons, c'est-à-dire le chlorure d'or, laisse, par une simple calcination, de l'or pur.

Schmolz de Dierbach usa avec une grande générosité du présent de Lascaris. Il ne consacrait jamais à ses besoins personnels l'or provenant de l'expérience; il le distribuait aux témoins de l'opération. Un tel désintéressement était d'autant plus noble chez lui, que, se trouvant à la tête d'une nombreuse maison, avec enfants et domestiques, et ayant été investi des fonctions de député, ses besoins augmentaient de jour en jour. Quand le terme des sept ans imposés par Lascaris fut expiré, et qu'il se vit à bout de sa poudre, il ne craignit pas de demander des secours à des personnes de haut rang qui connaissaient son aventure. Tant de vertu le fit admirer de ses contemporains; on s'empressa de venir à son aide et de lui assurer une honnête existence; mais il va sans dire que, dès qu'il eut cessé d'opérer des transmutations, on cessa de parler de lui.

Du reste, à partir de ce moment, si l'on trouve encore beaucoup de traces d'un adepte distribuant de la teinture philosophale, avec condition de l'employer à la plus grande gloire de l'alchimie, ce qui révèle toujours Lascaris, on ne rencontre plus de personnage formé, instruit, et pour ainsi dire commissionné pour cette prédication. Schmieder nous explique ainsi ce changement. Des jeunes gens, tels que Bötticher, Braun, Martin et Dierbach, avaient pu offrir à Lascaris le secours d'un grand zèle; mais la conduite de quelques-uns, et surtout leurs supercheries, pouvaient compromettre le grand adepte et faire naître des doutes sur sa bonne foi. C'est d'après ce motif qu'à dater de cette époque Lascaris, trouvant plus sage de supprimer les apôtres, se chargea seul de la propagande hermétique.

En 1715, le baron de Creuz, que l'on cite comme un alchimiste zélé, reçut, à Hambourg, la visite d'un étranger dont la conversation dénotait de profondes connaissances dans l'hermétique. Le baron, qui, depuis trente ans, cherchait sans avoir rien trouvé, avoua que son plus cher désir serait rempli s'il pouvait seulement obtenir de quelque

adepte un peu de poudre philosophale, afin d'en éprouver la force et de convaincre son entourage de la vérité de l'alchimie. L'étranger ne répondit rien : seulement, quand il fut parti, on trouva, près de la place qu'il avait occupée dans l'appartement, une petite boîte renfermant une matière pulvérulente, avec un écrit indiquant la manière d'opérer les transmutations; la boîte renfermait encore une boucle d'argent, dont une partie seulement était d'or, sans doute pour prouver que, pour faire la transmutation avec cette poudre, il n'était pas nécessaire de mettre les métaux en fusion. Le baron, ayant alors convié à l'expérience ses amis et quelques personnes d'un rang élevé, opéra sous leurs yeux suivant les instructions que l'adepte avait laissées par écrit. L'expérience eut un plein succès, et la boucle d'or et d'argent fut conservée dans sa famille comme témoignage du fait[1].

Un autre amateur, le landgrave Ernest-Louis de Hesse-Darmstadt, sentit son émulation éveillée par la transmutation faite chez le baron de Creuz. Il se livrait à beaucoup d'essais, mais n'obtenait rien de bon, lorsqu'en 1716 il reçut par la poste un petit paquet envoyé par le même étranger qui avait rendu visite au baron. Ce paquet renfermait les teintures rouge et blanche, avec une instruction sur la manière de les employer. Le landgrave se donna le plaisir de changer lui-même du plomb en or et en argent. Avec l'or il fit battre, en 1717, quelques centaines de ducats qui portaient d'un côté l'effigie et le nom du landgrave, de l'autre le lion de Hesse et les deux lettres E. L. Avec l'argent il fit frapper cent thalers portant aussi d'un côté son nom et son effigie, et de l'autre les deux lettres E. L. entourées d'une quadruple couronne ; on voyait au milieu le lion de Hesse avec son soleil. Les thalers portaient cette inscription latine :

Sic Deo placuit in tribulationibus. 1717.

[1] Guldenfalck, *Anecdotes alchimiques.*

Un inconnu se présenta un soir au château de Tankestein, situé dans la forêt d'Odenwald, branche de la forêt Noire; ce château était habité par la comtesse Anne-Sophie d'Erbach. L'inconnu suppliait la châtelaine de le protéger contre les poursuites de l'électeur palatin. On refusa d'abord de le recevoir, car on le prenait pour un braconnier et peut-être même pour un brigand de la forêt. Cependant, sur ses instances, la comtesse consentit à lui accorder une chambre dans une partie retirée des bâtiments, en recommandant toutefois aux gens de la maison d'avoir l'œil sur lui. L'étranger passa quelques jours au château. Au moment de partir, et pour reconnaître l'hospitalité qu'il avait reçue, il offrit à la comtesse de changer en or toute sa vaisselle d'argent.

Cette singulière proposition ne fit que confirmer davantage la comtesse d'Erbach dans ses soupçons; elle ne voyait dans son hôte qu'un hardi voleur qui méditait de la débarrasser de son argenterie. Cependant, comme il insistait beaucoup, elle se décida, à tout hasard, à lui confier un bassin d'argent, ordonnant d'ailleurs de redoubler de surveillance. Tant de soupçons étaient mal fondés, car l'inconnu ne tarda pas à reparaître tenant à la main un lingot d'or qu'il avait fait avec le bassin d'argent. Sur la demande de l'alchimiste, cet or fut essayé dans la ville voisine, où on le trouva du meilleur aloi. La comtesse d'Erbach consentit alors à livrer toute sa vaisselle à son hôte, qui s'engageait à la payer en cas d'insuccès. Mais l'opération réussit parfaitement; tout ce qu'on lui donna en argent il le rendit en or. Lorsque, au moment de partir, ce grand artiste se présenta pour prendre congé de la comtesse, cette dernière eut la naïveté de lui offrir une bourse contenant deux cents thalers. Il refusa avec un sourire, puis il s'en alla comme il était venu et sans avoir dit son nom.

Cette aventure eut une suite qui lui donna bientôt une authenticité parfaite. Le mari de la comtesse d'Erbach, le comte Frédéric-Charles, avec lequel la famille d'Erbach s'éteignit en 1731, vivait alors dans l'armée. Depuis long-

temps séparé de sa femme, il ne s'en inquiétait guère ; mais la mémoire lui revint dès qu'il fut informé des nouvelles richesses que la comtesse venait d'acquérir. Il réclama la moitié de la vaisselle d'or, parce que cette augmentation de valeur avait été réalisée pendant le mariage et sous le régime de la communauté. La comtesse ayant repoussé cette demande, il en saisit les tribunaux. Mais les jurisconsultes de Leipsick la rejetèrent et abandonnèrent à la comtesse l'entière propriété de l'objet en litige, attendu, dit l'arrêt de la cour de Leipsick, que, « la vaisselle d'argent appartenant à « la femme, l'or devait aussi lui appartenir [1]. »

Schmieder et d'autres auteurs allemands ne mettent pas en doute que Lascaris ne fût l'hôte anonyme de la châtelaine de Tankestein [2].

Mais le lecteur est sans doute désireux de trouver quelques renseignements plus précis sur les procédés que Lascaris mettait en œuvre pour exécuter ses transmutations. Nous les trouverons, autant qu'il est permis de l'espérer, dans les deux faits qui vont suivre :

[1] Putonei, *Enunciata et consilia juris Leipsiæ.* 1733.

[2] On a pensé également que c'est de Lascaris que parle le docteur Joch, dans la lettre suivante qu'il écrivait en latin au savant Wedel : « J'ai obtenu enfin ce que j'avais si longtemps souhaité. J'ai trouvé un adepte qui me cache son nom, mais qui, à trois reprises différentes, à fait très-facilement devant moi l'or le plus pur. Il ne se sert que de quelques petits grains et d'un creuset. Bientôt il reviendra chez moi, et il demeurera dans ma propre maison, car il aime ma société. Il possède des livres très-rares, qu'il tient toujours fort en ordre, qu'il lit et complète. Sa bonté m'a permis de me servir de quelques-uns de ces ouvrages. Je vous en envoie un écrit dans une langue qui m'est inconnue ; il souhaite d'avoir votre opinion sur le sujet traité dans cet écrit, car il révère beaucoup votre nom. Adieu, homme savant, et que vos recherches ne soient pas sans succès.

« Jean-Georges docteur Joch.

« Dortmund, 17 juin 1720. »

(Guldenfalck, *Anecdotes alchimiques.*)

Le premier se rapporte à une transmutation racontée par Dippel, et qui eut lieu dans les Pays-Bas pendant l'automne de 1707.

Se trouvant à Amsterdam, Dippel fit connaissance avec un adepte qui avait en sa possession les teintures rouge et blanche, mais qui avouait modestement ne pas savoir les préparer. Il prétendait les tenir d'un grand maître, avec ordre de faire des expériences publiques pour que chacun fût édifié sur la vérité de l'alchimie. Or voici comment Dippel le vit procéder.

L'opérateur prit une lame de cuivre ronde d'un pied de diamètre ; il la plaça sur un fourneau, en s'arrangeant pour ne chauffer qu'un cercle intérieur d'environ huit pouces, le reste du métal étant garanti de l'action du feu ; c'est alors que, l'adepte plaçant au milieu du disque de cuivre chauffé un peu de sa teinture blanche, ce cercle de huit pouces se trouva changé en argent. La même plaque de métal fut ensuite placée sur un fourneau plus petit, de telle sorte que le cercle chauffé n'avait plus que quatre pouces de diamètre, il déposa au milieu un petit grain de teinture rouge qui changea en or ce cercle d'argent.

Cette expérience ne présenterait rien de bien difficile à comprendre si Dippel n'ajoutait en terminant : « L'artiste, « ne se bornait pas à montrer l'extérieur de la plaque, mais « il la coupait en morceaux pour faire voir aux amateurs de « l'alchimie que la teinture avait agi également à l'in- « térieur; il leur vendait ces morceaux à un prix très- « modéré. »

La première partie de cette expérience s'explique sans peine, si l'on admet que la teinture philosophale blanche ou rouge n'était qu'un composé d'argent ou d'or qui, par l'effet de la chaleur, recouvrait le cuivre d'une couche de l'un ou l'autre métal. Mais, pour expliquer que les morceaux distribués par l'adepte fussent véritablement de l'argent ou de l'or massifs, il faut mettre sur son compte un

tour d'escamotage. C'est ce que l'on peut d'ailleurs accorder sans faire injure à Lascaris, car ce n'est point lui-même qui exécuta cette expérience, mais bien l'un de ses envoyés. Dippel nous l'apprend, et son témoignage ne peut laisser aucun doute, puisqu'il connaissait le grand adepte.

Si dans le fait qui précède on ne trouve pas une description suffisamment précise des procédés mis en œuvre par les missionnaires de Lascaris, celui qui nous reste à faire connaître donne à cet égard toute satisfaction à la curiosité. Un procès-verbal minutieusement dressé par les témoins des opérations, et qui s'est conservé jusqu'à nos jours, permet de comprendre toutes les particularités des expériences qui furent exécutées.

Un des émissaires de Lascaris arriva à Vienne au mois de juillet 1716, et convoqua une assemblée des personnes les plus considérables de la ville, afin de convaincre l'incrédulité par une épreuve solennelle. La séance eut lieu dans le palais du commandant de Vienne. On eut le soin, pour ôter tout soupçon de fraude, de n'employer ni creusets, ni appareils d'aucun genre. On prit seulement une monnaie de cuivre, un *pfennig*, on la chauffa au rouge, et, après avoir projeté à sa surface une petite quantité de la *teinture* de Lascaris, on la plongea dans un certain liquide. On retira la pièce transformée en argent, et le métal résista à l'épreuve de la coupelle. La petite quantité de teinture employée était restée à la surface de la pièce sans avoir éprouvé d'altération apparente : c'était une poudre blanche, assez semblable au sel marin. On constata, d'après le poids des matières employées, qu'une partie de teinture avait transmué dix mille fois son poids de cuivre.

Le procès-verbal de ces expériences, dressé par le conseiller Pantzer de Hesse, *in memoriam et fidem rei*, a été livré à l'impression d'après une copie authentique. Voici la traduction du texte original de ce singulier document, que Murr a reproduit dans ses *Nouvelles littéraires* :

« Fait à Vienne, le 20 juillet 1716, le septième dimanche après la Trinité, dans l'appartement du conseiller du prince de Schwartzbourg, le seigneur Wolf-Philippe Pantzer, dans la maison appartenant au général impérial, commandant de la résidence de l'empereur et de la forteresse de Vienne, le seigneur comte Charles-Ernest de Rappach, en présence du vice-chancelier impérial et bohémien, commandant de l'expédition allemande, Son Excellence le comte Joseph de Würben et de Freudenthal, en présence du seigneur Ernest, conseiller secret du roi de Prusse, et du seigneur Wolf, conseiller secret du prince de Brandebourg-Culmbach et Anspach, en présence des frères comte et baron de Metternich, ainsi que du conseiller de Schwartzbourg, ci-dessus nommé, et de son fils Jean-Christophe-Philippe Pantzer.

« 1° Vers dix heures du matin, les personnes précitées se sont rassemblées au lieu désigné. L'une d'elles apporta la poudre philosophale dans un papier : elle était en quantité infiniment petite, et avait l'aspect du sel marin ; on la pesa, et on en trouva un loth (demi-once)[1].

« 2° Les personnes présentes pesèrent 2 pfennigs de cuivre, dont l'un avait été pris à *l'asile des pauvres* de Vienne, le poids du premier fut trouvé de 100 drachmes 8 $\frac{1}{2}$ grains, celui du second, fait en 1607, en Hongrie, de 68 livres 16 loths.

« 3° On fit chauffer le premier, que le conseiller de Schwartzbourg retira avec une pince de fer ; le seigneur Wolf, baron de Metternich, l'entoura d'un peu de cire et en recouvrit un côté du pfennig *in superficie*.

« 4° Le vice-chancelier bohémien, qui craignait que le pfennig ne fondît, le fit rougir, ensuite il le jeta *dans une certaine eau*, et il le retira si promptement qu'il se brûla les doigts.

« 5° Tous virent que le pfennig, rouge quand il avait été plongé dans l'eau, était blanc quand on le retira, avec certaines marques qui prouvaient qu'il avait déjà commencé à fondre.

« 6° On commença la même opération avec le deuxième pfennig,

[1] « Haben die Antvesenden zvei kupferne Pfennige gevogen, der eine von denen, so in dem Vinerischen Armenhause ausgetheilt verden, ist nach obgedachten Probirgevicht hundert Quentchen 8 $\frac{1}{2}$ Gran, der andere aber, ein Ungrischen Poltura von 1607, achtundsechsig Pfund sechsen Loth schver gevesen.

et le résultat fut le même que celui déjà obtenu par le seigneur Wolf, baron de Metternich.

« 7° Mais on n'en resta pas là ; on fit aussi chauffer d'autres pfennigs plus petits, on les soumit à la même opération, et, après les avoir retirés, on remarqua que la couleur en était changée, mais qu'ils n'étaient pas tout à fait blancs. Les deux frères Metternich y firent grande attention.

« 8° On prit un morceau de cuivre en forme de prisme, on le jeta dans *la même eau* après l'avoir chauffé, et on vit que, dans certaines parties, il avait changé de couleur, mais moins que les deux premiers pfennigs.

« 9° On coupa un morceau de ce cuivre, on fit la même opération, et il devint tout à fait blanc.

« 10° On l'essaya avec un autre morceau de cuivre, mais on remarqua qu'il était sorti de l'eau sans avoir changé de couleur.

« 11° On coupa en deux le plus grand des pfennigs de l'article 2, et on remarqua qu'il était blanc à l'intérieur comme à l'extérieur ; le comte Ernest de Metternich en prit une moitié, et le baron Wolf de Metternich l'autre moitié.

« 12° De cette dernière moitié, on coupa un petit morceau pesant 2 livres, on le mit dans la coupelle, et on trouva par le calcul que le pfennig entier s'était changé en argent pesant 40 loths.

« 13° On mit le petit morceau de l'article 9 dans la coupelle, et on trouva 12 loths d'argent.

« 14° On opéra de même avec un morceau de l'article 8, et on trouva que c'était de l'argent ; mais, comme on ne l'avait pas préalablement pesé, on ne put savoir exactement dans quelle proportion il s'en était formé.

« 15° Dès qu'il n'y eut plus à douter que le cuivre avait été changé en argent, on chercha le poids de l'argent ; on pesa les pfennigs de l'art. 2 : le premier pesait 125 livres 8 loths, c'est-à-dire 25 livres de plus qu'auparavant ; le second pesait 79 livres 16 loths, c'est-à-dire 11 livres de plus qu'auparavant, ce qui n'étonna pas moins les personnes présentes que la transmutation elle-même.

« 16° On ne peut pas calculer au juste combien une partie de teinture anoblissait de cuivre, parce qu'on n'avait pas pesé le cuivre de l'art. 7 et de l'art. 8. Cependant, si elle n'avait changé que les deux pfennigs, il en résulterait qu'une partie de *teinture* aurait changé

5,400 parties de cuivre en 6,552 parties d'argent, et, par conséquent, on ne se trompe pas de beaucoup en disant qu'une partie de *teinture* avait transmué 10,000 parties de métal [1].

« *Actum loco in die ut supra, in memoriam et fidem rei sic gestæ factæ quæ veræ transmutationis.*

« L. S. Joseph, comte de Würben et de Freudenthal.

« L. S. Wolf, baron de Metternich.

« L. S. Ernest, comte de Metternich.

« L. S. Wolf-Philippe Pantzer. »

Pour dissiper le merveilleux des expériences qui furent exécutées chez le seigneur Wolf-Philippe Pantzer, nous croyons qu'il suffit de porter son attention sur cette *certaine eau* dont parle le procès-verbal; elle dut jouer dans la transmutation un rôle beaucoup plus sérieux que ne semblent l'indiquer les termes indifférents sous lesquels on la désigne. Ce liquide ne pouvait être autre chose qu'une *dissolution concentrée d'azotate d'argent*, liqueur incolore, comme on le sait, et que rien ne distingue de l'eau par son apparence extérieure. Les objets de cuivre préalablement chauffés et trempés dans cette dissolution en sortaient recouverts d'une couche d'argent métallique. Ce qui prouve la vérité de l'explication que nous croyons pouvoir présenter des faits précédents, c'est que les objets de cuivre, en subissant cette prétendue transmutation, augmentaient notablement de poids, comme l'article 15 le constate; cette augmentation de poids ne pouvait provenir que de l'argent précipité à la surface du cuivre. On comprend d'ailleurs qu'après avoir subi cette prétendue transmutation, le métal résistât à l'action de la coupelle; dans cette opération, le cuivre du pfennig disparaissait dans la substance de la coupelle, et l'argent, qui

[1] Les évaluations numériques contenues dans ce procès-verbal renferment des non-sens qui auront frappé le lecteur. On est obligé d'admettre, pour les comprendre, que les auteurs de ces expériences n'accordaient pas à la *livre* (*Pfund*) la valeur qui appartient à la livre commerciale, médicale ou monétaire d'Autriche.

était resté en couche épaisse à la surface du métal, formait le *bouton de retour*. On peut se demander, il est vrai, comment les auteurs de cette expérience se méprirent à ce point sur la nature du liquide où les pièces étaient plongées, et n'eurent point l'idée de le soumettre à l'analyse, avant de procéder à aucune opération. Mais c'est probablement parce que les nobles personnages devant qui l'expérience fut exécutée, ces hauts barons et seigneurs, n'avaient pas, en chimie, d'aussi beaux grades.

Comme appendice à l'histoire de Lascaris, il nous reste à rappeler les aventures de trois adeptes en possession de sa teinture, qui ont laissé en Allemagne et en France des traces que l'histoire et la critique doivent s'attacher à conserver. Ces trois adeptes sont Bötticher et Gaetano pour l'Allemagne, et pour la France le Provençal Delisle. L'importance du rôle que ces trois personnages jouent dans l'histoire de l'alchimie au dernier siècle nous oblige d'accorder à chacun d'eux un chapitre spécial, comme pour marquer la place qu'ils occupent, non à côté, mais à la suite de leur maître.

Bötticher.

Nous avons déjà entrevu cet adepte au commencement de la carrière de Lascaris, nous l'avons vu recevoir du grand adepte l'investiture hermétique; nous le suivrons ici dans les phases principales de sa vie.

Jean-Frédéric Bötticher était né le 4 février 1682, à Schlaitz, dans le Voigtland, en Saxe[1]. Il fut en grande partie élevé à Magdebourg, auprès de son père, qui remplissait des

[1] On écrit de manières très-différentes le nom de cet adepte. Engelhardt, son historien, l'appelle *Böttger;* Schmieder écrit *Bötticher;* d'autres *Botiger*, *Bœttger*, *Bottger* et *Bottcher*. Nous adoptons l'orthographe de

fonctions à la monnaie. Ce dernier, avait les idées manifestement tournées aux sciences occultes, et prétendait posséder le secret de la pierre philosophale. C'est probablement à l'éducation qu'il reçut de son père que le jeune Böticher dut les prédilections qu'il manifesta de très-bonne heure pour les sciences secrètes. Il avait une dose très-prononcée de superstition, et mettait une certaine importance à être né le dimanche, ce qui lui donnait, d'après un préjugé du temps, la faculté de lire dans l'avenir. Ayant eu le malheur de perdre son père, et sa mère s'étant mariée en secondes noces, il dut songer à embrasser une profession. Il n'avait que dix-neuf ans lorsqu'il entra comme apprenti chez l'apothicaire Zorn, à Berlin. C'est en 1701, c'est-à-dire l'année même de son entrée en pharmacie, qu'eurent lieu le commencement de sa liaison avec Lascaris et ces conversations intimes dans lesquelles le jeune apprenti confiait au grand adepte ses études hermétiques et sa lecture assidue de Basile Valentin.

A peine eut-il reçu de Lascaris la haute mission dont ce grand maître l'avait jugé digne, a peine eut-il fait sa première projection, que le jeune initié jura de ne plus vivre que dans la société des alchimistes. On a vu comment il s'était empressé, tout aussitôt, de quitter le laboratoire de maître Zorn. Ce dernier néanmoins ne tarda pas à lui offrir une occasion d'y rentrer, avec l'espoir secret de l'y retenir. Il invita à dîner le jeune Böttícher, un jour qu'il recevait à sa table deux personnes étrangères, le prêtre Winkler, de Magdebourg et le prêtre Borst, de Malchon. Les convives de maître Zorn réunirent toute leur éloquence pour persuader au jeune homme de revenir à sa profession et de renoncer à un art chimérique. « Jamais, lui dit-on, vous ne rendrez possi-

Schmieder, dont l'autorité bibliographique est incontestable. Ajoutons que, suivant M. Klem, Böttícher serait né en 1685, et non en 1682, comme le dit Engelhardt.

« ble l'impossible. » A ces mots, le jeune homme se levant : « Impossible ! » s'écria-t-il d'un ton furieux ; et il se dirigea aussitôt vers le laboratoire, disant qu'il allait exécuter cette chose impossible.

Tous les convives l'ayant suivi dans le laboratoire, Bötticher prit un creuset, et se disposa à y faire fondre du plomb, mais on l'en détourna, dans la crainte que le métal qu'il allait employer n'eût subi quelque préparation préalable. Ce fut donc de l'argent qu'il y plaça ; il en prit un poids d'environ trois onces, qu'il chauffa fortement dans le creuset. Au bout de quelques instants, tirant de sa poche un petit flacon d'argent, il y prit un peu de pierre philosophale ; c'était, nous dit Schmieder, une substance ayant la forme d'un verre couleur rouge de feu. Bötticher en jeta un petit grain sur l'argent fondu et chauffa plus fort. Enfin il coula le métal et le montra aux incrédules, qui furent forcés de reconnaître que c'était de l'or parfaitement pur.

Bötticher vivait en grande intimité avec un certain Siebert, *travailleur*, comme les Allemands appellent celui qui dirige un laboratoire de pharmacie. Il exécuta sous ses yeux une projection aussi remarquable que la précédente. Siebert mit dans un creuset huit onces de mercure, Bötticher y jeta gros comme un grain de blé d'une poudre rouge mêlée à de la cire. Le mercure se transforma en une poudre brune qui fut mêlée avec huit onces de plomb tenu préalablement en fusion. Un quart d'heure après, le tout était changé en or.

Par les transmutations précédentes, et par quelques autres qu'il exécuta pour convaincre d'autres amis incrédules, Bötticher devint en peu de temps le lion de Berlin. Seulement, c'était le faux lion de la fable, car il n'en avait que la peau. Cet alchimiste par procuration assurait partout qu'il savait préparer la teinture philosophique qu'il employait, et on le croyait pour deux motifs : d'abord parce que Lascaris ne se montrait pas ; ensuite, parce que l'on savait que Bötticher avait été élève chez maître Zorn, ce qui fait assez

voir quelle grande opinion on avait alors des aides apothicaires. Il faut croire cependant qu'un peu de satire se mêlait à cette admiration, car, selon Schmieder, on se permettait, à Berlin, d'appeler notre alchimiste *adeptus ineptus.*

Les bruits de la ville étant parvenus jusqu'à la cour, le roi Frédéric Guillaume Ier voulut assister à une transmutation, et ordonna, en conséquence, de s'assurer de la personne de Böttiche r. Déjà l'ordre était lancé de s'emparer de lui; mais, averti à temps, il sortit de Berlin pendant la nuit et s'achemina à pied vers la ville de Wittenberg. Comme il venait de traverser l'Elbe, il aperçut, à une certaine distance derrière lui, un commandant prussien que l'on avait envoyé à sa poursuite. Il n'eut que le temps de se jeter dans un bois voisin pour lui échapper.

Böttichcr avait un oncle à Wittenberg; c'était le professeur Georges Gaspard Kirchmaier, que l'on cite parmi les écrivains alchimiques; il se réfugia chez lui. Mais le roi de Prusse voulait à toute force posséder ce trésor vivant; il le fit donc réclamer à la ville de Wittenberg, comme sujet prussien, car on croyait Böttiche r né à Magdebourg. De son côté, l'électeur de Saxe, Auguste II, roi de Pologne, le réclamait aussi comme son sujet. C'est au dernier de ces deux monarques que Böttiche r se rendit, mais sans doute dans un tout autre intérêt que celui de faire trancher entre les deux cours la question de son origine.

A Dresde, l'adepte fut parfaitement accueilli, et l'électeur de Saxe, enchanté des preuves faites en sa présence, s'empressa de le nommer baron. Une fois parvenu aux honneurs, Böttiche r oublia tout; il ne songea plus à ses études médicales et ne fut occupé que de ses plaisirs; d'après le train de vie qu'il mena pendant deux ans dans la capitale de la Saxe, on serait même tenté de croire qu'il avait perdu la tête. Il se fit bâtir une maison superbe où il donnait de splendides repas; ces repas étaient très-fréquentés, parce qu'il ne manquait jamais de mettre une pièce d'or sous la serviette

de chaque convive. Les dames surtout s'y montraient empressées. On aimait à jouer avec lui, parce qu'il ne cherchait qu'à perdre. En un mot, il était, dans la grande société, le cher ami de tout le monde.

Toutes ces dépenses, toutes ces prodigalités, rehaussaient beaucoup, sans doute, l'apostolat que le jeune adepte accomplissait avec tant de conscience et de zèle, mais elles faisaient aussi singulièrement baisser sa provision de poudre philosophale. Il s'était fort gratuitement mis en tête qu'il pourrait, grâce aux talents que chacun lui reconnaissait, la renouveler sans recourir à Lascaris. Égaré par cette illusion, il continuait à en prodiguer les restes sans mesure. Il finit par l'épuiser jusqu'au dernier grain, essaya d'en composer d'autre et ne put y réussir.

Sa source d'or une fois tarie, les dépenses avaient cessé tout d'un coup chez l'alchimiste. Les courtisans de sa fortune, ses parasites ordinaires et extraordinaires, commencèrent naturellement par lui tourner le dos; ensuite, leur ressentiment s'étant accru avec le souvenir des jouissances qu'ils avaient perdues, ils le dénoncèrent comme un espion. Comme cette calomnie ne put trouver créance, on en chercha d'autres. Ses domestiques, mécontents parce qu'on ne les payait pas, se liguèrent avec ses ennemis et répandirent le bruit qu'il s'apprêtait à prendre la fuite. Dès ce moment, et sur l'ordre de l'électeur, sa maison fut entourée de soldats, et ses appartements occupés par des gardes qui le retinrent prisonnier dans son hôtel. Bötticher comprit alors, un peu tard, sans doute, mais enfin il comprit que les rois ne donnent pas gratis des honneurs et le titre de baron aux garçons apothicaires.

Cependant Lascaris, qui voyageait encore en Allemagne, n'avait pas perdu de vue son jeune ami. Il avait appris son départ pour Dresde et ce qui lui était arrivé dans la capitale de la Saxe. A la mauvaise tournure que l'affaire semblait prendre, il regretta d'être la cause indirecte de la situation où se trou-

vait Bötticher, et résolut de n'épargner aucun sacrifice pour l'en tirer. C'est dans ce but qu'il se rendit à Berlin en 1703.

Pendant son séjour dans cette ville, Bötticher avait noué une liaison étroite avec un jeune médecin nommé Pasch, homme d'un caractère décidé. Lascaris s'adressa à lui. Dans un long entretien qu'ils eurent ensemble, Lascaris lui fit une peinture émouvante de la triste position de leur ami et le persuada de se dévouer à sa délivrance. Pasch consentit à se rendre à Dresde pour certifier à Auguste II l'innocence de Bötticher, et lui proposer en même temps une rançon de huit cent mille ducats. Cependant le docteur Pasch exprimait quelques doutes, ayant de la peine à croire que Lascaris pût disposer d'une somme aussi considérable. Alors le grand adepte, le prenant par la main, le fit entrer dans un appartement retiré, et lui découvrit toute sa provision de teinture philosophale. Elle pesait six livres. Il ajouta que, grâce à son art, cette masse changerait cent livres d'or en de nouvelle pierre philosophale, laquelle pourrait convertir en or trois ou quatre mille fois son poids d'un métal vil. Comme dernier argument, Lascaris fit devant le docteur Pasch une transmutation avec sa teinture, et finit par lui promettre de le rendre aussi riche que Bötticher s'il parvenait à le délivrer.

Comment résister à cet éblouissant étalage de l'*argument irrésistible?* Le docteur se mit en route. Il avait à Dresde deux parents, grands seigneurs et très-influents à la cour. Espérant obtenir par leur crédit une audience de l'électeur, il s'adressa à eux et leur communiqua ses projets. Mais ses parents étaient gens expérimentés et très au fait des habitudes des cours. Ils jugèrent, avec beaucoup de raison, que l'offre faite au roi de Pologne d'une somme aussi prodigieuse ne pourrait qu'assurer mieux la captivité de Bötticher, attendu que l'on ne mettrait pas en doute que tout l'or en question ne dût être fabriqué par le prisonnier. Ils proposèrent donc de n'adresser au roi aucune ouverture et de travailler en silence à préparer l'évasion de l'alchimiste.

Pasch approuva ce plan; il s'installa dans une maison voisine de celle de Böttichcr, et commença par établir une correspondance par les fenêtres avec le prisonnier, qui fut ainsi mis au courant des préparatifs faits pour sa délivrance. On eut bientôt acheté ses domestiques, qui devinrent les intermédiaires d'une correspondance plus facile et plus détaillée. Tout alla bien jusqu'au moment où les gens du roi s'aperçurent qu'il se tramait quelque chose entre les deux amis. L'ordre arriva aussitôt de s'emparer du docteur Pasch, qui fut jeté dans la forteresse de Sonnenstein; Böttichcr lui-même fut enfermé dans celle de Kœnigstein, et confié à la garde du comte de Tschirnhaus. Toutefois on mit à sa disposition un laboratoire pour lui permettre de continuer ses recherches d'alchimie.

Pasch était depuis deux ans et demi prisonnier de l'électeur de Saxe, lorsqu'un des soldats qui le gardaient se montra disposé à faciliter sa fuite. Tous les deux se laissèrent glisser le long d'une corde, qui, malheureusement, n'atteignait pas jusqu'à terre. Le soldat s'en tira sans accident, mais Pasch tomba sur les rochers et se brisa le sternum. Son compagnon le traîna comme il put jusqu'aux frontières de Bohême et de là à Berlin, où il arriva dans le plus triste état. Comme il n'avait pas vu Lascaris depuis le jour de leur entrevue, Pasch se plaignait avec amertume des souffrances et des dangers auxquels il s'était inutilement exposé. Ses plaintes étant parvenues jusqu'à la cour, le roi Frédéric le fit venir et parut écouter avec intérêt le récit de ses infortunes. Bien sûr, dès ce moment, que Böttichcr n'était pas un véritable adepte, Frédéric ne le regrettait plus et se reprochait peut-être de l'avoir poursuivi avec un acharnement qui avait causé son malheur, et par contre-coup celui du pauvre Pasch, qui mourut six mois après son arrivée à Berlin. Les détails qui précèdent ont été transmis par le conseiller Dippel, qui les avait appris de Pasch lui-même pendant les derniers jours de la vie du pauvre jeune homme.

Cependant Bötticher demeurait toujours enfermé dans la forteresse de Kœnigstein. Confié à la garde du comte de Tschirnhaus, il ne devait recouvrer sa liberté qu'après avoir refait la teinture philosophale, ou du moins indiqué ce qu'il employait pour la faire, deux conditions presque égales, et pour lui également impossibles à remplir. Mais la patience de l'électeur était à bout; il menaça l'artiste de toute sa colère. Dans ces conjonctures, Bötticher pouvait s'attendre au plus sinistre dénoûment, lorsqu'un bonheur imprévu vint le tirer de danger.

Depuis longtemps on s'occupait en Europe de chercher à reproduire la porcelaine, que la Chine et le Japon avaient le privilége exclusif de préparer et dont la fabrication était tenue fort secrète dans ces deux pays. Au dix-septième siècle, les princes faisaient entreprendre beaucoup de recherches pour trouver la manière de fabriquer ces précieuses poteries, qui étonnaient par leur éclat, leur dureté et leur translucidité. L'électeur de Saxe avait confié au comte Ehrenfried Walther de Tschirnhaus des recherches spéciales dans cette direction. Or, c'est sous la surveillance particulière du comte de Tschirnhaus que Bötticher, comme on l'a vu, avait été placé, par l'ordre de l'électeur, dans la forteresse de Kœnigstein pour y continuer ses travaux alchimiques. Témoin des essais du comte relatifs à la fabrication de poteries analogues à la porcelaine de la Chine, notre adepte fut naturellement conduit à prendre part à ses travaux. Son talent de chimiste et ses connaissances en minéralogie lui donnèrent le moyen d'obtenir, dans ce genre de recherches, d'intéressants résultats. Le comte de Tschirnhaus le décida alors à s'adonner entièrement à ce problème industriel plus sérieux et plus important que celui dont l'électeur attendait la solution. En 1704, Bötticher découvrit la manière d'obtenir la porcelaine rouge, ou plutôt un grès-cérame, espèce de poterie qui ne diffère de la porcelaine que par son opacité. Il paraît cependant que Bötticher n'avait d'abord composé cette nouvelle poterie que

pour en faire des creusets très-réfractaires en vue de ses opérations alchimiques.

Ce premier succès, ce premier pas dans l'imitation des porcelaines de la Chine, satisfit beaucoup l'électeur de Saxe, et c'est pour lui faciliter la continuation de ses doubles travaux, c'est-à-dire de ses recherches céramiques et de ses expériences d'alchimie, que, le 22 septembre 1707, ce prince fit transporter Böttícher, de la forteresse de Kœnigstein, à Dresde, ou plutôt dans les environs de cette ville, dans une maison pourvue d'un laboratoire céramique que l'électeur avait fait disposer sur le *Jungferbastei*. C'est là que Böttícher reprit avec le comte de Tschirnhaus ses essais pour fabriquer la porcelaine blanche. On ne s'était néanmoins relâché en rien de la surveillance dont le chimiste était l'objet ; il était toujours gardé à vue. Il obtenait quelquefois la permission de se rendre à Dresde ; mais alors le comte de Tschirnhaus, qui répondait de sa personne, l'accompagnait dans sa voiture.

Nous prions les lecteurs qui seraient tentés de mettre en doute la véracité de ces détails, de vouloir bien se rappeler qu'au dix-septième siècle les nombreux essais que l'on fit en Europe pour la fabrication de la porcelaine furent partout environnés du secret le plus rigoureux ; — que la première manufacture de porcelaine qui fut établie en Saxe, celle d'Albrechtsburg, était une véritable forteresse avec herse et pont-levis, dont nul étranger ne pouvait franchir le seuil ; — que les ouvriers reconnus coupables d'indiscrétion étaient condamnés, comme criminels d'État, à une détention perpétuelle dans la forteresse de Kœnigstein, — et que, pour leur rappeler leur devoir, on écrivait chaque mois, sur la porte des ateliers, ces mots : *Secret jusqu'au tombeau*[1]. Ainsi, l'électeur de Saxe avait deux motifs de veiller avec vigilance sur la personne de Böttícher, occupé, sous ses ordres, à la double recherche de la porcelaine et de la pierre philosophale.

[1] Brongniart, *Traité des arts céramiques*, t. II.

Le comte de Tschirnhaus mourut en 1708; mais cet événement n'interrompit point les travaux de Böttiche, qui réussit, l'année suivante, à fabriquer la véritable porcelaine blanche, en se servant du kaolin qu'il avait découvert à Aue, près de Schneeberg. C'est au milieu de l'étroite surveillance dont il continuait d'être entouré que notre chimiste fut forcé d'exécuter les essais si pénibles et si longs qui conduisirent à cette découverte importante. Mais sa gaieté naturelle ne s'alarmait point de ces obstacles. Il fallait passer des nuits entières autour des fours de porcelaine, et pendant des essais de cuisson qui duraient trois ou quatre jours non interrompus, Böttiche ne quittait pas la place et savait tenir ses ouvriers éveillés par ses saillies et sa conversation piquante.

La fabrication de la porcelaine valait mieux pour la Saxe qu'une fabrique d'or. Fort de l'avantage qu'il venait d'obtenir, certain d'enrichir, par sa découverte, les États de son maître, Böttiche osa avouer à l'électeur qu'il ne possédait point le secret de la pierre philosophale, et qu'il n'avait jamais travaillé qu'avec la teinture que Lascaris lui avait confiée. L'électeur de Saxe pardonna à Böttiche. La fabrication de la porcelaine était pour son pays un trésor plus sérieux que celui qu'il avait tant convoité. Une première fabrique de porcelaine rouge avait été établie à Dresde en 1706, du vivant du comte de Tschirnhaus; une autre de porcelaine blanche fut créée en 1710, dans le château d'Albert à Meissen, lorsque Böttiche eut découvert l'heureux emploi du kaolin d'Aue. Böttiche rentra dans tous ses honneurs et même dans son titre de baron. Il reçut en outre la distinction bien méritée de directeur de la manufacture de porcelaine de Dresde. Mais, redevenu libre et ayant retrouvé sa position brillante, il perdit les habitudes de travail qu'il avait prises pendant sa captivité; il ne mena plus, dès ce moment, qu'une vie de plaisirs et de luxe, et mourut en 1719, à l'âge de trente-sept ans.

Delisle.

On met au nombre des envoyés de Lascaris l'alchimiste provençal Delisle, dont les opérations ont fait beaucoup de bruit en France dans les dernières années du règne de Louis XIV. Mais cette opinion ne peut être acceptée qu'avec une rectification d'une nature assez grave, comme on va le voir.

Selon l'auteur de l'*Histoire de la philosophie hermétique*, Lenglet du Fresnoy, qui avait recueilli des renseignements authentiques sur ce personnage, son contemporain, Delisle n'était autre chose que le domestique d'un philosophe qui passait pour posséder la poudre de projection. Il est permis d'admettre, avec Schmieder, que cet adepte tenait sa pierre philosophale, ou plutôt sa provision d'or, de Lascaris, car, vers l'année 1690, époque à laquelle ce philosophe, arrivant d'Italie, se montra dans le midi de la France, Lascaris parcourait la Péninsule. Quoi qu'il en soit, les opérations de cet adepte ayant excité quelque défiance, il fut obligé de quitter la France, sur un ordre émané du ministre Louvois. Il partit pour la Suisse, accompagné de Delisle, et c'est en traversant les gorges de la Savoie que Delisle aurait assassiné son maître pour lui voler la provision considérable de poudre de projection qu'il portait sur lui. Delisle rentra en France déguisé en ermite. Trouva-t-il dans les papiers de sa victime la description de certains procédés capables de simuler les transmutations? S'exerça-t-il de lui-même aux pratiques de ce dangereux métier? Ou bien enfin, ce qui est plus probable, faisait-il simplement usage, pour ses opérations, de la teinture de Lascaris, qu'il avait trouvée renfermée dans la cassette de son maître? On l'ignore. Tout ce que l'on sait, c'est que, vers 1706, il se mit à courir le pays en faisant des transmutations, et qu'il excita, dans le Languedoc, le Dauphiné et la Provence, une émotion extraordinaire. Il s'était seulement arrêté trois an-

nées environ dans le village de Cisteron, où il avait rencontré, dans l'un des cabarets de la route, la femme d'un certain Aluys, dont il devint amoureux, et qui le retint près d'elle pendant cet intervalle. Il en eut un fils, qui porta le nom d'Aluys, et qui, plus tard, à la faveur d'une petite quantité de teinture philosophale que sa mère lui avait laissée en héritage, parcourut, en Italie et en Allemagne, la même carrière où son père avait brillé.

Les opérations de Delisle consistaient à transformer le plomb en or, selon le procédé commun des alchimistes; il avait en outre le talent particulier de changer en or les objets de fer ou d'acier, opération chimique fort simple en elle-même, mais qui, exécutée avec adresse et sous les yeux de gens ignorants, produisait l'effet d'une transmutation véritable. On recherchait avec curiosité, dans le pays, divers objets, mi-partie d'or et d'acier, tels que clous, couteaux, anneaux, etc., sortis des mains de l'alchimiste de Cisteron; ce n'étaient pourtant que des objets préparés à l'avance, qui, grâce à un tour d'escamotage, semblaient provenir d'une transmutation partielle en argent ou en or.

Delisle s'était ainsi fait, dans la Provence, dans le Languedoc et le Dauphiné, une renommée prodigieuse. « On s'em-« pressait, nous dit Lenglet du Fresnoy, à être de ses amis, je « dirai même de ses esclaves. » L'évêque de Senez et un grand nombre de personnages éminents, qui s'étaient constitués ses défenseurs, lui formaient une espèce de cour au château de la Palud. Un vieux gentilhomme, qui avait plusieurs filles à marier, lui avait offert dans ce château une agréable retraite. C'est là que Delisle, véritable héros de la Provence, recevait chaque jour les visites des curieux du pays, qui s'en retournaient émerveillés de ses talents et ravis d'emporter en présent quelque objet singulier, fruit et témoignage visible de l'habileté de cet incomparable artiste.

Les lettres suivantes, rapportées par Lenglet du Fresnoy dans son *Histoire de la philosophie hermétique*, donne-

ront, mieux que tout récit, une idée exacte des opérations de l'alchimiste provençal :

Lettre écrite par M. de Cerisy, prieur du Chateauneuf, au diocèse de Riez, en Provence, le 18 novembre 1706, à M. le vicaire de Saint-Jacques du Haut-Pas, à Paris.

« Voici qui vous paraîtra curieux, mon cher cousin, et à vos amis. La pierre philosophale, que tant de personnes éclairées ont toujours tenue pour une chimère, est enfin trouvée. C'est un nommé M. Delisle, d'une paroisse appelée Sylanez, près Barjaumont, et qui fait sa résidence ordinaire au château de la Palud, à un quart de lieue d'ici, qui a ce secret. Il convertit le plomb en or et le fer en argent, en mettant sur le métal d'une huile et d'une poudre qu'il compose, et faisant rougir ce métal sur les charbons. Si bien, qu'il ne serait pas impossible à un homme de faire un million par jour, pourvu qu'il ait suffisamment d'huile et de poudre ; et autant ces deux drogues paraissent mystérieuses, autant et même plus la transmutation est simple et aisée. Il fait de l'or blanc, dont il a envoyé deux onces à Lyon, pour voir ce que les orfèvres en pensent. Il a vendu, depuis quelques mois, vingt livres pesant d'or à un marchand de Digne, nommé M. Taxis. L'or et l'argent de coupelle, de l'aveu de tous les orfèvres, n'ont jamais approché de la bonté de ceux-ci. Il fait des clous partie or, partie fer et partie argent. Il m'en a promis un de cette sorte, dans une conférence de près de deux heures que j'eus avec lui le mois passé, par ordre de M. l'évêque de Senez, qui a vu toutes choses de ses propres yeux, et qui m'a fait l'honneur de m'en faire le récit ; mais il n'est pas le seul. M. et madame la baronne de Reinvalds m'ont montré le lingot d'or qu'ils ont vu faire devant leurs yeux. Mon beau-frère Sauveur, qui perd son temps depuis cinquante ans à cette grande étude, m'a apporté depuis peu un clou qu'il a vu changer en or, et qui doit le persuader de son ignorance. Cet excellent ouvrier a reçu une lettre de M. l'intendant, que j'ai lue, aussi obligeante qu'il mérite. Il lui offre son crédit auprès des ministres, pour la sûreté de sa personne, à laquelle et à la liberté de laquelle on a déjà entrepris deux fois. On croit que cette huile dont il se sert est un or ou argent réduit en cet état. Il la laisse longtemps au soleil. Il m'a dit qu'il lui fallait six mois pour ses préparatifs. Je lui dis qu'apparemment le roi voudrait le voir. Il me dit qu'il ne pouvait pas

exercer son art partout, et qu'il lui fallait un certain climat. La vérité est que cet homme ne paraît pas avoir d'ambition. Il n'a que deux chevaux et deux valets. D'ailleurs, il aime beaucoup sa liberté, n'a presque point de politesse, et ne sait point s'énoncer en français, mais il paraît avoir un jugement solide. Il n'était qu'un serrurier qui excellait dans son métier, sans l'avoir jamais appris. Quoi qu'il en soit, tous les grands seigneurs qui peuvent le voir lui font la cour, jusqu'à faire régner presque l'idolâtrie. Heureuse la France, si cet homme voulait se découvrir au roi, auquel M. l'intendant a envoyé des lingots ! Mais le bonheur serait trop grand pour pouvoir l'espérer, car j'appréhende fort que l'homme ne meure avec son secret. J'ai cru, mon cher cousin, qu'une telle nouvelle n'était pas indigne de vous être communiquée. Elle fera aussi plaisir à mon frère ; envoyez-la lui, je vous prie. Il y a apparence que cette découverte fera un grand bruit dans le royaume, à moins que le caractère de l'homme que je viens de vous dépeindre ne l'empêche ; mais, à coup sûr, il sera parlé de lui dans les siècles à venir. Il ne faudra plus aller au trésor de Florence pour voir des clous partie d'un métal et partie d'un autre, j'en ai manié et j'en aurais déjà si l'incrédulité ne m'avait fait négliger cet homme jusqu'à présent. Mais il faut se rendre à la vérité, et j'espère voir cette transmutation dès que M. Delisle sera de retour à la Palud. Il est présentement aux frontières de Piémont, dans un château où il trouve du goût. C'est dans le diocèse de Senez.

« Je suis, etc.

« Signé : Cerisy. »

Autre lettre dudit sieur de Cerisy au même, 27 *janvier* 1707.

« Ma dernière lettre vous parlait d'un fameux alchimiste provençal qui fait séjour à un quart de lieue d'ici, au château de la Palud, et qu'on nomme M. Delisle. Je ne pouvais vous dire alors que ce qu'on m'avait dit ; mais voici quelque chose de plus, mon cher cousin : j'ai un clou moitié fer et moitié argent, que j'ai fait moi-même, et ce grand et admirable ouvrier m'a voulu encore accorder un plaisir plus grand : ç'a été de faire moi-même un lingot d'or du plomb que j'avais apporté. Toute la province est attentive sur ce monsieur ; les uns doutent, les autres sont incrédules ; mais ceux qui ont vu sont contraints de céder à la vérité. J'ai lu le sauf-conduit que la cour lui a accordé, avec ordre, néanmoins, de s'y aller présenter le prin-

temps prochain. Il y ira volontiers, à ce qu'il m'a dit, et il a demandé ce terme pour faire ramasser en ce pays ce qui lui est nécessaire pour faire une épreuve devant le roi, digne de Sa Majesté, en changeant dans un moment une grande quantité de plomb en or. Il revint ces jours passés de Digne, où il s'est donné un habit de 500 écus. Il y a travaillé publiquement et en secret, et il y a donné pour environ mille livres d'or en clous ou en lingots, à ceux qui l'allaient voir par curiosité. Je souhaite bien que ce monsieur ne meure pas avec son secret, et qu'il le communique au roi. Comme j'eus l'honneur de dîner avec lui jeudi dernier, 20 de ce mois, étant assis à son côté, je lui dis tout bas qu'il ne tenait qu'à lui d'humilier les ennemis de la France ; il ne dit pas que non, mais il se mit à sourire. Enfin, cet homme est le miracle de l'art ; tantôt il emploie l'huile et la poudre, et tantôt la poudre seule, mais en si petite quantité, que quand le lingot que je fis en fut frotté, il n'y paraissait point du tout. Je m'en irai au Moutier au premier jour, pour faire travailler proprement à un couteau tout de fer ; M. Delisle m'a promis que, le tranchant de la lame demeurant fer, il changerait le reste en argent, et que la même curiosité se trouverait au manche. Voilà ce qui se passe chez nous.

« Signé : Cerisy. »

Lettre de M. de Lions, chantre de Grenoble, du 30 *janvier* 1707.

« Vous savez sans doute, monsieur, que M. de Givaudan, qui commande dans cette province depuis le départ de M. de la Feuillade, se porte un peu mieux. C'est un général des meilleurs que le roi ait, et ce serait assurément une perte s'il mourait.

« M. Mesnard, curé du Moutier, m'écrit qu'il y a un homme âgé de trente-cinq ans, nommé M. Delisle, qui convertit le plomb et le fer en or et en argent, et que cette transmutation est si véritable et si réelle, que les orfévres trouvent que son or ou son argent, métamorphosé de la sorte, est très-fin et très-pur, et cela avec la même facilité qu'on blanchit un denier avec du vif argent. On a pris cet homme pendant cinq ans pour un fou ou un fourbe; mais on vient d'en être désabusé ; car il a enrichi le gentilhomme chez qui il demeurait et faisait ses opérations. Il est à présent chez M. de la Palud, qui n'est pas trop bien dans ses affaires, et qui aurait bien besoin qu'on lui donnât de quoi marier ses filles déjà fort avancées en

âge, faute de dot. C'est ce qu'il a promis, *proprio motu*, avant que de s'en aller à la cour, où il a été mandé par un ordre qui lui a été communiqué de la part de M. l'intendant. Il a demandé du temps pour amasser la quantité de poudre qu'il faut pour faire en présence du roi plusieurs quintaux d'or, dont il veut faire présent à Sa Majesté. La principale matière dont il se sert pour ses opérations sont des simples, dont les principaux sont la *lunaria major* et *minor*. Il y en a beaucoup de la première sorte dans le jardin de la Palud, où il en a semé et planté. Pour la dernière, il y en a beaucoup dans les montagnes de la Palud, qui est un bourg à deux lieues de Moutier. Ce que j'ai l'honneur de vous dire ici, monsieur, n'est pas un conte fait à plaisir; M. Mesnard cite pour témoin M. l'évêque de Senez, qui a vu faire de ces opérations surprenantes. M. de Cerisy, que bien vous connaissez, prieur de Châteauneuf, avec de la poudre que ledit sieur Delisle avait donnée, de la grosseur d'une lentille, convertit un petit lingot du poids de quelques livres. Il fait l'opération en public. Il frotte le fer ou le plomb avec cette poudre et le met sur du charbon allumé, et en peu de temps on voit blanchir ou jaunir le métal, qu'on trouve ensuite converti en or ou en argent, suivant la dose ou la matière du fer ou du plomb qu'on a frotté. C'est un homme sans lettres. M. de Saint-Auban lui a voulu apprendre à lire et à écrire, mais il en a peu profité. Il est impoli, rêveur, fantasque, et n'agissant que par boutades. Il n'osa pas même paraître devant M. l'intendant, qui l'avait mandé; il pria M. de Saint-Auban d'aller répondre pour lui en sa place.

« Je suis, etc.

« Signé : LIONS. »

Extrait d'une lettre du 19 janvier 1710, écrite à M. Ricard, gentilhomme provençal, demeurant rue Bourtibourg.

« Le cher Ricard vous envoie un clou moitié argent, moitié fer; celui qui l'a prêté parle de tout pour l'avoir vu. Il m'a montré un morceau d'or pesant environ deux onces, et dit qu'il a mis lui-même ce morceau, alors plomb, sur une pelle pleine de charbons; qu'il a soufflé ces charbons, mis sur le plomb une pincée de la poudre du charlatan; que dans le moment le plomb est devenu or. Il dit qu'il a vu pour plus de soixante mille livres de lingots d'or à cet homme et qu'un beau-père du narrateur, nommé Taxis, jadis marchand à Digne, présentement le plus riche bourgeois de cette contrée, et un

autre Taxis, tous deux riches de plus de deux cent mille livres, ont vendu à Lyon pour des sommes considérables de lingots d'or faits par cet homme. Il dit avoir envoyé acheter six gros clous; l'un des six est celui que je vous envoie : il fut transmué en argent de la tête jusqu'au milieu, de là en bas il resta fer. Les autres cinq furent tous convertis en argent, qu'il a encore en lingot et que j'ai vus. Il a diverses épreuves d'or qu'il a vu faire. Il dit que cet homme met une quantité d'or dans un creuset, le fond, l'*annihile*, ce sont ses termes, il devient semblable à du charbon, et dans cet état on n'en tirerait plus d'or. Cela fait, il mêle ce charbon avec de la terre grasse; cette composition est détrempée avec une eau qu'il prépare longtemps d'avance, tirée d'une infinité d'herbes qui croissent sur nos montagnes; cela fait sa poudre. On lui a volé une fois de cette eau de quoi transformer pour vingt-cinq mille livres de matière. Cette poudre fait le dixième, c'est-à-dire que d'un louis d'or *annihilé* il en fait dix, et assure que, s'il avait le loisir de perfectionner son opération, il ferait, d'un, cinquante ou soixante. M. l'intendant a un clou de fer or et argent. Il y a dans la province pour plus de quatre ou cinq mille livres d'or ou d'argent, que cet homme a donné au tiers et au quart, de ses épreuves, clous, clefs, etc. Il a demandé quinze mois pour préparer de la poudre, et prétend, arrivant à la cour, transmuer de la matière pour un million. Voilà ce que j'ai retenu de mille particularités que cet homme m'a racontées. Au retour de M. l'intendant, qui est à Marseille, je m'informerai de lui de ce qu'il en sait, et je lui demanderai son clou; s'il l'a encore, il ne me le refusera pas, et je vous l'enverrai. Adieu, mon cher oncle, j'aurais grand besoin de tenir cet homme en chambre pendant quelques mois. »

Le bruit des opérations de Delisle parvint jusqu'à Versailles, et la cour s'en émut. Comme on vient de le voir par les lettres précédentes, l'ordre avait été envoyé en 1707 à l'intendant de la province de faire venir Delisle à Paris; mais, sous divers prétextes, il avait éludé cet ordre. On voulut cependant pousser l'affaire jusqu'au bout. L'examen d'une telle question revenait de droit au contrôleur général des finances. Desmaretz, récemment appelé à ce poste, fut donc chargé de rechercher ce qu'il y avait de fondé dans les bruits qui couraient sur l'alchimiste de

Cisteron. Comme l'évêque de Senez s'était beaucoup mêlé à tout ce qui concernait Delisle, c'est à lui que Desmaretz s'adressa pour obtenir les renseignements demandés par la cour. L'évêque de Senez répondit à ses demandes par la lettre, ou si l'on veut, le rapport qui va suivre :

Lettre adressée par l'évêque de Senez au contrôleur des finances Desmaretz, le avril 1709.

« Monsieur, après vous avoir marqué il y a plus d'un an ma joie particulière au sujet de votre élévation, j'ai l'honneur de vous écrire aujourd'hui ce que je pense du sieur Delisle, qui a travaillé à la transmutation des métaux dans mon diocèse, et quoique je m'en sois expliqué plusieurs fois depuis deux mois à M. le comte de Pontchartrain, parce qu'il me le demandait, et que j'aie cru n'en devoir point parler à M. de Chamillart ou à vous, monsieur, tant que je n'ai point été interrogé ; néanmoins, sur l'assurance qu'on m'a donnée maintenant que vous voulez savoir mon sentiment, je vous le dirai avec sincérité pour les intérêts du roi et la gloire de votre ministère.

« Il y a deux choses sur le sieur Delisle qui, à mon avis, doivent être examinées sans prévention ; l'une est son secret, l'autre sa personne ; si ses opérations sont véritables, si sa conduite a été régulière. Quant au secret de la transmutation, je l'ai jugé longtemps impossible, et tous mes principes m'ont rendu incrédule plus qu'aucun autre contre le sieur Delisle, pendant près de trois ans ; pendant ce temps je l'ai négligé ; j'ai même appuyé l'intention d'une personne qui le poursuivait, parce qu'elle m'était recommandée par une puissance de cette province. Mais cette personne ennemie m'ayant déclaré, dans son courroux contre lui, qu'elle avait porté plusieurs fois aux orfèvres d'Aix, de Nice et d'Avignon, le plomb ou le fer du sieur Delisle, changés devant elle en or, et qu'ils l'avaient trouvé très-bon, je crus alors devoir me défier un peu de ma prévention. Ensuite, l'ayant rencontré dans ma visite épiscopale chez un de mes amis, on le pria d'opérer devant moi ; il le fit, et lui ayant moi-même offert quelques clous de fer, il les changea en argent dans le foyer de la cheminée, devant six ou sept témoins dignes de foi. Je pris les clous transmués et les envoyai par mon aumônier à Imbert, orfèvre d'Aix, qui, après les avoir fait passer par les épreuves, déclara qu'ils étaient

de très-bon argent. Je ne m'en suis pourtant pas tenu à cela; M. de Pontchartrain m'ayant témoigné, il y a deux ans, que je ferais chose agréable à Sa Majesté de le bien faire informer de ce fait, j'appelai le sieur Delisle à Castellane; il y vint; je le fis escorter de huit ou dix hommes très-attentifs, les avertissant de bien veiller sur ses mains, et devant nous tous il changea sur un réchaud deux pièces de plomb et deux pièces d'or en d'argent que j'envoyai à M. de Ponchartrain, et qu'il fit voir aux meilleurs orfévres de Paris, qui les reconnurent d'un très-bon carat, comme sa réponse que j'ai en mains me l'apprend. Je commençai alors d'être fortement ébranlé; mais je l'ai été bien davantage par cinq ou six opérations que je lui ai vu faire devant moi à Senez, dans le creuset, et encore plus par celles que lui-même m'a fait exécuter devant lui, sans qu'il touchât à rien. Vous avez vu encore, monsieur, la lettre de mon neveu, le P. Béraud, de l'Oratoire de Paris, sur l'opération qu'il avait faite lui-même à Castellane, dont je vous atteste la vérité. Enfin, mon neveu, le sieur Bourget, étant venu ici depuis trois semaines, a fait aussi la même opération, dont il aura l'honneur de vous faire le détail, monsieur, et ce que nous avons vu et fait, cent autres personnes de mon diocèse l'ont vu et fait aussi. Je vous avoue, monsieur, qu'après ce grand témoignage de spectateurs, de tant d'orfévres, de tant d'épreuves de toutes sortes, mes préventions ont été forcées de s'évanouir, ma raison a cédé à mes yeux, et mes fantômes d'impossibilité ont été dissipés par mes propres mains.

« Il s'agit maintenant de sa personne et de sa conduite, contre laquelle on répand trois soupçons : le premier, sur ce qu'il est mêlé dans une procédure criminelle de Cisteron pour les monnaies; le second, de ce qu'il a eu deux sauf-conduits sans effet; et le troisième, de ce qu'aujourd'hui il tarde d'aller à la cour pour y opérer. Vous voyez, monsieur, que je ne cache ni n'évite rien. Sur la procédure de Cisteron, le sieur Delislé m'a soutenu qu'elle n'avait rien contre lui qui puisse avec raison le faire blâmer de la justice, et qu'il n'avait jamais fait aucun négoce contraire au service du roi; qu'à la vérité, ayant été il y a six ou sept ans à Cisteron pour cueillir des herbes nécessaires à ses poudres, sur les montagnes voisines, il avait logé chez un nommé Pelous, qu'il croyait honnête homme; que, quelque temps après sa sortie, Pelous fut accusé d'avoir remarqué des louis d'or, et comme le sieur Delisle avait demeuré chez cet homme,

on soupçonna qu'il pouvait bien avoir été complice de Pelous; et cette simple idée, sans aucune preuve, le fit condamner par contumace, chose assez ordinaire aux juges, dont les sentences sont toutes rigoureuses contre les absents ; et l'on a su, pendant mon dernier séjour à Aix, que le nommé André Aluys n'avait répandu quelques soupçons contre lui que pour éviter de lui payer quarante louis qu'il lui avait prêtés. Mais permettez-moi, monsieur, d'aller plus loin et d'ajouter que, quand il y aurait quelques soupçons, je crois qu'un secret si utile à l'État, tel qu'est le sien, mérite des ménagements infinis.

« Quant aux deux sauf-conduits sans effet, je puis vous répondre certainement, monsieur, que ce n'est pas sa faute, car son année consistant proprement dans les quatre mois de l'été, quand on les lui ôte par quelque traverse, on l'empêche d'agir et on lui enlève une année entière. Ainsi, le premier sauf-conduit devint inutile par l'irruption du duc de Savoie en 1707, et le second fut à peine obtenu à la fin de juin 1708, que ledit sieur fut insulté par des gens armés, abusant du nom de M. le comte de Grignan, auquel ledit sieur eut beau écrire lettres sur lettres, il ne put jamais en recevoir aucune réponse pour sa sûreté.

« Ce que je viens de vous dire, monsieur, détruit déjà la troisième objection et fait voir pourquoi il ne peut aujourd'hui aller à la cour, nonobstant ses promesses de deux ans. C'est que les deux et même les trois étés lui ont été arrachés par des inquiétudes continuelles. Voilà d'où vient qu'il n'a point travaillé et que ses poudres et ses huiles ne sont point encore dans la quantité et dans la perfection nécessaires ; voilà pourquoi il n'a point de poudre parfaite, et n'a pu en donner au sieur du Bourget pour vous en envoyer; et si aujourd'hui il a fait changer du plomb en or avec très-peu de grains de sa poudre, c'était assurément tout son reste, comme il me l'avait dit longtemps avant qu'il sût que mon neveu dut venir ici, et quand même il aurait gardé ce peu de matière pour opérer devant le roi, jamais il ne se serait aventuré avec si peu de fonds, parce que les moindres obstacles de la part des métaux plus aigus ou plus doux (ce qui ne se connaît qu'en opérant) le feraient passer trop facilement pour un imposteur, si, dans le cas d'inutilité de sa première poudre, il n'en avait pas assez d'autre pour surmonter tous ces accidents.

« Souffrez donc, monsieur, que pour conclusion je vous répète

qu'un tel artisan ne doit pas être poussé à bout, ni forcé de chercher d'autres asiles qui lui sont offerts, et qu'il a méprisés par son inclination et par mes conseils ; qu'on ne risque rien en lui donnant du temps, et qu'on peut beaucoup perdre en le pressant trop ; que la vérité de son or ne peut plus être douteuse, après les épreuves de tant d'orfévres d'Aix, de Lyon et de Paris, et que, le peu d'effet des sauf-conduits précédents ne venant point de sa faute, il est important de lui en donner un autre, du succès duquel je me ferai fort, si vous voulez bien en confier les bornes et les clauses à mon expérience pour le secret, et à mon zèle pour Sa Majesté, à laquelle je vous supplie de vouloir communiquer cette lettre, pour m'épargner les justes reproches que le roi pourrait me faire un jour, s'il ne savait pas que je vous ai écrit. Assurez-le, s'il vous plaît, que si vous m'envoyez un tel sauf-conduit, j'obligerai le sieur Delisle à déposer chez moi de précieux gages de sa fidélité, qui m'en répondront pour en pouvoir répondre moi-même au roi. Voilà mes sentiments que je soumets à vos lumières, par le respect singulier avec lequel j'ai l'honneur d'être, etc.

« † Jean, évêque de Senez. »

En même temps que l'évêque de Senez avait été chargé de faire une enquête sur Delisle, M. de Saint-Maurice, conseiller du roi et président de la monnaie à Lyon, avait reçu l'invitation de le faire opérer sous ses yeux. Conformément au désir du ministre, M. de Saint-Maurice fit travailler l'alchimiste en sa présence au château de Saint-Auban. Le rapport qui suit expose la manière dont l'opérateur procéda pour exécuter deux transmutations en or, l'une sur du mercure, la seconde sur du plomb. Il faut savoir, pour comprendre les opérations qui vont être décrites, que Delisle préparait sa poudre de projection en laissant séjourner plusieurs mois les ingrédients au sein de la terre. Avant de procéder aux opérations devant le président de la monnaie, il dut donc commencer par aller prendre dans le jardin du château sa poudre de projection, qui s'y trouvait enterrée dans le sol, et qui était censée y subir la préparation ou la *coction* considérée par lui comme nécessaire.

Rapport de M. de Saint-Maurice, président de la Monnaie de Lyon.

« Les épreuves et les expériences qui ont été faites par le président de Saint-Maurice au château de Saint-Auban, dans le mois de mai 1710, au sujet de la mutation des métaux en or et en argent, sur l'invitation qui lui fut faite par le sieur Delisle, de se rendre audit château pour faire lesdites épreuves, sont en la manière suivante :

« *Première expérience.* — Le sieur de Saint-Maurice, conduit par le sieur Delisle et M. l'abbé de Saint-Auban dans le jardin du château, fit, par leur ordre, ôter de la terre d'une plate-bande, sous laquelle était une planche en rond qui couvrait un grand panier d'osier enfoncé dans la terre, dans le milieu duquel était suspendu un fil de fer, au bout duquel était un morceau de linge contenant quelque chose. On fit prendre au sieur de Saint-Maurice ce morceau de linge, lequel ayant été apporté dans la salle du château, le sieur Delisle lui dit de l'ouvrir et d'exposer au soleil sur la fenêtre ce qui était dedans sur une feuille de papier ; ce qui ayant été, M. de Saint-Maurice reconnut que c'était une espèce de mâchefer ou terre noirâtre et grumeleuse, à peu près du poids d'une demi-livre. Cette terre resta exposée au soleil l'espace d'un quart d'heure ; après quoi le sieur de Saint-Maurice enferma le tout dans le même papier et monta avec ses hommes, le sieur Lenoble, son prévòt, et le sieur de Riousse, subdélégué à Cannes, de M. le Bret, intendant de Provence, dans un grenier où il y avait un fourneau portatif.

« Le sieur Delisle dit au sieur de Saint-Maurice de mettre cette espèce de mâchefer dans une cornue de verre, à laquelle fut joint un récipient ; cette cornue étant sur le petit fourneau, les charbons qui furent mis autour de la cornue furent allumés par les valets de M. de Saint-Maurice. Quand la cornue fut échauffée, le sieur Delisle recommanda à M. de Saint-Maurice de bien observer lorsqu'il verrait précipiter dans le récipient une petite liqueur jaunâtre en forme de mercure, qui fut de la moitié d'un gros pois. Il recommanda de prendre garde qu'une manière d'huile visqueuse qui coulait lentement ne tombât dans le récipient ; à quoi le sieur de Saint-Maurice eut grande attention ; il sépara promptement le récipient d'avec la cornue, lorsqu'il s'aperçut que la première matière était précipitée au fond de ce vaisseau. Ensuite, sans laisser refroidir cette matière, il la versa promptement sur trois onces du mercure ordinaire

qu'on avait mis dans un petit creuset ; sur quoi ayant jeté deux petites gouttes d'huile du soleil, qui lui fut présentée dans une petite bouteille par le sieur Delisle, il mit le tout sur le feu l'espace d'un *miserere*, et coula ensuite ce qui était dans le creuset dans une lingotière, et il vit naître un petit lingot d'or en long, du poids d'environ trois onces, qui est le même qu'il a présenté à M. Desmaretz. Il faut remarquer que, lorsque ce mercure philosophique est refroidi et desséché, puis mis dans une bouteille de verre bien bouchée, il se réduit en poudre, qui s'appelle poudre de projection et qui est noire.

« *Seconde expérience.* — Elle fut faite avec environ trois onces de balles de plomb à pistolet, qui étaient dans la gibecière du valet de M. de Saint-Maurice, lesquelles ayant été fondues dans un petit creuset et affinées par le moyen de l'alun et du salpêtre, le sieur Delisle présenta à M. de Saint-Maurice un petit papier et lui dit de prendre, de la poudre qui y était, environ la moitié d'une prise de tabac, laquelle fut jetée par le sieur de Saint-Maurice dans le creuset où était le plomb fondu ; il y versa aussi deux gouttes de l'huile du soleil de sa première bouteille, dont il a été parlé ci-dessus; ensuite il remplit ce creuset de salpêtre et laissa le tout sur le feu l'espace d'un quart d'heure, après quoi il versa toutes ces matières fondues et mêlées ensemble sur la moitié d'une cuirasse de fer, où elles formèrent la petite plaque d'or avec les autres morceaux qui ont été présentés à M. Desmaretz par M. de Saint-Maurice.

« L'expérience pour l'argent s'est faite de la même manière que cette dernière, à la réserve que la poudre métallique ou de projection, pour l'argent est blanchâtre, et que celle pour l'or est jaunâtre et noirâtre.

« Toutes lesdites expériences attestées être véritables et avoir été faites au château de Saint-Auban, par nous, conseiller du roi en ses conseils, président en la cour des Monnaies de Lyon et commissaire du Conseil, nommé par arrêt du 3 décembre 1709, pour la recherche des fausses fabrications des espèces, tant en Provence, Dauphiné, que Comté de Nice et vallées de Barcelonnette. A Versailles, le 14 décembre 1710.

« Signé : DE SAINT-MAURICE. »

Avec le rapport précédent, M. de Saint-Maurice envoya au ministre Desmaretz l'or provenant des deux transmutations opérées sous ses yeux par l'alchimiste de Cisteron. On avait

essayé à la monnaie de Lyon de frapper des médailles ou pièces avec cet or philosophique; mais, le métal s'étant trouvé très-aigre, on y renonça, et l'on se contenta d'envoyer au ministre le lingot fabriqué par Delisle [1]. A Paris, ce métal fut soumis à l'affinage, et l'on en frappa trois médailles, dont une fut déposée au cabinet du roi : « Le carré en sub-« siste encore au balancier, écrit Lenglet du Fresnoy en 1762, « et l'inscription porte : *Aurum arte factum*. Le transport du « cabinet du roi, de Versailles à Paris, ayant mis ce précieux « dépôt dans un grand dérangement, je n'ai pu en donner « une empreinte; mais j'aurai quelque jour occasion de le « faire. »

Les deux rapports adressés au ministre Desmaretz par l'évêque de Senez et le président de la monnaie de Lyon confirmaient, en les précisant, les merveilles attribuées à l'alchimiste du Midi. Louis XIV, à qui ces faits furent communiqués, fit commander à Delisle de se rendre à Versailles. Mais, comme cet imposteur avait lieu de redouter un examen trop attentif, il opposa pendant deux ans toutes sortes de défaites pour se dispenser de paraître à la cour. A la

[1] Le monnayeur de Lyon à qui cet essai avait été confié montrait moins de confiance que son supérieur dans la validité de l'or philosophique. C'est ce que montre la réflexion qui termine son petit Rapport à M. de Saint-Maurice sur l'essai dont il fut chargé. Cette pièce est ainsi conçue :

« *Rapport du monnayeur de la Monnaie de Lyon*. — On a voulu fondre « dans la Monnaie l'or remis par Monsieur (de Saint-Maurice), et le mettre « en état d'être monnayé : il s'est trouvé si aigre, qu'il n'a pas été possible « de le travailler. En cet état, je demande à Monsieur (de Saint-Maurice) « s'il trouve à propos que je le fasse passer à l'affinage, c'est-à-dire au « départ de l'eau-forte.

« A l'égard de l'argent, il s'est trouvé à 11 deniers 5 grains et a pro-« duit 2 écus, 2 demi-écus, 5 quarts et 3 pièces de 10, que je me donne « l'honneur de présenter à Monsieur (de Saint-Maurice).

« Je prends néanmoins la liberté de lui représenter, fondé sur l'expé-« rience et sans aucune prévention, que ces matières philosophiques me « sont extrêmement suspectes, et, quand il lui plaira, j'aurai l'honneur « d'en donner des démonstrations tant mécaniques que physiques. »

fin on perdit patience, et l'évêque de Senez sollicita lui-même une lettre de cachet contre son favori. En 1711, l'alchimiste fut enlevé et dirigé sur Paris. Mais, dans le trajet, les archers chargés de le conduire, sachant à quel homme ils avaient affaire, résolurent de le tuer pour s'approprier la pierre philosophale qu'il portait sur lui. On feignit donc de se relâcher de la surveillance dont il était l'objet, on lui donna lieu de s'enfuir, et l'on tira sur lui au moment où il s'échappait. On fut assez maladroit pour ne pas le tuer; il eut seulement la cuisse cassée. En cet état il fut enfermé à la Bastille. Il y demeura un an, refusant toujours de travailler, et déchirant, dans des accès de désespoir, les bandages de ses blessures. Il finit par s'empoisonner.

Manuel Gaëtano

Don Dominico Manuel Gaëtano, comte de Ruggiero, Neapolitano, maréchal de camp du duc de Bavière, général, conseiller, colonel d'un régiment à pied, commandant de Munich et major général du roi de Prusse, était, au temps qui nous occupe, un des plus grands seigneurs de l'Europe. La pompe de son nom, la variété de ses titres, le faisaient considérer comme un homme universel. D'où s'était levé cet astre ou plutôt cette comète à si longue queue qui, au commencement du dix-huitième siècle, apparut au firmament de la philosophie hermétique?

Dominico Manuel était né à Petrabianca, près de Naples, d'une famille honnête et d'un père maçon. Le nom que nous lui conservons ici est même problématique, car Gaëtano, comme Neapolitano, ne peut être qu'un surnom. Dans sa jeunesse il apprit le métier d'orfévre, ensuite il voyagea en Italie, et ce fut dans ce pays même que, d'après son propre témoignage, il fut initié, en 1695, au secret de l'art transmutatoire. Bien que Gaëtano n'ait point prononcé le nom de

l'adepte qui l'instruisit, on croit avec assez de fondement que c'était ce même philosophe italien de qui le Provençal Delisle avait tiré sa poudre, c'est-à-dire Lascaris, qui parlait si bien l'italien dans son voyage avec le conseiller Liebknecht, et qui ne s'était pas encore montré en Allemagne à l'époque indiquée par Gaëtano. Schmieder d'ailleurs nomme positivement ce dernier parmi les jeunes gens que Lascaris employait à sa propagande alchimique.

Ce qui est certain, c'est que Caëtano avait entre les mains les deux teintures de Lascaris, la teinture blanche pour l'argent et la teinture rouge pour les transmutations en or. Seulement il ne possédait ces deux poudres qu'en très-petite quantité. Ne pouvant donc espérer s'enrichir par le produit direct de ses projections, il voulut atteindre son but par la ruse, le mensonge et l'escroquerie. Il s'annonçait comme disposé à enrichir tout le monde au moyen des masses de poudre philosophale qu'il promettait de préparer. En attendant, il dépensait fort peu de la sienne, tout juste ce qu'il en fallait pour des expériences auxquelles on n'assistait pas sans payer fort cher. Longtemps il trouva d'illustres benêts qui, pour le voir opérer, lui apportaient beaucoup plus d'or qu'il n'en fabriquait devant eux; il disparaissait ensuite avec la recette.

En quittant l'Italie, le premier pays que Gaëtano visita fut l'Espagne. Il demeura quatre mois à Madrid et y fit très-bien ses affaires; car, plus tard, l'ambassadeur espagnol, marquis de Vasto, lui reprocha publiquement à Vienne d'avoir volé quinze mille piastres à son cousin. Cependant il avait donné de si belles preuves de son art dans la capitale de l'Espagne, que l'envoyé de Bavière, le baron de Baumgarten, l'engagea à se rendre à Bruxelles auprès de l'électeur, qui était alors gouverneur général des Pays-Bas. Il le présentait à son maître comme un véritable adepte : l'homme, au surplus, ne devait pas tarder à se recommander lui-même par ses œuvres.

Une fois entré, à Bruxelles, chez l'électeur Maximilien-Emmanuel de Bavière, Gaëtano se signala par des transmutations en or et en argent, qui excitèrent l'admiration de la cour et lui valurent une confiance illimitée. Mais il ne se pressa pas d'exploiter ces sentiments; il avait jeté ses vues sur l'électeur, au bénéfice duquel il voulait, disait-il, déployer le fort et le fin de son art. Il promettait de lui procurer des trésors immenses et de préparer en grand, pour son usage, la teinture rouge. Maximilien avait dans cet aventurier une confiance aveugle; il n'éprouvait qu'une crainte, c'était de le voir porter ailleurs sa bonne volonté et ses talents. Pour se l'attacher plus étroitement, il lui accorda les premières places d'honneur à sa cour, avec les titres les plus magnifiques et tout l'argent que le fabricant d'or lui demandait. Il paraît que, sur ce dernier chapitre, les besoins étaient fréquents et les requêtes souvent répétées; car, en très-peu de temps, Gaëtano soutira à l'électeur une somme de six mille florins.

Pressé enfin de remplir ses promesses, il voulut recourir à la dernière ruse de son sac. A trois reprises il essaya de fuir, mais il fut toujours rattrapé. Bien convaincu alors qu'il avait eu affaire à un fripon, Maximilien le fit conduire en Bavière et enfermer dans une tour du château de Grimerwald.

Gaëtano fut retenu dans cette prison pendant deux ans, au bout desquels il réussit à s'évader. Il se rendit alors à Vienne, où nous le trouvons en 1704, sous le nom de *comte deRuggiero*. Une projection qu'il fit en présence du prince Antoine de Lichtenstein et du comte de Harrach réussit à tel point, que toute la cour en resta saisie d'admiration. L'empereur Léopold le prit sur-le-champ à son service, et lui donna six mille florins pour préparer la teinture qui avait servi à cette expérience. Mais, l'empereur étant mort sur ces entrefaites, personne ne réclama ni la teinture ni les six mille florins : tout fut donc cette fois profit sans danger pour l'alchimiste.

Gaëtano venait d'ailleurs de trouver un nouveau protec-

teur, et par conséquent une nouvelle dupe dans la personne de Jean-Guillaume, électeur du Palatinat, qui résidait alors à Vienne. Cet illustre personnage se laissa traiter comme tous les précédents : les mêmes preuves le convainquirent, les mêmes promesses l'aveuglèrent ; l'impératrice veuve se mit elle-même de moitié dans ses illusions. Ruggiero s'était engagé à leur livrer, dans six semaines, soixante-douze millions, offrant sa tête pour garant de ses promesses. Mais le jour même où ce terme expirait, il eut l'esprit de se sauver avec la fille d'un seigneur qu'il fit comtesse de Ruggiero.

En 1705, on le voit paraître à Berlin sous le nom de *comte de Gaëtano*. Il demandait au roi de Prusse de le protéger contre ses persécuteurs, promettant en retour de lui enseigner son art et d'enrichir le trésor royal. Frédéric Ier, que la présence de Lascaris dans ses États avait ramené aux idées alchimiques, ne repoussa pas les propositions de Gaëtano, mais il voulut les soumettre à la décision de son conseil. Aucune opposition ne s'éleva au sein du conseil contre les projets du roi.

Le chancelier Dippel, qui se trouvait alors à Berlin, éprouva le désir de faire connaissance plus intime avec le comte Gaëtano. Celui-ci, fort complaisant pour un tel connaisseur, lui montra ses deux teintures ; il lui restait encore à peu près un gros de la blanche et un peu plus de la rouge. Sur la demande de Gaëtano, Dippel envoya chercher par son domestique sept livres de mercure. L'alchimiste plaça ce métal dans un flacon de verre qu'il chauffa au bain de sable. Quand le mercure se trouva porté à l'ébullition, il jeta sur le métal un grain de sa teinture blanche, et l'on entendit aussitôt un sifflement aigu. Dès que le bruit eut cessé, Gaëtano, retirant le flacon du feu, le laissa tomber à terre, et Dippel reconnut avec surprise, parmi ses débris, un gros culot d'argent pur. Cette opération, qui n'était qu'un tour d'adroit escamotage, fit du conseiller Dippel un des partisans les plus dévoués de l'adepte.

Ruggiero ne tarda pas à recevoir l'ordre d'opérer devant le roi. Le prince Frédéric-Guillaume, le comte de Wartenberg, maréchal de cour, et le maréchal de camp, comte de Wartensleben, furent les témoins des essais. Le jeune prince Frédéric, naturellement très-soupçonneux, surveillait de près l'alchimiste. Gaëtano commença par la transmutation du mercure en or. On mit du mercure dans un creuset et l'on chauffa; Ruggiero versa dessus quelques gouttes d'une huile rouge et agita le contenu du creuset. Au bout d'une demi-heure, on retira le creuset du feu et on le laissa refroidir. Des orfévres et des essayeurs de monnaies, que l'on avait fait venir d'avance, examinèrent alors le métal, qui pesait près d'une livre, et reconnurent qu'il consistait en or d'assez bon aloi.

Dans une seconde opération, on changea en argent la même quantité de mercure. Ruggiero opéra ensuite sur une lame de cuivre, dont il convertit en or la moitié. Pour terminer, il fit présent au roi de quinze grains de teinture blanche et de quatre grains de teinture rouge, l'assurant que la première lui fournirait quatre-vingt-dix livres d'argent, et la seconde vingt livres d'or.

Mais, où Ruggiero acheva véritablement de fasciner le roi, ce fut lorsqu'il lui promit de préparer en deux mois huit onces de teinture rouge et sept de teinture blanche; quantités qui devaient produire en tout une somme de six millions de thalers. A partir de ce moment, Ruggiero fut vénéré à la cour comme un envoyé du ciel; il n'eut point d'autre demeure que le palais du prince royal et fut nourri de la cuisine du roi. Frédéric lui donna solennellement sa parole de l'honorer entre tous s'il tenait sa promesse[1].

Gaëtano ne négligeait rien pour se donner toutes les apparences d'un adepte en train de procéder à l'opération suprême de la préparation de la pierre des sages. Il multipliait

[1] *Mémoires du baron de Pollnitz.*

ses projections, ayant toujours soin d'opérer en présence de nombreux témoins, afin qu'on parlât beaucoup de lui. Quelques-unes de ses transmutations étaient fort singulières et témoignaient de sa part d'une merveilleuse habileté de main. Un jour, il changeait en or des florins d'argent sans en altérer ni l'inscription ni l'effigie. Un autre jour, à l'imitation de Delisle, il transformait à volonté des objets de fer en argent ou en or. Mais, de toutes ses expériences, à cette époque, voici l'une des plus curieuses.

Il avait fait la connaissance d'un jeune Berlinois, et avait reconnu que la discrétion n'était point la vertu dominante de son ami. Il le fit entrer un jour dans son laboratoire, afin de le rendre témoin d'une opération sur laquelle il lui recommandait le silence, bien certain, d'ailleurs, que ce confident n'aurait rien de plus pressé que d'aller publier en tous lieux ce qu'il aurait vu. Gaëtano lui exhiba d'abord sa pierre philosophale; c'était une poudre rouge comme du vermillon, nous dit un témoin qui l'avait vue. Sur la main du jeune homme il posa alors une feuille de papier recouverte d'un peu de sable; à côté de ce sable, il mit deux petits grains à peine visibles de sa teinture rouge. Il prit ensuite un florin qu'il fit chauffer et qu'il plaça, encore chaud, sur la feuille de papier. Il ordonna alors au jeune homme de fermer la main, de telle sorte que le sable vînt recouvrir le florin. Aussitôt, on vit de la fumée s'échapper de la main, l'odeur du soufre se fit sentir, et le florin se trouva changé en or.

Tous ces tours étaient fort jolis, sans doute, mais ils ne remplissaient pas l'attente du roi, ni l'importante promesse que Ruggiero lui avait faite. De son côté, ce dernier se montrait fort mécontent. Il avait espéré des présents considérables, et, jusque-là, toute la générosité du roi s'était réduite à l'envoi de douze bouteilles de vieux vin de France. Humilié d'un pareil cadeau, l'artiste se retira une première fois à Hildesheim, et une seconde fois à Stettin. Cependant, des lettres de grâce, un portrait enrichi de diamants et une nomina-

tion au grade de major général l'eurent bientôt ramené. Un jour, le roi lui paraissant en humeur de donner, Gaëtano crut le moment venu d'exploiter ses illusions, et fit la demande catégorique d'une somme de cinquante mille thalers pour continuer ses travaux. Un autre jour, se décidant à céder son secret pour une somme ronde, il demanda mille ducats pour un voyage en Italie.

Tant d'inconséquence éveilla les soupçons. Dans le même temps, le roi recevait de l'électeur palatin le conseil de se méfier de son homme, et une lettre, envoyée de Vienne, lui donnait le même avis. Gaëtano fut pressé plus vivement de tenir sa promesse. Il tenta alors de s'échapper une troisième fois pour gagner Hambourg; mais on le rattrapa, et il fut enfermé dans la forteresse de Custrin.

Usant de l'excuse traditionnelle des artistes hermétiques placés sous les verrous, Gaëtano se plaignit de ne pouvoir travailler en prison. Pour lui ôter tout prétexte, on le ramena à Berlin. Mais, bien qu'il eût promis de s'occuper immédiatement de préparer sa teinture, il ne fit qu'exécuter quelques-unes de ses projections ordinaires afin de gagner du temps. Tout son but était de trouver une occasion de s'enfuir. Cette occasion se présenta en effet, et Ruggiero, s'échappant de Berlin, alla chercher un refuge à Francfort-sur-le-Mein. Mais, le roi de Prusse ayant demandé son extradition, le fugitif fut livré et ramené dans la forteresse de Custrin. Sommé une dernière fois de remplir ses engagements, il paya encore par de belles promesses ou par des essais insignifiants, qui ne laissèrent plus douter qu'il n'eût pris le roi pour sa dupe. Enfin, ayant épuisé toute sa provision de poudre, il devint même incapable de recommencer ses transmutations ordinaires : son crime de lèse-majesté fut ainsi prouvé jusqu'à l'évidence. Aussi Gaëtano était-il déjà perdu lorsqu'on lui fit son procès pour la forme. Reconnu coupable du crime de lèse-majesté, le 29 août 1709, il fut pendu à Berlin. Selon un usage allemand, il fut conduit au supplice couvert d'un ha-

bit de clinquant d'or, et l'on avait doré le gibet où son corps fut attaché.

La sentence des juges de Berlin a été taxée de sévérité et même de barbarie. Le roi lui-même, qui en avait permis l'exécution, l'apprécia sans doute ainsi lorsque le temps lui eut permis de réfléchir sur cette triste affaire, car il défendit à toute la cour de prononcer jamais devant lui le nom de Gaëtano.

Avec l'histoire de cet aventurier se terminent les récits des principales transmutations métalliques dont nous voulions présenter les particularités intéressantes ou peu connues. Il serait superflu, nous le croyons, de développer longuement les conclusions à tirer de ces faits. Dans les événements singuliers dont nous avons raconté les détails, il y avait sans doute des motifs suffisants pour établir la vérité de l'alchimie à une époque où l'ignorance des phénomènes chimiques livrait forcément les témoins de ces expériences à toutes sortes de surprises et d'erreurs. Mais les connaissances scientifiques de notre époque permettent d'éclaircir le sens de ces faits. Nous avons cru inutile, et il aurait été fastidieux de montrer à chaque fois en quoi ont consisté les ruses ou les fraudes que les adeptes accomplissaient pour faire croire à leur science. Si, dans quelques-uns des événements que nous avons eu occasion de rapporter, la critique demeure un instant hésitante, c'est qu'elle manque de renseignements exacts sur le détail des opérations qui furent accomplies. Mais ces particularités secondaires n'enlèvent rien à la conclusion générale qu'il nous reste à formuler. Le mensonge et la ruse ayant pour mobile le désir de s'élever à la fortune et aux honneurs, cette jouissance singulière que l'homme, en dehors même de tout intérêt, éprouve à tromper ses semblables, et qu'il faut bien reconnaître quand l'histoire morale de l'humanité nous en offre de si nombreux et de si étonnants exemples, enfin quelques erreurs involon-

taires commises de bonne foi, et provenant de l'imperfection de la science de cette époque, c'est ainsi qu'il convient, selon nous, d'expliquer les prétendus faits de transmutation métallique dont on vient de lire les récits.

L'ALCHIMIE

AU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE

L'ALCHIMIE

AU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE

Les vieilles croyances à la pierre philosophale et à la transmutation des métaux sont loin d'avoir disparu, comme on le croit, aux lueurs des premières vérités de la chimie moderne. En dépit des raisonnements et des faits contraires accumulés par la science de notre époque, malgré les tristes et innombrables déceptions apportées depuis dix siècles aux espérances des faiseurs d'or, les opinions alchimiques sont encore professées de nos jours. Dans plusieurs contrées de l'Europe, quelques débris ignorés de la tourbe des philosophes hermétiques continuent à poursuivre dans l'ombre la réalisation du grand œuvre, et parmi les modernes adeptes, il en est plus d'un qui n'hésite pas à trouver dans les principes mêmes de la chimie actuelle, la confirmation de ses doctrines. C'est principalement dans la rêveuse Allemagne que s'est conservée cette race opiniâtre. On a déjà vu qu'une vaste association d'alchimistes, fondée en 1790, a existé en Westphalie jusqu'à l'année 1819, sous le nom de *Société hermétique*. En 1837, un alchimiste de la Thuringe présenta à la *Société industrielle* de Weimar une prétendue teinture propre à la transmutation des métaux. On a pu lire à la même époque, dans les journaux français, l'annonce d'un cours

public de philosophie hermétique, par le professeur B..., de Munich. Enfin aujourd'hui même, on cite dans le Hanovre et dans la Bavière des familles entières qui se livrent en commun à la recherche du grand œuvre.

Mais l'Allemagne n'est pas le seul pays de l'Europe où l'alchimie continue d'être cultivée. Dans plusieurs villes de l'Italie et dans la plupart des grandes villes de la France, on trouve encore des alchimistes. De loin en loin, nous voyons paraître dans la bibliographie française, quelques écrits où les prétendus mystères de l'art sont exposés dans un langage d'une obscurité impénétrable et avec le cortége des symboles traditionnels. Ces livres, dérobés habituellement à la connaissance du public, ne se voient guère qu'entre les mains des initiés. Les curieux et les amateurs des souvenirs du vieux temps y retrouvent avec délices un arrière-parfum des rêveries du moyen âge.

Entre les villes de la France, on a coutume de citer Paris comme particulièrement riche en alchimistes. Cette observation n'a rien d'exagéré : on peut dire qu'il existe à Paris des alchimistes théoriciens et des adeptes empiriques. Les premiers se bornent à reconnaître pour vraie la donnée scientifique de l'alchimie, les autres s'adonnent aux recherches expérimentales qui se rattachent à la transmutation des métaux. Un savant assez connu, M. B..., professeur de l'une de nos facultés de province, a pris, dans son *Traité de chimie*, publié à Paris en 1844, la défense des opinions hermétiques, et il y dit en propres termes qu'il « a quelque espoir de voir réussir l'opération du grand œuvre. » Quant aux chercheurs empiriques, ils ne sont pas rares dans les bas-fonds de la science, et l'on ne vit pas longtemps dans le monde chimique sans se trouver plus d'une fois en rapport avec eux. Pour mon compte, je me suis trouvé assez souvent en contact avec des alchimistes de tout parage, et peut-être trouvera-t-on quelque intérêt au récit des souvenirs qui m'en sont restés.

Je fréquentais, en 184..., le laboratoire de M. L... C'était le rendez-vous et comme le cénacle des alchimistes de Paris. Quand les élèves avaient abandonné les salles après le travail de la journée, on voyait, aux premières ombres du soir, entrer un à un les modernes adeptes. Rien de plus singulier que l'aspect, les habitudes et jusqu'au costume de ces hommes étranges. Je les rencontrais quelquefois, dans le jour, aux bibliothèques publiques, courbés sur de vastes in-folio ; le soir, dans les lieux écartés, près des ponts solitaires, les yeux fixés, dans une vague contemplation, sur la voute resplendissante d'un ciel étoilé. Ils se ressemblaient presque tous. Vieux ou flétris avant l'âge, un méchant habit noir, ou une longue houppelande d'une nuance indéfinissable, couvrait leurs membres amaigris. Une barbe inculte cachait à demi leurs traits, creusés de rides profondes, où se lisaient les traces des longs travaux, des veilles, des inquiétudes dévorantes. Dans leur parole lente, mesurée, solennelle, il y avait quelque chose de l'accent que nous prêtons au langage des illuminés des derniers siècles. Leur contenance, abattue et fière tout ensemble, révélait les angoisses d'espérances ardentes mille fois perdues et mille fois ressaisies avec désespoir.

Parmi les adeptes qui se réunissaient dans le laboratoire de M. L..., j'avais remarqué un homme jeune encore et dont les dehors m'avaient frappé. Rien, dans ses habitudes ni dans son langage, ne rappelait ses mystérieux compagnons. Loin de combattre comme eux, ou de rejeter avec mépris les principes de la chimie moderne, il les invoquait sans cesse, car il avait trouvé le germe de ses convictions alchimiques dans l'étude même des vérités de cette science. Dans les discussions fréquentes qu'il soutenait avec nous sur la certitude des dogmes hermétiques, il ne prenait ses arguments que dans les découvertes des savants de nos jours. Aucun fait scientifique ne lui était étranger, car il avait suivi longtemps les leçons des plus célèbres de nos maîtres ; mais la science, cette saine nourriture des esprits, s'était tournée

chez lui en un poison amer qui altérait les sources des primitives notions. Ces sortes de conférences avaient pour moi un attrait tout particulier, et j'avoue à ma honte que souvent je les prolongeais avec intention, séduit par la singularité de ces discours, où les inspirations de l'illuminé et les raisonnements du savant se confondaient de la plus étrange manière.

C'est vers cette époque que j'eus à soutenir avec mon adepte une discussion étendue sur les principes de la science hermétique. Il me fit à cette occasion une exposition générale des doctrines de l'alchimie, et passa en revue toutes les preuves historiques que l'on invoque pour les justifier. Cet entretien est encore tout entier présent à ma mémoire, et je le rapporterai ici, car il pourra faire connaître bien des faits négligés ou même à peine soupçonnés aujourd'hui.

Je me promenais vers la fin de la journée au Luxembourg, dans l'allée de l'Observatoire, quand je vis par hasard mon philosophe arrêté près de la grille du jardin. Dès qu'il m'eut aperçu, il vint à moi.

— Eh bien, docteur, dit-il en m'abordant, avez-vous bien médité sur le sujet de notre dernière conférence, et puis-je enfin espérer offrir l'hommage d'une conversion nouvelle à l'ombre du grand Hermès?

— Mon cher philosophe, lui répondis-je, depuis cet entretien, je n'ai eu d'autre pensée que de déplorer qu'un homme de votre talent et de votre âge puisse consumer ses forces à la poursuite d'une semblable chimère.

Il s'arrêta pensif, réfléchit pendant quelques instants, puis tout à coup il saisit mon bras, m'entraîna rapidement sans rien dire, et me fit descendre dans les allées de la pépinière; nous nous dirigeâmes vers un banc des bas-côtés de la promenade.

« — Écoutez, me dit-il, depuis longtemps je forme le projet de développer devant vous toute la série des preuves sur les-

quelles reposent les croyances alchimiques, et de vous démontrer que nos doctrines, loin d'être ruinées par les découvertes de la science du jour, y puisent au contraire leurs plus sérieux arguments. Je vous ai choisi pour le confident officieux de cette profession de foi, car vous m'écoutez habituellement sans laisser paraître ces sentiments de défiance ou de pitié que vos camarades n'essayent pas même de dissimuler avec nous. Laissez-moi donc, ajouta-t-il en s'animant, laissez-moi vous prouver que l'alchimie n'est pas le rêve de quelques cerveaux dérangés, mais qu'elle trouve dans l'essence des choses des fondements inébranlables, et que le jour n'est pas éloigné où la réalisation de son œuvre sublime amènera en même temps avec elle la découverte des secrets les plus élevés de la nature. »

Il était debout, il parlait avec feu. Je compris qu'il était impossible d'éviter la dissertation ; je m'assis résigné et il commença.

« Permettez-moi d'abord, me dit-il, de bien marquer le sujet précis des travaux des alchimistes modernes, et de fixer la limite de leurs recherches. Les efforts des adeptes de tous les temps ont eu pour but la découverte du secret agent, connu sous le nom de *pierre philosophale*. Or, selon les auteurs anciens, la pierre philosophale devait jouir de trois propriétés distinctes. Dans son premier état de pureté, elle réalisait la transmutation des métaux, changeait les métaux vils en métaux nobles, le plomb en argent, le mercure en or, et d'une manière générale transformait les unes en les autres toutes les substances chimiques. A un degré supérieur de perfection, elle pouvait guérir les maladies qui affligent l'humanité, et prolonger la vie bien au delà de ses bornes naturelles ; elle portait alors le nom de *panacée universelle*. Enfin, à son degré le plus élevé d'exaltation, et prenant alors le nom d'*âme du monde, spiritus mundi*, la pierre philosophale transportait les hommes dans le commerce in-

time des êtres spirituels; elle brisait les barrières qui défendent l'entrée des mondes supérieurs, et nous révélait, dans une contemplation sublime, les mystères de l'existence immatérielle. Telles sont les trois propriétés que les premiers hermétiques ont attribuées à la pierre philosophale.

« Les alchimistes d'aujourd'hui rejettent la plus grande partie de ces idées. Ils accordent à la pierre philosophale la vertu de transmuer les métaux, mais ils ne vont pas plus loin. Il est facile de comprendre d'ailleurs comment les anciens spagyriques ont été conduits à prêter ainsi à l'agent des transmutations, des qualités occultes, puisées en quelque sorte aux sources immatérielles. Cette pensée porte l'empreinte et n'est que le reflet des croyances philosophiques de l'époque qui la vit naître. Ce n'est qu'au treizième siècle que l'on a commencé d'attribuer à la pierre des sages la puissance de guérir des maladies et de spiritualiser les êtres physiques. Or vous savez quelles doctrines régnaient alors dans les écoles. L'antiquité philosophique renaissait. On combinait avec la logique d'Aristote les principes de l'école contemplative. Comme aux beaux temps de Pythagore, les mystères des nombres appliqués aux phénomènes physiques, formaient, au mépris du témoignage des sens, le seul fondement des sciences. L'univers se peuplait d'êtres métaphysiques, établissant des liaisons secrètes et de mystérieuses sympathies avec les objets du monde visible. Il est donc tout simple qu'à cette époque les alchimistes aient enrichi de quelques propriétés surnaturelles l'agent merveilleux, objet de leurs travaux. Mais pour nous, éclairés des lumières de la philosophie moderne, nous condamnons ces aberrations mystiques des anciens âges. Nous répudions la chimère de la *panacée universelle*, à plus forte raison celle de l'*âme du monde*, dont la notion est d'ailleurs fort obscure dans le petit nombre de philosophes qui l'ont conçue et développée.

« Tout le dogme alchimique se réduit donc aujourd'hui à admettre qu'il existe une substance portant en elle la se-

crète vertu de transformer les unes dans les autres toutes les espèces chimiques, ou, pour raisonner sur un objet plus accessible à l'expérience, d'opérer la transmutation des métaux. L'objet de l'alchimie, c'est la découverte de cet agent, que bien des adeptes ont possédé, mais qui maintenant est perdu pour nous. Voilà la question dans toute sa simplicité. Je tenais à bien limiter, en commençant, le terrain de notre discussion, afin d'empêcher qu'elle ne s'égare dès le début sur des chimères abandonnées. Maintenant, en me renfermant dans le cercle des découvertes de la chimie moderne, je vais vous prouver que la transmutation des métaux est un phénomène parfaitement réalisable, et que plusieurs faits de la science actuelle en justifient la donnée. »

En cet endroit, l'adepte s'assit à mes côtés, puis il reprit en ces termes :

« Avez-vous jamais réfléchi à une inconséquence bien singulière, dans laquelle sont tombés les savants de nos jours? Ils reconnaissent que quatre substances simples, l'oxygène, l'hydrogène, le carbone et l'azote, entrent seules dans la composition des corps d'origine organique; mais ils ajoutent que plus de soixante éléments sont nécessaires pour former les combinaisons minérales. Ainsi quatre corps simples suffiraient pour constituer l'atmosphère qui nous environne, l'eau qui couvre les trois quarts de notre globe, toute la création animée qui s'agite à sa surface; et plus de soixante corps devraient se réunir pour composer la masse solide de notre planète. En vérité, c'est mettre bien gratuitement sur le compte de la nature une inconséquence grossière. Ne serait-il pas plus simple de penser *à priori* que ces quatre éléments qui suffisent aux actions moléculaires des produits organiques, suffisent également aux besoins des combinaisons minérales, et qu'à eux seuls ils constituent le fonds des ressources matérielles mises en jeu dans notre univers? Nous

arriverions ainsi à ce fameux nombre quatre, au *Tetractis* de Pythagore, ou *Tetragramme*, qui jouait un si grand rôle dans les mystères de la Chaldée et de l'ancienne Égypte. Nous serions conduits à retrouver sous d'autres noms les quatre éléments des anciens alchimistes, les quatre éléments des chimistes du dix-septième siècle. Mais, sans aller aussi loin, tenons-nous-en à constater ici cette contradiction choquante qui dépare, de nos jours, la philosophie naturelle. Voilà une première difficulté, elle est grave, elle est au moins de nature à faire suspendre votre jugement.

« J'arrive à quelques considérations plus précises, parce qu'elles peuvent se passer de toute induction étrangère, et qu'elles sont uniquement empruntées aux découvertes de la chimie moderne.

« Jusqu'à ces derniers temps on avait pensé que pour définir un corps et le séparer de tous les autres, il suffit d'indiquer sa composition et ses propriétés ; on admettait que deux substances présentant la même composition chimique sont, par cela même, identiques. Mais si les premiers chimistes avaient posé ce fait comme une vérité fondamentale, de leur côté les alchimistes n'avaient pas cessé de le combattre. La théorie alchimique sur la composition des métaux, professée depuis le huitième siècle, posait en principe que les produits naturels peuvent offrir les plus grandes différences dans leurs caractères extérieurs, bien qu'au fond leur composition soit la même. Cette théorie établissait en effet que tous les métaux sont identiques dans leur composition, qu'ils sont tous formés de deux éléments communs, le soufre et le mercure, et que la différence de leurs propriétés ne tient qu'aux proportions variables de mercure et de soufre qui les constituent. L'or, par exemple, était formé, selon les alchimistes, de beaucoup de mercure très-pur et d'une petite quantité de soufre ; l'étain, de beaucoup de soufre mal fixé uni à une petite quantité de mercure impur. En ce qu'elle a de général, cette théorie posait donc en principe que plusieurs substances,

tout en se confondant par leur composition, peuvent cependant différer entre elles extérieurement et par tout l'ensemble de leurs réactions. A côté d'elle s'élevait la théorie des chimistes, défendant la proposition contraire. Vous savez comment s'est terminé le débat. Les progrès de la science ont apporté à notre époque un éclatant triomphe aux opinions alchimiques. Le perfectionnement de l'analyse des chimistes a permis de reconnaître que les produits minéraux ou organiques peuvent présenter une identité complète dans leur composition, tout en affectant au dehors les propriétés les plus opposées. Ainsi l'acide fulminique qui fait partie des fulminates et des poudres fulminantes, contient rigoureusement les mêmes quantités de carbone, d'oxygène et d'azote, que l'acide cyanique, et il renferme ces éléments unis suivant le même mode de condensation. Cependant les fulminates soumis à la plus faible élévation de température détonnent avec violence, tandis que les cyanates résistent à la chaleur rouge. L'urée, qui fait partie de plusieurs liquides de l'économie animale, présente la même composition chimique que le cyanate d'ammoniaque, et rien n'est plus dissemblable que les caractères de ces deux produits. L'acide cyanhydrique, poison redoutable, ne diffère en rien, par sa composition, du formiate d'ammoniaque, sel des plus inoffensifs. La chimie fournit une foule d'exemples pareils. C'est cette propriété nouvelle de la matière que l'on a décorée du nom élégant d'*isomérie*.

« Mais cette isomérie que les chimistes accordent aujourd'hui aux corps composés, peut-elle atteindre les corps simples? Les substances réputées élémentaires, les métaux, par exemple, peuvent-ils présenter des cas d'isomérie? Vous voyez tout de suite à quel point avancé nous amène cette question en apparence si simple. Résolue affirmativement, elle lèverait toutes les difficultés théoriques que l'on oppose à la transmutation des métaux. Car, s'il était démontré que les métaux sont isomères, que sous le voile des caractères

extérieurs les plus dissemblables ils cachent des éléments identiques dans leur nature, le dogme alchimique serait justifié, et la transformation moléculaire qui doit s'opérer dans la transmutation d'un métal n'aurait plus rien qui pût nous surprendre. Le fait mérite donc d'être examiné de près.

« Pour établir l'isomérie de deux composés, on les analyse chimiquement, et l'on constate ainsi l'identité, en nombre et en naturo, de leurs parties constituantes. Mais pour le cas particulier des métaux, ce moyen nous manque, puisque ces corps sont considérés comme simples, précisément parce qu'ils résistent à tous nos procédés d'analyse. Cependant une autre voie nous reste. On peut comparer les propriétés générales des corps isomériques aux propriétés des métaux, et rechercher si les métaux ne reproduiraient point quelques-uns des caractères qui appartiennent aux substances isomériques. Cette comparaison a été faite par le chef éminent de la chimie française, par M. Dumas, et voici le résultat auquel elle a conduit.

« On a remarqué que dans toutes les substances présentant un cas d'isomérie, on trouve habituellement des équivalents égaux, ou bien des équivalents multiples ou sous-multiples les uns des autres [1]. Or ce caractère se retrouve chez plusieurs métaux. L'or et l'osmium ont un équivalent presque identique. Il est rigoureusement le même pour le platine et l'iridium ; et Berzélius a trouvé, ajoute M. Dumas, que les quantités pondérables de ces deux métaux sont absolument les mêmes dans leurs composés correspondants pris à poids égaux. L'équivalent du cobalt diffère à peine de celui du nickel, et le demi-équivalent de l'étain est très-sensiblement égal à l'équivalent entier des deux métaux précédents ; le zinc, l'yttrium et le tellure offrent, sous les mêmes rapports, des différences si faibles, qu'il est permis de les attri-

[1] On désigne en chimie, sous le nom d'*équivalent* ou de *nombre proportionnel* d'un corps simple ou composé, la quantité en poids de ce corps qui doit s'unir à un autre pour former une combinaison.

buer à une légère erreur dans l'expérience [1]. M. Dumas, qui a récemment traité de nouveau cette curieuse question devant l'*Association britannique*, a montré de plus que lorsque trois corps simples sont liés entre eux par de grandes analogies de propriétés, tels, par exemple, que le chlore, le brôme et l'iode, le baryum, le strontium et le calcium, l'équivalent chimique du corps intermédiaire est toujours représenté par la moyenne arithmétique entre les équivalents des deux autres.

« Ces rapprochements remarquables ont produit, en Angleterre, une grande impression sur l'esprit des savants. Ils constituent, en effet, une démonstration suffisante de l'isomérie des corps simples. Ils prouvent que les métaux, quoique dissemblables par leurs qualités extérieures, ne proviennent que d'une seule et même matière différemment arrangée ou condensée. Or, s'il est vrai que les métaux soient isomères, la première conséquence à tirer de ce fait, c'est qu'il est possible de les changer les uns dans les autres, c'est-à-dire de réaliser les transmutations métalliques.

« La considération des équivalents amène à une autre présomption en faveur de la transmutation des métaux. Un chimiste anglais, le docteur Prout, a fait le premier cette observation que les équivalents chimiques de presque tous les corps simples sont des multiples exacts du poids de l'équivalent de l'un d'entre eux. Si l'on prend comme unité l'équivalent de l'hydrogène, le plus faible de tous, on reconnaît que les équivalents de tous les autres corps simples renferment celui-ci un nombre exact de fois. Ainsi, l'équivalent chimique de l'hydrogène étant considéré comme l'unité, celui du carbone est représenté par six, celui de l'azote par quatorze, celui de l'oxygène par seize, celui du zinc par trente-deux, etc. Mais si les masses moléculaires qui entrent en action dans les combinaisons chimiques offrent

[1] Dumas, *Philosophie chimique*, page 319.

entre elles des rapports aussi simples, si l'équivalent du carbone est exactement six fois plus pesant que celui de l'hydrogène, l'équivalent de l'azote quatorze fois supérieur, etc., n'est-ce point là une preuve que tous les corps de la nature sont formés d'un même principe, et qu'une seule matière diversement condensée produit tous les composés que nous connaissons? Si cette conclusion était admise, elle justifierait le principe de l'isomérie des métaux et donnerait à la transmutation un appui théorique incontestable.

« Le phénomène de la transmutation des métaux n'a donc rien qui soit en opposition avec les faits et les théories qui ont cours dans la science à notre époque. Passons maintenant à l'examen du moyen pratique qui permet d'exécuter l'opération. C'est ici que naissent en foule les objections de nos adversaires; mais il suffira, pour les détruire, de rectifier l'opinion très-inexacte que l'on se fait universellement de la nature et du rôle chimique de la pierre philosophale.

« Les personnes étrangères à notre art supposent en effet que nous accordons à cet agent précieux un mode d'action tout à fait occulte et en opposition avec les phénomènes habituels. Nous n'admettons rien de semblable. La pierre philosophale ne possède, suivant nous, aucune propriété surnaturelle, et son mode d'action n'a rien qui ne trouve une analogie complète dans les faits ordinaires de la chimie. Portez un instant votre attention sur les phénomènes que l'on réunit sous le nom commun de *fermentations*. La fermentation, en général, est une opération chimique opérée au sein des produits organiques, par une substance d'une nature inconnue nommée *ferment*. Ces fermentations, si bien étudiées aujourd'hui dans leurs principaux effets, permettent de comprendre sans peine les transmutations métalliques. En effet, la transformation qui s'opère dans les matières organiques, sous l'influence du ferment, est à nos yeux la parfaite image des changements qui peuvent se produire dans les métaux, quand la pierre philosophale est

mise en contact avec eux. La pierre philosophale, c'est le ferment des métaux; la transmutation métallique, c'est la fermentation transportée du domaine des corps organiques dans le monde minéral, et accommodée aux conditions propres à ces matières. Dans les métaux fondus et portés à la chaleur rouge, il peut se produire une transformation moléculaire entièrement analogue à celle que subissent les produits organiques fermentescibles. De même que le sucre, sous l'influence du ferment, se change en acide lactique sans varier de composition, de même qu'il se transforme en alcool et en acide carbonique, lesquels reproduisent intégralement sa composition : ainsi les métaux, tous identiques dans leur nature, peuvent passer de l'un à l'autre sous l'influence de la pierre philosophale, leur ferment spécial. Si vous rapprochez les phénomènes généraux de la fermentation du fait de la transmutation métallique, vous serez étonné des analogies que présentent entre eux ces deux ordres d'action chimique. Sans doute, il est difficile de se rendre compte de ce qui peut se passer dans l'intimité des métaux sous l'influence de la pierre philosophale; mais l'explication théorique de la fermentation rencontre auprès des chimistes les mêmes difficultés. Personne n'ignore que la fermentation se dérobe à toute théorie scientifique; dans les réactions ordinaires; en effet, un corps se combine à un autre, un élément déplace un autre élément et s'y substitue en vertu d'une attraction supérieure; et dans tous ces cas les lois de l'affinité rendent facilement compte du fait. Mais dans les fermentations rien de pareil ne s'observe. Le ferment ne prend lui-même aucune part aux altérations chimiques qu'il provoque, et l'on ne peut trouver, ni dans les lois de l'affinité, ni dans les forces de l'électricité, de la lumière ou de la chaleur, aucune source légitime d'explication de ses effets. On s'étonne de voir les alchimistes accorder à la pierre philosophale la propriété d'agir sur les métaux à des doses infiniment faibles, et assurer, par exemple,

qu'un grain de pierre philosophale peut convertir en or huit onces de mercure; mais la fermentation nous présente une particularité toute semblable. Le ferment agit sur les matières organiques à dose *infinitésimale* suivant le terme adopté; la diastase, par exemple, transforme en sucre deux mille fois son poids d'amidon. Et quand on a vu de ses yeux quelle faible quantité de ferment est nécessaire pour provoquer dans certains cas l'altération d'une masse énorme de matière organique, on trouve un peu moins extravagante l'exclamation de Raymond Lulle : *Mare tingerem si mercurius esset*.

« Il n'y a donc rien de mystérieux dans le rôle chimique de la pierre philosophale, et la transformation qu'elle peut provoquer dans les métaux s'explique sans difficulté, quand on la compare à des faits du même ordre, dont nous sommes tous les jours les témoins.

« Ainsi, dans les vérités reconnues par la chimie moderne le dogme alchimique trouve une confirmation satisfaisante. Les hommes qui pendant dix siècles ont appliqué l'effort de leur génie à cette œuvre admirable n'étaient donc ni des imposteurs ni des fous. Geber, Avicenne, Rhasès, Arnauld de Villeneuve, saint Thomas, Raymond Lulle, Albert le Grand, Basile Valentin, Paracelse, Van-Helmont, Glauber, Kunckel, Becher, qui ont propagé ces doctrines, et la plupart des grands philosophes du moyen âge, qui les confessaient à l'envi, ne furent point les aveugles jouets de la même folie; ils ne formèrent pas une ligue de mensonges pour tromper l'univers et bercer les hommes d'une chimérique espérance. Tous, ils poursuivaient avec passion un principe aussi clair, aussi irrécusable pour eux, que peut l'être la vérité la plus simple aux yeux d'un savant de nos jours. Quant aux erreurs qui leur sont reprochées avec tant d'amertume, elles furent la conséquence de la philosophie de leur temps. Il me serait bien facile, en effet, de vous montrer, en considérant quelques-uns des principes généraux

de l'alchimie, que ses longs écarts ne furent que la suite inévitable des doctrines philosophiques du moyen âge.

« Les alchimistes accordaient, par exemple, une certaine importance à la considération des influences surnaturelles pour l'interprétation des phénomènes physiques. Selon eux, les planètes sympathisaient avec les métaux; les objets extérieurs trouvaient dans nos organes de mystérieuses correspondances; les êtres matériels nourrissaient des affections morales; un esprit invisible réglait à la fois les rapports physiques, intellectuels et moraux de toutes les substances créées. Mais au moyen âge, où est le philosophe qui ait autrement raisonné? Remontez, pour un instant, les sentiers du passé philosophique, vous verrez les conceptions aristotéliennes, imprimant leur empreinte sur toutes les branches des connaissances humaines. La médecine, les sciences naturelles et physiques, s'enveloppaient à l'envi de voiles dérobés à l'obscurité de ces doctrines. Comment les médecins au quinzième siècle expliquaient-ils les propriétés des médicaments et, pour prendre un exemple, les vertus médicinales du plomb? En considérant que le plomb purifie l'or, et que, puisqu'il corrige et guérit les impuretés de l'or, il est propre à chasser les impuretés du corps humain. L'argent était regardé comme le spécifique des maladies du cerveau, parce que l'argent était consacré à la lune, et que le cerveau entretenait, disait-on, des sympathies avec cet astre. C'est à peine si au commencement du dix-septième siècle la physique elle-même s'est dégagée de ces entraves. N'est-il pas vrai qu'encore à cette époque les physiciens agitaient avec Boerhaave des questions comme celle-ci : « Les images des objets « naturels réfléchis au foyer des miroirs concaves ont-elles « une âme? » Comment donc l'alchimie aurait-elle pu se mettre à l'abri des rêveries qui assiégeaient alors toutes les sciences?

« Un des fondements principaux des théories alchimiques consistait dans ce principe que les minéraux ensevelis dans le sein de la terre naissent et se développent comme les

êtres organisés. Mais tous les naturalistes, au moyen âge, ont accordé aux fossiles la propriété de s'accroître. « Le soleil engendre les minéraux dans le sein du globe » est un axiome de l'école. Les conséquences tirées de cette loi doivent sembler assez légitimes. Les alchimistes, considérant que l'or est le plus parfait des métaux, étaient convaincus que la nature, en produisant les substances minérales, tend toujours à produire de l'or, l'*enfant de ses désirs*. Quand les circonstances favorables à la formation de ce métal venaient à manquer, il se produisait des avortons, c'est-à-dire les métaux vils. Mais les philosophes ajoutaient qu'il est possible de surprendre les secrets procédés de la nature, de découvrir la matrice cachée qui nourrit, conserve, élabore la semence des métaux, et qu'il est permis, par une chaleur et des aliments convenables, de faire en un clin d'œil ce qui s'exécute dans le sein du globe avec le secours du temps et du feu souterrain. Ce n'étaient là assurément que des spéculations; mais, en les condamnant, on ne frappe que les conceptions philosophiques du moyen âge. Elles respirent là tout entières, car leur caractère essentiel a précisément consisté dans cette perpétuelle tendance à mêler les faits de l'ordre moral à ceux de l'ordre physique, à prêter des affections aux corps bruts, comme à souiller de quelque qualité matérielle la pure essence des êtres abstraits.

« Mon ami, suspendons le blâme, arrêtons sur nos lèvres les paroles de condamnation ou de mépris. Ces hommes tant décriés ont rendu des services que la postérité méconnaît. Leurs travaux ont fourni les premières et les plus solides bases au monument glorieux des sciences que le dix-septième siècle vit s'élever et grandir. Leurs recherches innombrables, leur patience infatigable, l'heureuse loi qu'ils s'étaient imposée de publier les faits qui ne pouvaient servir à l'avancement particulier de leurs vues, ont seules amené ce grand résultat.

« Je ne veux pas entreprendre de justifier tous les actes,

toutes les pensées des alchimistes; cependant il est impossible de ne pas rendre hommage, dans quelques cas, à la justesse de leurs méthodes scientifiques Ils ajoutaient, vous le savez, une extrême importance à appeler au secours de leurs travaux l'intervention du temps. Leurs opérations se prolongeaient des années entières, et quelquefois une expérience inachevée était léguée par un adepte en héritage à son fils. Cette considération du temps, élément si négligé de nos jours, était de la part des alchimistes le signe évident d'une observation exacte et profonde. Il est bien reconnu que la nature réalise, avec le secours du temps, d'innombrables combinaisons que nous sommes impuissants à reproduire dans nos laboratoires, et de nos jours, il a été permis d'imiter quelques-uns de ces produits en faisant intervenir, avec la lenteur des actions, le concours artificiel de l'électricité. Un alchimiste conduisit un jour Cadet Gassicourt dans son laboratoire, et lui montra une petite pierre poreuse et légère, offrant la couleur de l'or. Il avait obtenu ce curieux produit en abandonnant, pendant des années entières, l'eau de la pluie à l'évaporation spontanée, et recueillant la pellicule irisée qui se forme alors à sa surface. Quelle était la nature de cette substance? Etait-ce, comme le pensait l'adepte, un commencement de végétation de l'or par le *spiritus mundi* qui se concentre dans l'eau exposée longtemps à l'action atmosphérique? Je l'ignore, mais ce que je sais fort bien, c'es que nos chimistes d'aujourd'hui, avec leur manière expéditive de conduire les recherches, n'auraient jamais trouvé ce corps. Dans la célèbre expérience de Lavoisier, suivie avec tant de persévérance, et qui, en fixant la composition de l'air, donna carrière à la plus brillante série de découvertes dont les sciences aient gardé la mémoire, il y avait, croyez-le bien, comme un dernier souvenir des vieilles habitudes et des traditions alchimiques.

« Sous l'empire de la philosophie de notre époque, nous condamnons les tendances mystiques de l'ancienne alchimie

et ses continuelles préoccupations métaphysiques. Je n'oserais m'élever ouvertement contre cet appel aux lumières de la raison ; cependant j'aperçois encore dans nos sciences bien des faits qui ne s'interprètent que par un recours à des considérations de ce genre. Il est reconnu, en physique, que la force d'un aimant s'accroît d'une manière sensible quand on augmente graduellement sa charge. Quand un barreau aimanté supporte un certain poids de fer, on peut tous les jours augmenter ce poids d'une petite quantité, jusqu'à une certaine limite, au delà de laquelle toute la masse se détache et tombe. L'aimant éprouve alors, comme le disent les physiciens, une *faiblesse* singulière, il ne peut supporter les poids qu'il supportait d'abord, et, pour lui rendre sa force primitive, il faut le charger chaque jour de nouveaux poids ajoutés graduellement et par petites quantités. N'est-ce pas là comme le signe d'une obscure affection morale dans l'une des forces du monde physique?

« Placez un métal oxydable, le cuivre par exemple, en présence de l'eau et de l'air, très-purs tous deux, le métal ne s'oxydera nullement ; mais ajoutez une trace d'un acide quelconque, ou bien faites intervenir l'acide carbonique de l'air, et l'oxydation marchera avec rapidité. C'est cette catégorie très-nombreuse de phénomènes qui porte en chimie le nom d'*actions par l'affinité de prédisposition*. On explique ce fait en disant que l'acide provoque l'oxydation du métal, *parce qu'il a de l'affinité pour l'oxyde qui tend à se former*. Voilà donc un fait matériel presque métaphysique dans sa production, et que l'on ne peut expliquer que par une théorie métaphysique.

« Il serait facile de multiplier des citations de ce genre, mais je ne veux pas m'égarer au milieu de la subtilité de ces vues. J'ai voulu seulement vous montrer, par ces exemples, combien une condamnation absolue des doctrines de nos prédécesseurs serait injuste et peu philosophique, et quelle réserve il est sage de s'imposer dans ce jugement.

« On présenta un jour à Socrate un ouvrage d'Héraclite d'un style très-profond, mais très-obscur. Il le lut avec soin, et comme on lui demandait son avis sur cet écrit : « Je le « trouve admirable, dit-il, dans les endroits où je l'entends; « je crois qu'il en est ainsi pour les parties que je n'ai pu pé- « nétrer, mais il me faudrait plus d'habileté que je n'en ai « pour prononcer sur ces dernières. » Imitez, mon ami, imitez la réserve de Socrate[1]. »

Ayant ainsi parlé, le philosophe par le feu s'arrêta, fatigué de sa longue harangue. Je profitai de son silence pour répondre brièvement à son apologie de la science hermétique.

« Je vous ai écouté, lui dis-je, avec recueillement, bien que je n'aie entendu aucune considération que vous ne m'ayez déjà présentée bien des fois, aucun argument auquel je n'aie amplement répondu en d'autres occasions. Cependant puisque vous avez voulu instituer ici une sorte de *dispute*, j'essayerai de vous répondre.

« En premier lieu, vous pensez surprendre nos chimistes dans une flagrante contradiction, parce qu'ils admettent que quatre corps simples suffisent pour former tous les produits organiques, tandis que les combinaisons minérales en exigent plus de soixante. Mais la contradiction n'est qu'apparente. Examinez la série de nos soixante corps simples, vous reconnaîtrez que fort peu d'entre eux prennent un rôle actif dans les grandes actions physiques de notre globe. La liste des substances reconnues élémentaires est longue assuré-

[1] A titre de confirmation de ce qui précède, nous rapportons à la fin du volume (Note IV) une sorte de manifeste hermétique, publié en 1853 par un chimiste, M. Théodore Tiffereau, de Nantes, qui n'a pas craint de soumettre, cette année, à l'Académie des sciences de Paris, ses opinions scientifiques sur la transmutation des métaux et les moyens qui, selon lui, permettent de la réaliser. C'est un document qui nous a paru utile à enregistrer pour l'histoire scientifique de notre époque.

ment, mais le nombre de celles que la nature met en jeu est en réalité fort restreint. Aux éléments qui appartiennent d'une manière plus spéciale aux êtres organisés ajoutez seulement le chlore, le soufre, le phosphore, le silicium, l'aluminium, le calcium et le fer, vous aurez la série à peu près complète des corps qui forment le domaine des réactions minérales. Tout porte à penser que l'ordre habituel des grands phénomènes du monde ne serait en aucune façon troublé, si les faibles quantités de platine, d'arsenic ou de zinc, par exemple, que l'on trouve disséminées dans le globe, ne s'y rencontraient pas. Le petit nombre d'éléments qui entrent dans la constitution des composés organiques n'a rien d'ailleurs qui doive nous surprendre. A l'exception du carbone, ces quatre corps sont gazeux ; l'équilibre de leur combinaison doit être en conséquence très-facilement détruit, et ils peuvent ainsi suffire à provoquer les mutations, les transformations continuelles qui sont la condition de la vie. Les combinaisons minérales résistent avec plus d'énergie aux influences extérieures, leur stabilité chimique est plus grande, ce qui nécessite le concours d'un plus grand nombre d'éléments ; mais en définitive cette différence est assez faible et ne peut à aucun titre être invoquée comme argument.

« Vous prétendez rapprocher des faits chimiques habituels le mode d'action de la pierre philosophale, en nous montrant dans la fermentation un phénomène qui offre quelque analogie avec la transmutation des métaux. On peut, il est vrai, dépouiller ainsi la pierre philosophale des propriétés surnaturelles qu'on lui prête généralement. Mais tout l'avantage s'arrête là. Il n'est permis de voir dans ce rapprochement qu'une belle comparaison, qui d'ailleurs est fort ancienne, puisqu'elle remonte à Hortulanus. Car, pour démontrer que l'agent des transmutations participe, en quelque chose, des propriétés des ferments ; pour faire admettre que dans les métaux fondus et portés à la chaleur rouge il peut s'accomplir une modification moléculaire comparable

à une fermentation, il faudrait commencer par établir l'identité de composition des métaux. Or la théorie alchimique sur l'isomérie des métaux est encore au moins contestable.

« Les arguments que vous invoquez en faveur de la transmutation métallique ne reposent donc sur aucun fondement bien sérieux. Mais je vais plus loin, j'admets un instant avec vous que toutes ces considérations ont une valeur certaine; j'admets, en particulier, que ces rapprochements remarquables faits par M. Dumas entre les équivalents des corps simples d'une même famille, et cet autre rapport si singulier trouvé par le docteur Prout entre l'équivalent de l'hydrogène et les équivalents de tous les autres corps simples, peuvent autoriser la conséquence que vous ne craignez pas d'en tirer sur l'isomérie des métaux, je dis que, tout cela accordé, la question serait encore bien loin d'être tranchée en votre faveur. En acceptant, en effet, toutes ces données comme valables, nous serions conduits à la conclusion que voici : « Dans « l'état présent de nos connaissances, on ne peut prouver « d'une manière absolument rigoureuse que la transmuta- « tion des métaux soit impossible : quelques circonstances « s'opposent à ce que l'opinion alchimique soit rejetée, « comme une absurdité en opposition avec les faits. » Voilà, dans son expression la plus étendue, le seul bénéfice de raisonnement auquel vous puissiez prétendre. Mais, de ce qu'un fait est reconnu ne pas être impossible, il ne résulte nullement que ce fait existe. Nous ne saurions prouver que le plomb ne se changera jamais en or, mais il ne suit point de là que l'on puisse effectuer la mutation réciproque de ces métaux. J'insiste sur cette dernière réflexion, parce qu'elle me paraît devoir trancher à elle seule le nœud de votre argumentation tout entière. »

« — Ce que vous m'accordez, répliqua alors l'alchimiste, suffit à la cause que je défends, car si vous reconnaissez que nos théories n'ont rien en définitive qui offense trop le sentiment des chimistes, il suffira, pour que la victoire nous

soit acquise, de faire voir que des transmutations métalliques ont été exécutées, et que plusieurs personnes ont découvert et possédé la pierre philosophale. Un seul cas de cette espèce suffirait à la rigueur pour cette démonstration. Or les écrits hermétiques sont remplis de ces faits; les narrations qu'on y trouve sont entourées d'ailleurs d'un tel cortége d'imposants témoignages, qu'un auteur moderne, Schmieder, n'hésite pas à déclarer que les preuves historiques suffisent à elles seules pour établir la réalité de notre science et l'existence de la pierre philosophale. Vous partagerez, je l'espère, cette conviction, si vous voulez bien maintenant écouter le récit de ces faits. »

Vous savez, ami lecteur, que, dans l'histoire de l'alchimie, les transmutations métalliques forment un chapitre fort étendu. Aussi, en voyant mon interlocuteur se disposer à entreprendre la longue histoire des exploits des faiseurs d'or, je fus effrayé des proportions qu'allait recevoir notre entretien. J'essayai de réclamer.

— Il est un peu tard, objectai-je timidement.

— Non, dit mon obstiné discoureur, le soleil se couche à peine; je vois encore ses derniers rayons dorer les tours de Saint-Sulpice. Écoutez donc ma démonstration; je ne vous laisserai que converti.

Ici l'adepte entama le récit des transmutations métalliques. Parcourant successivement les faits de ce genre dont les deux derniers siècles furent les témoins, il me rappela les événements singuliers rapportés par Van Helmont, Helvétius, Bérigard de Pise et le pasteur Gros. Vinrent ensuite les transmutations opérées en 1648 par l'empereur Ferdinand III avec la poudre de Richtausen. Les aventures d'Alexandre Sethon et celles de Michel Sendivogius, son héritier et son élève, furent longuement racontées. Passant de là au dix-huitième siècle, mon alchimiste cita d'abord la transmutation attribuée au Suédois Payküll. Il aborda en-

suite la vie mystérieuse de Lascaris. Les merveilles que l'on attribue aux émissaires de cet adepte ne furent point oubliées; Bötticher, Delisle, furent ici cités avec honneur. En un mot, mon interlocuteur n'oublia rien dans cette revue des hauts faits de la science transmutatoire.

« Voilà donc, reprit l'adepte terminant enfin sa longue exposition historique, une série d'événements qui démontrent qu'à différentes époques plusieurs personnes ont possédé le secret de la transmutation. Mais il existe une autre catégorie de preuves qui n'est pas à négliger ici, et que je vous présenterai en terminant. Je veux parler des richesses considérables que l'on a toujours vues entre les mains des personnes qui ont possédé la pierre philosophale. L'histoire nous fournit sous ce rapport des faits contre lesquels il serait difficile d'élever des objections raisonnables.

« Tous les écrivains hermétiques assurent que Raymond Lulle, prisonnier d'Edouard III à la Tour de Londres, y fabriqua pour six millions d'or qui servirent à frapper les nobles à la Rose. En France, Nicolas Flamel trouva en 1382 le secret de la projection, et cet homme, jusque-là pauvre copiste, vivant à grand'peine du produit de son travail, se montre tout à coup à la tête d'immenses richesses. Il fonde à Paris quatorze hôpitaux, bâtit trois chapelles, relève sept églises qu'il dote magnifiquement. A Pontoise, lieu de sa naissance, il fait tout autant de fondations pieuses. En 1742 on distribuait encore aux pauvres de Paris les aumônes qu'il avait instituées par son testament. On s'est beaucoup occupé de trouver l'origine des richesses de Flamel; mais les écrivains qui ont élevé ces doutes, tels que Gabriel Naudé et l'abbé Villain, n'ont entrepris leurs recherches que deux ou trois siècles après sa mort. Or il est bon de savoir que du vivant de Nicolas Flamel, l'origine de sa fortune ayant paru suspecte, le roi Charles VI fit dresser à ce sujet une enquête par un maître des requêtes, le sieur Cramoisi. Nul ne peut dire

ce qui en résulta ; mais dès ce moment Flamel ne fut plus inquiété.

« L'alchimiste anglais George Ripley fit présent de cent mille livres d'or aux chevaliers de Rhodes, lorsque l'île fut attaquée par les Turcs en 1460.

« Gustave-Adolphe, roi de Suède, en traversant la Poméramie, reçut, à Lubek, d'un prétendu marchand, cent livres d'or qui furent converties en ducats portant les signes de leur origine hermétique. A la mort de cet inconnu, on trouva chez lui une fortune de plus d'un million sept cent mille écus.

« On ne peut regarder que comme des productions alchimiques les dix-sept millions de rixdales que laissa l'électeur Auguste de Saxe, en 1580, car ce prince est connu pour avoir fait plusieurs fois la projection de ses propres mains.

« Les quatre-vingt-quatre quintaux d'or et les soixante quintaux d'argent que l'on a trouvés, en 1612, dans le trésor de l'empereur d'Allemagne, Rodolphe II, avaient aussi la même origine. Parmi les princes de l'Empire, Rodolphe II a été le partisan le plus outré de la science hermétique. Vers la fin de son règne, la plupart de ses actes furent inspirés par ses prédilections pour l'alchimie. Tout son entourage était spagyrique. Ses laquais mêmes n'étaient que des alchimistes, compagnons de ses travaux. La maison de son médecin, Thaddœus de Hayec, était ouverte à tous les artistes ambulants qui, avant d'être admis en sa présence, venaient, par des épreuves convenables, se faire reconnaître et accréditer comme adeptes ; et le poëte de la cour, l'Italien Mardochée de Delle, n'avait d'autre occupation que de célébrer en rimes allemandes les exploits des artistes qui fréquentaient la cour de Prague.

« J'ajouterai enfin, pour clore dignement cette liste, que les richesses que le pape Jean XXII a laissées à sa mort en 1334 ne peuvent être que le résultat de ses pratiques alchimiques, Le comté d'Avignon, où résidait le saint-siége, n'avait avant cette époque qu'un revenu assez modique, et les papes pré-

cédents n'avaient pas brillé par leur opulence. Dans le trésor de Jean XXII on trouva vingt-cinq millions de florins. La source de cette fortune s'explique aisément quand on sait que ce pape est compté parmi les écrivains alchimiques, et que, dans la préface de son *Ars transmutatoria*, on indique qu'il a fait travailler à Avignon à la pierre philosophale, et qu'il a fabriqué deux cents lingots d'or pesant chacun un quintal [1]. En vain vous m'objecteriez que le pape Jean XXII est lui-même l'auteur de la bulle : *Spondent pariter quas non exibent*, fulminée par le saint-siége contre les alchimistes. Cet argument n'aurait guère plus de valeur que celui qui consiste à dire que les préceptes que le pape a donnés dans son *Ars transmutatoria*, pour fabriquer de l'or, sont dépourvus de bon sens. C'était là autant de moyens que le pape imaginait pour détourner de sa tête pontificale le soupçon d'hermétisme. C'était la ruse du larron qui crie : *Au voleur !*

« Je m'arrête. Il m'eût été facile d'étendre davantage la série de ces preuves historiques ; mais j'ai voulu m'en tenir aux faits le plus généralement connus, à ceux qui se justifient par des documents authentiques. »

Tel fut le discours de mon alchimiste, et l'on comprendra qu'après une exhibition historique de cette force, on ne pouvait sans déshonneur rester muet. J'essayai donc une courte réplique.

« Vous venez, répondis-je, de rappeler la plupart des événements que l'on a coutumè d'invoquer en faveur de la réalité de l'alchimie. Je ne ferai nulle difficulté d'avouer qu'il y ait là plus d'une circonstance de nature à déconcerter un moment l'esprit. Mais je ne dirai certes rien de bien merveilleux, en affirmant que tous ces faits manquent absolument

[1] *Ars transmutatoria*, ouvrage apocryphe traduit en français en 1557, et que les alchimistes ne craignirent pas d'attribuer au pape, pour se venger des mesures sévères que Jean XXII avait dirigées contre eux.

des moyens de contrôle que la critique philosophique est en droit d'exiger en pareille matière. Si l'autorité du témoignage humain est acceptable sans réserve pour les faits communs qui ne demandent, pour être constatés, qu'un esprit libre et des sens fidèles, il en est tout autrement quand il s'agit d'établir la certitude d'un fait physique ou d'un résultat scientifique. Un semblable sujet réclame des vérifications d'une autre nature et qui, dans l'espèce, font absolument défaut. En admettant d'ailleurs tous ces événements comme avérés, il resterait à comprendre comment une découverte semblable, si elle a été faite une fois, a pu jamais être perdue. Laissez-moi ajouter cependant que la véritable réponse à vos arguments historiques, la raison victorieuse n'est pas là ; elle se trouve très-clairement contenue dans deux ou trois ouvrages, que les adversaires de l'alchimie n'ont cessé d'opposer à ses progrès. Dans l'*Explicatio*, de Th. Éraste, dans le *Mundus subterraneus*, du père Kircher, et dans la dissertation de l'académicien Geoffroy, *sur les supercheries concernant la pierre philosophale*, présentée en 1722 à l'Académie des sciences de Paris, on trouve la clef de tous ces prétendus mystères. Ces écrits nous donnent une explication très-rassurante des événements étranges qui, jusqu'au milieu du siècle dernier, ont entretenu les croyances aux opérations hermétiques. On y voit par quelle incroyable série de fraudes, de supercheries, de tours d'adresse de tout genre, les souffleurs ont su tromper pendant dix siècles la crédulité de leurs contemporains.

« Il faut prendre garde, dit Geoffroy, à tout ce qui passe « entre les mains de ces sortes de gens. » En effet, les alchimistes opérateurs ont poussé jusqu'à ses dernières limites l'art de tromper les hommes. Le mercure qui se transformait en or sous les yeux d'une assemblée ébahie était déjà chargé d'une certaine quantité du métal précieux ; au lieu de mercure pur, on employait un amalgame d'or qui diffère très-peu par son aspect physique du mercure ordinaire. Le métal vo-

latil placé dans le creuset disparaissait par l'action de la chaleur, et laissait apparaître l'or. Le plomb qui se changeait en argent ou en or n'était souvent autre chose qu'un lingot d'argent ou d'or enveloppé de plomb. Les creusets dans lesquels les opérations s'exécutaient étaient presque toujours préparés d'avance. Dans un double fond, on plaçait de l'or ou une composition aurifère décomposable par la chaleur; ce double fond était adroitement dissimulé par une pâte faite de gomme et de terre de creuset. La chaleur détruisait la matière organique, et le métal précieux venait ainsi se mêler aux matières mises en expérience. Quelquefois on introduisait de l'or ou de l'argent dans les creusets, en agitant les métaux fondus avec une baguette de bois creuse qui renfermait, dans sa cavité intérieure, de la poudre d'or ou d'argent; le bois, en brûlant, déposait la poudre d'or dans le creuset. D'autres fois on remplissait de poudre d'or ou d'argent une petite cavité creusée dans du charbon et cachée par de la cire noire. Ce charbon servait à recouvrir le creuset, et la cire, venant à fondre, laissait tomber la poudre d'or; ou bien on imbibait de dissolutions d'or et d'argent du charbon pulvérisé que l'on jetait dans le creuset comme un ingrédient nécessaire. Il y avait d'ailleurs mille manières de mêler les métaux précieux à l'état d'oxydes ou de *chaux*, suivant le terme de l'époque, et n'offrant dès lors aucun aspect métallique, avec les différentes substances employées dans l'opération. S'il s'agissait enfin de changer en or une médaille d'argent ou de plomb, on la blanchissait au mercure, on la présentait dès lors comme de l'argent ou du plomb, et, en l'exposant à l'action de la chaleur, le mercure, en s'évaporant, laissait apparaître l'or. Il est bien entendu que dans ces dernières opérations, un peu d'escamotage venait à propos, et qu'il n'était pas mal de substituer une médaille ainsi préparée à une autre médaille de plomb ou d'argent que l'assemblée avait examinée tout à son aise.

« Ce sont là, assurément, des tours fort grossiers et en ap-

parence faciles à démasquer. Mais ce qui fait comprendre la très-longue impunité de ces manœuvres, c'est la profonde ignorance dans laquelle on a vécu jusqu'au dix-septième siècle sur l'interprétation des phénomènes chimiques. La métallurgie était assez imparfaite à cette époque, pour que l'on fût inhabile à reconnaître dans un métal vil des traces d'un métal précieux, et il y a dans l'histoire de la chimie plus d'un exemple curieux de semblables erreurs. Ce n'est qu'au commencement du dix-septième siècle que tous les chimistes ont bien connu le fait de la dissolution des métaux dans les acides. Ainsi, avant l'année 1600, fort peu de personnes ont soupçonné que le cuivre existât dans le vitriol bleu, et souvent les alchimistes ont présenté comme une transmutation du fer en cuivre la précipitation du sulfate de cuivre par une lame de fer. Paracelse et Libavius citent ces transmutations en toute confiance. Aussi les teintures philosophales des alchimistes n'étaient-elles souvent que des dissolutions d'or ou d'argent dans des liqueurs acides ; et l'on présentait les dorures superficielles ainsi produites comme un acheminement à une transformation plus complète.

« Il serait donc facile, en rapprochant de la plupart de vos narrations les faits rapportés par Thomas Éraste, le Père Kircher et Geoffroy, de montrer par quels artifices précis furent exécutées, dans ces divers cas, les transmutations dont vous avez rapporté les détails. Cependant ce moyen avancerait peut-être assez mal la question, entre nous, car tout pourrait se réduire à une affirmation d'une part et à une négation de l'autre. Il est une voie plus courte. Elle consiste à rappeler les événements si nombreux dans lesquels la fraude a été dévoilée par l'aveu des adeptes eux-mêmes. Bien souvent, en effet, les charlatans alchimistes, après avoir mené à bien quelque tour de leur métier, se hâtaient de se mettre en sûreté, et, une fois certains de l'impunité, proclamaient hautement leur fourberie en riant à leur aise de la crédulité de leurs victimes.

« Un certain Daniel, de Transylvanie, mystifia de cette manière le grand-duc de Toscane, Cosme Ier. Ce charlatan, qui joignait à son titre d'alchimiste la qualité de médecin, vendait aux apothicaires de Florence une poudre appelée *usufur*, qui était connue comme remède universel. Il fabriquait lui-même ce médicament, dans lequel il faisait entrer une certaine quantité d'or. Seulement, pour ne pas se ruiner dans la spéculation qu'il méditait, il avait soin, parmi les médicaments qu'il faisait prendre chez les apothicaires par ses malades, de prescrire toujours l'*usufur*, et comme il préparait ensuite lui-même les médicaments à l'aide des drogues qu'on lui apportait, il avait soin de garder pour lui le précieux usufur, ce qui était une manière ingénieuse de rentrer peu à peu dans ses avances. Quand sa réputation fut bien établie à Florence, il alla trouver le grand-duc, et s'offrit à lui enseigner l'art de faire de l'or. C'est avec le fameux usufur qu'il opérait. Le grand-duc envoya lui-même prendre ce médicament chez les apothicaires de la ville, et l'opération réussit comme on le devine. Cosme Ier paya cette belle invention vingt mille ducats. Mais bientôt le médecin fut pris d'un vif désir de voyager ; il demanda la permission d'aller parcourir la France. Une fois à l'abri, il écrivit sans plus de façon au grand-duc pour l'informer du mauvais tour qu'il lui avait joué.

« L'aventurier Delisle, dont vous avez parlé, se servait de procédés moins compliqués. Il transformait en or de petites masses de plomb ou des médailles d'argent, en faisant usage du procédé bien connu du blanchiment par le mercure. Mais l'opération qui lui servait surtout à émerveiller la Provence consistait à changer en or des clous de fer. Pour jouer ce jeu, il fabriquait un clou d'or et le recouvrait d'une légère couche de fer, de manière à le faire passer pour un clou ordinaire. En plongeant ensuite l'objet, ainsi préparé, dans sa prétendue teinture, qui n'était autre chose qu'une liqueur acide, il dissolvait la couche superficielle de fer, et l'or apparaissait. La triste fin de cet aventurier ne montra

que trop d'ailleurs qu'il avait pris pour dupes la province et la cour.

« La fin tragique de Delisle n'est pas la seule qui ait dévoilé les coupables manœuvres des souffleurs.

« Sous Louis XIII, un nommé Dubois faisait grand bruit à Paris par ses transmutations. C'était un aventurier qui, après avoir longtemps voyagé comme médecin dans le Levant, se fit capucin et se rendit en Allemagne, où il jeta le froc pour embrasser la religion réformée. De retour en France, il se maria sous le nom de *sieur de la Meillerie*. Il assurait que la pierre philosophale dont il faisait usage provenait de Nicolas Flamel; il prétendait l'avoir trouvée dans l'héritage de son oncle, arrière petit-fils du médecin Perrier, neveu lui-même de Pernelle, femme de Nicolas Flamel. Dubois se vantait, de plus, de connaître la manière de préparer cette poudre. Ces faits arrivèrent à l'oreille de Richelieu, qui fit arrêter l'alchimiste, et lui intima l'ordre de répéter ses expériences devant le roi. En présence de Louis XIII et du cardinal, Dubois changea en or une balle de mousquet que l'on alla prendre dans la giberne d'une sentinelle. Le roi s'empressa d'anoblir cet habile homme; il fit plus, il le nomma *président des trésoreries*. Mais Richelieu se montra plus exigeant; il commanda à Dubois de lui communiquer son secret. Sur son refus, le nouveau président fut jeté en prison, et l'on instruisit son procès. Comme il refusait encore de s'expliquer, on lui donna la question. Ainsi pressé, le malheureux dicta quelques procédés qui, immédiatement essayés, furent reconnus faux. N'obtenant rien de plus, le cardinal furieux le renvoya au tribunal, qui le condamna comme magicien et le fit pendre.

« On a beaucoup parlé en Angleterre, à la fin du siècle dernier, des circonstances qui amenèrent le suicide de Price. James Price était un chimiste distingué, mais il eut le malheur de s'occuper d'alchimie, et se vanta bientôt de posséder la pierre philosophale. A Londres, il fit sept ou huit fois des

transmutations publiques. Il fit imprimer les procès-verbaux de ses expériences, et le roi d'Angleterre fut curieux de posséder les lingots d'argent que l'alchimiste avait fabriqués. Mais la Société royale de Londres, dont Price faisait partie, s'émut de cette affaire. Le chimiste fut sommé de répéter ses expériences devant une commission prise dans la société royale. Il refusa longtemps de comparaître, alléguant que sa provision de pierre philosophale était épuisée, et qu'il fallait beaucoup de temps pour en préparer d'autre. Cependant il finit par se mettre à l'œuvre, et manqua l'opération. Renié de ses amis, poussé à bout de toutes manières, il s'empoisonna.

« Assez longtemps avant ce dernier événement, l'alchimiste Honnaüer n'avait pas été plus heureux. Il avait réussi à tromper le duc de Wurtemberg par un procédé fort simple, comme vous allez le voir. Le duc faisait lui-même l'opération avec les matières indiquées par Honnaüer; quand le creuset était chargé et l'expérience disposée, pour éviter tout soupçon de fraude, il faisait sortir tout le monde du laboratoire et emportait la clef. Mais l'alchimiste avait eu la précaution ingénieuse de faire cacher un petit garçon dans une caisse. Quand le laboratoire était désert, l'enfant allait tout bonnement mettre de l'or dans le creuset, puis il regagnait sa cachette. Le prince était d'autant plus impatient de voir réussir ces expériences qu'il avait déjà dépensé plus de soixante mille livres avec son alchimiste. Par malheur, un curieux éventa la ruse. Comme vous le savez, les princes allemands n'entendaient pas raillerie sur ce chapitre. Le philosophe par le feu fut pendu au gibet doré. »

Pendant cette dernière partie de notre conversation, mon interlocuteur était distrait et agité; il laissait paraître des signes visibles d'impatience. Enfin il se leva :

— Écoutez, me dit-il, vous avez lu peut-être quelques écrits alchimiques, mais seulement, je le crois, en curieux

empressé de recueillir quelques faits qui vous semblaient piquants. Ce n'est pas ainsi que l'on arrive à la vérité; on ne la trouve qu'avec la volonté sérieuse de la chercher.

En disant ces mots il tira de sa poche, avec toutes les marques de respect imaginables, un vieux livre qu'il me présenta :

— Tenez, dit-il, je vous confie cet écrit; il renferme les vérités de notre art, exposées avec la plus grande simplicité. Lisez-le avec soin, et surtout, ajouta-t-il, en posant le doigt sur la première page du livre, méditez bien la sentence qui orne le frontiscipe.

Ayant dit, mon philosophe se retira à pas lents. Pendant qu'il s'éloignait je me hâtai d'examiner le précieux ouvrage qu'il m'avait remis. C'était l'un de ces innombrables écrits que nous ont laissés les alchimistes, et il n'était ni plus clair ni plus raisonnable que les autres. Mes yeux se portèrent sur la fameuse sentence qu'il avait recommandée à mon attention. C'était la maxime du *Liber mutus* :

Lege, lege et relege, labora, ORA, et invenies.

NOTES

NOTES

NOTE Ire

HOMUNCULI GENERATIO ARTIFICIALIS

Sed nec generationis homunculorum ullo modo obliviscendum est. Est enim hujus rei aliqua veritas, quanquam diù in magnâ occultatione et secreto hoc habitum sit, et non parva dubitatio, et questio inter aliquos ex antiquis philosophis fuerit, an naturæ et arti possibile est hominem gigni extra corpus muliebre et matricem naturalem. Ad hoc respondeo, quod id arti spagyricæ et naturæ ullo modo repugnet, imo bene possibile sit. Ut autem id fiat, hoc modo procedendum est : Sperma viri per se in cucurbita sigillata putrefiat summa putrefactione ventris equini per quadraginta dies, aut tandiu donec incipiat vivere et moveri ac agitari, quod facile videri potest. Post hoc tempus aliquo modo homine simile erit, ac tamen pellucidum et sine corpore. Si jam posthac quotidie arcano sanguinis humani caute et prudenter nutriatur et pascatur, et per quadraginta septimanas in perpetuo et æquabili calore ventris equini conservetur, fit inde verus et vivus infans, habens omnia membra infantis, qui ex muliere natus est, sed longe minor. Hunc nos Homunculum vocamus, et is postea eo modo diligentia et studio educandus est, donec adolescat et sapere et intelligere incipiat. Hoc jam est unum ex maximis secretis quæ Deus mortali et peccatis obnoxio homini patefecit. Est enim miraculum et magnale Dei, et arcanum super omnia arcana, et merito in secretis servari debet usque ad extrema tempora, quando nihil erit reconditi,

sed omnia manifestabuntur, etc. Et quanquam hoc hactenus, hominibus notum non fuerit, fuit tamen Sylvestribus et Nymphis et Gigantibus ante multa tempora cognitum, quia inde etiam orti sunt. Quoniam ex talibus homunculis cum ad ætatem virilem perveniunt, fiunt gigantes, pygmæi et alii homines magne miraculosi, qui instrumenta sunt magnarum rerum, qui magnas victorias contra suos hostes obtinent et omnia secreta et abscondita noverunt : quoniam arte acquirunt suam vitam : arte acquirunt corpus, carnem, ossa et sanguinem ; arte nascuntur, quare etiam ars ipsis incorporatur et connascitur, et à nullo opus est ipsis discere, sed alii coguntur ab ipsis discere, quoniam ab arte orti sunt et existunt, ut rosa aut flos in horto, et vocantur Sylvestrium et Nympharum liberi, ob id quod ut et virtute sua non hominibus sed spiritibus similes sint.

(Paracelse, *de Naturâ rerum*, vol. II, livre Ier, page 86 de l'édition de Genève).

Sed ut ad homunculos revertamur, practicamque nostram quam brevissime tradamus : sciendum est in communi, fundamentum, ac scientiam omnem in tribus homunculis et imaginibus sitam esse, in quibus et per quas operationes universæ perficiuntur. Non enim nisi tribus modis homunculi omnes confiunt. Unus et primus, cum omnibus membris quæ homo alias habet. Alter cum eodem quidem corpore, sed cum tribus capitibus et tribus vultibus. Tertius cum quatuor capitibus et quatuor vultibus, quatuor mundi angulos respicientibus. Sed ex triplici materia homunculi omnes conficiuntur, ut ex *terra, cera* et *metallo*, non item ex re alia.

Homunculorum processus ita se habet. Si per illos hominem quemdam à morbo liberare velis et sanare, opus est ut imaginem ejus illinas et inungas, etc. Aut aliud quid faciendum fias. Si amorem, favorem et gratiam conciliare vis, homunculos geminos facies, quorum alter altri manum porrigat, amplexetur, osculetur, et similia alia faciat amoris officia. Si absentum ex locis dissitis domum pertrahere velis, ut quotidie tot milliaria conficiat : totidem et jam milliaria conficiet imago ejus in rota, procedens ex eo loco, ex quo homo ipse iter facere debet. Sic si tutus ab hostium armis esse cupias, imaginem tuam ex ferro vel chalybe parabis, et velut incudem indurabis. Si hostem ligaturus es, liga ejus imaginem. Hæc tibi etiam

exempla sufficiant, ex quibus plura ipse deprimere poteris. Quantùm autem ad homunculos, et imagines, quas Sagæ et incantatores faciunt, ut permissu Dei pecudes, regiones et homines perdant, de illis propter ingentia consecutura mala hìc dicendum nihil est.

(Liber *de Imaginibus*, ch. XII, p. 502). — Voyez aussi le Traité *de Homunculis et Monstris*, vol. II, p. 474).

NOTE IIe

DES SUPERCHERIES CONCERNANT LA PIERRE PHILOSOPHALE, PAR GEOFFROY, L'AÎNÉ.

Il serait à souhaiter que l'art de tromper fût parfaitement ignoré des hommes, dans toutes sortes de professions. Mais, puisque l'avidité insatiable du gain engage une partie des hommes à mettre cet art en pratique d'une infinité de manières différentes, il est de la prudence de chercher à connaître ces sortes de fraudes, pour s'en garantir.

Dans la chimie la pierre philosophale ouvre un très-vaste champ à l'imposture. L'idée des richesses immenses qu'on nous promet, par le moyen de cette pierre, frappe vivement l'imagination des hommes. Comme d'ailleurs on croit facilement ce qu'on souhaite, le désir de posséder cette pierre porte bientôt l'esprit à en croire la possibilité.

Dans cette disposition où se trouvent la plupart des esprits au sujet de cette pierre, s'il survient quelqu'un qui assure avoir fait cette fameuse opération, ou quelque autre préparation qui y conduise ; qui parle d'un ton imposant et avec quelque apparence de raison, et qui appuie ses raisonnements de quelques expériences, on l'écoute favorablement, on ajoute foi à ses discours, on se laisse surprendre par ses prestiges, ou par des expériences tout à fait séduisantes, que la chimie lui fournit abondamment ; enfin ce qui est de plus surprenant, on s'aveugle assez pour se ruiner, en avançant des sommes considérables à ces sortes d'imposteurs, qui, sous différents prétextes nous demandent de l'argent, dont ils disent avoir besoin, dans le

temps même qu'ils se vantent de posséder une source de trésors inépuisable.

Quoiqu'il y ait quelque inconvénient à mettre au jour les tromperies dont se servent ces imposteurs, parce que quelques personnes pourraient en abuser, il y en a cependant beaucoup plus à ne les pas faire connaître, puisqu'en les découvrant on empêche un très-grand nombre de gens de se laisser séduire par leurs tours d'adresse.

C'est donc dans la vue d'empêcher le public de se laisser abuser par ces prétendus philosophes chimistes que je rapporte ici les principaux moyens de tromper qu'ils ont coutume d'employer, et qui sont venus à ma connaissance.

Comme leur principale intention est pour l'ordinaire de faire trouver de l'or ou de l'argent en la place des matières minérales, qu'ils prétendent transmuer, ils se servent souvent de creusets ou de coupelles doublées, ou dont ils ont garni le fond de *chaux d'or ou d'argent*[1], ils recouvrent ce fond avec une pâte faite de poudre de creuset incorporée avec de l'eau gommée, ou un peu de cire : ce qu'ils accommodent de manière que cela paraît le véritable fond du creuset ou de la coupelle.

D'autres fois ils font un trou dans un charbon, où ils coulent de la poudre d'or ou d'argent, qu'ils referment avec de la cire : ou bien ils imbibent des charbons avec des dissolutions de ces métaux, et ils les font mettre en poudre pour projeter sur les matières qu'ils doivent transmuer.

Ils se servent de baguettes, ou de petits morceaux de bois creusés à leur extrémité, dont le trou est rempli de limaille d'or ou d'argent, et qui est rebouché avec de la sciure fine du même bois. Ils remuent les matières fondues avec la baguette qui, en se brûlant, dépose dans le creuset le métal fin qu'elle contenait.

Ils mêlent d'une infinité de manières différentes l'or et l'argent dans les matières sur lesquelles ils travaillent : car une petite quantité d'or ou d'argent ne paraît point dans une grande quantité de métaux, de régule, d'antimoine, de plomb, de cuivre, ou de quelque autre métal.

On mêle très-aisément l'or et l'argent en chaux dans les chaux de plomb, d'antimoine et de mercure.

[1] Oxyde.

On peut enfermer dans du plomb des grenailles ou des lingots d'or et d'argent. On blanchit l'or avec le vif-argent et on le fait passer pour de l'étain, ou pour de l'argent. On donne ensuite pour transmutation l'or et l'argent qu'on retire de ces matières.

Il faut prendre garde à tout ce qui passe par les mains de ces sortes de gens. Car souvent les eaux-fortes, ou les eaux régales qu'ils emploient, sont déjà chargées de dissolutions d'or et d'argent. Les papiers dont ils enveloppent leurs matières sont quelquefois pénétrés de chaux de ces métaux. Les cartes dont ils se servent peuvent cacher de ces chaux métalliques dans leur épaisseur. On a vu le verre même sortant des verreries chargé de quelque portion d'or, qu'ils y avaient glissée adroitement, pendant qu'il était encore en fonte dans le fourneau.

Quelques-uns en ont imposé avec des clouds moitié fer et moitié or, ou moitié argent. Ils font accroire qu'ils ont fait une véritable transmutation de la moitié de ces clouds, en les trempant à demi dans une prétendue teinture. Rien n'est d'abord plus séduisant ; ce n'est pourtant qu'un tour d'adresse. Ces clouds, qui paraissent tout de fer, étaient néanmoins de deux pièces, une de fer, et une d'or ou d'argent, soudées au bout l'une de l'autre très-proprement et recouvertes d'une couleur de fer, qui disparaît en la trempant dans leur liqueur. Tel était le clou moitié or et moitié fer qu'on a vu autrefois dans le cabinet de M. le grand-duc de Toscane. Tels sont ceux que je présente aujourd'hui à la compagnie, moitié argent et moitié fer. Tel était le couteau qu'un moine présenta autrefois à la reine Élisabeth en Angleterre, dans les premières années de son règne, dont l'extrémité de la lame était d'or ; aussi bien que ceux qu'un fameux charlatan répandit il y a quelques années en Provence, dont la lame était moitié argent et moitié fer. Il est vrai qu'on ajoute que celui-ci faisait cette opération sur des couteaux qu'on lui donnait, qu'il rendait au bout de quelque temps, avec l'extrémité de la lame convertie en argent. Mais il y a lieu de penser que ce changement ne se faisait qu'en coupant le bout de la lame, et y soudant proprement un bout d'argent tout semblable.

On a vu pareillement des pièces de monnaie, ou des médailles moitié or et moitié argent. Ces pièces, disait-on, avaient été premièrement, entièrement d'argent ; mais en les trempant à demi dans une teinture philosophale, ou dans l'élixir des philosophes, cette moi-

tié qui avait été trempée s'était transmuée en or, sans que la forme extérieure de la médaille, ni les caractères, eussent été altérés considérablement.

Je dis que cette médaille n'a jamais été toute d'argent, du moins cette partie qui est or, que ce sont deux portions de médailles, l'une d'or et l'autre d'argent, soudées très-proprement, de manière que les figures et les caractères se rapportent fort exactement, ce qui n'est pas bien difficile. Voilà de quelle manière cela se fait, ou plutôt, voici de quelle manière je jouerais ce jeu, si je voulais en imposer.

Il faut avoir plusieurs médailles d'argent semblables, un peu grossièrement frappées, et même un peu usées : on en modellera quelques-unes en sable, qu'on jettera en or ; il n'est pas même nécessaire qu'elles soient modelées dans un sable trop fin.

Pour lors on coupera proprement une portion d'une des médailles d'argent et une pareille portion d'une des médailles d'or. Après les avoir appropriées avec la lime, on soudera exactement la partie d'or avec la partie d'argent, prenant soin de les bien ajuster, en sorte que les caractères et les figures se rapportent autant qu'il sera possible, et s'il y a quelque petit défaut, on le réparera avec le burin.

La portion de la médaille qui se trouve en or, ayant été jetée en sable, paraît un peu grenue et plus grossière que la portion de la médaille qui est en argent, et qui a été frappée, mais on donne ce défaut comme un effet, ou comme une preuve de la transmutation, parce qu'une certaine quantité d'argent, occupant un plus grand volume qu'une pareille quantité d'or, le volume de l'argent se retire un peu en se changeant en or, et laisse des pores ou des espaces, qui forment le grenu. Outre cela, on a soin de tenir la partie qui est en or un peu plus mince que l'argent, pour garder la vraisemblance, et ne mettre qu'autant d'or à peu près qu'il y avait d'argent.

Outre cette première médaille, on en préparera une seconde de cette façon.

On prend une médaille d'argent, dont on émincit une moitié, en la limant dessus et dessous sans toucher à l'autre, de sorte que la moitié de la médaille soit conservée entière, et qu'il ne reste de l'autre moitié qu'une lame mince, de l'épaisseur environ d'une carte à jouer. On a une petite médaille en or qu'on coupe en deux, et dont on prend la portion dont on a besoin, on la scie en deux dans son épaisseur, et l'on ajuste ces deux lames d'or de manière qu'elles recouvrent la par-

tie éminée de la médaille d'argent, en observant que les figures et les caractères se rapportent: par ce moyen on a une médaille entière moitié argent et moitié or, dont la portion d'or est fourrée d'argent.

On présente cette médaille comme un exemple d'un argent qui n'est pas totalement transmué en or, pour n'avoir pas trempé assez longtemps dans l'élixir.

On prépare enfin une troisième médaille d'argent, dont on dore superficiellement la moitié dessus et dessous, avec l'amalgame de mercure et d'or, et l'on fait passer cette médaille pour un argent qui n'a trempé que très-peu de temps dans l'élixir.

Lorsqu'on veut jouer ce jeu, on blanchit l'or de ces trois médailles avec un peu de mercure, en sorte qu'elles paraissent entièrement d'argent. Pour tromper encore mieux, celui qui se mêle de ce métier, et qui doit savoir bien escamoter, présente trois autres médailles d'argent, toutes semblables, sans aucune préparation, et les laisse examiner à la compagnie qu'il veut tromper. En les reprenant, il leur substitue, sans qu'on s'en aperçoive, les médailles préparées ; il les dispose dans des verres, dans lesquels il verse suffisante quantité de son précieux élixir, à la hauteur qu'il lui convient ; il en retire ensuite ses médailles, dans des temps marqués. Il les jette dans le feu, il les y laisse assez de temps pour faire exhaler le mercure qui blanchissait l'or. Enfin il retire du feu ces médailles, qui paraissent moitié argent et moitié or, avec cette différence, qu'en coupant une petite portion de chacune dans la partie qui paraît or, l'une n'est dorée qu'à la surface, l'autre est d'or à l'extérieur et d'argent dans le cœur, et la troisième est d'or dans toute sa substance.

La chimie fournit encore à ces prétendus philosophes chimistes des moyens plus subtils pour tromper.

Telle est une circonstance particulière que l'on raconte de l'or d'une de ces prétendues médailles transmuées, qui est que cet or ne pesait guère plus qu'un égal volume d'argent, et que le grain de cet or était fort gros, peu serré ou rempli de beaucoup de pores. Si cela est vrai dans toutes ces circonstances, comme on l'assure, c'est encore une nouvelle imposture qu'il n'est pas impossible d'imiter. On peut introduire dans l'or une matière beaucoup plus légère que ce métail, qui n'en altérera point la couleur, et qui n'abandonnera l'or, ni dans le départ, ni dans la coupelle. Cette matière, beaucoup moins

compacte, rendra son grain moins serré et, sous un même volume, sa pesanteur beaucoup moindre, selon la quantité qu'on y en aura introduite.

Passons à d'autres expériences imposantes. Le mercure chargé d'un peu de zinc et passé sur le cuivre rouge lui laisse une belle couleur d'or. Quelques préparations d'arsenic blanchissent le cuivre et lui donnent la couleur de l'argent. Les prétendus philosophes produisent ces préparations comme des acheminements à des teintures qu'ils promettent de perfectionner.

On fait bouillir le mercure avec le vert-de-gris, et il paraît que le mercure se fixe en partie, ce qui n'est en effet qu'un amalgame du mercure avec le cuivre qui était contenu dans le verdet; ils donnent cette opération comme une véritable fixation du mercure.

Tout le monde sait maintenant la manière de changer les clous de cinabre en argent. Cet artifice est décrit dans plusieurs livres de chimie, c'est pourquoi je ne le répète point ici.

On donne encore le procédé suivant comme une transmutation de cuivre en argent. On a une boîte ronde comme une boîte à savonnette, composée de deux calottes de cuivre rouge qui rejoignent et ferment très-juste. On remplit le bas de la boîte d'une poudre préparée pour cela. Après avoir fermé la boîte et luté les jointures, on la place dans un fourneau avec un feu modéré, suffisant pour rougir le fond de la boîte, mais non pas assez fort pour la fondre. On la laisse quelque temps dans cet état, après quoi on laisse éteindre le feu et l'on ouvre la boîte, on trouve la partie supérieure de la boîte convertie en argent. La poudre dont on se sert est la chaux d'argent précipitée par le sel marin, ou autrement la lune cornée, qu'on étend avec quelque intermède convenable.

Dans cette opération, la lune cornée, qui est un mélange de l'argent et de l'acide du sel marin, s'élève facilement au feu, et elle se sublime au haut de la boîte de cuivre. Mais comme l'acide de sel marin s'unit avec les métaux et les pénètre très-intimement; et comme il a d'ailleurs plus de rapport avec le cuivre qu'avec l'argent à mesure qu'il pénètre le cuivre, au travers des pores duquel il s'exhale, il en ronge quelques parcelles qu'il emporte avec lui en l'air, il dépose en leur place les particules d'argent qu'il avait enlevées, et il compose ainsi un nouveau dessus de boîte, partie argent et partie cuivre.

Quelques chimistes ont avancé qu'il était plus facile de faire de l'or que de le décomposer, c'est ce qui a engagé quelques-uns de nos prétendus philosophes de donner certaines opérations pour de vraies destructions de l'or.

Ils nous proposent des dissolvants qui, digérés avec l'or, qu'ils disent désanimé, ou dépouillé de son soufre ou de sa teinture, parce qu'en le fondant il est blanc ou d'un jaune pâle et fort aigre. Tel est par exemple l'esprit de nitre bézoardique. Mais cette prétendue décomposition de l'or n'est qu'une illusion. Ce dissolvant est quelquefois chargé d'une assez grande quantité de parties régulières d'antimoine qu'il a enlevées avec lui dans la distillation. Lorsqu'on l'a fait digérer sur l'or, il dissout bien à la vérité quelque portion d'or parce que c'est une eau régale qui n'est pas assez chargée d'antimoine pour ne plus mordre sur l'or. De là vient la couleur jaune que ce dissolvant prend dans cette digestion. Il dépose aussi dans les pores de l'or qui restent sans être dissous quelques petites portions de régule qu'il tenait en dissolution, ce qui rend cet or pâle, ou même blanc, quand on vient à le refondre, selon la quantité des parties antimoniales qui s'y seront mêlées. Mais cet or que cet esprit tient en dissolution n'est nullement décomposé, comme il est aisé de s'en assurer par la précipitation.

Il n'y a pas longtemps qu'on proposa à M. l'abbé Bignon une autre prétendue destruction de l'or, ou une manière de réduire ce métail en une simple terre, qu'on ne peut plus refondre en or. Pour cela on faisait fondre l'or dans un creuset, avec environ trente fois autant d'une poudre préparée. Le tout étant bien fondu, on tirait la matière du feu qu'on laissait refroidir en une masse saline. On la laissait résoudre en liqueur à l'humidité de la cave, et l'on passait ensuite cette liqueur par le papier gris, sur lequel il restait une poudre noire environ du poids de l'or qui avait été employé. Cette poudre, mise à toute épreuve, ne donnait plus aucun indice d'or, d'où l'on concluait que l'or était décomposé et réduit en sa terre première.

Nous fûmes chargés, M. de Réaumur, M. le Méry et moi, d'examiner cette opération, et nous jugeâmes que ce n'était pas assez d'observer cette terre fixe, qu'il fallait encore faire attention à la liqueur passée par le filtre, où il y avait toute apparence qu'on trouverait l'or, supposé que la poudre dont on s'était servi pour intermède n'en eût pas enlevé une partie pendant la fonte.

Mais, ayant bientôt après examiné la poudre dont on se servait pour cette opération, nous trouvâmes que c'était un composé de crème de tartre, de soufre et d'un peu de salpêtre.

Nous ne doutâmes plus pour lors que l'or ne fût passé dans la liqueur, car ces matières détonnées et fondues ensemble forment une espèce d'*hepar sulphuris* dans lequel l'or et les autres métaux sont facilement dissous, de manière que lorsqu'on laisse résoudre à l'air humide cet *hepar sulphuris* chargé d'or, il se résout en liqueur rougeâtre avec laquelle l'or reste entièrement uni, et il passe avec ce même or au travers du papier gris. La terre fixe qui reste sur le filtre est la cendre que laisse la crème de tartre après sa calcination, et qu'on nous voulait donner pour un or désanimé ou décomposé.

C'est avec ces artifices ou de semblables que tant de gens ont été trompés.

Il y a même toute apparence que ces fameuses histoires de la transmutation des métaux en or ou en argent, par le moyen de la poudre de projection ou des élixirs philosophiques, n'étaient rien autre chose que l'effet de quelques supercheries semblables. D'autant plus que ces prétendus philosophes n'en laissent jamais voir qu'une ou deux épreuves après lesquelles ils disparaissent, ou bien les procédés pour faire leur poudre ou leur teinture, après avoir réussi dans quelques occasions, ont cessé d'avoir leur effet, soit parce que les vaisseaux qu'on avait garnis d'or secrètement ont été tous employés, ou parce que les matières qui avaient été chargées d'or ont été consommées.

Ce qui peut imposer le plus dans les histoires que l'on raconte de ces prétendus philosophes, est le désintéressement qu'ils marquent dans quelques occasions où ils abandonnent le profit de ces transmutations et l'honneur même qu'ils pourraient en retirer. Mais ce faux désintéressement est une des plus grandes supercheries, car il sert à répandre et à entretenir l'opinion de la possibilité de la pierre philosophale, qui leur donne moyen par la suite d'exercer d'autant mieux leurs supercheries et de se dédommager amplement de leurs avances.

(*Mémoires de l'Académie des sciences de Paris*, 15 avril 1722).

NOTE III[e]

TRAICTÉ FAICT PAR LE ROY CHARLES IX AVEC JEAN DES GALANS, SIEUR DE PEZEROLES, QUI PROMETTAIT AUDIT SEIGNEUR ROY DE TRANSMUER TOUS MÉTAUX IMPARFAICTS EN FIN OR ET ARGENT, L'AN 1567, 5 NOVEMBRE.

Charles, par la grâce de Dieu roy de France, ayant esté aduerty par Jean des Gallans, sieur de Pezeroles, qu'il auoit un secret en main pour transmuer tous les métaux imparfaits en fin or et argent, lequel secret il auroit présentement déclaré à Sa Majesté et à Monseigneur le duc d'Anjou, et ce faisant a promis et promet ledict de Pezeroles, que dedans six mois après la datte de ces présentes, que la matière par lui à nous déclarée aura esté mise en la décoction et dans les usages à ce requis, et en tel nombre qu'il plaíra à Sa Majesté, qu'il monstrera la première preuve de ladicte matière en mercure mortifié ou uiuifié, et dans quatre mois après qu'il montrera aussi une seconde preune de ladicte matière, qui fera transmutation de métal imparfaict en or et argent, et que en continuant ladicte matière en sa décoction, s'ensuiura la perfection d'icelle pour faire projection d'icelle sur tous métaux imparfaicts pour les réduire en fin or et argent selon le degré de sa décoction au blanc ou au rouge dedans le terme de deux ans ou environ après la datte de ces dictes présentes. Et Nous, en considération de sa bonne volonté et grand seruice qu'il nous faict, le voullant rendre récompensé en ce que pouuons quant à présent, luy auons promis et promettons en foy et parolle de róy de luy bailler, céder et transporter à luy ses hoirs et ayant cause par héritage et à perpétuité, la somme de cent mil livres tournois annuelle en notre royaume. Et ce, en une ou plusieurs terres, en titre de Marquisats, Comtez, Baronnies, ou autres seigneuries. Et outre la somme de cent mil escus d'or soleil, en deniers purs et clairs, assauoir cinquante mil liures tournois de rente, et cinquante mil escus d'or soleil dedans le terme de six mois prochainement uenant, lorsque se fera la première preuue de ladicte matière en mercure. Et quatre mois après que se fera la seconde preuue de métal imparfaict en or et argent, nous luy

compterons ladicte somme de cent mil liures tournois de rente, et de cent mille escus soleil, selon notre promesse dessus dicte. Et cependant et attendant ledict temps de six mois, luy auons promis de faire déliurer par chascun mois la somme de douze cent escus soleil pour son entretenement. Et dès à présent lui baillerons et délivrerons la somme de six mil escus soleil, en disduction de ladicte somme de cent mil escus soleil. Promettant audict sieur de Pezeroles de luy passer dans le premier et second terme des preuues dessus dictes, Contracts et Lettres bonnes et ualables de ce que dessus en forme autentique, et les faire osmologuer et vérifier, tant en notre Conseil que ès Cours de parlement et ailleurs où besoin sera. Et pour la uérification et asseurance desdictes preuues de la matière à nous enseignée, ledict sieur de Pezeroles s'en remect et raporte à ce que nous en attesterons par notre foy et conscience. Pour la confirmation des quelles choses nous luy avons signé la présente et faict signer à notre dict frère le duc d'Anjou, le cinquième jour de nouembre mil cinq cent soixante-sept. Ainsi signé CHARLES et HENRY.

(*Manuscrits de la Bibliothèque impériale de Paris.* — *Collection du Puy.* Volumes 85-86, date du 5 novembre 1567, folio 172.)

Le même acte est reproduit dans la *Collection de Mesmes* de la même bibliothèque, volume II, page 114, et dans la *Collection Ponthieu*, à la date du 5 novembre 1567. Dans cette dernière collection, il est accompagné de l'*observation* suivante due au collecteur des manuscrits :

« A l'objet de cet acte, à sa forme, à ses conditions, on voit aisément que c'est l'ouvrage secret de deux jeunes princes de 16 et 17 ans, bien abusés par un charlatan. »

NOTE IVe

LES MÉTAUX NE SONT PAS DES CORPS SIMPLES, MAIS BIEN DES CORPS COMPOSÉS. — LA PRODUCTION ARTIFICIELLE DES MÉTAUX PRÉCIEUX EST POSSIBLE, EST UN FAIT AVÉRÉ;

PAR C. THÉODORE TIFFEREAU

Ancien élève et préparateur de chimie à l'école préparatoire de Nantes[1].

« A toutes les merveilleuses créations industrielles qui signaleront le dix-neuvième siècle à la postérité, je viens, humble et obscur ouvrier, apporter ma pierre pour l'édifice commun. La vapeur, l'électricité, ont déjà changé la face du monde (et qui peut dire où s'arrêtera leur puissance?); mais il est d'autres mobiles de la richesse publique, et j'en viens signaler un dont la découverte changera bien des conditions de travail et effrayera par sa portée les esprits les plus hardis. Il ne faut pas moins, pour me décider à confier au public la découverte que j'ai faite, que la conscience de son importance et l'honneur qui rejaillira sur mon pays d'avoir été le berceau d'une pareille invention.

« *J'ai découvert le moyen de produire de l'or artificiel, j'ai fait de l'or.*

« A cette annonce, j'entends déjà les clameurs des incrédules et les sarcasmes des savants; mais aux uns et aux autres je répondrai : Écoutez et voyez.

« Élève et préparateur de chimie à l'École professionnelle supérieure de Nantes en 1840, je m'adonnai surtout à l'étude des métaux, et, convaincu que cette partie des sciences chimiques offrait un champ immense à moissonner pour un homme d'observation, je résolus d'entreprendre un voyage d'exploration au Mexique, cette terre classique des métaux. En décembre 1842, je partis, et, cachant mes travaux secrets sous l'abri d'un art encore nouveau, le daguerréotype, je pus parcourir en tous sens ces immenses contrées, ces placers, cette province de Sonora, ces Californies qui, depuis, ont tant fixé les regards du monde. C'est en étudiant les gisements des métaux, leurs gangues, leurs divers états physiques, c'est en interrogeant les mineurs et comparant leurs impressions, que j'acquis la certitude que les métaux

[1] Paris, 1855. In-8°.

subissaient dans leur formation certaines lois, certains âges inconnus, mais dont les résultats frappent l'esprit de quiconque les étudie avec soin. Une fois placé à ce point de vue, mes recherches devinrent plus ardentes, plus fructueuses; peu à peu la lumière se fit, et je compris l'ordre dans lequel je devais commencer mes travaux. Après cinq ans de recherches et de labeurs, je réussis enfin à produire quelques grammes d'or parfaitement pur.

« Il m'est impossible de peindre l'immense joie que je ressentis en touchant ce but si désiré. Dès lors je n'eus qu'une pensée fixe : rentrer en France et faire profiter mon pays de ma découverte. Quitter le Mexique était fort difficile alors, car les Américains venaient de s'emparer de Vera-Cruz, de Mexico et de Tampico, et il ne me fallut pas moins de six mois pour venir de Guadalajara à Tampico, où je me suis embarqué pour la France en mai 1848.

« A mon arrivée, je constatai de nouveau les propriétés de l'or que j'avais artificiellement obtenu : cristallisation, aspect, densité, malléabilité parfaite, ductilité, insolubilité absolue dans les acides simples, solubilité dans l'eau régale et les sulfures alcalins, rien n'y manque. La quantité que je possède aujourd'hui ne peut me laisser aucun doute sur le fait de la découverte et sur le peu de frais au moyen desquels j'ai pu la préparer.

« Maintenant, pour faire disparaître le merveilleux dont cette découverte ne manquera pas d'être entourée aux yeux de bien des gens, il faut que je dise quelles sont les vues qui m'ont guidé dans mon travail, et comment ma réussite a été l'œuvre de déductions logiques déjà acquises à la science.

Les métaux ne sont pas des corps simples, mais bien des corps composés.

« Les alchimistes et les philosophes hermétiques du moyen âge n'avaient aucune théorie fixe dans leurs recherches sur la nature des métaux; guidés par une pensée mystique et voyant dans tous les corps de la nature un mélange de matière et d'émanation divine, ils pensaient pouvoir arracher à la nature le secret de ce mélange, et, dégageant la matière brute de son essence, la ramener à un type unique, pour les métaux, du moins. De là l'idée de ce qu'ils appelaient le grand œuvre, la pierre philosophale, la transmutation des métaux.

« Divisés en plusieurs sectes, les *illuminés* se flattaient vainement de découvrir une panacée propre à prolonger la vie des hommes au delà du terme ordinaire, tandis que d'autres, les plus positifs, se bornaient à chercher la transformation des métaux *vils ou imparfaits* en métaux précieux et parfaits, c'est-à-dire en argent, en or.

« Les travaux de ces hommes sont restés stériles, sauf les quelques remèdes héroïques dont ils ont doté l'art de guérir, remèdes puisés dans les préparations antimoniales et mercurielles principalement ; au commencement de ce siècle, il était de bon goût de jeter le sarcasme à pleines mains sur ces fous d'une autre époque, et c'est à peine si, aujourd'hui, quelques savants rendent justice à l'idée, à la pensée mère qui a guidé les alchimistes.

« Il s'en faut pourtant de beaucoup que les faits scientifiques actuels démentent les assertions, les observations de ces philosophes, et, au contraire, il est certain, positivement certain, à mes yeux du moins, que la transformation des métaux est possible, est un fait accompli, avéré, qui ne peut laisser de doute dans un esprit non prévenu.

« Posons d'abord un principe fécond admis aujourd'hui par tous les chimistes : *Les propriétés des corps sont le résultat de leur constitution moléculaire.*

« La nature nous présente un grand nombre de corps polymorphes qui, suivant qu'ils cristallisent dans un système ou dans un autre, acquièrent des propriétés très-différentes, sans que, cependant, leur composition soit altérée ou changée en aucune façon. Ainsi, le carbonate de chaux rhomboédrique ou spath calcaire, et le carbonate de chaux prismatique ou arragonite, ont exactement la même composition, et cependant possèdent des propriétés très-différentes. La science est parvenue à produire ces deux sels à volonté sous ces deux formes. L'un d'eux possède la double réfraction, l'autre ne la possède pas ; l'un est plus dense que l'autre, l'un enfin cristallise à la température ordinaire, l'autre seulement à la température de plus de cent degrés.

« Tout le monde sait que le soufre possède des propriétés différentes suivant la température à laquelle on l'a exposé et la forme cristalline qu'on lui a fait prendre. Une foule d'oxydes métalliques, tels que certains oxydes de fer et de chrome, se substituant à d'autres bases dans les sels, leur donnent des propriétés diverses sous des formes typiques. Les oxydes de zinc, de mercure, plusieurs combinaisons de

ces métaux changent de propriétés sous l'empire d'un changement de constitution moléculaire produit par la chaleur ou des forces électriques. Le platine spongieux, l'argile chauffée au blanc, déterminent, par leur simple immersion dans un mélange d'oxygène et d'hydrogène, la combinaison de ces deux gaz, dont le résultat est de l'eau.

« Dans la nature organique, ne voyons-nous pas des phénomènes analogues se produire chaque jour? L'amidon ne se transforme-t-il pas en sucre par son seul contact avec l'acide sulfurique, sans que, cependant, celui-ci soit altéré? N'est-ce pas à la présence d'une matière azotée qu'est dû le phénomène de la fermentation qui fait subir aux matières organiques de si curieuses transformations? Enfin, le cyanogène, ce radical composé, n'est-il pas le produit de l'action d'une base alcaline sur une matière azotée? Je pourrais citer mille autres faits à l'appui du principe énoncé, si je ne craignais de paraître vouloir faire étalage de science. Je répéterai donc simplement qu'il n'y a rien que de très-juste dans cette pensée, que : la constitution d'un corps étant changée, ce corps acquiert des propriétés nouvelles, tout en conservant sa nature intime, sa composition si l'on veut.

« En conséquence, il suffira de découvrir le corps qui, par sa force catalytique, peut agir sur le corps qu'on veut transformer, puis de mettre ce dernier en certaines conditions de contact avec lui, pour opérer cette transformation. Voilà le principe qui n'est nié par aucun chimiste aujourd'hui, celui que j'ai mis en application, et auquel je dois mon succès.

« Dans un ordre d'idées analogues, répéterai-je ici tout ce qui a été dit et écrit par les modernes sur la probabilité de la composition des métaux? Si l'on part de la théorie de Stahl, qui considérait les métaux comme formés d'un radical et d'un principe appelé phlogistique, pour arriver à Lavoisier, qui, par sa théorie de la combustion, a si longtemps fait faire fausse route aux observateurs; si enfin on considère que tous les corps de la nature, végétaux et animaux, en nombre incalculable, sont formés pourtant de trois ou quatre éléments, malgré leur immense diversité, et si l'on réfléchit que ce n'est jamais qu'avec un très-petit nombre de substances simples que la nature produit tous les composés, n'est-il pas naturel de penser que les quarante et quelques métaux, considérés aujourd'hui comme des corps simples, ne sont que des mélanges, des combinaisons, peut-être, d'un radical unique avec un autre cor s inconnu mal étudié, sans doute,

dont l'action nous échappe, mais qui seul modifie les propriétés de ce radical, et nous montre quarante métaux là où il n'y en a qu'un? Comment admettre que la nature ait créé cette quantité de métaux divers pour former le règne inorganique, quand, avec quatre éléments au plus, elle a créé une si prodigieuse quantité de végétaux et d'animaux? Et si un homme vient à démontrer ce corps inconnu qui a échappé à tant de recherches, et à le faire agir sur un métal donné, qu'y a-t-il de surprenant à ce que cet homme change la nature de ce métal en lui donnant, avec une constitution moléculaire différente, les propriétés de tel autre métal dans lequel existe naturellement cette constitution?

« En voilà assez sur ce sujet pour tout homme quelque peu versé dans l'étude des sciences physiques, et pour le bon sens de tous. J'arrive maintenant à préciser la position. J'ai pu produire de l'or et opérer la *transformation complète* d'une quantité donnée d'un métal en or pur. J'ai dit déjà que cette quantité était de quelques grammes, et jusqu'à présent je ne suis pas encore parvenu à opérer sur une masse assez considérable pour pouvoir dire que j'ai réussi en grand. Pour y parvenir, il me faut d'autres ressources, je les demande à ceux qui voudront se mettre en rapport avec moi. Je ne veux pas, à moins d'y être contraint, avoir le sort de tant d'inventeurs dédaignés dans leur patrie, porter à l'étranger le fruit de ma découverte, et en faire profiter nos rivaux en industrie. Je fais appel à mes compatriotes, et j'attends de la publicité l'aide dont j'ai besoin pour parfaire mon œuvre.

« En terminant, je crois inutile et imprudent peut-être de faire des réflexions sur l'immense portée de la production de l'or artificiel : La France possède le plus fort numéraire de l'Europe, environ trois milliards de francs ; la dépréciation prochaine de l'or par l'abondance de ce métal provenant de la Californie et de l'Australie sont deux faits assez faciles à rapprocher pour que les conséquences en découlent d'elles-mêmes.

« Je me tais donc et j'attends. »

FIN

TABLE DES MATIÈRES

EXPOSÉ DES DOCTRINES ET DES TRAVAUX DES ALCHIMISTES.

L'ALCHIMIE DANS LA SOCIÉTÉ DU MOYEN AGE ET DE LA RENAISSANCE.

HISTOIRE DES PRINCIPALES TRANSMUTATIONS MÉTALLIQUES.

NOTES.

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

EXPOSITION ET HISTOIRE

DES PRINCIPALES

DÉCOUVERTES SCIENTIFIQUES MODERNES

3 vol. in-18, 3e édition. Paris, 1854. — Prix : 10 fr. 50 c.

Le tome Ier renferme : — Machine à vapeur. — Bateaux à vapeur. — Chemins de fer.

Le tome IIe : — Photographie. — Télégraphie aérienne et télégraphie électrique. — Galvanoplastie et dorure chimique. — Planète Le Verrier.

Le tome IIIe : — Aérostats. — Éclairage au gaz. — Éthérisation. — Poudres de guerre et poudre-coton.

DE L'IMPORTANCE ET DU ROLE DE LA CHIMIE

DANS LES SCIENCES MÉDICALES

In-8° de 106 pages. Paris, 1853. — Prix : 2 fr. 50 c.

